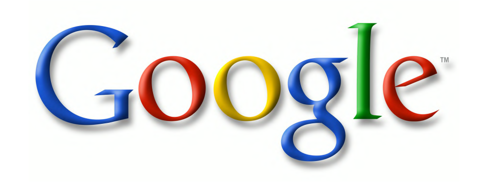



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





OEUVRES

DE

FROISSART

POÉSIES

publiées par

M. AUG. SCHELER

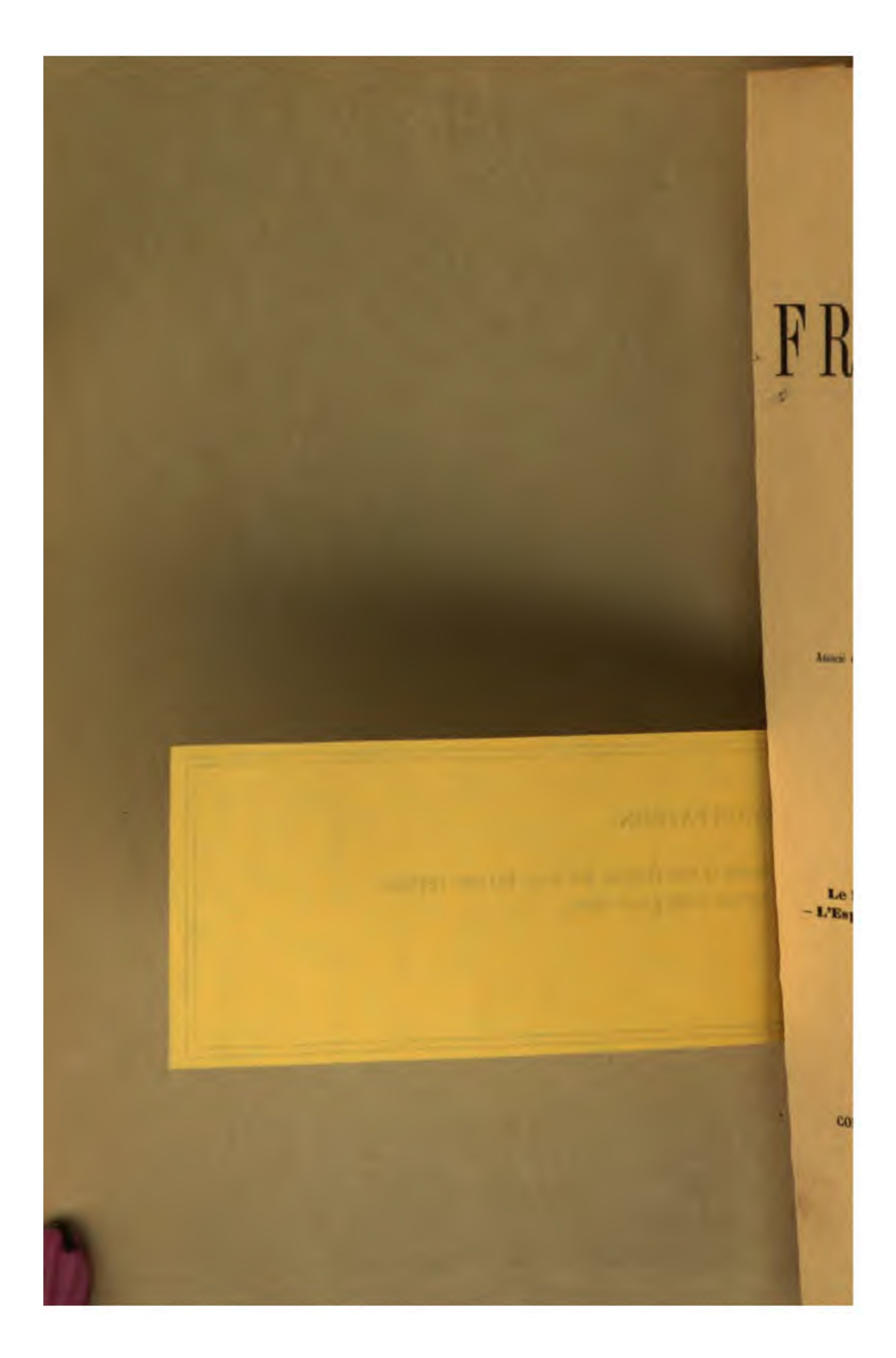
Associé de l'Académie royale de Belgique, Bibliothécaire du Roi des Belges
et du Comte de Flandre.

TOME PREMIER.

**Le Paradys d'amours. — Li Orloge amoureus.
— L'Espinette amoureuse. — La Prison amoureuse. —
Le dit dou bleu Chevalier.**

BRUXELLES
COMPTOIR UNIVERSEL D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
VICTOR DEVAUX ET Cie
RUE SAINT-JEAN, 26.

1870



OEUVRES

DE

FROISSART

POÉSIES

publiées par

M. AUG. SCHELER

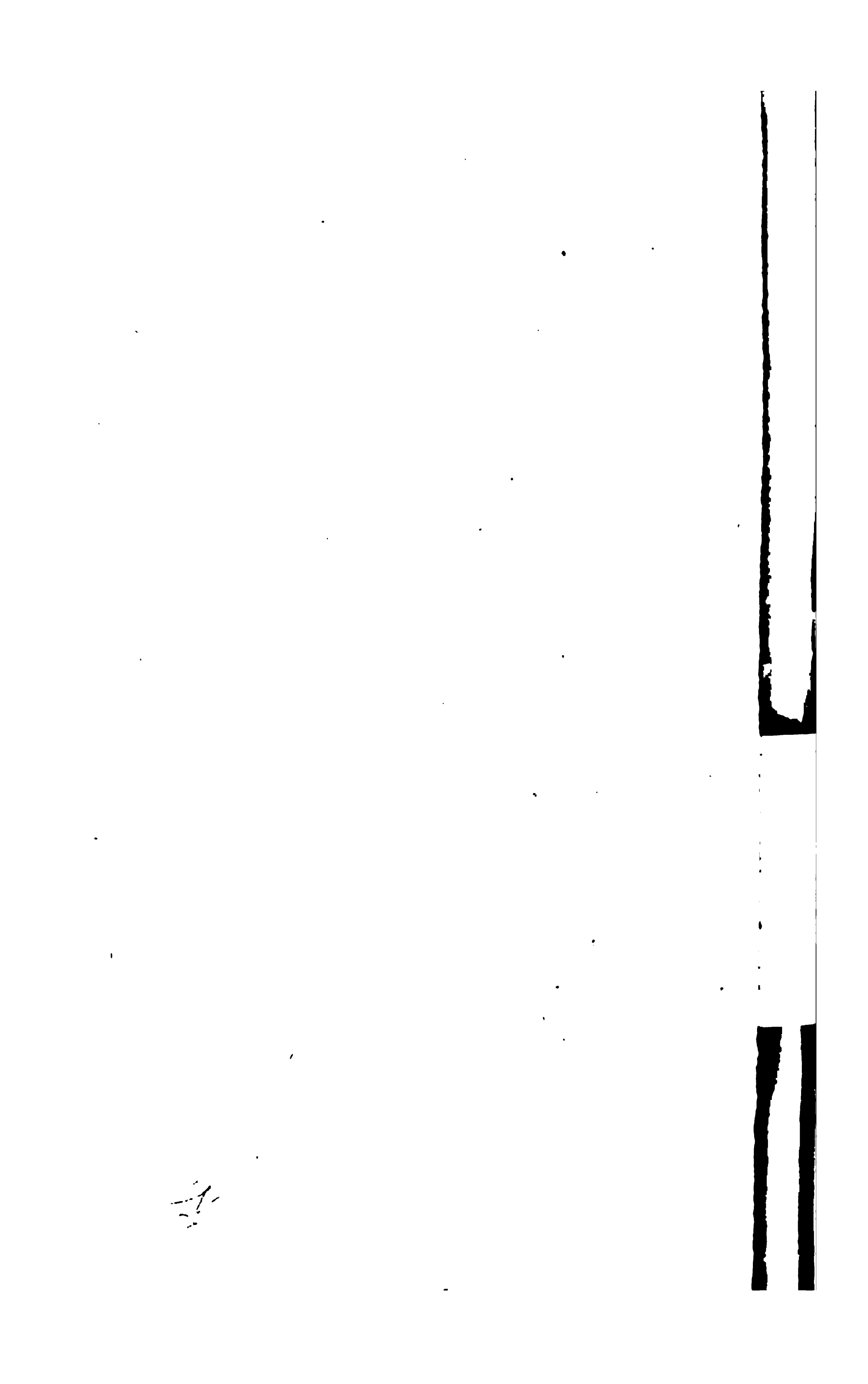
Associé de l'Académie royale de Belgique, Bibliothécaire du Roi des Belges et du Comte de Flandre.

TOME PREMIER.

Le Paradys d'amours. — Li Orloge amoureus. — L'Espinette amoureuse. — La Prison amoureuse. — Le dit dou bleu Chevalier.

BRUXELLES
COMPTOIR UNIVERSEL D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
VICTOR DEVAUX ET Cie
RUE SAINT-JEAN, 26.

1870



INTRODUCTION.

La commission académique chargée de former une collection des grands écrivains nationaux des temps passés, en décidant l'impression d'une édition critique et complète des œuvres de Froissart, n'entendait pas exclure de ce recueil les productions poétiques du célèbre chroniqueur. Elle jugea avec raison que celles-ci figureraient dignement à la suite des volumes consacrés aux compositions d'Adenet-le-Roi, de Baudouin et de Jean de Condé, et de Watriquet de Couvin.

Certainement, Froissart le poëte est loin de solliciter l'attention de notre siècle au même degré que Froissart l'auteur des Chroniques ; néanmoins, les produits de sa muse, considérés à un point de vue légitime, c'est-à-dire en tenant compte des goûts dominants de l'époque qui les vit éclore, constitueront toujours un des monuments littéraires les plus remarquables de la se-

conde moitié du XIVe siècle. Ils appartiennent à une période où le niveau de la poésie baissait non moins que celui de la chevalerie, et ce n'est pas dans les poëtes de ce temps qu'il faut s'attendre à rencontrer de l'originalité et de la profondeur dans la pensée, de vifs élans du sentiment vers l'idéal, de l'invention ou de la variété dans l'habillement ou, pour mieux dire, dans la mise en scène des sujets. L'art et l'harmonie ne sont point, à la vérité, traités par Froissart avec cette délicatesse exquise, cette science et conscience du beau qui constitue le mérite d'une œuvre classique ; on pourra le trouver en défaut en ce qui concerne la naïveté des conceptions et l'éclat de la pensée ; mais on ne saurait lui contester une grande habileté dans la versification, une souplesse remarquable dans la coupe des strophes, un mouvement facile, assuré et même hardi dans la structure de la phrase, et surtout le talent de varier à l'infini l'expression du thème uniforme qu'il a pris pour mission de traiter, le culte de l'Amour.

Si les études historiques trouvent peu à puiser dans les compositions rimées du poëte de Valenciennes, puisque, à quelques exceptions près, elles s'abstiennent de mettre en lumière des faits ou des individualités de l'époque et se restreignent dans le cadre étroit de la vie personnelle et intime, elles offrent une source d'autant plus abondante pour la biographie de l'auteur et contribuent largement à nous faire connaître, dans son ensemble, la personnalité d'un écrivain qui brille au premier rang parmi les prosateurs de son siècle, et que l'on a justement nommé l'Hérodote de son temps.

Celui qui, sans préjugé, voudra se livrer à une lecture tant soit peu attentive des poésies de Froissart, ne pourra que s'étonner de la légèreté et de la précipitation avec laquelle des hommes d'autorité lui ont dénié et le talent et la vocation poétiques; sa surprise ira même jusqu'à l'indignation à l'égard de quelques-uns, qui ont osé suspecter jusqu'à son sentiment moral. Le poëte s'est essayé dans les genres les plus variés; il a travaillé la narration fictive et la manière didactique, aussi bien que les formes diverses de la poésie lyrique; il a accumulé, pendant sa longue carrière de ménestrel, un ensemble assez considérable, où il se présente tour à tour gai et enjoué, triste et mélancolique, où il introduit tantôt des scènes riantes du monde chevaleresque et amoureux, tantôt les joyeusetés et les naïvetés de la vie champêtre; cependant nous défions qui que ce soit de relever dans son œuvre un seul passage qui autorise à nous le dépeindre comme un homme dont le plaisir constituait l'unique intérêt, ou qui se jouait des devoirs supérieurs de la vie. L'amour, qui fait le fond de sa poésie, ne descend jamais chez lui des hauteurs d'un sentiment noble, pur et légitime. Ses chroniques célébraient les armes; sa muse poétique était vouée à l'amour; dès son enfance il s'est pénétré de cette maxime qui domine toute la poésie du moyen-âge :

Que toute joie et toute honours
Viennent et d'armes et d'amours.

Loin de ne voir dans son activité de rimeur qu'un moyen de se distraire ou d'amuser les seigneurs et les

dames dont il charmait les loisirs; loin de ne vouloir en retirer que des agréments ou du profit, il lui assignait un but plus élevé et plus humanitaire :

Loer Dieu et servir le monde.

La mission qu'il s'était imposée comme chroniqueur et comme poëte n'a jamais été, à en juger par ses écrits, compromise par des passions viles et inavouables. Son tempérament était vif et ardent, mais l'esprit de sagesse, de prudence, d'honneur et de moralité ne l'a jamais abandonné. On a voulu comparer le curé de Lestines au curé de Meudon, mais, à part d'autres dissemblances, rien n'était plus étranger à Froissart que le scepticisme railleur de Rabelais. On est allé plus loin. Des historiens graves, aussi bien que des feuilletonistes moins scrupuleux, ont hasardé le mot de « prêtre licencieux » à l'égard d'un homme dont toutes les productions dénotent le sentiment profond du bien et de la dignité morale. Nous considérons, il est vrai, les années que notre poëte a passées dans le presbytère de Lestines comme une forme purement accidentelle de son existence; mais, tout en regrettant qu'une nature aussi peu qualifiée pour le service de l'autel que pour la « marchandise », ait été assujettie aux devoirs austères du sacerdoce, nous ne voyons pas que par sa poésie il ait en rien déshonoré, surtout au point de vue des idées de l'époque, le ministère sacré, que des circonstances extérieures, plutôt qu'une vocation intime, lui avaient fait solliciter et accepter. Le *mestier gent* et le *mestier saint* peuvent se nuire et se heurter, mais ils ne sont pas incompatibles au fond.

Mais nous glissons ici sur un terrain qui n'est pas celui où nous comptions nous engager dans cette préface.

Le travail qui nous a été confié consistait à rassembler en un seul corps les poésies du chroniqueur, tant celles qui lui sont attribuées sans conteste, que les œuvres conjecturalement placées sous son nom ; à en établir le texte avec tous les soins qu'imposent les exigences légitimes de la critique moderne, et à en faciliter l'intelligence, dans les limites de notre savoir, par quelques notes explicatives et philologiques. Renfermée dans ces limites, la tâche assumée requérait un assez long et pénible labeur pour que nous n'ayons pas à nous excuser ici de n'avoir point enrichi notre édition d'une étude littéraire spéciale discutant, ou simplement exposant, le caractère et la valeur, les lumières et les ombres, de l'œuvre que nous publions. On dispensera donc volontiers l'éditeur de ces volumes d'ajouter aux appréciations étrangères sur la valeur poétique de Froissart ses impressions et son sentiment personnels. Le mérite nous suffira d'avoir fourni des moyens plus sûrs et plus complets pour constater ou pour rectifier les jugements divers qui jusqu'ici ont été portés sur l'auteur en général et sur sa poésie en particulier.

Les recherches biographiques n'entraient pas non plus dans nos vues ; ce ne sera qu'incidemment que nous toucherons à ce domaine, si vaillamment abordé par Lacurne de Sainte Palaye, et en dernier lieu si laborieusement exploré par notre confrère, le baron Kervyn de Lettenhove. Nous circonscrirons ainsi la matière de cette

introduction dans les bornes d'un simple exposé bibliographique, concernant les diverses pièces contenues dans ces volumes.

A part la *Cour de Mai* et le *Trésor amoureux*, dont la paternité reste douteuse, tout le contenu de notre édition est tiré des deux seuls manuscrits qui nous aient été conservés des poésies de Froissart.

Tous les deux appartiennent à la Bibliothèque nationale de Paris, où ils portent aujourd'hui les nos 830 et 831 du fonds français, après avoir été cotés autrefois respectivement par 7214 et 7215. Ils sont exclusivement consacrés aux productions rimées de Froissart et ont toute l'apparence d'avoir été des exemplaires d'hommage offerts par l'auteur.

L'écriture et l'ornementation sont dans les deux volumes assez uniformes pour pouvoir être considérées comme l'œuvre d'une même officine de calligraphes; cependant, le deuxième renferme en plus une grande miniature de frontispice. Ils diffèrent, en outre, par le nombre des pièces et par leur ordre de succession, par le système orthographique, et enfin par un petit nombre de variantes dans le choix des mots.

Le ms. 830 (ancien 7214) est le plus riche en matière; il offre tout le contenu de nos deux premiers volumes, à l'exception d'une pastourelle (sur 20), de deux ballades (sur 40), et de quatre rondelets (sur 107), ensemble 160 vers. Ces pièces se trouvent dans l'autre volume, mais celui-ci, par contre, a en moins les quatre poëmes *Horloge amoureux*, *Bleu chevalier*, *Débat du cheval et du levrier*, *Dit du florin* et six pastourelles, ensemble 2710 vers.

Les deux manuscrits ayant été, comme nous le supposons, écrits sous les yeux de l'auteur, on voudrait naturellement découvrir la raison des différences qu'ils présentent. Mais en ce point, nous serons sobre d'affirmations. Le n° 831, le moins complet, est, comme nous le verrons, postérieur en date, et paraît être de provenance anglaise. L'élimination de certaines pièces y a-t-elle été faite intentionnellement, par des motifs tenant à leur sujet et à l'intérêt qu'elles pouvaient, dans l'estimation de l'auteur, offrir au seigneur destinataire du volume?

On ne saurait se prononcer à cet égard sans vouloir forcer des conjectures. Ce que seul nous croyons pouvoir faire remarquer, c'est que le *Débat du cheval et du levrier* rappelle les relations de l'auteur avec les seigneurs d'Écosse, que le *Dit du florin* met en relief certaines autres relations qui pouvaient déplaire au roi Richard; que les six pastourelles omises sont toutes consacrées à des sujets peu propres à être fort goûtés au-delà du Canal. En outre, il se trouve qu'une des deux ballades que le second ms. présente en propre, traite de la promesse faite au roi Brut relativement au sort futur de l'Angleterre; ce qui pourrait en expliquer l'insertion dans l'un des recueils et l'omission dans l'autre.

On ne peut guère admettre que le ms. 831 soit transcrit sur le ms. 830, la disparité d'orthographe et la différence d'ordonnance s'y opposent; mais on peut, sans trop s'aventurer, attribuer aux deux une source commune plus abondante que chacun d'eux, et, pour le texte, plus rapprochée de 831, où les règles grammaticales sont plus strictement observées. Ce qui con-

firme cette manière de voir, c'est la rencontre des mêmes erreurs dans les deux versions. Ainsi dans un lai enchâssé dans le *Paradis d'amour*, nous nous sommes aperçu qu'il manquait à la copie de Lacurne qui nous a servi pour l'impression, le vers final d'une strophe (t. I, p. 40, v. 1318); vérification faite, nous avons constaté son absence dans les deux mss., et n'avons pu combler la lacune qu'en recourant au texte du même lai, reproduit dans la série spéciale des *Lais amoureus*. La faute n'émanait donc pas de l'auteur, mais d'un premier scribe, qui l'a fait commettre à ses successeurs. D'autres petites lacunes sont communes aux deux versions et n'ont pu être comblées.

La supposition d'une communauté d'origine n'est pas compromise, pensons-nous, par une légère différence qui se remarque dans les deux recueils en ce qui concerne la succession des pièces. En tenant compte des omissions signalées pour le second, cette différence ne porte que sur les n[os] 8 à 12 des 18 rubriques du ms. 830, qui se suivent, dans le ms. 831, dans l'ordre suivant : 10, 11, 9, 12, 8. Cette interversion peut tenir à des circonstances tout à fait insignifiantes, car dans l'un ou l'autre arrangement, la succession des pièces paraît être indépendante de la date de leur composition.

Le ms. 830 renferme 220 feuillets (le dernier en blanc), à deux colonnes et à 32 vers par colonne. On y lit au commencement :

« A sçavoir est que dedans ce livre sont contenu plui-
« seurs trettiés amoureus et de moralité, lesquels ont
« été fait, ditté, trettié et ordené par venerable et dis-

« crete personne, sire Jehan Froissart, prestre, en ce « temps thresorier et chanonne de Chimay et de Lille « en herbes, à l'ayde de Dieu et d'Amours, et de son « sentement, et à la requeste et à la contemplation et « plaisance de pluiseurs haults et nobles seigneurs et « de pluiseurs nobles et vaillans dames, et est ou fu de « nation de la conté de Haynau et de la ville de Valen- « ciennes. »

La dernière pièce est suivie de cet explicit :

« Explicit la Plaidoirie de la roze et de la violette et « de tous aultres trettiés en devant nommés, fais, dittés « et ordonnés et de son sentement à l'ayde de Dieu et « d'Amours par sire Jehan Froissart, prestre, et en ce « temps que le dit livre il cloy sus l'an de grasce nostre « seignour mille trois cens quatre vingt et treze, « thresorier et chanonne de Cimay et de Lille en « erbes. »

Pour ce qui regarde l'orthographe suivie dans ce ms., nous relèverons avant tout l'inobservance des règles relatives à la déclinaison. Ces règles, bien que parfois malmenées par le poëte, sont encore généralement respectées dans le ms. 831 ; mais l'écrivain du ms. 830 n'en tient plus guère compte que pour autant qu'elles affectent la rime. Il se permet ainsi nombre de fois des liaisons hybrides et choquantes telles que celles-ci : *Moult par estoit le lieu jolis* (p. *li lieus jolis*), p. 1, v. 51 ; *loyal amans* (p. *loyaus amans*), 7, 213. Ensuite nous signalons la propension du ms. 830 vers la notation *e* p. *ai* (dans *fet, tret* et sembl.), *our* p. *eur* (dans *honnour* et sembl.), *ch* p. *c* et *c* p. *ch*, p. ex. *chose, escheïr* p. *cose, esceïr*, *ci* p. *chi*,

et les formes *ot*, *sot*, *plot*, p. *eut*, *seut*, *pleut*, *lor* p. *leur*, *aurai* p. *arai*.

En dehors de ces variations, qui se rapportent aux particularités d'écriture et de prononciation propres soit au scribe, soit à la contrée du destinataire, la comparaison des deux textes ne nous a fait rencontrer que très-peu de variantes proprement dites ; toutes sans importance. Les plus intéressantes sont consignées dans les notes.

Le ms. 831 (anc. 7215) se compose de 202 feuillets (les 2 derniers en blanc), à 2 colonnes, chacune forte de 82 vers, comme dans le ms. précédent. On y lit à l'explicit ce qui suit : « Explicit dittiers et traittiers amou« reus et de moralité, fais, dittés et ordonnés par discret « et venerable homme sire Jehan Froissart prestre, à « che temps tresorier et chanoine de Cymai et cloy che « dit livre en l'an de grasce nostre signeur M. CCC. « IIII.^{xx} et XIIII le 12e jour de may. » Cette date est postérieure d'une année à celle du premier manuscrit.

On sait que Froissart, lors de son dernier voyage en Angleterre (juillet 1394), offrit au roi Richard II le recueil de ses poésies. « J'avoie de pourveance », dit-il dans le 4e livre des Chroniques (éd. Buchon, t. III, p. 198), « fait escripre, grosser et enluminer et recoeillir « tous les traités amoureux et de moralité que au terme « de trente quatre ans je avoie par la grasce de Dieu « et d'Amour fais et compilés »... « Et voulut voir le « roi le livre que je lui avoie aporté... Il l'ouvrit et « regarda dedans et lui plut très grandement. Et

« plaire bien lui devoit, car il estoit enluminé, escrit « et historié et couvert de vermeil velours à dix « cloux d'argent dorés d'or et roses d'or au milieu et « à deux grans fermaux dorés et richement ouvrés « au milieu de rosiers d'or. » (Ib. p. 207.) Qu'est devenu ce livre ? Nul ne le sait. En admettant qu'il ait été dépouillé, dans la suite, de sa chemise primitive en velours et de ses riches ornements, et qu'il soit devenu le volume qui aujourd'hui porte le n° 831 de la Bibliothèque nationale, nous n'outrepasserions pas les bornes de la conjecture raisonnable. La date du 12 mai 1394, qui, nous l'avons vu, est assignée à la clôture du volume de Paris, s'accorderait assez bien avec celle de sa présentation, qui est le 25 juillet de la même année selon Buchon, de l'année suivante selon le baron Kervyn. La description faite du volume dans le passage cité — *enluminé*, *historié* — s'accommode également de cette supposition, et il n'y a que l'interprétation, au pied de la lettre, de ce qui y est dit quant au contenu, qui puisse faire difficulté. L'expression TOUS *les traités* exclut-elle absolument l'identité entre l'exemplaire offert à Richard et celui de la Bibliothèque nationale, auquel il manque, comme nous l'avons observé, un certain nombre de pièces ? Nous ne le pensons pas, mais nous n'affirmons rien.

Quoi qu'il en soit, notre manuscrit a des indices qui autorisent à croire qu'il a passé par des mains anglaises. Les feuillets de garde du commencement et de la fin sont couverts d'un griffonnage en écriture cursive et composé de phrases décousues, parmi lesquelles nous

sommes parvenu à déchiffrer celles-ci : *Ce livre est à Richart le gentil fauls conte de Warrewyck. — C'est bien saison de Jaque de Baviere. — Plus lede n'y a Jaque de Baiviere. Plus belle n'y a que Warigny. Nulle si belle de Warigny. — Sans plus la lede Jaque de Glocestre. — Beau prometre et rien doner fait la fole reconforter...*

Rien ne s'oppose à ce que le volume présenté en 1395 au roi d'Angleterre soit devenu dans la suite la propriété du comte de Warwick et, soit avant ou après ce dernier, celle du mari infidèle de Jaqueline de Bavière, et que l'un ou l'autre de ces possesseurs l'ait transféré en France. M. Kervyn de Lettenhove estime que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale est une copie de l'exemplaire royal, faite sous les yeux de Froissart, et probablement offert à la même époque au comte de Warwick, et qu'il est venu en France à l'époque du mariage de Marie d'Angleterre avec Louis XII (1). Nous ne saurions ni appuyer, ni contredire cette supposition.

Estienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France* (VII, 5), dit avoir vu dans la bibliothèque du roi François un « grand tome » des poésies de Froissart, ainsi intitulé : « Vous devez sçavoir que dans ce livre sont « contenus plusieurs dictiez ou traitez amoureux et de « moralité, lesquels sire Jean Froissart, prestre et cha- « noine de Canay (lisez Cimay) et de la nation de la « comté de Hainaut et de la ville de Valenciennes a fait

(1) Introduction, 1e partie, p. 387 et suiv.

« dicter et ordonner à l'aide de Dieu et d'Amours, à la « contemplacion de pluiseurs nobles et vaillans et les « commença à faire sur l'an de grasce 1362 et les cloïst « en l'an de grace 1394. Ce sont le *Paradis d'Amour*, « *le Temple d'honneur*, etc. » Cet intitulé étant conforme avec celui de notre ms., on est en droit de considérer celui-ci comme identique avec le volume de Fontainebleau que Pasquier avait eu en mains.

Ce serait inutilement surcharger cette introduction, que de s'y engager dans une analyse de toutes les pièces recueillies dans nos trois volumes; les chapitres consacrés à ce sujet par M. Kervyn de Lettenhove, soit dans son « Étude littéraire sur Froissart » (Paris, décembre 1857), soit dans l'Introduction qui précède son édition des Chroniques, et en outre, la notice sur notre auteur, insérée par Dinaux dans ses « Trouvères brabançons, hainuyers, liégeois et namurois » (Bruxelles, 1863, in-8°, p. 462), malgré quelques inexactitudes de détail que nous pourrions y relever, permettent de nous en dispenser et de nous restreindre, sauf quelques exceptions, à une simple énumération des poëmes, accompagnée de courtes indications historico-littéraires, complétées, s'il y a lieu, dans les notes qui terminent chaque volume.

Dans le *Buisson de Jeunesse*, v. 443 et suiv. (t. II, p. 14), le poëte s'exprime ainsi :

Voirs est qu'un livret fis jadis
Qu'on dist l'*Amoureus Paradys*
Et aussi celi de l'*Orloge*,
Où grant part de l'art d'amours loge ;

Après, l'*Espinette Amoureuse*,
Qui n'est pas à l'oïr ireuse,
Et puis l'*Amoureuse prison*,
Qu'en plusours places bien prise on ;
Rondeaus, *balades*, *virelais*,
Grant foison de *dis* et de *lays*.

Ce passage, où les quatre poëmes qualifiés de *livrets* sont énumérés dans un ordre qui paraît être celui de leur succession chronologique, nous a déterminé à commencer notre édition par ces grandes compositions. Le poëte non-seulement nous les présente comme les produits de la première période de sa carrière poétique, mais aussi comme ses produits principaux. Elles remplissent à peu près tout le premier tome de notre édition.

1. PARADIS D'AMOUR (1). Cette pièce (1723 vers) occupe le premier rang aussi bien dans les deux recueils mss. que dans l'énumération que nous venons de rappeler ; c'est donc, selon toute apparence, le premier *trettié* composé par Froissart, en tout cas une œuvre de jeunesse. Aucune indication ou allusion, cependant, ne permet de lui assigner une date plus précise (2).

C'est une composition allégorique, le récit d'un songe pendant lequel le poëte assailli par le désespoir, grâce à l'appui protecteur de Plaisance et d'Espérance, est introduit au *clos* du roi Amour et de là dans un *vergier* délicieux où sa dame, avec des paroles d'encouragement

(1) Dinaux, l. c., p. 484 ; Kervyn, Étude litt. II, 264 ; Introd. 108.

(2) M. Kervyn, dans son Étude littéraire (II, 265), avait pensé qu'elle fut composée à l'occasion des fêtes de Cambray au mois d'avril 1385. Dans l'Introd. aux Chron., cette hypothèse est abandonnée ; le Paradis y figure parmi les dittiers composés à la cour d'Angleterre.

amoureux, vient lui poser un chapelet sur la tête. Le récit, composé en vers octosyllabiques, est interrompu par quelques pièces lyriques ou *de sentiment*, savoir : une complainte de l'amant, un virelai, un lai, deux rondeaux et une ballade. La ballade, une des plus gracieuses compositions de l'auteur, a pour sujet et pour refrain *Sus toutes flours j'aime la margherite.* Cette insertion fait supposer que le *Paradis d'amour* était destiné à cette Marguerite en chair et en os, qui fut l'objet de la première passion de l'adolescent et qui sera aussi l'héroïne de l'*Espinette amoureuse.*

Le *Paradis d'amour* était connu du poëte anglais Chaucer; celui-ci en a tiré les premiers vers de son *Livre de la Duchesse* (composé peu après la mort de la duchesse de Lancastre en 1369):

> I have great wonder, by this light,
> How I live, for day ne night
> I may not sleepe welnigh nought,
> I have so many an idle thought...

Ces vers répondent au commencement du poëme français :

> Je suis de moi en grant merveille
> Comment je vifs quant tant je veille... (1)

(1) Voy. Sandras, Étude sur Chaucer (Paris 1859), pp. 90 et 295. Sandras remarque, en outre, que Chaucer et Froissart sont les seuls auteurs dans lesquels on trouve le nom d'*Enclimpostair* donné à l'un des fils du Sommeil (Livre de la Duchesse, v. 166, Paradis d'Amour, v. 28), et il est disposé à l'interpréter par *engle* (ange) *imposteur*.-Le poëme français étant antérieur à l'autre, le terme *Eclympastayre* de Chaucer peut être considéré comme une simple reproduction. Quant à l'étymologie du mot, M. Hertzberg, dans une revue critique des tra-

2. L'HORLOGE AMOUREUS (1), poëme didactique de 1174 vers décasyllabiques, a pour but de démontrer les analogies qui se laissent découvrir entre le mécanisme et le jeu compliqué d'une horloge et les états, sensations et mouvements d'une âme subjuguée par l'amour (2). Cette pièce, précieux échantillon de la poésie allégorique et artificielle à laquelle s'était attachée la mode du temps, ne se rencontre que dans le ms. 830. Le poëte se complaît à démontrer comme quoi la caisse représente le cœur de l'amoureux ; que la première roue, mise en mouvement par le plomb et la corde, c'est Désir éveillé par Beauté et Plaisance ; que la seconde roue répond à Atemprance, le foliot à Paour, le dyal à Doulc Penser, le fuiselet à Pourveance, les 24 brochettes à 24 autres vertus, etc. etc.

vaux modernes sur Chaucer, insérée dans le *Jahrbuch für engl. und rom. Literatur*, t. VIII, pp. 129-169 (1863), repousse l'avis de M. Sandras et suppose plutôt un type grec (ἐκλυπητής ou ἐγκαλύπτης). Un travail plus récent de M. B. Ten Brink, intitulé : *Chaucer. Studien zur Geschichte seiner Entwicklung und zur Chronologie seiner Schriften*, I. Theil (Münster, 1870), p. 11, touche également à ce problème ; l'auteur voit dans *Eclympastayre* une combinaison des deux noms *Icelos* et *Phobetor*, attribués à un des fils du Sommeil d'après Ovide, Métam. XI, 640 ; *Icelonphobetora* aurait été estropié en *Icelonpastora*, d'où *Eclympastayre*. Ces trois étymologies du nom bizarre donné par Froissart à un des personnages accessoires du Paradis d'Amour, nous étaient inconnues, quand nous avons modestement hasardé la nôtre dans la note relative au vers en question (t. I, p. 364).

(1) Dinaux, p. 482 ; Kervyn, Étude, II, 264 ; Introd., p. 111.

(2) Que la façon de li, selon m'entente,
D'un vrai amant tout le fait represente
Et de loyal amour les circonstances (vv. 29-31).

A chaque repos, dans cette longue et subtile démonstration, le poëte s'adresse à sa dame pour constater sur lui-même la vérité de ce qu'il avance (1), et pour la disposer en conséquence. D'ailleurs, la tâche qu'il poursuit lui a été inspirée par sa dame,

« Qui m'a donné sentement et voloir
De remoustrer comment amours me mainne » (v. 44-45).

Les parties les plus curieuses de la pièce sont les paragraphes consacrés à la description technique de l'horloge mécanique (2).

3. L'ESPINETTE AMOUREUSE (4192 vers) (3) est la plus connue, la plus citée et aussi la plus attrayante des grandes compositions poétiques de Froissart. C'est la description de son enfance et de sa jeunesse, le récit de ses premières expériences en amour, le tableau vivant des joies et des douleurs, des *soulas* et des *pointures* que lui a fait éprouver sa passion pour cette beauté qu'il surprit un jour lisant daus Cléomadès, et qui devint la précieuse marguerite que dorénavant il aimera *sur toutes fleurs*. On peut discuter sur le point de savoir

(1) Je qui sui tous sougis en leur demainne,
Loing de joïr, diseteus de merci,
Di que je sui demenés tout ensi
A la façon proprement de l'orloge (v. 46).

(2) L'*Orloge amoureux* est cité en ces termes par Martin Le Franc, l'auteur du *Champion des dames* :

Lis souvent maistre Jean Froissart
En son livre et en son traitié
De l'*Orloge amoureux* où l'art
De sage amour est bien traictié.

(3) Dinaux, p. 487 ; Kervyn, Étude, II, 277 ; Introd., p. 107.

jusqu'à quel point les épisodes divers, les détails nombreux, disséminés dans l'*Espinette*, peuvent être rapportés aux incidents de la vie réelle de l'auteur; pour notre part, bien que le poëme soit mêlé de particularités purement fictives, nous jugeons qu'il représente un faisceau de souvenirs personnels et que l'on est parfaitement en droit d'en faire en quelque sorte le fond de la biographie du poëte. Celui-ci, d'ailleurs, nous y autorise lui-même en ces mots :

Nompourquant, dedens ce dittier,
Mon fait tout plain et tout entier,
Qui sus l'estat d'amours se traite,
La verité en ert retraite,
Et tout pour l'amour de ma dame,
Que Diex gart et de corps et d'ame! (Vers 109-112.)

Les pièces lyriques interrompant la narration sont au nombre de quatorze (parmi lesquelles une complainte de 800 vers) et absorbent près d'un tiers du dittier. Pour le titre donné à ce dernier, voyez ma note sur les vers 386 et suivants.

L'époque de la composition du poëme reste incertaine. Les vers 794-5 font entendre que, lors de sa composition, l'auteur avait déjà *esté à Narbonne* et *chercié* (parcouru) la *France et Avignon*, et plus loin en affirmant que jamais il n'a rencontré de plus belle que celle qui lui inspira son dittier, le poëte ajoute (v. 842) : *Si ai je esté en pluiseurs lieus*.

Ces voyages, faut-il les placer antérieurement à l'épisode du récit qui donne lieu à ces observations, ou antérieurement à la rédaction du poëme?

On peut résoudre la question dans les deux sens. Dans le *Buisson de Jeunesse*, Froissart mentionne parmi ses bienfaiteurs

Charles, le noble roy de France,
Grans biens me fist en *mon enfance ;*

ces vers pourraient être invoqués en faveur de la supposition que l'auteur a vu la France avant les événements racontés dans l'*Espinette*, donc avant le premier départ pour l'Angleterre, que M. Kervyn, avec raison, place en 1356 ; la citation des voyages à Narbonne et à Avignon ne fournirait ainsi aucune base pour fixer d'une manière précise la date de notre dittier. Mais la citation qui nous occupe, telle qu'elle est formulée, peut très-naturellement aussi être rapportée aux années qui s'écoulèrent entre la composition du poëme et les faits qu'il rappelle. M. Kervyn, combinant ingénieusement quelques données des Chroniques, est amené à placer sous l'année 1360 un voyage de Froissart à Avignon. L'*Espinette* serait, sur cette prémisse, postérieure à cette date. Le savant biographe belge, d'autre part, n'hésite pas à la placer, comme le *Paradis d'amour* et l'*Orloge amoureus*, au nombre des dittiers dont Froissart *servoit* la reine Philippe pendant son deuxième séjour à la cour de celle-ci, mais il ne précise pas davantage. Nous serions plus porté à croire qu'elle a été écrite avant son deuxième passage en Angleterre, et sous l'impression fraîche des aventures qu'elle retrace. A plusieurs reprises, en rappelant la flamme qui le consumait, il fait la remarque que, malgré ses revers, il la sent encore toujours :

Encor en cel esbat je vif
Et y morrai et rendrai ame (828-29)...
Et sui encor près dou sentir
Sans moi de noient alentir (3065-66).

Les vers de la fin dénotent également un homme dont les blessures ne sont pas encore cicatrisées :

Car nuls plus poure de merci
Que je suis ne demeure ci ;..
Et quant il plaira à ma dame
Que j'aie aussi grant qu'une dragme
De confort, adont resjoïs
Serai de ce *dont ne joïs*,
Ains languis en vie eüreuse
Dedens l'Espinette amoureuse.

D'ailleurs le poëme est destiné, et a sans doute été présenté, à celle qui en fait le principal sujet.

La verité en ert retraite,
Et tout pour l'amour de ma dame (113).

Avant d'entamer le lai final,

Un lay, ouquel je voeil trettier
Une grant part *de tous mes fès*,

il invoque l'assistance de Dieu pour qu'il soit fait de manière à être approuvé de sa dame :

Qu'il vous plaise, ma dame chiere !

Enfin, dans le passage consacré à la reine d'Angleterre et au congé qu'il a pris de *cette dame qui le tenoit en ce païs* (v. 3122-3144), l'auteur ne glisse pas le moindre petit trait qui insinue que son poëme soit écrit à l'adresse de cette auguste protectrice.

En résumé, notre impression est que, si les voyages rappelés au v. 794 ont eu lieu en 1360, l'*Espinette* a été composée immédiatement après son retour à Valenciennes et avant son départ pour l'Angleterre, qui eut lieu dans le courant de 1361. Cette date, à la vérité, ne concorde pas avec celle qui est assignée, dans l'intitulé d'un des manuscrits de Paris, au commencement de la carrière poétique de Froissart, savoir l'an 1362, mais on sait que celui-ci n'avait pas la mémoire très-fidèle dans toutes ses indications chronologiques, et d'ailleurs, en disant qu'en 1394 ou 1395 il comptait déjà 34 ans dans la carrière poétique (voy. plus haut p. XIV), il vient lui-même corroborer notre conjecture.

IV. La PRISON AMOUREUSE (1). Cette composition offre cela de remarquable qu'elle est mêlée de prose ; une douzaine de lettres échangées entre l'auteur et un personnage fictif viennent successivement interrompre le récit poétique. Les épisodes épiques et les morceaux de sentiment (ballades, lais, etc.) ne font non plus défaut, et le tout ressemble fort à une pièce de marqueterie où le poëte voulait faire briller son talent dans tous les genres littéraires. Comme la *Prison amoureuse* est une des productions les plus importantes de Froissart (3899 vers et 20 1/2 pages de prose) et peut-être la moins connue (2), nous en donnons ci-après un sommaire très-succinct.

Après avoir vanté la fidélité dans le service dû au seigneur terrien comme au seigneur Amours (v. 1-36), l'auteur démontre le profit qu'il y a autant à bien servir

(1) Kervyn, Étude, II, 269 ; Introd. p. 265.

(2) En effet, elle n'a jamais été imprimée ni en entier, ni par fragments.

seules achevées, quand enfin il lui arrive une quatrième lettre de son ami (p. 286), accompagnée d'un coffret renfermant « un bel et plaisant livre, envolepé de camoucas. » Ce livre était un long poëme de la composition de Rose, que celui-ci soumet au jugement éclairé de son correspondant. C'est un songe allégorique, qui occupe dans le dittié de la *Prison amoureuse* les vv. 2252-3420, et dont voici la substance :

Au printemps de l'année 1371, l'auteur voit arriver devant sa couche trois femmes éplorées, venant invoquer son assistance ; ce sont Justice, Pitié et Raison, déshéritées et persécutées par Orgueil. L'auteur accueille leur prière et consulte ses amis (Honneur, Prouesse, Hardement, etc.) au sujet de la guerre qu'il s'agit d'entreprendre contre Orgueil. Tous l'y encouragent et promettent leur concours, sauf Avis, qui conseille de ne rien faire sans s'être assuré au préalable de l'aide de sa mère Atemprance. Ce conseil est repoussé ; aussi Avis, dès le début de l'expédition, apercevant sa mère dans les rangs ennemis, abandonne-t-il la cause des trois sœurs pour passer à l'ennemi. Préparatifs de la lutte; puis bataille « felenesse et dure ». Après quelques succès remportés d'abord, les retards de Desir qui commandait la réserve, font finalement tourner la chance à l'avantage d'Orgueil. Le poëte est fait prisonnier et confiné dans une *grosse tour*, « où moult songneusement le garde dame Atemprance, la sage. » Dans ses accès de tristesse, cette bonne garde, aidée de ses deux filles, Connaissance et Espérance, et de ses deux fils, Avis et Souvenir, lui prodigue ses consolations. Le prisonnier adresse à sa dame une lettre, qu'il confie aux soins de Souvenir et à laquelle il joint une complainte de moralité (9 strophes de 16 vers), qui, par son sujet, pourrait fort bien s'intituler « le Lion captif ». La dame envoie en retour une lettre, un annelet d'or et deux virelais, qui, avec les bons encouragements

de Souvenir, soutiennent l'infortuné prisonnier jusqu'à ce qu'enfin le secours arrive, que *l'aigle avole* pour délivrer son frère le *lion*. Au moment où ses gardes lui annocent cette bonne nouvelle, l'auteur s'éveille.

Une seconde lettre (p. 323) de Rose accompagnait le livret qui contenait son songe.

Flos répond par une interprétation amoureuse du songe composé par son ami, ainsi que de son propre dittié sur Pynoteüs et Neptisphelé. En même temps il lui transmet les trois ballades mentionnées plus haut. Cette expédition faite, il achève le lai qu'il avait commencé avant la réception du livret de Rose. Il l'avait à peine terminé, qu'un messager lui apporte la sixième missive (p. 337) de son ami, avec laquelle se trouvait une ballade composée par la dame de celui-ci (3719-37). Rose y exprime le désir « que toutes lettres, « trettiés, balades, virelais qu'ils se sont envoyet l'un « l'autre, il voeille rassembler et mettre en un volume « par manière de livret, et cheli donner nom par quoy « on le congnoisse. » Flos réfléchit sur cette proposition et se décide à l'accomplir et à nommer le recueil projeté : *La Prison amoureuse.*

Dans une septième et dernière lettre (elle est accompagnée d'un virelai), Rose, pour obtempérer à un désir exprimé par sa dame, engage son ami à compléter son exposition de l'histoire de Pynoteüs et Neptisphelé en s'attachant plus particulièrement sur la signification d'un de ses épisodes : Phaëton priant son père Phébus de lui confier son char (p. 340). Flos se prête à ce vœu ; il en fait l'objet de sa réponse (p. 342), où il s'explique

aussi sur le nom du recueil que Rose lui a demandé et qu'il fait partir en même temps que la lettre.

Le poëte termine par le souhait qu'après avoir mis

> Son cœur, s'amour et sa saison
> Tant qu'en l'*Amoureuse Prison*
> Faire et ditter, soit rime ou prose,
> Ou nom de sa dame et de Rose,

il obtienne de l'une et de l'autre la *paie euwireuse* qu'il en attend.

Le sommaire ci-dessus, si aride qu'il soit, fait entrevoir la variété des sujets, des situations et des formes poétiques qui se succèdent dans la *Prison amoureuse*. L'intercalation d'une correspondance épistolaire en prose y ajoute un attrait de plus. Enfin, même l'historien pourra y relever quelques éléments dignes de son attention. Si les détails rapportés au début sur la mort héroïque du roi de Bohême n'ajoutent rien au récit correspondant des Chroniques, par contre, on n'aura pas de peine à voir dans le dittié de Rose, qui traite de la guerre livrée à Orgueil en 1371 (la date y est énoncée en toutes lettres) et de l'emprisonnement de celui qui l'avait entreprise dans l'intérêt de Justice, Pitié et Raison, à y voir, disons-nous, d'un bout à l'autre, un enchaînement d'allusions à la bataille de Bastweiler et aux conséquences qu'elle eut pour le duc de Brabant, Wenceslas de Luxembourg, le *lion* de Brabant, délivré de sa tour par l'*aigle avolé* de l'Empire. On verra par nos notes que notre poëme, tout allégorique qu'il est, peut utilement compléter d'autres récits sur cet événement

mémorable. Une pastourelle (1) est également consacrée au souvenir de la délivrance du prisonnier de Nideggen; elle prouve, comme l'épisode en question, de quelle affection Froissart entourait son protecteur.

On a jusqu'ici laissé dans une ombre imméritée la pièce qui nous occupe; elle n'est inférieure en rien à celles dont les biographes et les critiques littéraires ont donné l'analyse et multiplié les extraits. Seule, parmi les grands traités du poëte, elle a échappé à l'impression. Dinaux la passe tout à fait sous silence, bien qu'il ait eu les manuscrits en mains. M. le baron Kervyn s'en occupe à la p. 265 de son Introduction, où nous lisons ce qui suit: « Nous ignorons si Froissart avait « promis à Wenceslas la victoire sur le duc de Gueldre; « mais nous savons qu'il porta le baume de ses modula- « tions cadencées sur des plaies encore saignantes. Tel « fut l'objet de son poëme de la *Prison amoureuse*, où « il intercale quelques épîtres en prose et où il mêle, « paraît-il, à ses propres vers ceux du duc de Brabant. « Il est facile de reconnaître la puissante médiation de « Charles IV dans les vers où Wenceslas s'exprime en « ces termes:

« Cil qui me tiennent sus foi
« Pour prisonnier...
« Auront de li si grant effroi
« Qu'il me deliverront, je croi. »

Le savant biographe aurait pu trouver une allusion

(1) T. II, p. 316.

bien plus directe à l'espoir fondé par le captif de Nideggen sur l'aigle impériale, dans les vers suivants de la même complainte, adressés par le lion aux animaux de la forêt :

Faites tost ma prise à savoir
Au roi des oisiaus ; chils pour voir
A bien la force et le pooir
De vous defendre... (t. 1, p. 312).

On peut fort bien admettre que le poëte ait voulu, dans le personnage de Rose, honorer le prince auquel il avait tant d'obligations, mais il nous semble trop hardi de considérer les pièces diverses qui sont attribuées dans le poëme au correspondant de Flos, comme les productions réelles de Wenceslas. S'il fallait voir dans ces attributions autre chose qu'une fiction (1), la conséquence nous forcerait de trouver aussi dans la *Prison amoureuse* des poésies de la duchesse de Brabant. Nous ne les envisageons donc pour notre part que comme des gracieusetés d'un poëte reconnaissant à l'égard de ses bienfaiteurs. M. Paulin Paris va plus loin ; il insinue que la *Prison amoureuse* pourrait bien être identique avec le fameux roman de Méliador, mentionné, tant par Froissart le chroniqueur que par Froissart le poëte, comme une de ses compositions dans laquelle il avait enclos

(1) Il est important de noter que les deux ballades et les deux virelais intercalés dans la *Prison* et attribués par le poëte soit à Rose ou à la dame de celui-ci, sont répétés dans le recueil spécial des ballades et virelais *composés par Froissart*.

Toutes les chançons que jadis,
Dont l'ame soit en paradis,
Que fist le bon duc de Braibant
Winceslas dont on parla tant.

Cette opinion est insoutenable. Sans alléguer d'autres raisons, et sans insister sur l'absence absolue du nom de Méliador ou de sa qualification de « chevalier au soleil d'or », dans toute l'étendue de la *Prison amoureuse*, nous ne ferons valoir qu'un seul argument contre la conjecture de l'académicien français. Froissart dit positivement du poëme par la lecture duquel il charmait les soirées du comte de Foix, que tout en ayant été fait à la requête du duc de Brabant, celui-ci *ne le veïst oncques* (1), tandis qu'il est avéré par le passage cité plus haut que la *Prison amoureuse* a été composée antérieurement au *Buisson de jeunesse*, environ dix ans avant la mort du duc, et qu'il ressort de l'épilogue de la *Prison* que celle-ci a été transmise à Rose, sous lequel nom se cache dans l'esprit du poëte, on ne saurait en douter, l'infortuné vaincu de Bastweiler.

Pour traiter finalement de la date à assigner à notre poëme, nous dirons que tout concourt pour le placer entre la délivrance de Wenceslas et la rédaction du *Buisson*, donc entre 1372 et 1373.

V. Le Bleu chevalier est une complainte de 126 strophes qui ne se trouve que dans le ms. 830 (2). Elle a pour objet un chevalier malheureux en amour, rencontré et

(1) *Dit dou florin*, v. 307.
(2) Dinaux, l. c. p. 520, en a fait l'analyse.

consolé par l'auteur. Sandras (*Étude sur Chaucer*, p. 80) observe : « Entre la *Complainte du chevalier noir* et « le dit du *Bleu chevalier* de Froissart, outre l'analogie « du titre, il existe une parfaite ressemblance. La date « des compositions poétiques de notre chroniqueur est « loin d'être fixée, ce qui commande une grande réserve « sur la question de priorité. D'ailleurs aucun des deux « poëmes ne mérite un examen sérieux. » Nous réservons aux critiques l'appréciation du jugement un peu brusque porté par Sandras sur la valeur des deux pièces mises en comparaison, mais nous tenons à rapporter que M. Ten Brink, dans son travail sur Chaucer, cité plus haut, s'inscrit en faux contre la prétendue parfaite ressemblance entre les deux complaintes (1).

VI. Le Buisson de Jeunesse (5438 vers) (2). Le fond de cette lourde composition est le récit d'un songe, dans lequel l'auteur, malgré ses cheveux grisonnants, s'est vu ravi en pleine jeunesse et gratifié des plus délicieuses jouissances d'une existence réchauffée aux rayons d'un

(1) Pour confirmer son assertion, M. Ten Brink donne à l'appendice de son livre (qui a paru postérieurement à l'impression de notre tome Ier) la plus grande partie du poëme de Froissart. Nous ne savons s'il a transcrit lui-même le texte du ms. de Paris, ou s'il a eu recours à un intermédiaire ; toujours est-il que le plus grand nombre des erreurs qu'il signale comme telles en marge de son texte, et qu'il a redressées dans ce dernier, ne sont nullement imputables au ms., mais à la copie dont il s'est servi, ou plutôt à l'écriture peu claire du copiste. Nous n'avons rencontré, dans le manuscrit, aucun passage à redresser ; toutefois, nous accepterons, pour la clarté du sens, au v. 444, la correction introduite par le savant allemand : *que la dame i sera* p. *que la dame sera*.

(2) Dinaux, p. 499 ; Kervyn, Introd. p. 266.

amour pur et profond. Ce récit commence au vers 838. Ce qui précède forme l'introduction, mais une introduction assez complexe, car elle se compose d'abord d'une suite de réflexions justifiant la détermination prise par l'auteur de reprendre sa carrière poétique, puis d'un colloque entre l'auteur et sa conscience (personnifiée sous le nom de Philosophie), exposant les circonstances qui ont provoqué le songe, sujet principal du poëme. Une analyse rapide de cette partie préliminaire nous a semblé utile pour écarter ou rectifier quelques assertions biographiques auxquelles elle a donné lieu.

« Tant que j'en ai sens et mémoire », dit le poëte, « il me tarde de remémorer l'aventure

« Comment ou Buisson de Jonece
« Fui jadis et par quel adrece.

« D'ailleurs, si je cessais de *remoustrer* les sensa-« tions que j'ai éprouvées dans le cours de ma vie et que « j'éprouve encore, et si je me détournais de faire « *beaus dittiers*, je commettrais envers Nature, qui m'a « si heureusement doué, une coupable ingratitude. » Cette réflexion l'amène à rappeler une autre époque de sa vie, où honteux de sa vocation poétique et cédant aux suggestions des intérêts matériels, il *offendi* Nature, et commit, à son grand détriment, le *méfait* de se mettre *en la marchandise* (94). Ce souvenir pénible le poursuit encore toujours et le fortifie dans la résolution prise de persévérer dans le métier pour lequel « il est fait ». Dans cette disposition, il se prévaut de l'exemple

des Romains, qui durent leur puissance et leur grandeur au louable usage de faire suivre aux enfants la direction tracée par leur inclination naturelle. Au surplus, faire tarir la source de ses inspirations, renoncer à la poésie, ne serait-ce pas éloigner de lui les généreux bienfaiteurs qui l'ont soutenu et libéralement récompensé jusqu'ici, et l'exposer au reproche bien légitime de l'ingratitude? « En avant donc, à l'œuvre! tu en às et les « moyens, et le loisir »; tel est le langage par lequel une voix intérieure, qu'il évoque sous l'appellation de dame Philosophie, vient l'arracher à toute hésitation. Il est vrai qu'à ce pressant appel, il est tenté d'opposer l'éloignement qu'éprouvent pour les poëtes les grands de la terre, livrés qu'ils sont à la sordide cupidité « des receveurs et des bailleurs », et faisant meilleur accueil aux prêteurs d'argent (*marcheans et couletiers*) qu'aux ménestrels. Mais Philosophie insiste. « Ne m'irrite pas », dit-elle, « par ta résistance, tu pourrais bien t'en repentir. « Nomme moi donc les seigneurs qui dans le passé t'ont « accordé leur protection; crois-moi, leurs héritiers en « prendront volontiers exemple (229). » Le poëte y consent et cite par leur nom les nobles mécènes qu'il a rencontrés dans tout le cours de sa carrière, en Angleterre, en France, en Écosse, en Italie, en Brabant et en Hainaut, et dont plusieurs lui ont conservé leur amitié (230-375).

Cette énumération, toutefois, loin de le rendre plus accessible aux exhortations renouvelées de Philosophie, le rejette dans de sombres pensées. Traversé tout à coup par la conscience d'autres devoirs, il s'écrie :

« Laissiés moi dont penser à l'ame ,
J'ai eü moult de vainne gloire ;
C'est bien eure de ce temps cloire
Et de crier à Dieu merci
Qui m'a amené jusqu'à ci. »

« Non pas, » réplique Philosophie, « ne renonce pas « si tôt aux affections et aux jouissances de ce monde « et considère surtout

« Que c'est grant chose de loenge ;

« souviens-toi des héros de l'antiquité , qui ont sacrifié « à la gloire leurs plus chers intérêts ; n'oublie pas « qu'une grande part de leur célébrité retombe sur ceux « qui ont retracé leurs exploits , sur les *registreurs* de « leurs hauts faits. Doux ami, je te conseille ,

« Ce que Nature à mis en toi
« Remoustre le de toutes pars » (v. 427).

Le poëte ne repousse pas absolument le *chastoi* de Philosophie , mais il objecte la difficulté de trouver un sujet.

« Que pourai je de nouvel dire ?

« Vivant en plein repos , et fatigué de voyager (1),

« De quoi me pourai je esvillier
« Qui soit plaisant et proufitable
« Au lire et l'oïr delitable ?

« Quand , dans de tout autres conditions d'existence,

(1) ...... Je qui repose
Et qui ressongne travillier.

« je composai les poëmes qui ont fondé ma réputation,
« la matière affluait sous ma plume ; j'étais alors

« Toutes norvelletés sentans. »

« Mais ma position n'est plus la même ;

« Or voi je changié mon afaire
« En aultre ordenance nouvelle (459). »

Philosophie combat ces scrupules. « Si le présent te fait défaut, eh bien chante le passé,

« Il ne t'est mie si lontains ,
« Ne tu si frois ne si estains
« Que memoire ne t'en reviegne. »

« Et si la ressource du passé venait aussi à faillir , je
« vais te dire ce que tu feras. Va retirer de son coffre
« le portrait de ta maîtresse, que tu y laisses moisir
« depuis dix ans ; jettes-y quelques regards et, crois moi,
« l'inspiration te reviendra d'abondance. »

Le poëte fit ainsi; l'image le ranima d'un souffle vivifiant et le ravit

En un penser fresc et nouvel,

qui se traduit aussitôt par un joyeux virelai (563). Les souvenirs « dou temps passé et de ses fès » le réchauffent à tel point, que le voilà de nouveau sous l'empire de la douce flamme qui avait illuminé sa jeunesse. Subjugué irrésistiblement par la vue de sa belle, comme Achille fut un jour mortellement frappé par les

yeux de Polixène (ici s'intercale, vv. 625-714, le récit détaillé de ces illustres amours), il est prêt à

Rentrer encor en tel estour
Et prendre son certain retour
Parmi jonece et tous ses plains.

« Mais hélas ! » se dit-il, « jeunesse ne se recouvre pas, et la fontaine de Jouvence n'est qu'un vain mythe ; je n'ai pas encore pu rencontrer un seul mortel qui ait bu de cette onde miraculeuse et cependant je compte *trente-cinq ans d'existence.* »

Cette mention de son âge inspire au poëte quelques pieuses pensées sur la vie à venir et le jugement dernier, après quoi il aborde enfin la matière amoureuse qui fait l'objet de son dittier et raconte les merveilles qu'absorbé tout entier par les souvenirs de la vie passée, il a vues et éprouvées

La trentième nuit de novembre,
L'an mil trois cent treize et soissante.

C'est comme par l'effet d'un remords de conscience, qu'après avoir déroulé quelques milliers de vers sur des sujets, en effet, peu profitables à la perfection chrétienne, le curé de Lestines terminera son œuvre par des réflexions dévotes sur le péché et le salut éternel ; qu'il la couronnera par un lay en l'honneur de la Vierge et de la loi nouvelle apportée par son Fils.

De l'ensemble de l'introduction du *Buisson*, il nous semble résulter à l'évidence que Froissart a composé son poëme au début de sa carrière sacerdotale. Sa nouvelle

situation devait naturellement éveiller en lui quelque hésitation à continuer la culture de cette science « qui se nomme, entre les amoureuses gens et les nobles, li mestiers gens. » Relégué désormais dans le silence d'une cure de village, rassuré quant aux exigences de la vie matérielle, il pouvait se sentir sinon obligé, du moins disposé à renoncer à la profession de chanter l'amour, ses joies et ses tourments. Mais l'instinct naturel, la voix intérieure, l'emportent sur les suggestions de la froide raison; l'ancien poursuivant de Marguerite, tout prêtre qu'il est, se retrempe au souvenir du passé et redevient *ditteur*. Toutefois, pour apaiser les scrupules de sa propre conscience ou le blâme du public, que pourrait choquer l'alliance du *gai savoir* avec le service de l'autel, il mêlera par intervalles, aux accents de la fougue amoureuse, quelques paroles dictées par la foi du chrétien.

Le *Buisson de jeunesse* a été composé sous l'impression fraîche des événements qu'il raconte et auxquels l'auteur lui-même, nous l'avons vu, assigne pour date la nuit du 30 novembre 1373. A cette époque l'auteur avait, dit-il (v.794), environ 35 ans d'âge :

Si ai je en ce monde arresté
Trente cinq ans, peu plus, peu mains,
Dont j'en lo Dieu à jointes mains.

Cette donnée s'accorde peu avec le millésime 1333, sous lequel M. Kervyn de Lettenhove, dans son Introduction (p. 15), sur la foi d'un passage des Chroniques

(éd. du Panthéon, t. II, p. 601) (1), place la naissance de Froissart ; d'autre part, en profitant modérément du *peu plus* joint au chiffre 35 dans les vers cités, elle nous ramène à la date de 1337, généralement adoptée par les biographes et par M. Kervyn lui-même lors de la rédaction de son *Étude littéraire*. Entre ces deux dates, la probabilité penche pour la seconde, non-seulement à cause de la donnée numérique du *Buisson*, mais encore, et surtout, à cause d'un passage des Chroniques (éd. Buchon, t. III, p. 333) où l'auteur fait concorder l'année 1361 avec la 24e de son âge.

L'introduction du *Buisson* nous révèle un autre détail biographique : c'est que dans son *jeune* âge (v. 70) il est arrivé à l'auteur de sacrifier, pendant un certain temps, les lettres à la *marchandise*, c'est-à-dire au commerce. Cependant elle ne renferme rien qui permette de préciser davantage cette époque néfaste de sa carrière, où il a eu le tort d'avoir fait fi de cette vérité :

Que mieux vault science qu'argens (v. 85).

Pour notre part, nous serions porté à la placer à la suite de l'insuccès de ses premières amours, à attribuer les voyages en France, mentionnés dans l'*Espinette*, à des intérêts commerciaux, et à considérer l'*Espinette* comme la première œuvre par laquelle l'auteur marqua son retour à sa véritable vocation.

M. Paulin Paris, dans ses *Nouvelles recherches*

(1) Ce passage où l'on lit : « Sur l'an de grâce 1390 j'avoie 57 ans », n'est pas dans tous les mss., et peut d'ailleurs fort bien être l'effet d'un *lapsus calami* : *lvij* p. *liij*.

sur la vie et les ouvrages de Froissart (1), en s'appuyant sur le texte du préambule qui nous occupe, a cherché à démontrer que ce fut après son retour d'Italie et de Brabant que Froissart se fit admettre, à Valenciennes, dans le corps des *couletiers ;* puis revenu à ses études historiques, le besoin de se procurer les moyens de s'y consacrer entièrement, l'aurait fait demander les ordres. Sans insister sur le v. 70 : « En *jonece* me vint cils flueves », cette thèse est insoutenable pour diverses raisons.

D'abord, pour quiconque lit avec attention le dialogue fictif entre le poëte et dame Philosophie, reconnaîtra que les exhortations de cette dernière ne tendent pas à rendre Froissart à ses explorations *historiques*, mais à sa vocation poétique, à l'exercice du *mestier gent.*

Ensuite, si les paroles de Philosophie, dans l'esprit du poëte, avaient pour but de l'arracher à sa profession de couletier ; si, en outre, comme l'admet M. Paris, il avait exercé cette profession depuis son retour en Hainaut jusqu'au moment où Philosophie vint lui rappeler sa vraie vocation et, par ses conseils, lui inspirer le *Buisson de jeunesse* composé en 1373, il faudrait faire coïncider avec l'exercice du *couletage*, la composition non-seulement du lai sur la mort de la reine d'Angleterre, mais aussi du vaste poëme la *Prison amoureuse* et de la pastourelle sur la délivrance du duc de Brabant, car toutes ces pièces sont postérieures

(1) Bulletin du Bibliophile, publ. par Techener, 14e série (1860), pp. 851-875.

à l'époque où, selon M. Paris, Froissart est entré *en la marchandise* et antérieures à celle qu'il faut assigner au discours de Philosophie.

M. Paris suppose qu'après avoir renoncé à l'industrie (1), Froissart se sentait tourmenté par des soucis matériels. Cette supposition est contredite par le langage même de Philosophie qui, dans l'hypothèse de M. Paris, s'adresse au couletier (2). En effet, Philosophie s'exprime ainsi pour persuader son interlocuteur : « Reviens à ta vocation naturelle; tu en as grandement « les moyens ; tu peux te passer de faire aucun métier « manuel, tes rentes rentrent régulièrement, tu n'as « ni femme ni enfants, toutes tes terres sont mises « *à cense* (vv. 170-177). »

On ne saurait donc comprendre comment l'abandon du couletage eût jeté le poëte dans le besoin ; d'autant moins que celui-ci est pleinement d'accord avec Philosophie quant à ce qu'elle lui dit de ses ressources : « Qu'en grant aise je sejourne, je le vous accorde » (v. 220).

Nous nous bornerons à ces quelques observations

(1) Nous ne toucherons pas ici à l'interprétation donnée par le savant académicien français aux termes *couletier* et *colyer* ; nous renvoyons à ce sujet à la réfutation qu'en a faite M. Kervyn dans sa *Lettre à M. Paris* (Bull. du Bibl. français, vol. cité p. 1246) et dont les arguments n'ont pas été renversés par la réplique de M. Paris (*Ib.* p. 1253 et suiv.). *Couletier* signifie, c'est incontestable, *courtier*, et *colyer* (v. 189) ne dit autre chose que « être pensif, soucieux. »

(2) Selon nous, nous le rappelons, ce langage s'adresse au poëte, nouvellement installé dans la cure de Lestines.

en ce qui concerne les inductions biographiques que M. Paris a tirées du préambule du *Buisson*.

M. le baron Kervyn (Introd., p. 266) émet l'assertion que le *Buisson de Jeunesse* a été achevé à Lestines, mais commencé en Angleterre. Nous ne savons sur quelle donnée notre honorable confrère se fonde à cet égard ; nous n'avons rien découvert qui pût engager à la soutenir. Nous pensons également que le biographe belge interprète avec trop de hardiesse (p. 277 et suiv.) les paroles suivantes de Philosophie, en les envisageant comme un appel direct à la profession de chroniqueur et en s'en prévalant pour fixer à la date du 30 novembre 1373 le commencement de la rédaction des chroniques :

..... Il te couvient penser
Au temps passé et à tes œuvres,
Et vœil que sus cesti tu œuvres.

Ces paroles ont, à notre avis, une autre signification. Le poëte avait objecté à son interlocutrice que dans sa nouvelle situation, il lui était difficile de trouver des matières à rimer qui fussent « plaisantes et profitables » ; que lorsqu'il composa ses grands poëmes, le *Paradis amoureux*, l'*Orloge*, l'*Espinette* et la *Prison amoureuse*, ainsi que « ses rondeaux, balades, virelays », il était « toutes nouvelletés sentans » (1) et qu'il avait

..... prest à la main
A toute heure, au soir et au main,
Matere pour ce dire et faire.

(1) *Sentir* a ici, comme le plus souvent dans les œuvres de Froissart, le sens de connaître.

C'est à cette objection que Philosophie réplique : « Puisque tu penses que le présent n'offre plus de res« sources pour alimenter ta muse, puise-les dans *tes* « œuvres, dans les joies et les souffrances de ton exis« tence passée. Il y a plus de dix ans que tu tiens serré « dans un coffret

« Un image, bel et propisce,
« Fait au semblant et à l'espisce
« Que ta droite dame estoit lors (v. 483-5).

« Retire ce trésor de l'obscurité, et à peine y auras-tu « plongé ton regard que je t'entendrai dire :

« Veci celle qui de rechief
« Me remet la vie ens ou corps ;
« Pour l'amour de li, je m'acors
« A estre jolis et chantans
« Et penser à mon jone temps » (vv. 518-22).

Évidemment Philosophie, en dépit de la gravité de son nom, ne songeait pas aux Chroniques, mais bien à la fraîche et riante poésie, à la poésie d'amour. Ne le perdons pas de vue, les remontrances et admonestations amicales, que Froissart met dans la bouche de Philosophie, n'ont pas d'autre signification que de justifier l'auteur, non pas de s'être fait le *registreur* des grands événements de son temps, mais de s'être remis, après avoir vu « changié son afaire en aultre ordenance nouvelle », à rimer et à ditter avec tout l'entrain et la chaleur du jeune âge, et d'avoir versifié un songe merveilleux inspiré par le souvenir de ses anciennes amours.

VII. Le TEMPLE D'HONNEUR (1076 vers) (1) est un « traité de moralité », en d'autres termes, une allégorie. L'auteur a eu un songe, dans lequel, grâce à un compagnon de route qu'une bonne chance lui a fait rencontrer, il s'est vu assister au mariage de Desir, fils d'Honneur, avec Plaisance, fille de Courtoisie. La cérémonie a lieu dans un temple magnifique, au fond duquel Honneur occupe un trône, où l'on monte des deux côtés par sept degrés occupés par sept hommes et sept dames représentant autant de vertus. La partie essentielle du poëme est le discours adressé par Honneur aux deux époux et dans lequel il leur expose la signification des sept degrés et les conditions nécessaires pour les gravir successivement et pour arriver à lui.

Le *Temple d'honneur* se range parmi les *chastoiements*, car il renferme une suite d'enseignements moraux, applicables à la chevalerie. A la fin du poëme l'auteur insinue qu'il a connu les jeunes mariés; c'est ce qui autorise à supposer que la composition a été rédigée à l'occasion d'un mariage auquel il a assisté. M. Chabaille, qui a publié le poëme en 1845, affirme qu'il a été inspiré par le mariage de Louis de Châtillon, comte de Dunois et seigneur de Romorentin, fils unique de Gui de Blois, avec Marie, fille de Jean de France, duc de Berry, célébré à Bourges le 29 mars 1386. Le baron Kervyn, moins affirmatif cependant, est du même avis. Il est avéré que Froissart a été témoin de cette

(1) Voy. Dinaux, p. 519; Kervyn, Étude, p. 267, Introduction, p. 299.

cérémonie (1) ; il ne l'est pas moins que celle-ci a fourni le sujet d'une de ses pastourelles ; cependant, aucun détail ne permet de se prononcer catégoriquement quant aux circonstances qui ont donné naissance au *Temple d'honneur*.

Parmi les exemples de largesse et de vaillance cités par Honneur dans le discours adressé à son fils, on trouve, à la suite de la mention d'Alexandre, de Jules-César, d'Artus, de Charlemagne et de Godefroid de Bouillon, celle d'un *conte de Soissons*,

> Qui fu nobles et sages homs...
> Et conquist sur les ennemis
> De Dieu toute honneur...

Comme ces exemples sont énumérés dans l'ordre chronologique et que la mention du comte de Soissons précède celle du roi de Bohême, nous hésitons à voir dans le comte de Soissons, comme le fait M. Kervyn, le mécène de Froissart, Gui de Blois, père du jeune prince dont le *Temple d'honneur* serait destiné à rappeler le mariage. D'ailleurs Gui de Blois vivait encore lors de la célébration de ce mariage et, quoiqu'il eût vendu son comté de Soissons dès 1367 à Enguerrand de Coucy, il n'est pas vraisemblable que, si Froissart l'avait eu en vue dans la citation dont il s'agit, il se fût exprimé ainsi qu'il le fait : *Ossi eut un conte à Soissons*. Nous pensons donc qu'il s'agit plutôt d'un des prédécesseurs de Gui dans le comté de Soissons, appartenant à la mai-

(1) Les fiançailles eurent lieu le 29 mars 1386, mais la bénédiction nuptiale s'est faite cinq mois plus tard.

son de Nesle ; peut-être de Jean II de Nesle, seigneur de Chimay, qui prit la croix sous Louis IX. Quant à la mention du roi de Bohême, Jean l'Aveugle, nous ne sommes pas plus disposé à y puiser un argument en faveur de l'opinion d'après laquelle le mariage de Louis de Châtillon aurait fourni l'occasion de notre poëme. Le roi de Bohême est constamment, chez les poëtes contemporains de Froissart, et par Froissart lui-même, allégué comme un type de libéralité, et la parenté entre ce prince et Gui de Blois n'est pas assez étroite pour en inférer une allusion faite avec intention personnelle (1). Quoi qu'il en soit, et malgré que, dans les deux manuscrits, notre poëme occupe le second rang, ce dernier étant passé sous silence par l'auteur dans l'énumération qu'il a faite de ses ouvrages dans le préambule du *Buisson*, on est en droit d'admettre que le *Temple d'honneur* est postérieur à 1373.

VIII. Traittié amoureus a la loenge dou joli mois de may (460 vers) (2). Ce traité se compose de 32 douzains de deux coupes diverses, interrompus par deux ballades, et se termine par un virelai. Si le poëme s'intitule comme destiné à la louange du mois de mai, il ne l'est

(1) M. Kervyn (p. 299) nomme Jean de Bohême l'ayeul du jeune prince Louis ; ous pensons qu'il se trompe. Louis avait pour ayeul paternel Louis de Châtillon qui mourut à Crécy, et pour ayeul maternel Guillaume de Namur.

(2) Voy. Dinaux, p. 479, note. On y donne pour premier vers *D'enfans à l'amoureuse vie*, au lieu de *Pensans* etc. Des négligences de cette espèce déparent malheureusement un très-grand nombre des citations faites par Dinaux.

en réalité pas moins à célébrer les grâces d'une inconnue qui chante et qui parle avec autant de suavité que le rossignol, dont l'*oudour* dépasse celle de l'aubépine, et dont la beauté est telle

Que la rose, quant est nouvelle,
Et la flour de lys, d'aultre part,
Perderoient bien leur querelle,
S'estriver voloient contre elle.

IX. Le DITTIÉ DE LA FLOUR DE LA MARGUERITE, 24 strophes de huit vers (1). On sait pourquoi le poëte était si passionné pour la *flour des flours*, née des larmes que la belle Herès *espandi* pour son ami Cepheüs; l'éloge de la fleur est à l'adresse d'une seule, *à qui tire* et

Dont il ne puet que de regars jouir.

Une charmante ballade sur le même sujet fait partie du *Paradis d'amour*; un dit de la marguerite se trouve également dans les œuvres de Machault.

X. Le DÉBAT DU CHEVAL ET DU LÉVRIER (92 vers). Cette gracieuse petite composition (2), dans laquelle les deux compagnons du poëte voyageur se racontent leurs misères, paraît, d'après les premiers vers (3), remonter au voyage que Froissart fit en Écosse en 1365.

(1) Voy. Dinaux, p. 513.
(2) Voy. Kervyn, Introd. p. 139. Le *Débat du Cheval et du Lévrier* a été publié dès 1832 dans les *Archives du Nord*, 1e série, t. II, p. 476-9.
(3) Froissars d'Escoce revenoit
Sur un cheval qui gris estoit;
Un blanc levrier menoit en lasse.

XI. Le Dit dou Florin (490 vers) (1), dialogue entre le poëte et la dernière pièce de monnaie qui lui reste, raconte la mésaventure arrivée à Froissart lors de son séjour à Avignon en 1389. On lui avait volé tout l'argent dont le comte de Foix, qu'il venait de quitter, l'avait gratifié. L'auteur paraît avoir écrit cette pièce de circonstance, qui révèle de nombreux détails sur sa vie passée et sur sa situation présente, en vue de faire appel à la générosité des seigneurs avec lesquels il voyageait pour aller assister à Riom au mariage de la comtesse de Boulogne avec le duc de Berry.

XII. Plaidoirie de la Rose et de la Violette (342 vers). Cette pièce, où Froissart « semble se moquer légèrement des avocats, en parodiant les formes et l'argumentation dont ils se servaient » (2), est pleine de mouvement et de fraîcheur. Imagination (3), devant qui le litige est plaidé, renvoie finalement les parties à une cour supérieure, *la noble et haulte fleur-de-lys*, dont les assesseurs sont :

Le roy, Orlians et Bourbon,
Berry, Bourgogne, Eu et La Marce.

Ces noms nous autorisent à placer la date de cette composition vers 1392. Ce qui nous retient de remonter plus haut, c'est que le duc de Touraine ne prit le titre de duc d'Orléans qu'en 1392. La pièce serait ainsi chro-

(1) Voy. Dinaux, p. 506 ; Kervyn, Introd. p. 339 et suiv.
(2) Dinaux, p. 516.
(3) Ce mot signifiait alors « réflexion attentive, examen. »

nologiquement la dernière de toutes celles que nous ont transmises les deux recueils manuscrits de Paris. Cette circonstance peut s'appuyer aussi du fait qu'elle est placée la dernière dans le ms. 830, comme dans le ms. 831.

XIII. LAIS AMOUREUS. Rien ne démontre plus la décadence de la poésie lyrique que le genre de compositions métriques connu sous le nom de lai. Ce qui jadis était un cri de l'âme instinctivement façonné par une harmonie naturelle, n'était plus qu'un froid assemblage de lignes et de stances péniblement assujetties aux règles conventionnelles de l'école. L'inspiration franche avait fait place à la rhétorique ; la poésie s'était dépouillée de sa couleur native pour se couvrir d'oripeaux. Froissart, dont l'aptitude pour le genre lyrique s'est révélée dans un grand nombre de ballades et de virelais, n'a pas manqué de donner en plein dans le travers de son temps, et marchant sur les traces de son contemporain Machault, il nous a laissé, sous la rubrique « lais amoureus », 13 poëmes artificiellement « compassés », mais plus propres à faire admirer sa patience qu'à réjouir ou à passionner le lecteur. De ces 13 pièces, cinq avaient déjà été utilisées pour ses grandes compositions, et l'on ne comprend pas trop, pourquoi il les a fait transcrire une seconde fois dans le même volume ; les légères variantes que présente la reproduction ne valaient pas la dépense d'une nouvelle transcription (1). Nos 13 pièces

(1) Cette même remarque s'applique à la série des ballades et des virelais ; sur 40 ballades 13, et sur 13 virelais 10, se trouvaient déjà enchâssés dans un des grands dittiers.

ne sont pas toutes consacrées à l'amour ; il y en a une qui chante la Vierge et la Rédemption (c'est celle qui termine le *Buisson de Jeunesse*), et une autre qui pleure la reine d'Angleterre.

XIV. Pastourelles. Bien que la pastourelle soit bien le genre où Froissart excellait le plus, il n'en fait aucune mention dans l'énumération de ses travaux, insérée dans le préambule du *Buisson*, où il ne cite, en dehors des grands dittiés, que

Rondeaus, balades, virelais,
Grant foison de dis et de lays.

Il faut sans doute comprendre les pastourelles sous le terme *dits*, et ne pas conclure de l'omission signalée que les 20 pastourelles de Froissart soient postérieures à la rédaction du *Buisson*, soit à l'année 1373. Sur les huit pièces auxquelles nous avons assigné une date, deux se rapportent à 1364 et une à 1372.

La pastourelle de Froissart sort tout à fait du caractère ordinaire de ce genre poétique ; les bergers et les bergères en sont bien encore les principaux personnages, et la formule sacramentelle « l'autrier » et « l'autre jour » n'y est nullement négligée, mais il ne s'agit plus de chevaliers courtisant des pastoures ou de rustres bergers dupés ou dupant. Le sujet s'est annobli ; tantôt nous sommes transportés au milieu des ébats ou des petites querelles innocentes de la gent champêtre ; tantôt c'est un événement politique, une alliance nobiliaire, un grand personnage livrés à l'appréciation grotesque ou aux impressions vives et naïves des tousettes et touseaux.

XV. Chansons roiaus amoureuses. Sous ce titre, les deux manuscrits nous donnent six poëmes, composés chacun de 5 strophes (de 11 vers) à refrain et d'un envoi de 5 vers. Les n°s 1 à 4 seuls sont consacrés à des sujets amoureux (le 4e a en outre le caractère d'une sotie); les deux derniers sont des chants pieux en l'honneur de Notre-Dame et portent à la rubrique le nom de *serventois*. (1). D'après les rubriques, le n° 3 a été couronné à Abbeville, le n° 4 à Lille, le n° 5 à Tournai (selon ms. 831, à Valenciennes) et les n°s 2 et 6 à Valenciennes.

XVI. Ballades amoureuses. Elles sont au nombre de 40 (dont deux ne se trouvent que dans le ms. 831). Sur ce nombre, 13 avaient déjà paru dans les grandes compositions. La force des couplets varie entre 6, 7, 8, 9 et 10 vers ; quatre sont construites de façon à ce que les premières syllabes du vers reproduisent le son des dernières du vers précédent.

XVII. Virelais amoureus. Des 13 pièces réunies sous cet intitulé, 10 ont été rencontrées déjà dans les quatre grands dittiés. Ces derniers en renferment, en outre, 15 qui n'ont point été reproduits dans le recueil spécial des virelais ; il faut y ajouter celui qui termine le *trettié du Joli mois de mai*.

XVIII. Rondelets amoureus. Des 107 petits rondeaux (tous, sauf un seul, de même facture) 103 se trouvent dans les deux manuscrits; 4 ont été ajoutés à la série dans le ms. 831. Aucun n'avait encore été utilisé dans un poëme antérieur. Nous nous abstenons ici, comme dans tout ce

(1) Voy. ma note, t. II, p. 473.

qui précède, d'émettre aucun jugement motivé sur le talent déployé par l'auteur; nous nous permettrons seulement une observation quelque peu banale, c'est que dans cette *grant foison* de rondelets, comme parmi les autres pièces lyriques, on voit surgir parfois une perle au milieu de la médiocrité générale.

Notre troisième volume est occupé par deux compositions que nous ne plaçons sous le nom de Froissart que sous toute réserve : la *Cour de may* et le *Trésor amoureux*. Le baron Kervyn de Lettenhove est le premier, à notre connaissance, qui ait porté l'attention sur ces pièces anonymes et inédites, renfermées dans deux manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Il en a d'abord fait l'objet de deux notices qui furent publiées dans les Bulletins de l'Académie royale de Belgique (t. XXIV, n°s 3 et 4), et où il s'attache à justifier la conviction qu'un examen soigneux des pièces lui a donnée et d'après laquelle elles sont bien l'œuvre du chroniqueur de Valenciennes. Ses raisonnements, à ce sujet, il les a maintenus dans son *Étude littéraire* (décembre 1857), dans ses Lettres et répliques à M. Paulin Paris (*Bulletin du bibliophile français* de 1861), et enfin dans l'Introduction à son édition des Chroniques (1870). Aussi n'a-t-il pas manqué de fonder sur la *Cour de May* et le *Trésor amoureux* diverses données pour la biographie de notre poëte et pour l'appréciation de son caractère personnel et de sa valeur littéraire. L'autorité qui s'attache au nom de l'académicien belge et l'intérêt que pourront éveiller les deux poëmes par eux-mêmes, abstraction faite du nom de leur auteur, nous

imposaient le devoir de ne pas les exclure d'une collection complète des œuvres de Froissart. D'ailleurs, pour résoudre la question soulevée par M. Kervyn, il fallait avant tout mettre les pièces sous les yeux du public. Quant à notre propre opinion sur la matière, nous nous permettrons, dans ce qui suit, d'émettre les scrupules qui nous retiennent dans le doute.

XIX. La Cour de May (1734 vers) constitue le contenu du ms. n° 10,492 de la bibliothèque de Bourgogne (1). « Ce manuscrit a été écrit, dit M. Kervyn, dans la dernière moitié du XVe siècle, et comme le filigrane du papier en atteste l'origine anglaise, nous pouvons conclure du silence des inventaires de Charles le Hardi et d'une mention formelle dans celui de Viglius (2), qu'il fut apporté dans nos provinces par la duchesse de Bourgogne, Marguerite d'York ». L'écriture est assez lisible; toutefois le copiste paraît avoir eu quelque difficulté à lire son original, car, à part des altérations faciles à redresser, on remarque plusieurs mots ou groupes de mots laissés en blanc. Quant aux vers sautés par le scribe, nous n'en avons rencontré que trois; mais une lacune plus importante et qui interrompt sensiblement le récit, nous a frappé entre les vers 770 et 771. Ces omissions étaient-elles propres à l'exemplaire copié, ou sont-elles dues à la négligence du transcripteur? On ne saurait rien préjuger. Il reste également douteux si c'est à l'original

(1) L'auteur de l'Inventaire l'a consigné sous le titre, aussi vague qu'équivoque, de *Vers érotiques*.
(2) N° 600 : *Livre d'amours*.

qu'il faut imputer l'absence des trente ballades promises dans le corps de l'ouvrage comme complément du poëme, ou si le manuscrit de Bruxelles est incomplet, parce que le copiste a été interrompu dans son travail. La *Cour de May* se termine par ces vers :

Et comme j'ai dit, sur l'erbette,
Parée de mainte fleurette,
Commençai en ceste manière
Ce jour ma balade première.

Évidemment, cette série de ballades, une pour chaque jour du mois de mai, entrait dans le plan primitif du dittier.

Celui-ci a pour sujet : les circonstances qui ont amené l'auteur, le premier jour de mai, dans la résidence du dieu d'Amour ; la description de cette résidence et de la cour qui l'habite ; les enseignements adressés par le chef au jeune chevalier introduit par Courtoisie, et enfin la morale prêchée à ce dernier par Courtoisie et Humilité. Le poëme, écrit en *rimes doublettes* (v. 267), a un prologue disposé par strophes de 12 vers, et devait, nous venons de le dire, se terminer par une série de ballades (1).

Le poëte nous donne sur sa personne plusieurs indications : c'est un jeune chevalier ou écuyer (cela résulte surtout des vv. 97-98 et 1515), qui a été *de cour dès sa jeunesse* (v. 1097) ; s'il ne se déclare pas en termes explicites comme natif de France, du moins ce pays est-il cité non-seulement comme celui qu'il a quitté au début

(1) Nous renvoyons les lecteurs, pour une analyse plus développée du poëme, aux articles signalés de M. Kervyn.

de sa carrière (v. 64), mais aussi comme celui où il a principalement résidé (v. 1507). En quittant ses foyers, il avait en perspective d'aller *en maints lieux* (v. 85), et au moment où il écrit son poëme, il avait en effet déjà voyagé *plusieurs estés* (v. 161) et vu diverses cours (v. 456).

Pour M. Kervyn de Lettenhove, le poëte, nous l'avons dit, c'est Froissart ; tout, selon lui, concourt à le prouver : sujet, style, pensées, situations, personnages, et même les quelques allusions sur la personne de l'auteur. Le poëme aurait été composé pendant le premier séjour de Jean à la cour d'Angleterre ; c'est même sur la date du 16 avril énoncée au v. 134 et qui, d'après v. 190, tombait sur un samedi, que se fonde le biographe pour fixer au 16 avril 1356 le premier départ de Valenciennes (Introd. p. 36, Note). Nous ne voulons pas ouvrir une discussion à fond sur la thèse soutenue par notre confrère, mais simplement livrer à son appréciation quelques conséquences qu'elle entraîne, ou quelques invraisemblances qu'elle présente.

Si sous le jeune chevalier ou écuyer qui dit avoir composé la *Cour de May*, il faut entendre Froissart, et si le samedi 16 avril est celui de l'an 1356, il résulte qu'à cette date, où Froissart, suivant que l'on admet 1333 ou 1337 pour son année de naissance, était âgé de 23 ou de 19 ans, celui-ci avait déjà séjourné à diverses cours et que son voyage à celle d'Édouard III n'est pas la première de ses pérégrinations, comme le pense M. Kervyn.

Cet auteur cherche à établir l'identité entre la dame que quitta le poëte de l'*Espinette*, pour se remettre de

maladie et *pour mieux valoir* (v. 2384-5), et celle dont, *à ce joyeux samedi*, se sépara le poëte de la *Cour de mai*. Les situations nous semblent trop différentes pour oser admettre cette identité. Dans le premier des deux poëmes, l'amoureux se met en route sans avoir obtenu d'entrevue de sa belle depuis plus de trois mois et demi, pendant lesquels il était ou alité ou confiné dans sa chambre (vv. 1214 et 2366). Et d'ailleurs la belle ne répondait guère à sa passion ; c'est tout au plus, si en le voyant reparaître dans la rue (*raler la voie*, v. 2368), elle osa dire à sa confidente : « Ce jeune homme a bien mauvaise mine ; cela me fait de la peine (1). » Dans le second poëme, au contraire, « elle et lui » se disent les plus touchants adieux et se font les plus tendres promesses.

En outre, le discours d'Amour nous apprend que cette entrevue du 16 avril est une entrevue de réconciliation après une longue absence du poëte, pendant laquelle de légers nuages s'étaient élevés au ciel de ses amours (vv. 835-888). Dans l'*Espinette*, le poëte, en partant *delà mer*, s'éloignait pour la première fois et de sa dame et de son pays.

Le poëme a été offert à la reine Philippe d'Angleterre, dit le biographe, en alléguant les vers où l'auteur invoque l'assistance du dieu Amour pour que son œuvre trouve l'approbation de celle « qui de son cueur scet le secré » (v. 1626) (2). Sans doute, dans l'*Espinette*, la

(1) « Cils jones homs est moult », dist elle,
« Empirés, dont ce poise moi. » (Vv. 3272-3).

(2) Introd. p. 57, note.

reine nous est présentée comme celle qui a deviné le secret du jeune Hainuyer venu à sa cour et la cause de sa nostalgie ; mais aussi elle lui accorde sur le champ le congé de partir (v. 3131), et le poëte part. Il faudrait donc, pour que les vers rappelés de la *Cour de May* fussent applicables à la reine d'Angleterre, et pour ne pas se mettre en contradiction avec le récit de l'*Espinette*, admettre que notre poëme n'a pas été fait par Froissart avant son départ de Londres, mais offert à la reine à une époque postérieure ; ce qui, probablement, ne serait pas accepté par M. Kervyn, et ce qui, cependant, s'impose rigoureusement. En effet, l'assistance du dieu Amour est réclamée non pas pour une œuvre faite, mais pour une œuvre à parfaire (il s'agit des trente ballades à y ajouter) ; or la reine, d'après l'*Espinette*, n'ayant connu le secret de son protégé que par un virelai que celui-ci lui avait présenté, et l'ayant congédié aussitôt après cette présentation, il est impossible, nous semble-t-il, que le poëte ait eu le temps de composer la *Cour de May* avant de quitter la cour d'Angleterre, pour l'offrir à celle qu'il a rendue confidente de son secret. D'ailleurs, deux autres considérations contrarient l'assertion du savant biographe ; c'est d'abord que la dame dont un poëte dit qu'elle sait le secret de son cœur, est toujours, selon le langage du temps, la maîtresse de son cœur ; ensuite, qu'Amour ordonne positivement à son serviteur de porter son poëme, dès qu'il serait achevé, « au mant de sa dame, quant lui plaira » (v. 1322). Or on ne pourrait soutenir que « la dame » de l'auteur signifie autre chose que sa bien-aimée (cp. vv. 231, 269, 281 et 363).

Nous ne ferons que mentionner un autre argument sérieux contre la thèse défendue par M. Kervyn : c'est l'absence de la *Cour de May* dans les recueils manuscrits des poésies de Froissart et son omission dans la liste des poëmes composés par lui antérieurement au *Buisson de Jeunesse.*

Au point de vue du style, nous ne voyons pas de preuves certaines pouvant être alléguées contre la paternité de Froissart ; toutefois nous avons été frappé par quelques expressions usuelles, qui ne se rencontrent pas dans ses autres compositions et par une observance plus stricte de l'accord des participes.

XX. Le Trésor amoureux est la composition la plus étendue de nos trois volumes ; malheureusement, elle n'en est pas à la fois la plus attachante. Du fond d'un récit allégorique, rattaché selon la mode de l'époque à une vision, se dégagent 128 ballades, traitant de hautes matières amoureuses et morales, dont M. le baron Kervyn de Lettenhove, dans la notice citée ci-dessus, et plus récemment dans l'Introduction de son édition, a suffisamment fait connaître l'esprit et l'intérêt. Nous nous bornerons à résumer les principales thèses développées, par voie de discussion, et souvent de discussion très-subtile, dans les huit mille vers du *Trésor*. Le débat engagé tantôt entre un écuyer et l'auteur, tantôt entre Connaissance (Sagesse) et Amour, roule sur les points suivants (1) :

(1) Ils sont résumés par l'auteur lui-même à la fin de son œuvre.

1. Lequel ameriés vous le mieulx
A avoir en tous nobles lieus ;
Parfait honnourable renom
Ou en armes, ou en amours ?

2. Pour obtenir les récompenses d'Amour, que préférez-vous ? Servir amour loyaument,

Ou armes honnourablement ?

3. Que vaut-il mieux, pour faire son chemin dans le monde :

Ou le fait de bonne science,
Ou de bon eür le secours ?

4. Peut-on servir, en même temps et avec succès, armes et amour ?

5. Comment a amours plus de force
Et de vertus ? Quant il s'efforce
Sur une creature humaine,
Qu'en cent autres de son demaine ?

6. Comment Nature tolère-t-elle

Qu'un enfant de noble lignie
Puist prendre estrange nourreture,
A sa lignie si contraire
Qu'on ne l'en porroit pas retraire ?

7. Comment peut-il se faire que de plusieurs enfants du même lit et de même éducation l'un se fera mieux chérir que dix autres, et sera tel

Que ses freres surmontera
Et tous à honneur les mettra ?

L'ordonnance du poëme est assez curieuse et indiquée par l'auteur lui-même aux vv. 734-776, comme lui ayant été prescrite par le dieu Amour. Trois mille deux cents vers octosyllabiques (le texte dit 1600 vers *couplettes*, c'est-à-dire accouplés deux à deux par la rime) sont par trois fois interrompus par 44 ou 40 ballades ; dans chaque groupe de ballades, douze sont le développement d'un rondeau placé à leur tête. Le sujet se déroule sans être influencé dans sa contexture par ces variations, ou plutôt alternations, de la forme métrique.

Nous le répétons, M. Kervyn de Lettenhove croit devoir attribuer le *Trésor amoureux*, aussi bien que la *Cour de May*, à l'auteur de l'*Espinette* et du *Buisson*; il y trouve le même fonds d'idées, la même mise en scène, les mêmes particularités de style et de diction. Nous laisserions volontiers nos lecteurs seuls juges des conclusions que notre savant confrère a cru pouvoir tirer des rapprochements de forme et de pensée qu'il accumule dans la notice précitée entre le poëte Froissart qui se nomme et l'auteur anonyme du *Trésor* ; mais on pourrait mal interpréter notre silence, ou plutôt notre neutralité, à l'égard de cette question, et c'est ce qui nous a déterminé à ne pas dissimuler notre sentiment personnel et à déclarer les doutes que la démonstration de M. Kervyn, si entraînante qu'elle soit, n'a point dissipés.

Si Froissart a composé le *Trésor*, nous sommes en ceci d'accord avec l'éditeur des Chroniques, qu'il l'a fait dans sa vieillesse. « On ne trouve plus dans le *Trésor* « *amoureux* cette chaleur naturelle qui confond si heu- « reusement l'élégance et la naïveté, cette fraîcheur

« d'images empruntées aux plus doux souvenirs de ses « premières années, cette heureuse abondance de l'imagination que Froissart mettait au-dessus de toutes les « qualités du chroniqueur et du poëte, parce qu'il y « comprenait, d'une part, tout ce qui l'inspire, de l'autre, « tout ce qui la règle et la modère. La pensée devient « diffuse et pénible, et le vers, enjambant régulièrement « sur le vers qui le suit, offre le reflet du même travail « et de la même fatigue. » De plus, s'il est constaté que notre poëme est un fruit de la vieillesse de Froissart, il n'y a plus lieu d'être surpris de ce qu'il ne figure, ni dans la liste du *Buisson de Jeunesse*, ni dans aucun des deux recueils manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, qui datent de 1393 et 1394, et deux objections assez sérieuses, en ce qui concerne la *Cour de May*, seraient écartées pour le *Trésor*.

Malgré tous les rapports, cependant, qui peuvent exister entre les théories morales exposées dans le *Trésor* et celles de l'œuvre poétique de Froissart en général, en dépit des similitudes nombreuses que présentent certaines formules oratoires et des rimes d'un fréquent retour, rien ne permet, selon nous, d'affirmer que le vieillard qui a rimé le *Trésor* soit plutôt Froissart qu'un autre poëte contemporain, formé à la même école et nourri des mêmes idées. Quelques indices extérieurs, venant s'ajouter aux preuves intrinsèques et subjectives, seraient donc dans un litige où il s'agit d'établir non la possibilité, ni même la vraisemblance, mais la réalité d'un fait, d'un secours particulièrement utile.

Cet appui, malheureusement, nous fait défaut. Il

existait, à la vérité, pour M. Kervyn, qui, par quelques allusions, s'est cru autorisé à fixer la date du poëme à l'époque où se préparait ou s'exécutait l'expédition terminée par la bataille de Nicopolis (1396). Cette date coïnciderait avec la 59e ou la 63e année de la vie de Froissart. Mais le principal argument allégué en faveur de cette date s'est éclipsé pour nous comme reposant sur une erreur de lecture. Il était tiré des vers 397-8, lus ainsi :

> Pour plus honnourer la journée
> Qui au *Jourdin* est ajournée.

Malgré sa science paléographique incontestable, il est arrivé ici à notre confrère une des ces méprises sur lesquelles les plus experts doivent parfois passer condamnation. Le roi Amour, dans la résidence duquel Connaissance venait d'introduire le poëte, avait convoqué ses vassaux et serviteurs intimes pour procéder à une nouvelle organisation de sa cour ; puis il les harangua en débutant ainsi :

> Pour plus honnourer la journée
> Qui *aujourd'ui* est ajournée,
> C'est le jour de may gracieux,
> Et pour tous loyaulz amoureux
> Reconforter et esjoïr
> Et que nous voulons conjoïr,
> Nous vous dirons tout nostre affaire.

Au iourdui et *au iourdin* ne diffèrent guères dans le manuscrit, ou plutôt ne diffèrent pas du tout, puisque le trait de l'i y fait défaut, mais la contexture du passage force à lire comme nous l'avons fait ; surtout le

troisième vers du passage cité, qui renferme la détermination du terme *aujourd'hui (c'est* équivaut, comme on sait, à notre formule *c'est-à-dire)*. Et d'ailleurs comment Amour aurait-il été amené à parler d'emblée de croisades et du Jourdain ? L'allusion au 1er mai 1396, date à laquelle les barons et les chevaliers ont été convoqués pour la croisade à Montbéliard, eût été, ce nous semble, si réellement elle fût entrée dans l'intention du poëte, par trop brusquement introduite.

La seule allusion historique que nous ayons, pour notre part, rencontrée dans la pièce, est celle des vers suivants (p. 251) :

N'est ce grant amiracion
Que *doy charton* ont à present
Le char d'or fin en habandon
Atellé à deux boux ? Comment
Puet telle erreur si longuement
Durer ? Mais je croy que Phebus
Donra à l'un son paiement
Avec Pluto et Cerberus.

On ne saurait méconnaître dans ce passage une allusion au schisme papal, surtout en le rapprochant des vers qui suivent (p. 252) :

Comment dont venroit on à chief
De ce monde mondefier,
Quant nous veons que son droit chief
Ne se veult pas purefier ?

Les passages cités, toutefois, ne nous permettent pas autre chose que de placer la composition du *Trésor* entre

le commencement du schisme (1378) et sa fin (1409). L'auteur se qualifiant de Français (p. 205), le *droit chief* du monde était pour lui le pape qui siégeait à Avignon, mais quant à dire si ses reproches s'adressaient plutôt à Clément VII qu'à son successeur Benoît XIII, nous n'oserions nous prononcer ; la probabilité, toutefois, penche pour le dernier.

En dehors de ce point relatif à la date du poëme, d'autres considérations nous imposent une prudente réserve. C'est d'abord ce château de Beauté, résidence favorite du roi Charles V, décrite dès le début et fournissant pour ainsi dire le prétexte de l'allégorie didactique qui se déroule dans le *Trésor amoureux*. Aucun passage des *Chroniques* n'en fait mention comme ayant été visité par Froissart (1). C'est ensuite toute une collection de mots, familiers au rimeur de cette pièce, et introuvables dans les poésies du chroniqueur, et enfin la question psychologique de savoir si la nature si vive et si impressionnable, si naïve et si étrangère aux procédés dialectiques, telle qu'elle se révèle dans les ditiers comme dans les chroniques de Froissart, si cette nature, disons-nous, a pu jamais se convertir à la réflexion pure, à la discussion subtile et traînante, à l'allégorie transcendante, qui sont le propre de la composition qui nous occupe.

Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles

(1) Nous n'avons noté, dans les Chroniques, qu'une seule citation du château de Beauté, *emprès Vincennes* ; c'est au t. XII, p. 233, où l'auteur nous apprend que le roi et la reine y séjournaient en 1387.

d'où nous avons tiré le *Trésor amoureux*, est inscrit à l'Inventaire sous le n° 11,140 (1) ; il est de format petit in-folio et se compose de 144 feuillets de parchemin, ou de 288 pages, de 28 lignes à la page pleine. L'écriture, très-nette, est d'une seule main et accuse, selon les connaisseurs, la fin du XIVe siècle. Les 15 premiers feuillets renferment six miniatures d'un dessin et d'un coloris dignes d'attention, et accompagnées de bordures en feuillage ; des lettrines, alternativement or sur bleu et bleu sur rouge, ornent les commencements des strophes et les divisions des parties dialoguées. Le scribe s'est acquitté de son métier avec beaucoup de négligence ; il a copié servilement sans chercher à comprendre, et nous a fourni l'occasion d'exercer notre critique en une multitude d'endroits signalés dans les notes. Des lacunes de mots et de vers se présentent également en grand nombre. Le volume est de ceux qui ont été emportés à Paris en 1749 ; il est relié en cuir rouge et porte sur le plat l'écu royal de France.

Dans ce qui précède, nous avons passé en revue les diverses productions poétiques de Froissart que le temps nous a conservées, en y comprenant deux poëmes d'une paternité douteuse. A l'exception de ces derniers, toutes se trouvent dans l'un ou l'autre des deux volumes manuscrits de Paris, qui, selon toute probabilité, ont été exécutés sous la direction de l'auteur. Il nous reste à

(1) Ce numéro correspond au n° 581 du catalogue de Viglius et au n° 520 de Sanderus, *Bibliotheca manuscripta*.

signaler deux ouvrages du grand chroniqueur, dont l'existence est au-dessus du doute et qui sont encore à retrouver.

Dans la narration de son séjour à Orthez (1388-1389), Froissart rapporte le fait suivant : « L'acointance de « luy (le comte de Foix) à moy fut telle pour ce temps « que je avoye avecques moy porté ung livre, lequel « j'avoye fait à la requeste et contemplacion de mon- « seigneur Wincelant de Boesme, duc de Luxembourg « et de Brabant, et sont contenus ou dit livre, qui « s'appelle de Meliador (1), toutes les chansons, bal- « lades, rondeaulx et virelais que le gentil duc fit en « son temps : lesquelles choses, parmy l'imagination « que j'avoie de dittier et de ordonner le livre, le conte « de Fois vit moult voulentiers. Et toutes nuits après « souper je luy en lisoie (2)... » Le *Dit dou florin*, composé à Avignon, au retour d'Orthez, renferme à son tour ce qui suit (3) :

« Car toutes les nuis je lisoie
« Devant lui, et le solaçoie
« D'un livre de Melyador,
« Le chevalier au soleil d'or,
« Le quel il ooit volentiers ;
« Et me dist : C'est un beaus mestiers,
« Beaus maistres, de faire tels choses.
« Dedens ce romanc sont encloses
« Toutes les chançons que jadis,
« Dont l'ame soit en paradys,

(1) Les variantes portent *Meliadus* et *Meliadet*.
(2) Ed. Kervyn t. XI, p. 85.
(3) Vv. 291-307.

« Que fist le bon duc de Braibant,
« Wincelans dont on parla tant ;
« Car uns princes fu amourous,
« Gracious et chevalerous ;
« Et le livre me fist jà faire
« Par très grant amoureus afaire,
« Comment qu'il ne le veïst onques. »

Les termes des deux citations font clairement entendre que le *Méliador* était un roman dont le fond narratif était l'œuvre de Froissart, et les pièces lyriques enchâssées celle de son mécène, le duc de Brabant. Notre poëte l'a *ditté* et *ordené* à la demande du duc, mais il ne fut terminé qu'après que celui-ci eut quitté ce monde (1384).

Pourquoi ce roman, qui devait révéler au monde le talent poétique d'un homme auquel Froissart était si affectueusement attaché, a-t-il été exclu des recueils de 1393 et 1394? Est-ce à cause de sa double paternité, ou par des raisons délicates tenant au désir de ne pas livrer au jugement du public les compositions tout intimes de son auguste collaborateur? Ces questions, on ne saurait, pour le moment, que les poser. Pour les résoudre, il faudrait avoir la pièce sous les yeux; et jusqu'ici les efforts tentés pour la découvrir sont restés stériles (1).

(1) Dinaux, dans ses notices consacrées à Wencеslas et à Froissart (*Trouvères brabançons*, etc., pp. 149 et 477), affirme sans preuve, et contrairement aux assertions de Froissart lui-même (voy. pl. haut, p. XIV), que l'ouvrage offert en 1395 à Richard II était le *Méliador*.

Un *Catalogue des Archives de Joursanvault* (1) mentionne la pièce suivante, comme existant encore en original :

« A tous ceus qui ces presentes lettres verront ou orront,
« Mathieu Condé, lieutenant du bailli d'Abbeville, salut.
« Savoir faisons que pardevant nous est aujourd'hui
« venus en sa personne sire Jehan Froissart, prestre
« et canonne de Chimay, sicomme il dist, et a recongnut
« avoir eu et reçu de mon seigneur le duc d'Orléans,
« par les mains de Godefroy Lefevre, varlet de chambre
« du dit seigneur et commis de par luy à la garde des
« deniers de ses coffres, la somme de vint frans d'or pour
« cause d'un livre appellé le *Dit royal* que mon dit
« seigneur a acaté et eu du dit prestre ; de laquelle
« somme de .xx. francs d'or dessus dis il s'est tenus
« pour bien content et bien paié et en quitte le dit sei-
« gneur, le dit Godefroy et tous autres à qui quitter on
« doit et peut appartenir. En tesmoing de ce nous
« avons scellé ces lettres de nostre scel, qui furent
« faictes et données le vij[e] jour de juin l'an mil
« .ccc. iiij[xx] et xiij. »

Ce *Dit royal*, omis par l'auteur dans les deux collections de ses poésies qu'il a faites en 1393 et 1394, ne serait-il pas identique avec la pièce qui y figure à la dernière place sous le titre de *Plaidoirie de la Rose et de la Violette ?* Nous avons vu plus haut que cette pièce doit avoir été composée en 1392 au plus tôt et que l'épilogue, où le duc d'Orléans est cité, n'est autre chose qu'une glori-

(1) Publié par De Gaulle (Paris, 1838, in 8°), t. I, p. 142, n° 833. — Voy aussi Kervyn, Introd. p. 372, note.

fication de la maison royale de France. Ou bien l'absence du *Dit royal* dans les mss. de Paris serait-elle due à la circonstance, que venant de le *vendre* au duc d'Orléans, l'auteur ne se sentait plus en droit de le placer ailleurs? Un jour, peut-être, ces questions trouveront une réponse.

Après avoir parlé des diverses pièces qui ont trouvé place dans notre édition, quelques observations seront utiles encore pour guider la critique dans l'appréciation de notre texte.

Nous avions desiré faire de la version du ms. 831 la base de notre travail, par la raison qu'elle observe avec une certaine conséquence les règles relatives à la déclinaison, et offre ainsi plus de clarté pour l'intelligence du sens; mais l'impossibilité d'obtenir la communication de ce manuscrit est venue s'opposer à l'accomplissement de ce désir. La version qu'il donne n'est donc représentée dans nos volumes, sauf les 160 vers qui font défaut dans le ms. 830, que par une seule des grandes compositions, la *Prison amoureuse*, que nous avons fait copier à Paris.

Pour tout le restant de la matière renfermée dans les deux premiers volumes de cette édition, nous avons eu recours à la copie de Lacurne, conservée à la bibliothèque de l'Arsenal (nº 55 B. L.), qui, grâce à l'obligeante entremise de M. Paul Lacroix, nous a été envoyée à Bruxelles pour la transcrire. Cette copie, faite sur le ms. 830, avait été également suivie par Buchon, tant pour les pièces qu'il a réunies en 1829 sous le titre : *Poé-*

sies de Froissart extraites de deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi et publiées pour la première fois (Paris, in-8), que pour celles qui se trouvent à l'Appendice de son édition des Chroniques (t. III, éd. du Panthéon littéraire). En de nombreux endroits nous avions lieu de suspecter l'exactitude de la copie de Lacurne, et encore plus souvent celle du texte imprimé par Buchon ; nous avons noté ces passages, et profité d'un court séjour à Paris pour les confronter avec le texte des deux mss. Un assez grand nombre de corrections ont été le resultat de ce travail. Dans un voyage postérieur, nous avons passé une vingtaine d'heures à collationner les deux recueils de la Bibliothèque nationale pour en recueillir les variantes. La rapidité avec laquelle nous avons dû procéder, nous mettra à l'abri d'un blâme trop sévère, si l'une ou l'autre variante de quelque intérêt a pu nous échapper.

Malgré ces opérations préliminaires à l'impression, la révision attentive des épreuves vint encore, pour un petit nombre de passages, éveiller des doutes sur la fidélité parfaite de notre copie, mais comme ils n'étaient pas assez importants pour retarder le tirage des feuilles, nous avons introduit les corrections à faire de ce chef dans les notes placées à la fin du premier volume, après avoir reçu les éclaircissements à cet égard de notre honorable ami, M. Michelant, conservateur à la Bibliothèque nationale. Malheureusement, ces éclaircissements nous ont fait défaut pour le deuxième volume, et c'est au siége de Paris, pendant lequel s'est imprimé ce volume, qu'il faut attribuer le fait de quelques correc-

tions introduites par conjecture et sans consultation préalable des manuscrits.

Pour les deux poëmes dont se compose le troisième volume, nous les avons transcrits nous-même sur les manuscrits de la bibliothèque de Bruxelles, en leur faisant subir les corrections qu'ils réclament.

Les *Notes*, placées à la fin de chaque volume, renferment à la fois de courtes indications destinées à faciliter l'intelligence du sens, quelques éclaircissements historiques ou philologiques, des renseignements bibliographiques sur les pièces déjà publiées, le relevé des variantes et des corrections que nous avons faites, et enfin le redressement d'erreurs typographiques ou autres que nous n'avons remarquées qu'en relisant les bonnes feuilles.

Comme pour nos publications antérieures, nous avons fait suivre notre édition des poésies de Froissart d'un glossaire; mais en l'établissant sur un autre plan. Il nous a semblé oiseux d'y reproduire, au grand complet, les vocables, exclusivement propres à l'ancienne langue, que l'on est en droit de supposer familiers à tous ceux qui abordent la lecture des monuments littéraires du moyen âge; d'ailleurs les ressources, à ce sujet, ne font pas défaut. C'est donc moins aux mots usuels de la langue d'oïl et abandonnés par les modernes que nous nous sommes attaché, qu'aux *significations* anciennes et obsolètes des termes encore usités dans la langue de nos jours. Nous avons pensé qu'en recueillant les acceptions tombées en désuétude et généralement négligées dans les glossaires, en colligeant tout

ICI COMMENCE UN TRETTIÉ AMOUROUS

QUI S'APPELLE LE PARADYS D'AMOUR.

Je sui de moi en grant merveille
Comment je vifs quant tant je veille,
Et on ne poroit en veillant
Trouver de moi plus traveillant,
Car bien saciés que par veillier
Me viennent souvent travillier
Pensées et merancolies
Qui me sont ens au coer liies
Et pas ne les puis deslyer,
Car ne voeil la belle oublyer
Pour quele amour en ce traveil
Je sui entrés et tant je veil.

Et nonpourquant n'a pas lonc terme
Que de dormir oc voloir ferme,
Car tant priai à Morpheüs,
A Juno et à Oleüs,
Qu'il m'envoyerent les messages
De dormir. Je fis moult que sages.

Car se requis ne les euïsse
Et fait à Juno sacrefisse
Seulement d'un anelet d'or,
Je croi que je veillasse encor;
Mais la deesse noble et chiere
Tramist Iris sa messagiere
Pour moi au noble dieu dormant,
Et le doulc dieu fist son commant,
Car il envoia parmi l'air
L'un de ses fils, Enclimpostair.
Sitos qu'en ma chambre entrés fu,
Je ne sçai le pertruis par ù,
Je m'endormi en tels pensées
Que à vous seront recensées.
Homs ne se doit pas esmayer
Qui bonne amour voelt assayer,
Car il y a trop de refuites,
Si ne m'en voeil jà clamer quittes,
Tant que l'ame me soit ou corps.
En mon dormant me fu vis lors
Que jou estoie en un beau bois
Où grant plenté avoit d'erbois,
Arbres et flours pour donner fruis,
Et de chans d'oiselés grans bruis,
Qui là chantoient sans sejour
Ensi qu'il font par un bel jour,
En temps d'esté ou mois de may.
Je, qui bien par amours amai,
Pris aux oiselés moult d'esbas,
Et tant alai et haut et bas
Que je vins dessus un ruissiel
Où il avoit maint arbrissiel.
Moult par estoit le lieu jolis;
Anquelies, roses et lys
A l'environ d'illuec croissoient,

Et rosegnol si s'escroissoient
Au chanter d'un assentement,
Qui n'euïst eü sentement
Onques de par amours amer,
Lors l'en couvenist entamer.
Pour mieuls oïr les oiselés,
M'assis dessous deux rainsselés
D'aube espine toute florie.
Amours, qui par sa seigneurie
Mestrie mon coer et mon corps,
Me fist lors faire uns grans recors
De mon temps et de mon jouvent,
De ma joie et de mon tourment,
De mes amours toutes entires,
Et m'en fist remoustrer les tires.
Par souvenance bien le sçai,
Hé mi! com lors oc dur assai,
Car près cheï en desespoir
Dou bien qu'encor avoir espoir.
Nonpourquant forment me plaindi
D'amours et en mon plaint li di :

La complainte de l'amant.

Amours, je te fis jà hommage
Pour la plus belle et la plus sage,
La mieuls adrecie en corage,
A mon samblant,
Qu'onques veïsse en mon eage,
Et mon coer en presis pour gage
Et me desis par tel langage :
« Pour mon servant
« Je te retienc d'or en avant,
« Sers loyalment; je t'en di tant,

« Merci auras, je ne sçai quant. »
Las! quel rendage!
J'ai jà servi un temps moult grant
Et obeï à ton commant,
Otant deriere que devant,
Ne el n'i sçai je.

Ne me sçai de quoi conforter,
Car ma doulce dame au vis cler
Ne voelt oïr ne escouter
Mès ma proyere,
Ains quant je li voeil remoustrer
Les grans griés que j'ai à porter,
Sans parolle nulle sonner,
Me boute arriere
Et me moustre si dure chiere,
Que bien perçoi à sa maniere
Qu'elle m'a trop plus chier en biere
Que plus garder;
Si ne sçai mès que j'en requiere,
Quant de ta promesse premiere,
Que pas ne tenoie à trop fiere,
Me voels frauder.

Se tu m'euïsses dit dès lors
Que je te donnai coer et corps
Tout entier, sans rien mettre hors:
« Jà tu n'auras
« De ta dame nesuns confors »,
A autre esbanoi fuisse amors
Qu'à amer; mès quant me remors
Des grans solas
Qu'à celle heure tu me moustras,
Dont je n'ai nuls, s'en di helas,
Et bien sçai que tu m'ociras

Par tels effors.
Quant mors serai, qu'i conquerras?
Un tien servant ocis auras
Qui t'a servi en tous estas,
Fermes et fors.

Hai! dont tos cesse ma labour;
N'en sçai à qui faire clamour
Fors à toi, ou pour trahitour
Te tenrai voir;
Ne jamais ne heure ne jour
Je ne te porterai honnour,
Fors destourbier et deshonnour
A mon pooir;
J'en ai le cœur et le voloir,
Car je ne puis apercevoir
Que par toi puisse recevoir
El que tristour.
De ce me sers tart, tempre et soir,
Dont j'ai le coer mat, pale et noir,
Et ce qui sane mon doloir,
Ce sont li plour.

Ramembre toi, je te suppli,
Que quant premierement te vi
Et à ton service obeï,
Tu me desis
Que tous jours avoie avec mi
Espoir et Souvenir aussi
Et Doulc Penser; je les perc ci
A mon avis;
Ne sçai où cascuns est fuïs,
Mès je sui pourement servis
De tous les trois; dont j'en vail pis,
Je le te di.

Ha, Plaisance, tu me fesis
Faire tout ce et me desis
Que grasce auroie. Or sui je fis
Que m'as trahi.

J'ai bien ocquoison de moi plaindre,
Je croi qu'onques amant n'ot graindre,
Car je ne puis veoir le maindre
De mon tourment.
Amours me font pallir et taindre
Et toute joie en moi estaindre,
Ne une heure ne puis remaindre
En un moment.
Je soloie en esbatement
User mon temps et mon jouvent.
Aimi! Or me font aultrement
Amours constraindre,
Quant celle qui j'aime ardamment,
De tout mon coer, entierement,
Ne voelt sa dureté noient
Muer ne fraindre.

Si m'est vis que je dois retraire
De moi mon doel et tout contraire
Et un poure testament faire
De ma santé,
Quant je ne puis merci estraire
De la plaisant et debonnaire
Qui m'a par son très doulc viaire
Le coer navré.
Haro! que ne prent elle en gré
Ma proyere et par charité
Otroie à mon adversité
Don qui puist plaire,
Car c'est et yver et esté

Que je reçoi painne et durté,
Et coers qui soeffre tel griefté
Se doit il taire ?

Siques, Plaisance, trop me doel
De toi, car par ton bel accueil
Si grant griefté en moi recueil
Que pour morir.
Mar mis mon pié oultre le sueil,
Dont attaint furent si mi oeil
Que mon cœr a par ton orgoeil
Tant à souffrir.
Pourquoi me fesis tu offrir
Et tout donner sans retollir
A ceste qui me fait languir ?
Jà je te soeil
Honnourer, loer et chierir,
Mès je te maudis par aïr.
Mors, prens moi tos, el ne desire
Ne el ne voeil.

Atant ma complainte cessai,
Et ce que puis fis, bien le sçai;
Je me tins là en cel estat
Longement, car tout en restat
Mis bien ma painne et mon meschief,
Et si tenoie enclin le chief,
Ne li oisiel qui cler chantoient
Noient ne me resjoïssoient;
Non euïssent fait, bien le sçai,
Tout cil qui sont jusqu'en Aussai;
Et c'est drois, car loyal amans
A l'eure qu'il est reclamans
Et recompensans ses durtés,
Son coer est si bien ahurtés

Et espris à toute dolour,
Que tout le mains ce sont li plour;
Je m'en sçai bien à quoi tenir,
Tant ai je voir de souvenir.
En cel estat où lors j'estoie,
Tout ensi je me tourmentoie
Comme un homme desesperés
Et estoie tous mis ou rés
De mon sens et de ma puissance.
Je n'avoie à riens cognissance
Qui me peuïst donner confort,
Mès j'oïs desrompre moult fort
Les arbrisseaus par dalés moi
Et entendi un peu d'effroi,
Si me doubtai que gens n'euïst
Illuec et c'on ne m'i sceuïst.
Lors des arbrisseaus me couvri
Et un petit mes yex ouvri
A savoir que ce pooit estre;
Mès moult tos me vinrent sus destre
Deux dames, les plus esmerées,
Plus gentes et mieuls coulourées
Que image fait de painture,
Et croi bien que Dieu et Nature
Les fisent par especial.
Leur abit estoient royal;
Jamais ne vous auroie dit
Leur grant beauté ne leur abit.
Sus moi s'en vinrent sans delai,
Et dist li une : « Trouvé l'ay
Le fauls, le perdu, le failli;
Avant, compagne, à li, à li!
Il a bien desservi le batre,
S'est il venus yci esbatre
Ens el clos et ens ou vregié

Que nostres mestres a vregié
Et ouvré à ses propres mains,
Et puis li fauls en dist le mains
De biens qu'onques fesist nuls homs. »
Quant je lor oï tels raisons
Compter, je fui tous esbahis;
Volentiers m'en fuisse fuïs,
Se je peuïsse, mès briefment
Je ne pooie nullement;
Si m'avisai que par douçour
Et par pryere et par amour.
Les deux dames apaiseroie
Et merci je lor crieroie.
Adont en genouls me jettai
Et si dis : — « Ha, dames, se j'ai
Mespris, je vous crie merci,
Quant seulet m'avés trouvé ci
Pour moi deduire et solacier
Et sus mes amours reprocier
Des painnes que je ai eües;
Je vous voi si biel pourveües
De sens, d'arroi et de maniere
Que vous recevrés ma proyere
Et si me dirés, s'il vous plaist,
Vostres mestres quels homs il est,
S'il est fils de duc ou de roy,
Car bien moustrés par vostre arroi
Que vous estes à grant seignour;
El ne doit avoir que douçour
En vous, certes, mes dames cieres,
Vœilliés recœillier mes pryeres. » —
Ce dist li une à sa compagne :
— « Je lo qu'à merci on le prengne,
Car voir dist, nous ne sommes nées
Ne dedans ce monde ordonnées

Que pour faire misericorde
Au suppliant qui se recorde
De son meffet et merci prie ;
Pités est dedans nous nourie
Et nos mestres le voelt ensi ;
Ostons cest homme de soussi,
Car si doucement nous requiert
Que sa pryere nous conquiert
Et pité en devons avoir. » —
Dist li aultre : — « Se vo devoir
Volés faire dou conforter,
Je m'i voeil dou tout acorder,
Jà m'ait il hui moult laidengie,
Fausse appellée et esragie. » —
Quant ensi parler les oï,
Grandement je m'en resjoï.
Li une à ces mos s'avança,
Par la main destre me hauça
Et me dist en moi souslevant :
— « Beaus amis, or vien ça avant,
Il plaist à ma compagne ici
Que nous vous prendons à merci ;
Si as tu fourfait trop grant chose,
Qui toute ta parolle glose,
A nostre mestre, aussi à moi. »
— « Ha, dame », di jou, « par ma foi,
Je ne m'en sui donnés à garde,
S'est aumosne qui y regarde,
Et moult volentiers je saroie,
Voires se savoir le pooie,
Le nom vo mestre, aussi le vostre ;
Puisqu'il demeure en si beau clostre
Com veci, c'est un grant seignour,
Si li doit on bien faire honnour ;
Et vous aussi, ma chiere dame,

Ne vos cognois ; nennil, par m'ame,
Je ne sçai se je vous vi onques. » —
Et la dame parla adonques
Et dist : — « Compains, par ta parolle,
Qui n'est mie par parabole,
Nostre mestre tu cognois bien ;
Tu dis qu'il t'a en son lyen
Et qu'ommage jà li fesis
Et que son homme devenis
Et qu'aussi je le te fis faire.
Bien en as hui compté l'afaire
De chief jusqu'en conclusion,
Mès tu ens une opinion
Es descendus dont tu vauls mains ;
Pour ce ai mis sus toi les mains.
Voirement li fesis hommage
Sans rappiel mettre en ton corage,
Car à ceste heure là estoie,
En tesmoing que je me vestoie
D'uns draps dont les parels je porte ;
Encor te fis je ouvrir la porte
Par où tu entras en l'ostel.
Or me donnes tu un los tel
Que qui bien croire te vodroit,
Jamais par amours n'ameroit ;
Tu n'auras jà de ce creance.
Compains, on m'appelle Plaisance,
Et ma compagne que veci
A nom Esperance. Autresi
Elle est ma cousine germainne,
Et te di que droit ci m'amainne.
Elle a eü pité de toi ;
Bon sont si fait et si chastoi ;
Et nos mestres, que peu cognois,
C'est le dieu d'Amours et li rois

D'onnour, de grasce et de larghesce. »
— « Dame », di je, « or sui en liece,
Puisque Plaisance estes nommée ;
Moult vaut partout vo renommée
Et de vo cousine autant bien.
Par vous se font maint bon moyen
Au dieu d'Amours, vostre chier mestre,
Car sans vous ne poet nuls coers estre
En pensée lie et joyeuse
Et d'affection amoureuse. »
— « Voires », ce respondi Plaisance,
« Mès tu as hui nostre ordenance
Diffamée trop grandement. »
— « Dame, en quoi, pour qui et comment?
Le souvenir m'est grans mestiers. »
— « Je le te dirai volentiers.
Tu as reprocié ton seignour,
Et te souvient il point dou jour
Que hommage tu li fesis?
Saces, quant ses homs devenis,
Que j'estoie sus son senestre
Et il te prist par la main destre
Et te dist : « « Compains, vien avant,
Je te retienc pour mon servant ;
Sers loyalment et tu auras
Merci, ne jà tu n'i faudras. » »
Que voelt ceste parolle dire?
Je le t'exposerai sans ire.
C'est li intention mon mestre,
L'amant covient très loyal estre,
Passient et obeïssant
Et trop justement cognissant
Trestout ce qu'Amours li envoie,
Ne il ne doit prendre aultre voie
Fors celle que Amours li livre,

Et s'ardant desir trop l'enyvre
Et le fourmoet en sentement,
Que vis li soit que lentement
Viegne la grasce de merci,
C'est un point, je te certefi,
Qui met l'amant en jalousie,
Dont nuit et jour il se soussie
Et art en soi et se demainne,
Car Jalousie le demainne,
Ne plus jà ne li sui compagne;
Puisque de moi se descompagne.
Compagnie ne li doi faire.
Un amant si se poet meffaire
De petit, bien dire te voeil.
Son cœr, si penser et si œil
Doivent estre en obediensce,
Tout enclin et en passiensce,
Et est tenus de recevoir
Quanqu'il plest à sa dame, voir,
Quoiqu'elle soit dure ne fiere.
Ce n'est pas drois ne qu'il affiere
Que dame doinst du premier sault
Sa grasce sitos c'on l'assaut.
Amours ne le dist pas ensi;
Ordenance y met, et aussi
Souvent le fait pour esprouver
L'amant, et s'il le poet trouver
Ferme et loyal et bien estable,
Il en fait sen droit connestable
Et le met en possession
De toute sa subjection,
Et sus une heure li fait prendre,
Quant il le vœlt par temps attendre,
Par maniere et par bon avis,
Plus de biens, je le te devis,

Qu'il n'oseroit imaginer,
Souhedier ne adeviner.
Mès sitos qu'un amant varie
Et moustre et fait chiere esmarie,
De ce qu'il attent, ce li samble,
Trop longement, lors il assemble
En son cœr si très grant anui,
Otel com tu as moustré hui.
Ne de moi ne lor souvient pas
Comment j'ai traveillié maint pas
Pour euls donner liece et joie.
Certes, compains, moult me resjoie
Quant je voi un loyal amant
Qui vœlt obeïr au commant
De mon mestre et mon droit seignour,
Amours, qui sers, ainc et aour,
Et qui la puissance me livre
Que j'ai, car sans soi ne puis vivre. »

« Dame », di je, « moult estes sage,
Et quant vous m'avés au passage
Trouvé, je m'en tienc eüreus.
Dame, j'ai le cœr amoureus,
Et bien sçai que par vo puissance
M'en vint la prime cognissance
Et que par vous pris l'estincelle
De ma dame, qui tant est belle
Que veoir ne puis la pareille.
Mès d'une chose m'esmerveille
Comment j'entrai en ces sentiers,
Si saroie très volentiers
Les vertus de vous et les mours,
Et quel chose le dieu d'Amours
Vous a poü edefier
Pour prendre et pour remedyer. »

Respont Plaisance sans delai :
« Volentiers je te le dirai. »

« Amours m'a donné le pooir
En hiretage com son hoir,
En l'eure c'om vient devers li
Pour faire hommage ne ali,
Je sui pour tous avantparliere
Et au dieu d'Amours consilliere
De lui dire : « Dame, il est bon
Que de cesti prendés le don. »
Encor ai une aultre vertu
Dont je me pare en mon escu.
Quant Diex ot fourmé et Nature
En ce monde la creature
Et que vie lor donne et ame,
Soit de l'homme ou soit de la fame,
Et il viennent jusqu'en l'eage
Et pour faire à mon mestre hommage,
Maniere y mach et attemprance.
Or di, n'esce pas ordenance
Qui est deüe et raisonnable ?
Car je fourme un corps si très able,
Si gracieus et si joli
Que vis sera bien à celi
Qu'il ne trouvera la pareille.
En l'œil lor boute et en l'oreille
La beauté dont je sui ministre,
Et Cupido lors aministre
Son arc et si traist de sa flece,
Dont amoureusement il blece
Les douls cœrs dont il s'entremet.
Par l'œil la fleche ens ou cœr met,
Si com Acilles fu jadis
De belle Pollixena pris

Seulement et par regarder,
Et Nepturnus, le dieu de mer,
Par Equoulenta la pucelle,
Et Leander tout pour la belle
Hero, que tellement cheri
Que pour s'amour en mer peri.
Je t'en nommeroie un millier,
Se tant voloie travillier,
Dont j'ai esté la souverainne
Dou saisir, c'est chose certainne.
Et sitos qu'amant s'entrevoient,
De douls regars il se convoient
Qui leurs cœrs lor passe et les perce.
Adont telement je les cerche
Qu'il n'a sus euls car, sanc ne vainne
Qui soit de moi cognoistre vainne.
Plus me cognoissent, mieuls lor plaist
La nouretture qui lor nest
De moi et de mon mestre aussi,
Et pour un tant est dit ensi :
« Onques ne fu, n'en doubtés mie,
Ne lès amans ne lede amie. »
Puisqu'avec euls voeil converser,
Il ne me poeent traverser
Que je ne les mette à merci ;
Et mon seignour, soie merci,
M'aimme dessus tous ses servans
Et m'a dit que bien sui servans
En tous estas et en tous lieus.
Encores m'a dit li douls diex
Que sans moi il ne poet riens faire ;
Il prise tant mon noble afaire
Et la vertu qu'en moi a mise,
Qui le feroit marcis de Mise,
Roi de Castelle ou de Bougie,

Pas ne vodroit que point bougie
Fust de moi ceste auctorités,
Car en cognissance il est tels
Il scet bien que mains en vaudroit
Ne hommage jamais n'auroit
D'amant, se ce n'estoit par mi.
Droituriere sui droit parmi
Tous ceuls aussi et toutes celles,
Soient dames ou damoiselles;
Si cler voi que cognois en l'eure
S'il ont cure qu'entre euls demeure,
Et lors que receü m'auront,
A mon seignour il en parront
Et en feront regrés et plains,
Et mon mestre, qui est si plains
D'amour, de sens et de noblesce,
De leurs grans painnes les radrece,
Quant il le servent loyalment;
Il ne le fait pas aultrement
Ne des losengeours n'a cure.
Trop bien scet pour qui il procure :
Pour ceuls qui sievent son arroi,
Lesquels ont mis coer, corps et foi,
Et ce qu'il ont, en son servisce,
Sans penser ne fraude ne visce.
Or me croi dont, beaus chiers amis,
Se tu n'as dou tout ton coer mis
En bien servir ton droit seignour,
Se li met, car nul plus grignour
Mestre de li ne poes avoir.
Il n'a cure de ton avoir,
Mès ton coer voet avoir pour sien. »
— « Dame », di jou, « par saint Maxien,
Mon coer a et mon corps aussi
Entierement à sa merci,

Je ne le puis mieuls employer.
Li vodriés vous point conseillier
Qu'il me face aucune aligance ?
Car je sueffre grant penitance
Et je croi que bien le savés
Par les signes que vous en vés.
Vous devés tant savoir, ma dame,
Que celle que j'aince plus que m'ame
Ne voelt avoir pité de moi,
Je n'ai el que refus de soi;
Dont j'en sui tous esmervilliés
Et je croi, se n'i travilliés
Et que bons reconfors me viengne,
Je ne sçai que de moi aviengne.
Toutesfois ores cognois bien
La vertu de vous et le bien,
Car voirement, tant qu'à ce fait,
Ens ou doulc viaire parfait
De ma dame et de sa samblance,
Qui est sade, vermeille et blance,
Fui en peu d'eure si attains
Qu'encor en est mon coer tous tains.
Et ce me fisent li espart
De son regart, qui ne se part
De moi nes une petite heure.
Lors m'en fuï, et sans demeure,
Au dieu d'Amours mon souverain
Et li dis : « « Ha, chier sires, j'aim
La flour sus trestoute aultre flour,
Mès je ne sçai se c'est folour,
Car m'amour je ne li dis onques. » »
Le dieu d'Amours me dist adonques
Que tantost l'en fesisse hommage.
Je l'en fis voyant son barnage,
Et m'en tinc lors à très joieus;

Mès depuis, comme hons dolereus,
Je ne sçai se l'ai couroucié,
Il ne m'a noient adrecié,
Mès m'a lessié à celle painne
Sans veoir sa grasse proçainne.
De quoi s'à lui parler pooie,
Volentiers je li mousteroie
Le dangier ouquel il m'a mis,
Qui sui son serf et ses amis. »

Adont me respondi Plaisance :
« Beaus compains, par ton ignorance
Porois tu bien tout ton fait perdre;
Comment ne te scès tu aherdre
A estre fermes et estables
Et non pas si très variables? »
Adont se retourna arriere
Plaisance par bonne maniere
Et dist : « Compagne, je vous pri,
Esperance, trop lonc detri
Faites de parler à cest homme;
Trop petitement se renomme
Des grans biens qu'Amours li a fait;
Il vodroit bien que tout à fait
Qu'il pense la chose à avoir,
Qu'il l'euïst, mès je li di voir,
S'il ne nous croit de nos consauls,
Je tienc tout en vain ses travaus. »
Bien entendi ceste parolle.
Evous qu'Esperance parolle
Et me dist tout premiers ensi :
— « Compains, j'ai grant pité de ti,
Car je te voi en grant esmai,
Et se onques nul homme amai
Ne aidai à reconforter,

Bon confort te voeil enhorter.
Tu scès ou tu le dois savoir,
Bien a en toi tant de sçavoir,
Quant on a quelque chose empris
Et de la fin n'a nuls apris
A quel chief elle vodra traire,
Soit à bien ou soit à contraire,
On s'en doit sagement porter
Sans lui en nul courous grever;
Amesure donc ton corage.
Cuides tu que je tiegne à sage
L'omme qui aime par amours,
Qui se dessoussie tous jours?
Certes, nennil; ançois je tien
A nice et à fol son maintien;
Car, saces, l'amoureuse vie,
Qui est deduisans et jolie,
Voelt estre bellement menée,
Et s'elle est en riens fourmenée,
On pert son temps et sa saison;
Je le te dirai par raison
Et après je t'en ferai prueve
Par toi meïsmes; or le prueve.
Jalousie est trop merveilleuse,
C'est une branche perilleuse
Et qui trop poet un coèr confondre,
On le doit cremir comme effondre.
Quoi qu'aucun argüer vodroient
Qui bien d'amer parler sauroient,
Jà ne sera vrais amoureus
Uns coers, s'il n'est un peu jalous,
Car jalousie a tel vertu
Et sus ce porte son escu
Que le coer amoureus enflame;
Mès Diex te garde de sa flame,

Car elle n'est bonne ne belle.
Avoir t'en fault une estincelle
Pour estre un petit plus pensieus,
Plus songneus et plus ententieus
A poursievir tes amouretes,
Mès se trop en lui tu t'endettes,
Tu folieras, je te di.
Encor croi que depuissedi
Qu'au dieu d'Amours fesis hommage
Tu as gousté de son buvrage;
Or me respont se j'ai dit voir,
Car certes je le voeil sçavoir,
Car de fausse confession
Fait on fausse absolution. »
— « Dame », di je, « par saint François,
Vous m'aurés conforté ançois
Que nulle chose vous en die;
Car tant est grans ma maladie
Que noient parler ne poroie
Ne jà le voir je n'en diroie
Tant que je fuisse en celle painne. » —
Et Esperance, qui se painne
De moi conforter en tous cas,
Dist : « Je serai ton advocas
Soit à Amours, soit à ta dame,
Mès se jalousie t'endame
Le coer, sicom je croi moult bien
Qu'il est lyés de ce lyen,
Tout quanque te conseillerai,
Ma parolle je perderai,
Car jalous a le coer si tendre
Que il ne voelt à riens entendre
Fors seul à sa merancolie,
Et encores par tel folie
As tu hui fais regrès et plains.

Tu es un jone homme tous plains
De cruaultés, je te di voir,
Que pas ne deuïsses avoir,
Fors solas et esbatemens,
Car tous amoureus sentemens
Ne voelt nulle riens qui le blece. »
— « Dame », di je, « par vo noblesce,
Remettés moi au bon chemin,
Et comme escript en parchemin
Le tenrai de vous à tous jours
Et s'en vaudront mieuls mes amours.
Avec ce ferés courtoisie,
Car voirement de jalousie
Sui je à la fois pris et batus,
Trop avant m'i sui embatus;
Vos reconfors m'est grans mestiers. »
Et elle respont : — « Volentiers;
Ne t'esbahis de riens qu'aviengne,
Mès tous jours de moi te souviegne;
Soies à pié ou à cheval,
Passes montagne ou aigue ou val,
Et se tu eschiés en dangier
Soit de boire ou soit de mengier,
Vis tout dis en esperant mieuls,
Si ne seras jone ne vieuls
Qu'adiès ne soies en liece;
Il n'est nulle riens qui me blece,
Ne à ceuls qui à moi s'afient;
Toutes fortunes il deffient.
Regarde comment je sui forte :
En une seule main plus porte
Que ne facent quatorse nés.
Tu seras à bonne heure nés,
Se tu me voels amer et croire;
Il fait bon medecine boire

Dont on conforte sa santé.
Cil qui m'ont creü et hanté,
Il sont venu à leur deseure;
Mès atendre fault jour et heure
Ançois que le paiement viegne.
De ma doctrine te souviegne :
Quant ardant desir t'assaudra
Et jalousie te vodra
Confondre par s'outrecuidance,
Di ensi : A! mere Esperance,
Confortés moi à ce besoing.
Lors t'irai aidier à clos poing
Et tes ennemis occirai
Ne jà nul n'en deporterai.
Avec moi menrai Atemprance,
Avis, Maniere et Cognissance,
Franchise et Debonnaireté,
Sens, Pité et Humilité,
Qui tout soustenront ma baniere.
Compains, dame a trop chier maniere,
Sens et attemprance en coer d'omme;
Fol le tient, et tout tel le nomme,
Quant elle le voit soursalli
A sens et à avis falli.
Quel chose a sage dame à faire
De fol homme qui son afaire
Descuevre et moustre çà et là?
Dame d'onnour onques n'ama
Fol homme en outrecuiderie,
Et s'elle l'aime, tos partie
En est, et se l'en tienc pour sage,
Quant de l'omme cognoist l'usage
Qui n'est ne beaus ne gracieus,
Mès trop grandement perilleus,
Et dont elle poet avoir blame.

L'omme secré aime la dame,
Qui sagement se scet couvrir
Et leurs amourettes nourir
En douçour et en courtoisie,
Sans nulle riens de jalousie.
Et puis qu'avoir tu voes les biens,
Mes doctrines, compains, retiens,
Et ne va jà trop travillant
Dame qui a le coer vaillant,
Car se trop tu le travilloies,
Et sus tels visces teouilloies,
Tu perderoies ta saison,
Et bien y aroit grant raison.
Esperance sui, la courtoise,
Qui au porter peu couste et poise,
On me met en moult petit lieu;
Se dient les aucuns, par Dieu,
Que mon pooir est bien ytels
Qu'il vaut l'or de .v. cens cités,
Car j'ai à toutes gens mestier;
Et qui use de mon mestier,
Jà desconfis il ne sera
Pour chose qui li avenra.
Or l'entent ensi que tu voes,
Car sus ce conseillier te poes:
Se tu me crois, tu es garis;
Se tu en fauls, tu es peris. »
— « Certes », di je, « ma dame chiere,
Tant prise vous et vo maniere
Et vostre atemprée doctrine
Dont vostre grans sens me doctrine,
Qu'à tous jours mès j'en vaurai mieuls;
Mès dittes moi où est li lieus,
Li retours et li beaus arrois
Où li diex d'Amours et li rois

Se tient, demeure ne sejourne.
S'ensi est que jours y ajourne,
Je vous pri que là me menés,
Si serai, à bonne heure nés,
Car volentiers je le veroie
Et mon estat li mousteroie. »
— « Compains », ce me dist Esperance,
« De tout se tient il à Plaisance,
Car elle est dame et gardiniere
Dou clos, et croi qu'à vo proyere,
Se elle vous en ot parler,
Là dedans vous laira aler,
Car vous n'i volés que flourettes,
Roses ou lys ou violettes;
Ce ne sont pas choses trop chieres,
Jà n'escondira vos pryeres. » —
Lors m'enclinai devers Plaisance
Et di : « Dame, par vo vaillance,
Voelliés vous à ce acorder
Que je me puisse deporter
Aval ce clos avecques vous. »
Elle respont : « Mon ami douls,
Je le vous acord liement. »

Adonques moult deliement
Fui pris là des deus damoiselles,
Qui moult par sont friches et belles;
Lors nous mesimes à la voie.
Par ma foi, c'est raison c'on voie
En l'omme qui est adestrés
De dames dont le nom est tels
Que cest Plaisance et Esperance,
Qu'il ait en lui toute ordenance
De joie et consolacion.
Et encor sus cette action

Fui je requis des dames douces
Et pryés de leurs belles bouches
Qu'un rondelet vosisse dire ;
Ne l'euïsse osé contredire
Pour nulle riens à ceste fois.
Adont le chantames à trois ;
Si avoit ou rondel ensi
Que je vous recorderai ci :

Rondel.

Puisque Plaisance l'acorde
Et Esperance autressi
A moi oster de soussi,
C'est drois que je le recorde,
Puisque Plaisance l'acorde ;
Car mon coer tire la corde
De joie, onques ne fist si ;
Bien me plaist à vivre ensi,
Puisque Plaisance l'acorde.

Sitost que lor oc recordé,
Dist Plaisance : « Par le corps Dé,
Moult bien me plaist en tous endrois ;
Or le chantons encor à trois. »
Adont chantames hault et cler,
Comme les dames de Vauscler,
Une fois, deux fois, et la tierce :
Jà passoit li heure de tierce,
Point n'avoie lors le coer tristre.
Nous venimes dessus un tristre
Où uns moult gentils damoiseaus
Tenoit sus deus levriers moult beaus.
Plaisance en passant l'appella
Et dist : — « Doulc Penser, est droit là

Mon seignour où le laissai hier ? »
— « Nennil, dame, par saint Richier,
Vous le trouverés plus ensus
A la fontainne Narcissus. » —
Lors nous mesimes à la voie,
Et Plaisance si me renvoie
De faire encore un rondelet.
« Dame », di je, « il fault qu'on l'et,
Puis que vous le volés, c'est drois;
J'en feroie ançois jusqu'à trois
Que vous n'en fuissiés bien contente. »
A ce que Plaisance me tempte,
Si fis un rondelet joli;
Vous l'orés pour l'amour de li.

Rondel.

On se doit souffrir et taire
Et tout en gré recevoir
Quanqu'Amours ordonne, voir;
Et s'on sent griefté ne haire,
On se doit souffrir et taire.
Car tous confors poet parfaire
Amours par son grant pooir;
Pour ce di de bon voloir :
On se doit souffrir et taire.

Lorsque j'oc fait, Plaisance dist :
« Cils rondelés bien me souffist,
Je le prise bien autrement
Com cils qui est fais par devant. »
Là le chantames d'un acort
A trois sans faire nul descort;
Et tandis alions le bois,
L'ombre une heure et puis les herbois,

Si venimes sous un buisson ,
Là trouvames un compagnon ,
En laisse tenoit trois levriers.
Di je à Plaisance : « Volentiers
Saroie le nom de cesti. »
Et Plaisance me respondi :
« Li vallés a nom Beaus Samblans ,
Et son frère , Bien Besongnans ,
Est près d'illuec , car je le voi ,
Et un mien frere corner oi ,
Bien le recognois à son nom ,
C'est Douls Regars. Celle saison
Apoursievoit d'Amours la chace ,
Ne sçai après quoi ore il chace ,
Mès une seule heure ens ou jour
N'a onques repos ne sejour.
Bien ensus je voi Franc Voloir
Qui l'attent à trois levriers voir ,
Et à cel autre tristre voi
Desir et Oïr par ma foi ,
Et Souvenir un peu ensus. »
— « Ma dame , ensi m'aït Jhesus , »
Di je , « que veci bon esbat !
Moult volentiers oi le debat
Et l'abai de ces chiens courans.
Dittes moi , j'en sui ignorans ,
Sont tout li homme veneour
Au dieu d'Amours , nostre signour ? »
— « Oïl » , ce respondi Plaisance ,
« Il en a à son ordenance
Encores trop plus trente fois ;
Il y a contes , dus et rois ,
Chevaliers et de toutes gens ,
Dont li arrois est beaus et gens ,
Car qui n'est de moult gentil estre ,

Il ne poet à mon signour estre
Ne estre escris en son registre.
Et tous ceuls que je vous registre ;
Sont en tout temps bon veneour
Et chantent tout dis sans sejour,
Tant leur plaist l'amoureuse chace
Que cascuns son deduit pourchace
Là où il le pense à avoir,
Et fait cascuns si son devoir
De poursievir ce qu'il encarge,
Que il samble que cascuns arge
De travail, de painne, de soing.
Aussi je leur aide au besoing,
Car aultrement, quoi que vous die,
Trop lor seroit dure leur vie
Ne il ne poroient jurnir
Les painnes qu'il ont à souffrir. » —
Lors regardai en une lande,
Si vi une compagne grande
De dames et de damoiselles
Friches et jolies et belles,
Et grant foison de damoiseaus
Jolis et amoureus et beaus,
Qui estoient là arresté
Et de treschier tout aresté.
Tout estoient de vert vesti,
N'i avoit ceste ne cesti.
Les dames furent orfrisies,
Drut perlées et bien croisies,
Et li signeur avoient cor
D'ivoire bendé de fin or.
— « Dame », di je, « puis je sçavoir
Qui sont ceuls que puis là veoir ? »
— « Oïl », dist ma dame de pris ;
« Troïllus y est et Paris,

Qui furent fil au roi Priant,
Et cesti que tu vois riant,
C'est Laiscelos tout pour certain;
Et pour ce que forment je t'aim,
Des aultres le nom te dirai,
D'aucuns jà ne t'en mentirai.
Il y sont Tristrams et Yseus,
Drumas et Percevaus li preus,
Guirons et Los et Galehaus,
Mordres, Melyadus, Erbaus,
Et cils à ce bel soleil d'or,
On l'appelle Melyador;
Tangis et Camels de Camois
Sont là ensus dedens ce bois,
Agravains et Bruns et Yewains
Et le bon chevalier Gauwains.
Et des dames y est Helainne
Et de Vregi la chastelainne,
Genoivre, Yseut et belle Hero,
Polyxena et dame Equo;
Et Medée, qui tient Jason,
Vois tu là dessous ce buisson.
Tout sont en esbas en ces lieus,
Dont souverains est li douls dieus,
D'amours li mestres et li sires.
Ses royalmes et ses empires
S'estent partout celle contrée;
Moult près de ci est li entrée
Dou paradis à mon seignour
Où il a son certain sejour. » —

Tout ensi en nous devisant
Et les beaus esbas avisant
Qui estoient dedans le bois,
Venimes nous entre nous trois,

Ce m'est avis, en une lande.
Adont à Plaisance demande
Comment li lieus est appellés ;
Et elle me tire en un lés
Et me dist : — « Compains, vien avant,
Vois tu ces arbres ci devant ?
Là est tendus li pavillons
De mon seignour vers qui alons,
Et là dedans se tient li sires
Qui de toi garir sera mires.
Or t'avise que tu diras
Et comment à lui parleras. »
— « Dame », di je, « voir, je ne sçai,
Conseilliés moi, mestier en ai. » —
Respont Plaisance : — « Volentiers.
Tu es assés bien coustumiers
De faire un lay, si com je pense;
Or y met bonne diligense
Et li remoustre la besongne
Par un lay, car il te besongne ;
Il le prendera bien en gré,
Et t'asséra sus un degré
A ses piés, aillours ne seras,
Entroes que ton lay compteras,
Et puis si t'en fera response
Selonc l'avis et la semonse
De ses gens qui seront autour. »
— « Dame », di jou, « un trop lonc jour
Me faurait il pour un lay faire,
Et toutes fois sus mon afaire
J'en ai un fait à ma plaisance ;
Ou cas que l'ai de pourveance,
C'est bon que cesti li recorde. »
Dist Plaisance : « Je le t'acorde. »

Nous venimes assés briefment
Où le dieu d'Amours proprement
Estoit dedens sa belle tente.
Plaisance, qui a grant entente
Que je soie reconfortés,
Me dist : — « Beaus amis, escoutés;
Veés le dieu d'Amours, no mestre,
Tirés vous un peu sus senestre
Et je vous ferai cognissable
De lui et de ceuls de sa table. » —
Je fis lors son commandement,
Et Plaisance moult doucement
Par devant le doulc dieu se mist
En genouls et puis se li dist :
« Mon seignour, veci vostre fil
Qui dist qu'il vit en grant peril
Puis l'eure que jà le bleçastes
D'une flece dont le navrastes,
Et ou cas que blecié l'avés
Et que tout ce moult bien savés,
Si entendés à se pryere. »
Le dieu d'Amours ot bien maniere
De respondre et dist : « Volentiers. »
Lors m'aproçai et de premiers
Je començay mon lay à dire.
Au commencier, sans contredire,
Il me fist à ses piés seoir;
Je ne le pooie veoir,
Mès Plaisance me dist depuis
Qu'elle l'a veü moult de nuis
Et moult de jours en ses esbas,
Mès onques, ce dist, hault ne bas
Ne li vit yex muer ne bouche,
Tant li fu la matere douce.
Or se commence ainsi mon lay
Sus le fourme que fait je l'ay.

Lay.

Quant je vi premierement
Ma très douce dame chiere,
Sa grant beauté fu arriere
De moi navrer telement
Que, se Pité n'i entent,
Qui doit estre tresoriere
De mes mauls et messagiere,
J'ai trop dur commencement.
Or li suppli humblement
Qu'elle voist à lie ciere
A ma dame et lui requiere
Qu'elle y mette aliegement.
Au jour de l'apointement
Je dirai : Trayés arriere.
Nulle n'en scet la maniere
Fors elle tant seulement;

Car ses douls regars m'ont navré
Et entamé
Le coer, et si avant mené
Que sus le point de desconfort,
Dont c'est trop fort
Que retourner puisse à santé.
Il m'ont un beau samblant moustré
Sans volenté,
Car il se sont disminué
Tant que n'en puis nul bon recort
Ne vrai rapport
Dire ne faire en vérité.
Las ! que ne parle Loyauté
Avec Pité
A ma dame et li dient : « Hé !
Vous avés vostre servant mort

A trop grant tort,
Qui tousjours vous a tant amé,
Servi, obeï et doubté
Et foy porté,
Et or li moustrent cruaulté
Vostre oeil qui sont si reconfort;
Par nostre acort,
Amours ne vous en scet nul gré;

Il n'est saisons qui ne paie
Ne mendians qui n'assaie.
C'est drois que grant painne j'aie,
Car j'ainc, par figure vraie,
L'image Pymalion :
Quoique le fol crie et braie
Et ses dolours li retraie
Et le vest d'or et de saie,
Il n'est rien qu'il en extraie
Fors imagination.
Ensi Plaisance me plaie;
Ou coer m'a mis une plaie
Qui trop grandement m'esmaie,
Je ne sçai où je m'en traie
Pour avoir ent garison,
Fors à ma querelle gaie
Qui à la fois me resgaie.
Je sui enclos en la haie
Là où Melampus abaie
Après son mestre Acteon.

Je ne sui pas Orpheüs
Qui par ses chançons
Et ses douls melodieus sons
Endormi les dieux de là jus,
Mès sui li las Tantalus,

De qui li mentons
Joint à l'aigue et voit jusqu'au fons
Et n'en poet estre repeüs.
Ensi fui je jà ferus
D'uns chevelés blons
Et d'uns dois delyés et lons
Et d'uns vairs yex à point fendus ;
Acilles ne Narcissus
Ne Eucalions
Tristrans, Paris, Los ne Jasons
N'en orent vers moi gramment plus.

Ceste maladie,
Qui se mouteplie
En moi et me lie
De merancolie,
Ne sera garie
Ne sancie,
Je le voi,
Jà jour de ma vie
Se Pités n'en prie
Et s'en ensonnie,
Car Plaisance lie
Et Beauté jolie
L'ont nourie
Dedens moi.
Pour ce plour et crie
Ha ! Amours aïe !
Je vienc à l'aïe
Par ta courtoisie,
Par quoi Jalousie,
Qui guerrie
Mon arroi,
Ne puist sus moi mie
Heure ne demie

Clamer seigneurie,
Car sa compagnie
Engendre folie,
Quoi qu'on die,
Et tanoi.

En li sont tout mal et amer :
Noient parler
Et mains penser,
Lui ent garder,
Point arrester,
Mès esquiever
Bon le fait,
Car qui s'en lait enfunceler
Ne entamer
Ne endebter,
Sans point cesser
Son coer presser
Voit et berser
Et se met
En trop plus grant peril qu'en mer.
Or doit viser
Et aviser
Homs, c'est tout cler,
Comment oster
Puist et planer
Ce meffet
Par lui sagement ordonner
Et gouverner,
Par bien amer
Par bien celer
Et li rieuler
Et par porter
Un coer net

Et li garder de meffaire.
Autrement on n'a que faire
Dedens l'amoureus afaire
Très joli,
Assouvi
Et garni
De tous biens oultre solaire.
Ha ! Pités très debonnaire,
Regardés moi ou viaire ;
Quels je sui, je m'en doi taire,
Mès je di
Et affi
Que sus mi
N'a fors que doel, painne et haire.
Or m'est trop fort necessaire
Pour mon esperit refaire,
Que bellement voeilliez traire
Vers celi
Qui feri
Tout parmi
Mon coer par son doulc attraire,
Et li sagement retraire
Ma dolour et mon contraire.
Et encor pour tout parfaire,
Je vous pri,
Tout ensi
Dittes li
Et l'en faciés exemplaire :

« Si parfaitement s'est mis
En vostre amour
Qu'il li est vis
Que nuit et jour
Voie l'atour
De vo cler vis,

Et appelle un paradis
Garni d'ounour
Et de delis
Vostre valour
Et grant douçour,
Dame de pris,
Comment que ses esperis
Ou lit de plour
Gise tout dis
En tel dolour
Et tel ardour
Qu'il en vault pis.
Ne Acilles ne Paris
N'orent grignour,
Qui de jadis
Par tel estour
Et par tel tour
Furent bien pris.

« Or regardés la substance
D'amours et la grant puissance,
Comment, et en vostre istance,
Gist et maint
Cils qui jour maint
A souffert grant penitance,
C'or y mettés attemprance
Et li donnés alligance
Par si courtoise ordenance,
Que si plaint
Et si complaint
Se refourment en plaisance,
Par quoi en desesperance
Ne tourne li esperance
Qu'il a eü, car doubtance
Le constraint

Et le destraint
Si qu'il en pert contenance ;
Se n'estoit obeïssance,
Qui le tient en l'alloiance
De bonne perseverance,
Mal tamaint
A dur estaint
L'assaudroient d'abondance.

« Car souvent avient
Que quant vous estes presente
Et Plaisance li presente
Vostre maniere excellente
Et gai maintien,
Pris ou lyen
Se voit où jà fu, que n'en mente,
Ypomenès pour Atalente.
Tant vous aime et crient
Et d'amour qui si s'augmente
Que de soi si s'espoente
Qu'il n'a pooir ne entente,
Art ne engien
De dire rien,
Mès se taist et de vous s'absente
Et seuls à par soi se demente.
Ensi le maintient
Ardant desir qui le tempte,
Et s'a cel assaut de rente
En trois jours des heures trente,
Et se sçai bien
Que pour son bien,
Quoique plaisance le tourmente,
Nuls ne nulle ne parlemente,
Et pour ce couvient
A la fin qu'il se contente,

Aussi qu'il ne se repente,
Que vostre humilité sente
L'afaire sien
Par tel moyen
Comme je sui, ma dame gente,
Car il trait vie trop dolente. »

Se Pités, qui bien procure
Pour tous ceuls dont elle cure
Me voloit oster l'ardure
Qui me vient de la pointure
Amoureuse, à mon cuidier,
Elle feroit belle cure,
Car je gis en cartre obscure
Ou point de desconfiture;
Et si muast la nature
De Refus et de Dangier,
Car par ces deus tant endure
De painne et d'angousse dure
Ne la diroit creature,
N'en y a nul qui ne jure
Qu'à mort me vodront trettier;
J'en sui en grant aventure.
Or tos! Pité et Droiture,
Alés vous en bonne alure
A ma dame, et ceste injure
Comptés li sans atargier.

Et se li dittes comment
Ces deus, qui sont dur que piere,
Pour conforter leur baniere
Ont en leur commandement
Des envieus plus de cent,
Espars devant et derriere,
Et si garni la quarriere

Qu'on n'i encontre aultre gent.
Tant me font d'empecement
Que mon bon temps en arriere,
Car leur langue mal parliere
Tourne que moulins au vent.
Il me couroucent souvent,
Ne sçai comment les conquiere,
Ou par don ou par pryere
Ou par faire esbatement.

—

Lorsque j'oc recordé le lay,
Dist li diex d'Amours sans delay :
« Bien oi par ta parolle, amis,
Que dou tout es donnés et mis
A servir et moi et ta dame,
Et par la foi que je doi m'ame,
Tu en auras tel guerredon
Que vrais amans doit prendre en don,
Car onques coers ne me servi
Que je ne l'aie desservi,
Et bien m'en poes, sé tu voes, croire ;
Et que ma parolle soit voire,
Tu le veras d'experiensce,
S'il ne fault par ta negligensce
Ou par fole hastiveté ;
S'en toi a point de soutienté,
Tu poes bien sçavoir que ce monte,
Ne te voeil faire plus de compte.
Autant ai à garder ta dame
Que toi, et se Desirs t'entame
Et art, ton coer bruïst et mort,
Je ne te puis garder de mort ;
Fors tant je voeil et si ordonne
Qu'Esperance confort te donne
Et que tout dis te soit presente

Quel grief que Desirs te presente.
S'Esperance crois, soies fis,
Tu ne seras jà desconfis
Pour aventure qui t'espire.
Or me di, te poet il souffire ? »
— « Oïl, sire », ce respondi,
« Je vous regrasci et vous di
Que tous jours, quel chose qu'aviegne,
Ne sera que ne me souviegne
De vous et de vostre noblesce,
Qui m'a rendu toute liece. »
Li diex d'Amours lors appella
Les deux dames qui furent là,
Plaisance et Esperance aussi,
Et lor dist : « Mes filles, veci
Un mien servant, et tel le tien
En fait, en parler, en maintien ;
Faittes li bonne compagnie,
Je le vous carge et vous en prie. »
Et cascune li respont lors :
« Ciers sires, de coer et de corps
Le ferons puisque le volés. »
Dist le dieu d'Amours : « Or alés
Esbanoyer en ce vergié,
Je vous en donne bon congié. »
Adont me prisent les deus dames,
Que Diex gard les cors et les ames,
Et me disent : « Partons de ci
Puisqu'il plaist mon seigneur ensi ;
Nous vous menrons ailleurs esbatre. »
Ne lor voc lor parler debatre ;
« Dame », di je, « à vo plaisir soit. »
Lors partimes de là endroit
Et nous mesimes à le voie
Parmi le vert bois qui ombroie.
Plaisance en riant m'amonneste

Et dist : « Compains, à ma requeste,
Il vous fault dire un virelay. »
— « Dame », di je, « pourveü l'ai,
S'est drois que je le chante et face,
Quant j'ai veü mon mestre en face,
Le dieu d'Amours et le vrai roi,
Qui m'a rendu sens et arroi.

Virelay.

Amours, je te regrasci
D'umle voloir,
Quant mis as en ton pooir
Tout mon soussi.
Car jà je n'euïsse eü
De ma dolour alegance
S'il ne t'euïst souvenu
De moi; quant par ta puissance
As pour moi ouvré ensi,
Je sçai de voir
Que tu me voels recevoir
Pour ton ami.
Amours, je te regrasci, *etc.*

Au besoing m'as secouru,
J'en ai bien la cognissance,
Et richement pourveü
De confort et d'esperance,
Dont j'en dirai et s'en di,
Garnis d'espoir,
Que je puis moult bien avoir
Joie par ti.
Amours, je te regrasci, *etc.*

Et lors que jou oc recordé

Ce virelay : « Par le corps Dé »,
Dist Plaisance, « il est moult bien fais ;
Or le chantons en nom de pais. »
Lors le chantames d'une vois
Moult clerement entre nous trois,
Et tout dis le bois alions
Et les flourettes cueillions.
Tant alames, ce me fu vis,
Parmi le bois tout à devis,
Que nous venins sus un preel
Où vert faisoit, plaisant et bel,
Tout enclos de vermaus rosiers ;
D'anqueliers et de lisiers,
Et là chantoit li rosignols
En son chant qui fu moult mignos.
Si tretos que son chant oï
Moult grandement me resjoï.
Ce dist Plaisance à basse vois :
« Entrons laiens entre nous trois. »
Je fis lors son commandement
Pour avoir plus d'esbatement.
Mès si tretos que dedans fui,
Je ne cuidai trouver nullui
Fors les oiseillons et Plaisance
Et sa bonne amie Esperance,
Mès si fis voir, pas ne m'en doeil,
Car je trouvai là Bel Acueil
Qui faisoit chapeaus de flourettes
Et avec li deus pucelletes,
Qui servoient de flours coeillier.
Je m'alai lors agenouillier
Devant ma dame sans delai,
Ce m'est vis, et le saluai.
Elle mon salu me rendi,
Et je au parler entendi ;

Ce fu moult amoureusement
Et trop fort cremeteusement.
« Dame », di je, « Amours me commande
Que vostre grasce je demande,
Car j'ai jà un lonc temps langi
Sans avoir grasce ne merci,
Joie, esperance ne confort.
Ciere dame, donc c'est trop fort
Que longement je puisse vivre
Ou point que plaisance me livre,
Car d'avoir tribulation
Où toute consolation
Deveroit estre, ce m'est vis,
C'est pour moi uns trop durs devis.
Si vous voeilliés humilyer
Et ma dolour amolyer
Par vostre grande courtoisie,
Car vous estes moult bien aisie
De moi donner grasce et confort,
Se venus je sui à bon port. »
Et ma Dame prist lors à rire
Et puis moult doucement à dire :
« Compains, que volés vous avoir?
En demande gist grant savoir,
Or demandés courtoisement.
Pour vous donner aliegement
Mettre y vodrai toute atemprance,
Mès point n'alés hors d'ordenance,
Car grandement vous mefferiés
Ne jamais grasce vous n'ariés
Ne pour amour ne pour pité,
Je le vous di en loyauté. » —
Or vous di, foi que je doi m'ame,
Que la response de ma dame
Me donna double entendement,

Mès oultre son commandement
Je ne fuisse jamais passés.
— « Dame », di je, « je vois assés,
Que vous me tenrés en cremour,
Et bien veés de quel amour
Je vous ainc et ai tous jours fait
A petit confort sus mon fait.
Or vous plaise, ma dame douce,
Qu'un tout seul parler de vo bouche
En puist issir à vraie vois,
Et je serai pour celle fois
Reconfortés trop grandement. »
— « Quel parler », dist elle erranment,
« Volés vous, compains, que je die ?
Vis m'est que je fais courtoisie
Quant je vous moustre bonne ciere. »
— « C'est verités, ma dame chiere,
Mès pour moi mieuls reconforter
Voeillés vous en tant deporter
Que me tenés d'or en avant
Pour le vostre loyal servant
Et que par vostre parleüre
En ce confort je m'assegure. » —
Ce dist ma dame sans soussi :
— « Volés vous donc qu'il soit ensi ? »
— « Oïl, ma dame, et je le voeil. » —
Lors me servirent si douc oeil
Moult doucement tout à mon aise.
C'est drois que tel response plaise,
Car se jamais plus n'en avoie,
Se me mist elle lors en voie
De trop grandement pourfiter.
Uns coers se doit moult deliter
Qui a esté nouris tous jours
En duretés et en dolours

Et de tant se voit resjoïs.
J'ai volentiers ces mos oïs
De ma dame ; aussi fist Plaisance
Qui estoit de ma gouvernance.
Adont la belle, bonne et sage,
Qui de tous biens faire a usage,
Quant elle me vit si joious,
Si envoisié, si curious
De faire tous esbatemens,
Me dist, ce fu bons sentemens :
— « Compains, compains, soiés à point
Resjoïs, ne vous hastés point ;
On donne bien pour guerredon
A la fois petit ou grant don
Que par outrecuidance on pert ;
Riens ne gagne qui ne parsert
Et qui bien ne fait son servisse.
Saciés, je ne sui pas si nice,
Si folle ne si outrageuse,
S'aucune parolle amoureuse
Vous ai donné de bon voloir
Et bien n'en faciés vo devoir,
Que tos retrencier ne le doie.
Je voeil bien que vous aiés joie
Et mieuls que devant vous soiés
Reconfortés et envoisiés,
Mès aiés vraie obeïssance
Et loyale perseverance
Sans demander ne ce ne quoi,
Soit à veüe ou en requoi,
Qui me puist tourner à damage
Ne à desplaisir de corage.
— « Dame », di je, « se Dieu me gart,
Aillours n'arai aultre regart
Que de vous loyalment servir,

Pour la plaisance desservir
Dont ci m'avés servi à gré;
Loyal me verés et secré,
Obeïssant et cremeteus
Et en mes requestes honteus.
Se je fai bien, si m'en payés,
Se je fai mal, si m'assayés. » —
De ceste parolle contente
Se dist forment ma dame gente.
Adont par la main me prist elle
Et sus l'erbe fresce et nouvelle
Commençames nous à marcir;
Mon coer se prist à esclarcir
Pour la plaisance qu'il avoit
Et de ce que ma dame voit
En ju, en joie et en revel.
— « Avés vous riens fait de nouvel? »
Ce dist elle moult doucement.
— « Oïl, dame, de sentement
Et de coer amoureus et sade
Ai ordonné une balade. » —
Dist elle : — « Je le voeil oïr,
Et pour vous encor resjoïr,
Entrues que vous le compterés
Et que dalés moi vous serés,
Je vous ferai un chapelet
De flourettes bel et doucet,
Tel que l'adonne la saisons. » —
Adont moi et li assis sons;
Plaisance et Beauté sans Envie,
Franchise, Honnour et Gaie Vie,
Maniere, Sens et Attemprance,
Cremeur, Avis et Pourveance,
Se sont assises avec nous.
De ses dois delyés et douls,

Sans eclice et de flours petites
Que nous appellons margerites,
Qui croissoient ens ou preel,
Faisoit ma dame le chapiel,
Et entroes qu'au faire entendi
La balade droit je li di.

Balade.

Sus toutes flours tient on la rose à belle,
Et en après, je croi, la violette;
La flour de lys est belle, et la perselle;
La flour de glay est plaisans et parfette;
Et li pluisour aiment moult l'anquelie,
Le pyone, le muget, la soussie.
Cascune flour a par li son merite;
Mès je vous di, tant que pour ma partie,
Sus toutes flours j'aime la margherite.

Car en tous temps, plueve, gresille ou gelle,
Soit la saisons ou fresque, ou laide, ou nette,
Ceste flour est gracieuse et nouvelle,
Douce, plaisans, blanchete et vermillete;
Close est à point, ouverte et espanie;
Jà n'y sera morte ne apalie;
Toute bonté est dedens li escripte;
Et pour un tant, quant bien y estudie,
Sus toutes flours j'aime la margherite.

Et le douc temps ore se renouvelle
Et esclarcist ceste douce flourette;
Et si voi ci seoir dessus l'asprelle
Deus coeurs navrés d'une plaisant sajette,
A qui le dieu d'Amours soit en aïe.
Avec euls est Plaisance et Courtoisie

Et Douls Regars qui petit les respite.
Dont c'est raison qu'au chapel faire die :
Sus toutes flours j'aime la margherite.

Tout en riant mist là Plaisance
Ceste balade en ordenance.
Dont ma dame en prist à sousrire,
Et Plaisance li prist à dire :
— « De quoi ryés vous, bonne et belle?
Ceste balade est bien nouvelle,
Car onques mès je ne l'oï. » —
Et ma dame qui s'esjoï
Tant pour Plaisance qui parla
Que de la chançon c'on dist là,
Respondi comme gracieuse
Et aussi de coer amoureuse,
Et dist : — « La balade est moult bonne,
S'est drois que le chapelet donne
A celui qui l'a ordonnée. » —
Lors ma dame, com bien senée,
Le chapelet qui fu estrois
Frema elle, de ses beaus dois,
De la flour où je me delitte,
Que je vous nomme margherite;
Moult fu li chapelés jolis.
Ma dame adont par grans delis
Me fist baisier le chapelet;
Puis le baisa et puis le met
Sus mes chevelés demi lons,
Et puis me dist : « Alons, alons,
Esbanoyer d'une autre part. »
Ou mouvement et ou regart
De la belle plaisant et douce,
Plaisance, ce m'est vis, m'atouce;
Pour ceste cause tressalli,

Adont à mon songe falli,
Et quant je fui bien esvilliés,
Grandement fui esmervilliés,
De ce qui m'estoit avenu.
Mon lit tastai pour savoir ù
Je me pooie estre endormis,
Se trouvai que j'estoie mis
Dessus mon lit pour reposer,
Si commençai moult à penser
Quel aventure et quel afaire
M'avoit poü ce songe faire.
Tant y pensai qu'il me souvint
Qu'il y avoit jà des nuis vint
Que par usage à mon coucier
Morpheüs aloie pryer,
De dormir le dieu agreable
Et des songes le raisonnable,
Que, par amours et par pité
Et par sa debonnaireté,
Je qui lors ne dormoie point
Endormir me fesist ou point
Où s'endorment li travillié
D'amours et li dur consillié.
Or me fist ce que li requis,
Dont moult adouci mes anuis,
Car il m'endormi en tel songe
Où nulle riens n'a de mençonge.
Si l'en grasci et Orpheüs,
Qui me moustra et l'art et l'us
De chanter balade et rondel
Et virelay fait là nouvel
Et le lay qui a bien maniere;
Aussi Yris, la messagiere
De Morpheüs le Dieu dormant
Par lequel tout li vrai amant

Sont conforté, et c'est raisons,
En songes et en visions.
Ensi fui je ravis jadis
Dedens l' AMOUROUS PARADYS.

II

CI S'ENSIEUT UN DITTIÉ D'AMOUR, QUI S'APPELLE LI ORLOGE AMOUREUS.

Je me puis bien comparer à l'orloge,
Car quant amours, qui en mon coer se loge,
M'i fait penser et mettre y mon estude,
J'i aperçoi une similitude
Dont moult me doi resjoïr et parer ;
Car l'orloge est, au vrai considerer,
Un instrument très bel et très notable,
Et s'est aussi plaisant et pourfitable;
Car nuit et jour les heures nous aprent,
Par la soubtilleté qu'elle comprent,
En l'absense meïsme dou soleil,
Dont on doit mieuls prisier son appareil,
Ce que les aultres instrumens ne font pas.
Tant soient fait par art et par compas.
Dont celi tienc pour vaillant et pour sage
Qui en trouva premierement l'usage,
Quant par son sens il commença et fit
Chose si noble et de si grant proufit.
  Ensi amours me fait considerer,

Et m'a donné matere de penser
A un orloge, et comment il est fès ;
Et quant j'ai bien consideré ses fès,
Il me samble, en imagination,
Qu'il est de grant signification,
Mès qu'il soit bien à son droit gouvernés.
Et se n'est pas seulement ordonnés
Tant pour proufit et pour grant efficace,
Qu'il est garnis de mistere et de grasce,
Et la façon de li, selon m'entente,
D'un vrai amant tout le fait represente
Et de loyal amour les circonstansces.
Dont, quant j'ai bien conceü les substances
Et la vertu qu'il moustre et segnefie,
Et j'ai aussi consideré ma vie,
A son devoir est justement parée
Quant je l'ai à l'orloge comparée.
  Ensi amours, qui maint penser me donne,
A son plaisir presentement m'ordonne
Et me semont de mon estat trettier ;
Et je, qui voeil, de vrai coer et entier,
Obeïr à tout ce qu'il m'amoneste,
Car sa semonse est courtoise et honneste,
L'en regrasci, et ma dame aussi voir,
Qui m'a donné sentement et voloir
De remoustrer comment amours me mainne.
Je, qui sui tous sougis en leur demainne,
Loing de joïr, diseteus de merci,
Di que je sui demenés tout ensi,
A la façon proprement de l'orloge,
Dont amours font de mon coer chambre et loge.
  Premierement je considere ensi,
Selonc l'estat de l'orloge agensi,
Que la maison qui porte et qui soustient
Les mouvemens qu'à l'orloge appartient,

Et le fais, dont on doit mention faire
De tout ce qui poet estre necessaire,
Et liquels a matere, par raison,
De servir à sa composition,
Proprement represente et segnefie
Le coer d'amant que fine amour mestrie;
Car la façon de l'orloge m'aprent
Que coer d'amant, que bonne amour esprent,
Porte et soustient les mouvemens d'amours
Et tout le fais, soit joie, soit dolours,
Soit biens, soit mauls, soit aligance ou painne,
Que bonne amour li envoie et amainne.
Briefment, qui voelt bien parler par raison,
Le coer loyal est la droite maison,
Au dire voir, et la principal loge
Ouquel amours plus volentiers se loge.
  De tout ce sçai je assés comment il m'est;
Mès tels est bien malades qui se test
Et pas ne dist son mal en audiensce,
Ains le reçoit en belle pasciensce;
Pour mieuls valoir, il se fait bon souffrir.
En cel espoir me voeil dou tout offrir
Au gré d'Amours, et à son plaisir rendre;
Car il m'a fait si noble estat emprendre
Qu'il m'est avis que, quant je le recite,
Que tout mi mal ne sont que grant merite;
Car tant a grasce, honnour, loenge et pris
Celle pour qui j'ai ce dittié empris
Et qui de moi est la très souverainne,
Que, se pour li reçoi grieftê ne painne,
A son plaisir y poet mettre aligance.
Or pri Amours, qui ses servans avance,
Qu'il me pourvoie en sens et en langage
Telement que la belle et bonne et sage
Voeille en bon gré ce dittié recevoir.

S'elle y entent, bien pora percevoir
Comment Amours, qui m'a en son demainne,
A la façon de l'orloge me mainne;
Car de mon coer a fait loge et maison,
Et là dedens logié a grant foison
De mouvemens et de fais dolereus,
Onques, je croi, n'en ot tant amoureus;
Car par amours est près ma vie oultrée
Ensi qu'elle ert en ce dittié moustrée.
  Or voeil parler de l'estat de l'orloge.
La premerainne roe qui y loge,
Celle est la mere et li commencemens
Qui fait mouvoir les aultres mouvemens
Dont l'orloge a ordenance et maniere;
Pour ce poet bien ceste roe premiere
Segnefyer très convignablement
Le vrai desir qui le coer d'omme esprent;
Car desir est la premiere racine
Qui en amer par amours s'enracine;
Mès il y fault .ij. choses sourvenir,
Ançois qu'il puist parfettement venir
En coer d'amant ne moustrer sa puissance :
L'une, beauté, et li autre, plaisance.
Le plonk trop bien à la Beauté s'acorde;
Plaisance rest moustrée par la corde,
Si proprement c'on ne poroit mieulz dire;
Car tout ensi que le contrepois tire
La corde à lui, et la corde tirée,
Quant la corde est bien à droit atirée,
Retire à lui et le fait esmouvoir,
Qui autrement ne se poroit mouvoir,
Ensi beauté tire à soi et esveille
La plaisance dou coer, qui s'esmerveille
Et esbahist en la soie pensée
Où chose de tel pris fu compassée;

Et plaisance le retrait et le tire
Tant qu'il couvient par force qu'il desire,
Et qu'il deviegne amoureus sans attendre.
Briefment Beauté, qui bien y voet entendre,
A en amours merveilleuse puissance ;
Car quant Regars voit dame de vaillance,
Qui au devant sa beauté li apreste,
Il y entent volentiers et arreste ;
Et à la fois si avant s'i touelle,
Comme le papillon à la chandelle,
Qui ne s'en poet retourner ne retraire :
Car Beauté a en lui vertu d'attraire
Le coer veant par nature plus forte,
Quant en ce fait Plaisance le conforte ;
Que l'aïmant n'ait d'attraire le fer.
Ensi le fait de Desir escaufer
Beauté, qui est le contrepois premier
Qui de tirer Plaisance est coustumier,
Par qui Desirs moet continuelment,
Si qu'il ne poet arrester nullement,
Ains y met si s'imagination
Qu'il n'a aillours l'oeil ne l'entention
Qu'à ce qu'il puist embracier et qu'il sente
Sa part dou bien que Beauté li presente.
En ce parti me puis assés trouver ;
Car Plaisance a volu en moi ouvrer
Par la vertu de vostre beauté, dame,
Dont le regart si plainnement m'enflame
Que pour ce sui de vous amer espris.
Car quant Beauté et Plaisance m'ont pris,
Dont nuit et jour amonnestés je sui,
N'en doi, par droit, pas accuser autrui,
Fors ceuls qui sont cause de mon desir.
De vostre amour, dame que tant desir,
M'a esmeü vo beauté qui tout passe ;

Quant je vous vi premiers, n'oc pas espasse
De concevoir de vo beauté les tains ;
Ains fu mon coer si pris et si attains,
Et si ravis en parfette plaisance,
Que j'en perdi maniere et contenance,
Non seulement, ma dame, pour ceste heure,
Mès pour toutes aultres, dont j'en demeure
A vo voloir, et tout dis ensi ert.
Bon don attent cilz qui bon mestre sert ;
Je ne dis pas que desservi riens aie ;
Trop paie bien qui devant heure paie,
Mon paiement gist en vo douce attente ;
Mès nuit et jour Desirs pour vous me tempte,
Que si m'esmoet le coer, au dire voir,
Que je ne puis parfette joie avoir ;
Car Plaisance et Beauté me representent
Les biens de vous, et dedens mon coer entent
L'ardant desir qui nuit et jour m'esveille.
Dont, en pensant à ce, je m'esmerveille
Et esbahis, en la mienne pensée,
Où tel beauté poet estre compassée,
Et di en moi : Je croi onques Nature
Ne fourma voir si belle creature
Que vous estes, damé de tous biens plainne.
Vostre beauté, qui est la souverainne
De trestoutes celles que onques vi,
M'a plainnement si pris et si ravi,
Et sa vertu si mon coer à li tire,
Que je ne sçai que je doi faire ou dire,
Car Plaisance trop bien à lui s'accorde,
Qui remoustrée est par la propre corde
Que le plonk tire, et dont il fait mouvoir
La mere roe. Ensi m'est il pour voir ;
Et par ce sui telement atirés
Que mon coer est entirement tirés

En vrai desir ; et tout par la puissance
Et l'accord de Beauté et de Plaisance,
Qui plainnement en ce desir me tirent,
Dont tout mi sentement el ne desirent
Que mon desir une partie sente
De ce grant bien que Beauté li presente.
Et pour ce que ceste roe premiere
A de mouvoir ordenance et maniere,
Par la vertu dou pois que le plonc donne,
Dont, selonc ce, elle dou tout s'ordonne;
Le plonc le tire, et elle à li s'avance.
Et pour ce qu'elle iroit sans ordenance,
Et trop hastievement, et sans mesure,
S'elle n'avoit qui de sa desmesure
Le destournast et le ramesurast,
Et de son droit rieule le droiturast, —
Pour ce y fu, par droit art ordonnée,
Une roe seconde et adjoustée,
Qui le retarde, et qui le fait mouvoir
Par ordenance et par mesure, voir
Par la vertu dou foliot aussi,
Qui continuelment le moet ensi,
Une heure à destre et puis l'autre à senestre,
Ne il ne doit ne poet à repos estre;
Car par li est ceste roe gardée
Et par vraie mesure retardée.
Selonc l'estat de l'amoureuse vie,
Ceste roe seconde segnefie
Très proprement Attemprance, et par droit.
Car s'Attemprance en cesti fait n'ouvroit,
Desirs, qui est tous enflammés d'ardure,
S'esmouveroit sans rieule et sans mesure,
Et sans maniere, impetueusement,
Et sans avis, moult furieusement;
Ne il n'auroit chose qui li fust belle.

Et pour ce voelt bonne amour et loyelle
Que cils Desirs soit à point refrenés
Par Attemprance, et si bien ordenés,
Que par raison à l'amant ne mesviegne.
Pour ce fault il que Paours y surviegne;
Car Paours est le foliot d'amours
Qui à l'amant fait attemprer les mours,
Et son desir mouvoir par tel mesure
Que nuls ne yoie en son fait mespresure;
Car aultrement il porroit ou dangier
De Malebouche escheïr de legier
Et resvillier Dangier et Jalousie,
Qui sont contraire à toute courtoisie,
Et héent par leur nature envieuse
Toute personne honnourable et joieuse,
Et par especial trop ont d'envie
Sus ceuls qui sont de l'amoureuse vie.
Dont est Paours à l'amant necessaire,
Car elle fait attemprer son afaire,
Et le nourist en cremeur d'entreprendre
Chose dont nuls ne le peuïst reprendre.
Car tout ensi que le foliot branle,
Doit coers loyaus estre tous jours en branle.
Et regarder, puis avant, puis arriere,
Qu'on ne se puist cognoistre à sa maniere
Ne percevoir à quoi il pense et vise.
Briefment Paours, qui ses vertus devise,
Fait à l'amant maint bel et bon servisce,
Car par son fait sont esquieuvé li visce,
Et mis avant, par vertu noble et grande,
Meurs de tel pris qu'Attemprance demande.
Il est bien voirs, ma douce dame chiere,
Qu'il me couvient moustrer toute tel ciere
Comme le doit faire uns homs esbahis;
Car vostre grant beauté a mon coer mis

En un desir qui nuit et jour m'esveille.
Mès cils desirs ardamment me traveille,
Car la beauté de vous me represente ;
Et plaisance, qui m'est toujours presente,
En fait aussi grandement son devoir.
Or ne sçai pas où confort puisse avoir
Ne remede de mon cruel martire ;
Car vo beauté mon desir si fort tire,
Et le fait si mouvoir sans ordenance,
Que, se Paours n'estoit et Attemprance,
Le fort desir qui me bruïst et art
Se mouveroit sans mesure et sans art.
Mès Attemprance et Paour autressi
Le retiennent, ou voeille ou non. Ensi
Sui detirés, et par tele maniere
Sans nul arrest, puis avant, puis arriere,
Qu'à painne sçai cognoistre que je voeil;
Car dessus vous tirent tout dis mi oeil,
Qui s'enflament si de vos douls regars
Que Desirs voelt que, quant je vous regars,
A quele fin que soit, que je vous die
Apertement toute ma maladie;
Et quant j'en sui auques près à la voie,
Adont Paours Attemprance m'envoie
Qui me semont trop bien de l'aviser.
Lors me couvient couvertement viser,
Et regarder à senestre et à destre,
Que Malebouche entour moi ne puist estre.
Ensi Paours me tient en grant soussi.
Mes savés vous de quoi je me soussi?
De ce qu'on dist, oublyé ne l'ai mie,
Que coars homs n'aura jà belle amie.
Mès sans faille, dame, ma coardise
Ne me vient point de mal ne de faintise.
Fors que de très parfette loyauté

Que bonne amour a en mon coer enté.
Car se j'avoie en moi un hardement
Qui me fesist mouvoir trop radement,
Il me poroit bien faire tel contraire
Qu'il me feroit vostre grasce retraire,
Et si seroit presumptions très grande;
Ce n'est pas ce qu'Attemprance demande.
Pour ce vodrai le droit moyen tenir,
Afin que puisse à vo grasce avenir,
Car elle m'est grandement necessaire.
Si m'ai plus chier souffrir et à point taire
Que fols cuidiers me face faire ou dire
Chose qui soit presumée à mesdire;
Car lors seroie à tousjours mès perdus,
Se vous, dame, qui portés les vertus
De moi garir, me deboutiés arriere
Et refusiés par ma fole maniere.
Et d'autre part vos escondis tant doubte
Que ce me met en une trop grant doubte;
Car s'escondis diversement estoie
Avec tout ce que Paours me chastoie,
Ce me seroit un si très grant contraire
Que plus vers vous ne m'oseroie traire.
Dont je sçai bien qu'en peril mon temps use,
Se vos frans coers, ma dame, ne m'escuse;
Mès si gentil et si humain le sçai
Que, se je puis venir jusqu'à l'assai
Et vous moustrer mon desir et m'entente,
Vous vous tendrés de moi assés contente;
Car vos grans sens cognistera très bien
Qu'en mon desir n'a qu'onnour et tout bien:
Et s'Attemprance à la fois le retarde,
Par la vertu de Paour qui le garde,
Ce n'est que pour esquieuver Malebouche,
Qui dou bon temps d'autrui se plaint et grouce.

Si vous suppli, ma dame, qu'en ceste oevre
Vous m'escusés, se rudement g'y oevre;
Mès pour le mieulz à mon pooir m'ordonne,
Selon le droit que li orloges donne,
A qui me sui proprement comparés;
Car mon desir, qui est très bien parés
De la roe premiere de l'orloge,
Est attemprés, et tant bien dire en os ge,
Par la vertu de la seconde roe,
Qui nommée est Attemprance, et qui roe
Sagement, car le foliot le garde
Qui de Paour moustre la droite garde.
Apres affiert à parler dou dyal;
Et ce dyal est la roe journal
Qui, en un jour naturel seulement,
Se moet et fait un tour precisement,
Ensi que le soleil fait un seul tour
Entour la terre en un naturel jour.
En ce dyal, dont grans est li merites,
Sont les heures vingt et quatre descrites;
Pour ce porte il vint et quatre brochetes,
Qui font sonner les petites clochetes,
Car elles font la destente destendre,
Qui la roe chantore fait estendre
Et li mouvoir très ordonnéement
Pour les heures moustrer plus clerement.
Et cils dyauls aussi se tourne et roe,
Par le vertu de celle mere roe
Dont je vous ai la proprieté dit,
A l'aïde d'un fuiselet petit
Qui vient de l'un à l'autre sans moyen;
Ensi se moet rieuléement et bien.
Qui bien à droit ceste chose edefie,
La roe dou dyal si segnefie
Très proprement en amer Doulc Penser.

Mieulz ne le puis mettre ne compasser,
Car coers qui aime et qui desire fort
Ne poet avoir plus gracieus confort,
Ce li est vis, ne biens qui tant li vaille,
Que de penser à ses amours sans faille
Très continuelment et nuit et jour,
Et en faisant ensi comme un seul tour,
Comment venir il pora à s'entente
De la chose de quoi Desirs le tempte.
Et qui vodroit bien la verité dire,
Li jours entiers ne poroit pas souffire
Au vrai amant qui aime loyalment
A penser à s'amour souffissamment.
Pour ce li fault sa rihote et son tour
Recommencier d'usage cascun jour.
  Et ce dyal, qui Doulc Penser figure,
Se moet par l'ordenance et la mesure
Que la mere roe d'amours li donne;
C'est à dire, qui bien à droit l'ordonne,
Par la vertu de Desir, qui enflame
Le vrai amant de l'amoureuse flame,
A l'aïde d'un fuiselet petit.
Cils fuiselés, qui est de grand pourfit,
Est appellés en amours Pourveance,
Qui sans moyen d'aidier l'amant s'avance;
Car quant uns coers amoureus bien apris
Est d'amer par amours très fort espris
Et que très bien et à certes desire,
Amours, qui ne le voelt pas desconfire,
Mès li garnir bien et souffissamment
De quanqu'il li poet faire aliegement,
A son besoing prestement li envoie
Pourveance, qui l'adrece et avoie
A cognoistre quel chose il doit emprendre,
Afin que nul ne le sace à reprendre,

Et li aprent pour le temps à venir
Comment il se pora si maintenir
Que tout son fait en bon estat soustiegne,
Par quoi de nulle riens ne li mesviegne,
Ains ait l'avis si prest et si seür
Qu'en tous ses fès on le voie meür,
Soit en aler, venir, parler ou taire,
Selonc l'estat qui li est neccessaire.
Pourveance, qui est en tous sens preste,
Au vrai amant un si très grant bien preste
Qu'il n'oseroit penser ne souhedier,
Ce dont se voit à son besoing aidier.
Et ensi Pourveance, sans moyen,
Qui à l'amant est grant grasce et grant bien,
Souffisamment le pourvoit en son fet,
Et esmovoir son corage li fet
De penser si très continuelment
A sa besongne, et si songneusement
Qu'autre soing n'a, fors que tout dis li dure
Ce doulc penser, tant doulcement l'endure.
  Et ce penser qui tant l'amant conforte,
Vint et quatre broquettes o lui porte,
Qui font d'amours la destente destendre,
C'est Esperance; ainsi le voeil entendre
Pour declarer mieulz mon intention.
Ces broquetes, dont je fai mention,
Sont Loyauté et Ferme Patiensce
Avec Perseverance et Diligensce;
Honnour y est, Courtoisie et Largesce,
Et puis Secrés, Beaus Maintiens et Proëce,
Renom et Los; ces douze si sont teles.
Les aultres douze aussi, qui sont moult beles,
Sont Doulc Samblant, Dous Regart et Jonece,
Humilités, Bel Acueil et Liece,
Et d'autre part Delis et Seürtés,

Amours, Venus, et Franchise et Pités.
Ces .xxiiij. amoureuses broquetes
Sont à l'amant joieuses et doucetes
Et li donnent d'esperance matere.
Car quant li vrais amoureus considere
Qu'il est loyal en s'amour et sera,
Et pacient, et qu'il perseverra
A son pooir très diligentement,
Et se vodra très honnourablement
Estre courtois, larges et bien celans,
Et si sera, s'il poet, preus et vaillans
Tant qu'il ara bon renon et bon los; —
S'il se sent tels, devant tous dire l'os,
Il ne se doit pas doubter, par raison,
Qu'il n'ait merci en aucune saison;
Ensi se fourme en son coer esperance.
Et quant il ra d'autre part cognissance,
Et qu'il perçoit que sa dame honnourable
A doulc samblant et regart amiable,
Et se le troeve aussi, quant il s'avance,
De bel accoeil et de belle accointance,
Et qu'envers vous volentiers s'umelie,
Et s'est aussi jone, joieuse et lie,
Il doit penser et croire, sans doubtance,
Qu'amours y a grant part et grant puissance,
Et qu'assés tos elle seroit encline
A bien amer, lors que par sa doctrine
Amours à ce le feroit esmouvoir,
Et que Venus li feroit concevoir
Que la vie est delitable et seüre
Qui a ami de maniere meüre,
Sage et celant, et si bien avisé
Comme il vous est ci devant devisé.
Lors li doit si s'esperance doubler
Que nuls ne puist son corage tourbler.

Ensi dont font, com vous povés entendre,
En coer d'amant esperance descendre ;
Car se le vrai amant ne concevoit
En sa pensée, et aussi s'il n'avoit
Esperance et imagination
De parvenir, à la conclusion,
A son entente et à ce qu'il desire,
Les heures amoureuses, au voir dire,
Ne poroient sonner souffisamment,
Ensi qu'il apertient, et que briefment
Il vous sera declairié ci après ;
Car croire doit amans, par mos exprès,
Que tout son fait assés petit vaudroit,
Puisqu'esperance au besoing li faudroit.
  Quand je regarc, ma dame, de quel part
Ce Doulc Regart se moet et se depart,
Qui ne me lait, ne pour gain ne pour perte,
Amours qui m'est, la merci soie, aperte,
Me moustre nuit et jour apertement
Que ce penser prent son dèpartement
D'un vrai desir amoureus qui m'envoie
Plusieurs assaus. Dont, s'avoec moi n'avoie
Un douc penser qui m'aïde et conforte,
Moult me seroit ma penitance forte ;
Car ce desir qui asprement s'avance
A dessus moi grant part et grant puissance,
Et me couvient que, là où il me tire,
Au mieuls que puis compare mon martire.
Mès trop seroit pour moi crueuls et fors,
S'un doulc penser, qui est tous mes confors,
De moi aidier ne faisoit son devoir,
Dont je l'en doi assés bon gré sçavoir.
Dont il n'est biens, dame, qui tant me vaille
Que de penser à vous tous jours, sans faille.
Ce doulc penser, qui m'est de grant proufit,

Un jour entier mie ne me souffist ;
A toute heure recommencier le voeil,
Pour le plaisant delit que je recoeil ;
Car quant je pense à vostre grant beauté,
Dont Nature a mis en vous tel plenté
Qu'on en poroit les aultres embellir,
Nuls ne me poet ce doulc penser tollir ;
Ains prent en moi ordenance si vraie
Que nuit et jour, sans point cesser, l'assaie.
Et si ne fait en moi ensi qu'un tour,
Mès tant en plaist l'ordenance et l'atour
Que, par souhet, je ne poroie avoir
Bien qui vausist celi, au dire voir.
Avec tout ce, ma dame, je sçai bien,
Se n'estoit Pourveance sans moyen
Qui mon penser reconforte et conseille,
Quant Desirs de mouvoir fort s'appareille,
Trop auroie de mauls à endurer,
Ne je ne m'oseroie aventurer
De poursievir emprise si hautainne
Que j'ai empris, c'est bien chose certainne.
Et pour ce m'est grandement necessaire
Pourveance sans moyen. A quoi faire ?
De pourveïr un coer et conforter,
Selonc les mauls qu'elle li voit porter.
Elle cognoist moult bien qu'il me besongne,
Et pour ce voelt entendre à ma besongne
Et moi garnir de ce qui m'est mestiers.
Sa garnison reçoi je volentiers,
Car elle m'est plaisans et delitable
Et à ma necessité pourfitable ;
Elle me met en une continue,
C'est d'un penser, lequel je continue
Très liement, et si soigneusement,
Qu'aillours ne puis entendre nullement

Ne ne voeil, car g'i prent si grant deport
Que nuit et jour n'ai bien s'il ne l'aport,
Ne n'aurai jà, ne aussi onques n'oi ;
C'est mon solas et tout mon esbanoi.
Et de noient pas en moi ne se fourme
Ce doulc penser qui sagement m'enfourme.
Car il cognoist mon coer et mon corage,
Quels j'ai esté et serai mon eage.
Car, je vous jur mon bien et ma santé,
Vostre servant voeil estre en loyauté ;
Et en tous cas je serai pasciens,
Perseverans et très bien diligens ;
Honnour sievrai, car elle est moult prisie,
Et loyauté, larghece et courtoisie ;
Et si serai secrés et bien celans ;
Et pour proëce acquerre traveillans,
Tant que bon los et bon renom aurai.
A mon pooir ensi me maintenrai
Tout dis en mieuls; ensi vous jur, ma dame,
Et c'est bien drois que tels soie, par m'ame !
Car doulc Penser nuit et jour me presente
Les biens de vous; c'est bien drois que m'assente
A vous amer, obeïr et servir.
Ce m'esjoïst, dame, quant je puis vir
Vo doulc samblant, courtois et amiable,
Vo doulc regart, humain et honnourable,
Vo bel accueil et vo friche jonece,
L'umilité de vous et la liece,
Car g'i conçoi d'esperance matere.
Et quant les grans vertus je considere
Dont vos gens corps est parés plainnement,
Esperance me confort telement
Qu'en moi tramet pourveance seüre,
Qui nuit et jour liement m'asseüre
Qu'en si franc coer, dame, que vous portés,

Doit bien manoir et franchise et pités.
Je ne sauroie où aillours merci querre ;
Mès je ne sui pas dignes dou conquerre.
Et nompourquant sçai je bien le voloir,
Voires selonc le mien petit pooir,
Que, pour souffrir painnes et mauls assés,
De vous amer ne serai jà lassés ;
Car doulc penser, qui continuelment
Me moet le coer, me donne finalment,
Par le confort de bonne pourveance,
En tout mon fait matere d'esperance.
Tout ensi que le dyal a maniere
De li tourner par la roe premiere,
Car dou droit tour naturel qu'elle tourne
La roe de Desir à ce l'atourne,
A l'aïde d'un petit fuiselet
Qui nullement ne li fault ne le let, —
Tout ensi Pourveance sans moyen
Ne me poroit fallir pour nulle rien.
Apres affiert dire quel chose il loge
En la tierce partie de l'orloge ;
C'est le derrain mouvement qui ordonne
La sonnerie, ensi qu'elle se sonne.
Or fault savoir comment elle se fait.
Par deus roes ceste oevre se parfait ;
Si porte o li ceste premiere roe
Un contrepois par quoi elle se roe
Et qui le fait mouvoir, selon m'entente,
Lors que levée est à point la destente ;
Et la seconde est la roe chantore.
Ceste a une ordenance très notore
Que d'atouchier les clochetes petites
Dont nuit et jour les heures dessus dittes
Sont sonnées, soit estés, soit yvers,
Ensi qu'il apertient, par chans divers.
Qui à son droit voelt parler de ceste oevre

Et quel chose la sonnerie prueve,
Tant qu'en amours, selonc m'entention,
Elle est de grant signification ;
Et poet moult bien ceste roe premiere,
Qui d'amours est la sonnerie entiere,
Très proprement estre en amours nommée
Discretion, qui tant est renommée ;
Et celle fait par droit rieule mouvoir,
Et par point, la roe chantore voir,
Qui Doulc Parler proprement segnefie,
Selonc l'estat de l'amoureuse vie,
Par la vertu du contrepois aussi,
Qui Hardemens doit estre appellés ci.
Car quant uns coers d'amoureuse ordenance
Conçoit en lui matere d'esperance,
Et a très bonne imagination
De parvenir à son entention,
Selonc l'estat et l'ordenance entiere
Dont ci devant est ditte la maniere,
Lors prent en soi Hardement qui esveille
Le Doulc Parler, qui le coer esmerveille
Soubtievement; car Hardemens commande
A l'amant qu'il poursieve sa demande,
Et qu'à sa dame segnefie et qu'il die
Apertement toute sa maladie
Et tout son fait et son estat entier,
Dont il se sent à bonne amour rentier ;
Par quoi oïr et recevoir le voeille
A sa merci, et qu'en gré le recoeille.
Dont est forment Hardement necessaire
Au vrai amant, et moult en a afaire
A poursievir les procès de s'amour,
Où il li fault maint avis et maint tour.
  Et pour ce qu'il aussi ne passe point
La mesure de raison, fors à point,

Il li couvient, par bonne entention,
Mettre en son coer toute discretion,
Par quoi il puist faire par rieule aler
Seürement l'oevre de Doulc Parler.
Sans ce ne poet sagement descouvrir
Ce qu'il li fault, ne sagement ouvrir,
Ensi qu'il apertient et que requiert
L'estat d'amours tout tel que l'amant quiert.
Et quant Discretions à ce l'ordonne,
Lors Doulc Parler à sa droite heure sonne,
Et divers chans amoureusement chante,
Des quels il troeve en soi plus de soissante.
Une heure en la presensce de sa dame
Chante comment il est souspris sus s'ame,
Si qu'il couvient qu'à contenance faille;
Et puis amours une aultre heure li baille,
Tout seul à lui meïsmes ses proyeres
Chante et ordonne en diverses manieres.
Et puis moult bien li avient une aultre heure,
Quant Doulc Parler pour soi aidier labeure,
Que, pour sa dame esmouvoir à pité,
Ses requestes plainnes d'umilité
Ordonne et dist au mieulz qu'il scet et poet,
Ensi que cils qui grasce acquerre voet;
Et l'autre heure, sans ce c'on le confort,
Chante chançons de très joieus confort
Et de très grant consolation voir;
Et l'aultre heure ne pora el mouvoir,
Fors chanter chans tous garnis de tristrece,
Plains de soussis et tous vuis de liece,
Et complaintes vives et dolereuses,
Souspirs, regrés, materes languereuses,
Tout selonc ce que son sentement oevre,
Et que le droit procès de s'amour roevre.
En vostre nom, ma dame, à qui tout donne,

Discretion presentement m'ordonne
A esmouvoir, qui bellement vous die
En quel point poet estre ma maladie ;
Et toutes fois, quoi que j'aie à souffrir,
Ne sçai comment porai ma bouche ouvrir
De vous moustrer mon desir et m'entente.
Car pluiseurs fois m'avés esté presente,
Onques je n'oc puissance de mouvoir
Parolle dont vous peuïssiés savoir
Entierement comment Amours me mainne.
Mès je vous sçai si sage et si humainne,
Si avisée et si très debonnaire,
Que ne me doi ne ne m'ose plus taire ;
Car Hardemens le voelt, qui à soi tire
Tout mon corage, et me scet moult bien dire :
« Ta vie gist en moult belle aventure,
« Car ta dame est si douce creature
« Que tu ne dois pas estre doubtieus
« De li moustrer comment son corps gentieus
« Te tire et trait en painne et en soussi. »
Et quant à ce Hardemens me moet si,
Me vodrai très bonnement avancier,
Car il m'est vis que, se je puis lancier
Un doulc parler, et je vous troeve en point,
Ma besongne en sera en millour point.
Dont, pour ouvrir une grant quantité
De mes secrés, et savoir s'en pité
Je serai jà receüs de vous, dame,
Segurement vous jure corps et ame
Qu'en tous cas ai très grande affection
Qu'en mon coer ait tele discretion
Que ma parolle en gré soit receüe ;
Car s'elle estoit en noncaloir cheüe
Par ce point que vous n'en feïssiés compte,
Pour le dolent perdu homme me conte

Qui nuit et jour vit pour vous en grant painne.
Peu se cognoist qui n'asaye tel painne,
Car en si grant frefel me truis une heure,
Sitos qu'Amours l'ardant desir m'aheure,
Qui la beauté de vous me represente
Et les grans biens dont vous n'estes exente,
Que je ne sçai comment je me maintiengne.
Il n'est estas d'amours que ne soustiegne ;
Dont frois, dont chaus, diversement me mue ;
Mon coer tressaut et vole et se remue
Apertement ; de lui entrechangier
Ne le couvient pas estre en grant dangier.
Pour vostre amour sui si attains, sus m'ame,
Que ne me sçai comment conseillier, dame.
Quanque je voi, une heure bien me plest,
Et puis tantos ce que voi me desplest.
Une heure voeil je estre en compagnie,
L'autre le fui, avoir ne le voeil mie,
Ains sui moult lié quant je me troeve seuls,
Par quoi mes plains tristes et angoisseus
Puisse à par moi dire et ramentevoir.
Là de plorer fai je assés mon devoir ;
Le temps repenc où me sui embatus.
Et quant assés je me sui debatus,
Et que sus moi n'a sang ne nerf ne vainne,
Qui ne soit tout afoibli de la painne,
Amours, qui voet qu'un peu ait d'aligance
Mon grand travel, me remet Esperance
Par devant moi, et celle assés m'aïe.
Mès assés peu dure son envaïe,
Voires s'elle ne me prent et esgaie
En une heure lie joieuse et gaie,
Et lors reçoi des vuis solas sans nombre.
Et nonpourquant pour très bons je les nombre ;
Car mon dur temps m'aïdent à passer,

Et les dolours que port à desmasser,
Mès je n'en sçai ne puis tant mettre en oevre
Que grant foison tout dis en moi n'en troeve.
En ce penser et en celle rihote
Fai maint souspir, maint plaint et mainte note
Où il n'i a gaires de melodie ;
Ne sçai à qui dire ma maladie,
Fors seul à vous, ma dame souverainne.
Je sçai de voir que j'ai empris grant painne,
Car je ne sui de l'avenir pas dignes
A si grant bien que vous ; mès par les signes
Des douls regars que j'ai en vous veüs,
Sui je ou droit rieule amoureus encheüs.
Là me tendrai, à quele fin qu'en viengne ;
Mès je vous pri que de moi vous souviengne,
Et que pités en vo franc coer s'acorde
Tant que de moi un petit se recorde,
Que de vous aie aucun aliegement,
Car mon coer est vostre tout liegement.
Et si souffrés, ma douce dame gaie,
Que Doulc Penser, qui nuit et jour me paie
Et ramentoit esperance à toute heure,
Sa grasce en voir et son confort saveure ;
Car s'autrement se portoit ma querelle,
Trop me seroit m'aventure rebelle,
Que j'ai tenu et tienc à eüreuse,
Depuis qu'empris ai la prise amoureuse
De vous servir, obeïr et cremir.
Quant à ce pense, assés me fait fremir
Et esbahir, car je ne sçai retraire
A quele fin ceste oeuvre vodra traire.
Et nonpourquant j'ai bien la cognissance
Que vous avés sus moi tant de puissance
Qu'il me couvient vo doulc plaisir attendre :
Et s'un petit voliés ma vie entendre,

Comment je l'ai maintenu longe espasse,
Vous me feriés grant aumosne et grant grasce ;
C'est que Desirs nuit et jour m'appareille
Maint grant assault. Or n'ai qui me conseille ;
Dont c'est pour moi une moult dure chose,
Car de mon fait parler je ne vous ose,
Ne vous moustrer comment je sui tout dis ;
Car je doubte si fort vos escondis
Et les perils qui sont de Malebouche,
Que trop m'esmai que je ne vous courouce ;
Et ce ne se poroit faire à nul foer
Que je vosisse errer contre mon coer,
Qui à tout ce s'acorde liement
De vous servir si enterinement
Que je porai, en tous estas, ma dame.
Mès ce desir qui telement m'enflame,
Dont il couvient que nuit et jour languisse,
Ordonnés que vos frans coers l'adoucisse,
Par quoi il soit un petit resjoïs ;
Car c'est bien voirs, se je ne suis oïs
Des grans dolours dont bonne amours me carge.
Plus que porter ne puis ai je de carge.
Que conquerriés, dame, s'en vo servisce
Martire et mort en languissant presisse ?
Et pour moi mettre en un peu d'aligance,
Vous me donriés de biens tele habondance
Qu'à toujours mès il m'en seroit le mieus,
En quel estat que fuisse et en quels lieus.
Ne pensés jà que foiblement vous aimme,
Ne que sans fait l'omme martir me claimme.
Certes nennil ; ains en soustien cens tans,
Dont dou moustrer ne puis venir à temps,
Et en euïsse assés bien le loisir.
Et vous povés tout clerement cuesir,
Quant j'ai l'eür que d'estre en vo present,

De quels parlers vous fai moustre et present :
Ensi me tais que dont que pas n'i fuisse.
Et pensés vous que là parler je puisse ?
Nennil ; car vo beauté si fort me loie
Langage et coer, que se parler voloie,
Se n'en est il noient en ma puissance.
Com plus vous voi, et plus a d'acroissance
La bonne amour dont de moi amée estes.
Soit en requoi, en chambres et en festes,
Riens ne me poet plaire ne resjoïr,
Se ne vous puis ou veoir ou oïr.
Or ne poet il pas tout dis ensi estre
Que je vous oie ou voie à la fenestre,
Ne hors ne ens esbatre alant vo corps.
Dont c'est bien drois, dame, que je recors
Comment je sui demenés ou termine
Que dou souffrir Amours me determine,
Se ce n'estoit pour vostre paix garder.
Dont il me fault à ce bien regarder ;
A un anoi que j'ai, cent en auroie,
Ne je ne sçai comment porter poroie
Les grans assaus qu'il me couvient souffrir;
Car Doulc Penser se vient souvent offrir
A moi, qui, nuit et jour, me represente
Les biens de vous; c'est drois que je les sente.
Et Desirs voelt, à quele fin qu'en isse,
Que de parler à vous je m'enhardisse.
Et se je n'ai tamps ne lieu ne espasse,
Si voelt Desirs que devant vous je passe;
Et me semble que. se m'aviés veü,
Que tout mi mal seroient cogneü.
En ce frefel et en celle rihote
Fai maint souspir, maint plaint et mainte note
Qui ne sont pas de sons melodieus,
Mès attèmprés de chans maladieus;

Car quoiqu'à ce se regarde Attemprance,
Par le conseil de bonne Pourvéance,
Si me constraint si Desirs sus une heure
Que sans nombre trop plus de mauls saveure
Que je ne fai de joie et de repos.
Quel tamps qu'il soit, onque je ne repos
Ne nuit ne jour, ne heure ne minime;
Car bonne amour le coer si fort me lime,
En pensant à vostre très grant beauté,
Que cil penser m'ont pluisours fois maté,
Telement qu'il n'avoit dedans mon fait
Commencement ne moyen ne parfait;
Et bien souvent ne savoie où j'estoie,
Mès tous pensieus et tous mas m'arrestoie,
Car pluiseurs fois me suis moult repentis
De ce qu'ensi m'estoie departis,
Pour ce qu'ignoramment, ce me sambloit,
Mon coer, qui de paour trestous trambloit,
S'ert contenus vers vous ains mon depart,
Et de mon fait pas la centime part
N'avoie dit, dont, en moi recordant,
Je m'en tenoie assés à ignorant.
Or ai mon coer de ce moult entechié,
Dont, se g'i ai aucunement pechié,
Certes, ce n'est ne pour mal ne pour visce
Qui soit en moi par recreant servisce;
Ce n'est que par faulte de hardement
Et par amours, dont sui si ardemment
Espris de vous mon coer en tout donner,
Que ce mesfet me devés pardonner;
Car volontiers, se le pooie faire,
Vous diroie mon coer et mon afaire
Tout ensi que Desirs le me commande.
Et si m'est moult de necessité grande
Toutefois, dame, que je le vous die

Pour alegier toute ma maladie;
Car d'ensi vivre en painne et en debat,
Dont bonne amour me tourmente et debat,
Il n'est nuls coers qui porter le sceuïst,
Ne qui jà joie en celle vie euïst.
Si le vous di, ma dame, à celle fin,
En suppliant d'enterin coer et fin,
Que la dolour que j'ai lonc temps gardée
Soit en pité de par vous regardée;
Car bien est temps, mais qu'il vous plaise ensi,
Que receüs de vous soie à merci.
Non que le vaille ou que le doyés faire,
De ce cuidier me voeil je moult bien taire;
Mès seulement pour ce que, sans sejour,
Pense mon coer tout dis, et nuit et jour,
A vous amer loyalment, com vos sers,
Et obeïr, dont, s'en ce riens dessers,
Les guerredons m'en soient remeri.
Car quant Desirs premiers mon coer feri,
Par la vertu de vostre grant beauté,
Depuis n'a heure, en yver n'en esté,
Que Doulc Penser, qui porte les broquetes,
N'ait fait sonner en mon coer les clochetes
De divers chans et de diverses notes,
Les uns joieus, les aultres de rihotes.
Ensi se continuent et esbatent,
A ce que nuit et jour le coer me batent;
Et ce me fault souffrir, comment qu'il aille,
Mès je vous pri que ma painne me vaille;
Car je reçoi en bonne pascience
Tout ce qu'il plest Amours ordonner en ce.
Et pour ce que li orloge ne poet
Aler de soi, ne noient ne se moet,
Se il n'a qui le garde et qui en songne;
Pour ce il fault à sa propre besongne

Un orlogier avoir, qui tart et tempre
Diligamment l'aministre et attempre,
Les plons relieve et met à leur devoir;
Ensi les fait rieulément mouvoir,
Et les roes amodere et ordonne,
Et de sonner ordenance lor donne.
Encores met li orlogiers à point
Le foliot, que ne se cesse point,
Le fuiselet et toutes les brochetes,
Et la roe qui toutes les clochetes,
Dont les heures, qui ens ou dyal sont,
De sonner très certainne ordenance ont,
Mès que levée à point soit la destente.
Encore poet moult bien, selonc m'entente,
Li orlogiers, quant il en a loisir,
Toutes les fois qu'il li vient à plaisir,
Faire sonner les clochettes petites
Sans desrieuler les heures dessus dites.
Selonc l'estat dont j'ai parlé premiers,
Souvenirs doit estre li orlogiers;
Car Souvenirs qui ens ou coer s'enfrume,
Toutes les fois qu'il li plaist, il desfrume
Le Doulc Penser qui les broquetes porte,
En quoi le vrai amant moult se deporte;
Il y en a jusques à vint et quatre.
Quant Souvenirs y fait l'amant embatre,
Joie et confort son esperance doublent,
Ne nul soussi ne anoi ne le tourblent,
Ains fait ses chans d'ordenance amoureuse;
Car tant li est sa pensée joieuse
Pour les vertus qui sont de noble afaire,
Que cils pensers li poet moult de biens faire,
Dont Souvenir li donne ramembrance,
Car lors cognoist ses fès de branche en branche,
Et li remet par usage au devant

Ce qui li est plaisant et avenant ;
Et se li fait aussi ramentevoir
Que en amer le pot premiers mouvoir.
Lors la beauté de sa dame figure ,
Son sens , son bien , et sa douce figure ;
En ce desir amoureus persevere
Et nuit et jour liement considere
De sa vie l'estat trestout entir.
Neis , se d'amer se voloit repentir ,
Se ne poet il , car Souvenir le point ,
Qui li remet sa besongne en bon point ;
Desir premiers , Beauté , et puis Plaisance ,
Secondement Paour et Attemprance ,
Et aussi Pourveance sans moyen ,
Et Doulc Penser, qui li fait moult de bien ,
Et les vertus qui ci dessus sont dittes
Par Souvenir sont en son coer escriptes ,
Ne il n'i a chose , tant soit petite ,
Qui grandement à l'amant ne proufite.
Et s'il avient que , par aucune voie ,
Le coer d'amant nullement se fourvoie ,
Et qu'il soit mis ensi que hors dou rieule
De quoi Amours les vrès amoureus rieule,
Ou eslongi de l'amoureuse vie
Par fortune , par fraude ou par envie ,
S'est Souvenirs d'une vertu si haute
Que , si trestos qu'elle voit la deffaute ,
Conseil y met , ordenance et mesure ,
Et à son droit le coer se ramesure
Qu'il ne se poet par raison fourvoyer ,
Puisqu'il se voelt en son rieule avoyer.
De très grant bien m'a toujours pourveü
Le souvenir que j'ai de vous eü ,
Ma droite dame , et moult m'en doi loer ;
Pour ce le voeil bonnément avoer ,

Car onques ne me vi en ce parti
Que je peuïsse une heure estre sans li ;
Et à la fin que ma besogne dure,
Moult a sus moi entente, soing et cure
Que si à point je m'attempre et ordonne
Que je reçoive en gré ce qu'Amours donne.
Et s'il avient que, par aucun contraire,
Fortune en nul peril me voeille traire
Ne desvoyer, par fraude et par envie,
Lors ai je bien mestier de son aïe.
Mès sans faulte je le troeve moult preste ;
Car nuit et jour onques pour moi n'arreste,
Ains me remet mon doulc penser à point.
Et quant le mal d'amer si fort me point
Qu'il me couvient fremir, comment qu'il aille,
Et que souvent à contenance faille,
Par la vertu de quoi elle me touche,
Tant que sus moi n'a mains, ne yex, ne bouche,
Ne membre nul qui se puisse mouvoir,
Mès tous pensis me fault arrest avoir,
Ne je ne sçai auquel lés commencier
Dont ma besongne puisse en riens avancier,
Ains me couvient estre tous esbahis ; —
Lors Souvenirs, dont pas ne sui hays,
Pour moi oster de toute pesant oevre,
Très soubtilment par dedens mon coer oevre,
Et m'i remet le rieule et le droit cours
Dont gouvrenés est li estas d'Amours.
Si sagement me ratempre et atourne,
Que sus moi n'a mouvement qui ne tourne
Et que cascuns ne face son devoir.
Desirs me vient premiers ramentevoir
La grant beauté de vous, ma dame gente,
Par la vertu de Plaisance que j'ente
Dedens mon coer ; et adont je desir

Que vous saciés plainnement mon desir,
Et que mon mal cognissiés et voyés.
Et quant je sui auques près avoyés.
Et que Desirs qui me bruïst et art
N'i voelt viser ordenance ne art,
Fors que tout dis aler à l'aventure,
Lors me revient Attemprance seüre,
Qui mon desir restraint et met en voie.
Rieuléement et par art le convoie,
Par la vertu de Paour, qui regarde
ue de mon fait nuls ne se donne garde;
Par ensi voi attempré mon corage.
Lors Doulc Penser grandement m'encorage
De recontinuer tout mon afaire,
Et se ne puis riens el nuit et jour faire
Fors que penser à vous, ma droite dame.
Mès tant y a pour moi, qu'en ceste flame,
Qui nuit et jour ardamment me traveille,
Pourveance sans moyen me conseille,
Et les vertus que mon doulc penser porte
Par devant moi songneusement reporte.
Et par ensi dedens mon coer se fourme
Esperance qui de tous bien m'enfourme
Et qui me fait souvent ouvrir la bouche;
Car si tretos que Souvenir l'atouche,
Il me couvient en diverses manieres
Faire mon chant et toutes mes pryeres.
En ce parti me troeve nuit et jour.
Ne pensés jà, dame, que je sejour;
Nennil, car Souvenirs, qui s'ensonnie
De gouvrener rieuléement ma vie,
Ne lait sus moi oevre, tant soit petite,
Que dou remettre à point ne se delitte;
Et je l'en lais bonnement convenir,
Car je ne puis à bon confort venir,

Ne moi rieuler par certainne ordenance,
Fors que par li et par sa gouvrenance,
Car tout mon fait entirement ordonne.
S'en regrasci Amours quant il me donne,
Avec les mauls qu'il me couvient porter,
Cognissance de moi reconforter,
Et que tout dis, tant qu'à ceste matire,
Au plus joieus mon coer se tret et tire.
Car tout ensi comme j'ai dit devant,
Je ne poroie aler non plus avant
En cel estat, ne moi amoderer,
Quant tous mes fès voeil bien considerer,
Comme poroit une grosse riviere
Venant d'amont prendre son cours arriere,
Se ce n'estoit la douce souvenance
Que j'ai de vous, ma dame, et la plaisance
Qui en pensant à vous me resjoïst
Et grandement me conforte et nourist,
Et me pourvoit de conseil et d'aïe
Que je ne crienc assaut ne envaïe
Que Fortune me puist donner ne faire.
Et c'est raisons; car en vo noble afaire
Et en la grant discretion de vous,
En vo maintien, qui tant est beaus et dous,
On n'i voit riens qui face à amender;
Car vous estes sans moyen et sans per
Ceste qui est toute dame de moi;
Ensi le jur loyalment, par ma foy.
Ce n'est pas fort se vous m'avés conquis;
Mès ce seroit pour moi uns grant deduis
Se regarder en pité me dagniés,
Et se mes mauls telement adagniés
Qu'ils peuïssent estre par bien amer
Reconforté en doulc de leur amer,
Et que vo oeil, qui tant sont gracieus,

De douls regars, simples et precieus,
Qui si à point scevent lancier et traire,
Me vosissent un peu à euls attraire.
Las, et qu'ai dit ? quant g'i suis tous attrais
Ne je n'en puis jamais estre retrais
Tant que li ame ens ou corps me demeure.
Et quant vendra de Dieu la saintisme heure
Que de mon corps il vodra oster l'ame,
Je voeil qu'il soit escript dessus ma lame
Que par amours amer, non estre amés
(Se l'ai esté, petit amans clamés),
Avec les amoureus dors et repose.
Et ce sera, tant qu'à moi, moult grant chose
S'on le voelt faire ensi que je le di ;
Car Tubulus, si com j'ai lu de li,
Qui fu, ce recommendent li aucteur,
Uns vrès amans, acquist moult haulte honneur,
Quant pour amer par amours, vrès martirs,
Frans et loyaus, moru de coer entirs.
Moult belle en est l'escripture et la bule
A recorder de la vie Tubule ;
Car Tubulus sa dame tant ama
Que pour s'amour à la mort se pasma ;
Ce fu pour lui une honnourable fin,
Et je le di, ma dame, à celle fin.

Selonc l'estat Tubulus et sa vie,
Quant bien pensé ai à ma maladie
Et à mes mauls, par convignable fourme
A la sienne moult justement se fourme ;
Et toutes fois j'en lairai convenir
Tout ensi com il en poet avenir.
Et pour ce qu'en imaginations
Est tout mon coer et mon intentions,
Imaginé ai en moi de nouvel,
A trop petit de joie et de revel,

Que je ne sçai au monde au jour d'ui chose
Point plus propisce, assés bien dire l'ose,
Com ma vie est justement figurée,
Ensi qu'elle est par ci devant moustrée,
A un orloge et à la gouvrenance
Qu'il apartient à yceste ordenance;
Car l'orloge, si com j'ai dit premiers,
Est de mouvoir nuit et jour coustumiers,
Ne il ne poet ne doit arrest avoir,
Se loyalment voelt faire son devoir.
Tout ensi sui gouvrenés par raison,
Car je qui sui la chambre et la maison
Où mis est li orloges amoureus,
Sui de mouvoir telement curieus
Que n'ai aillours entente, soing et cure,
Ne Nature riens el ne me procure
Fors que tout dis mouvoir sans arrester;
Ne je ne puis une heure en paix ester,
Meïsmement quand je sommeille et dors.
Si n'ai je point d'arrest qu'à vo gent corps
Ne soit tout dis pensans mes esperis;
Et, deuïst estre ens ou penser peris,
Se n'en poet il ne n'est aultrement voir.
Ensi appert que je fai mon devoir
Tout ensi comme l'orloge fait le sien.
Or a en vous tant d'avis et de bien
Que j'ai espoir, ensi je le suppose,
Que vous ferés de ceste simple chose
Que j'ai à moi approprye et mise,
Compte moult grant, s'userés de franchise,
Et s'en serai plus liés et plus entiers
En tous mes fès; et il m'est grans mestiers
Qu'il soit ensi, et vos frans coers le voeille,
Qui en bon gré cesti dittié recoeille.

III

CI S'ENSIEUT LE TRETTIÉ DE L'ESPINETTE AMOUREUSE.

Pluiseur enfant de jone eage
Desirent forment le peage
D'amours payer; mès s'il savoient
Ou se la cognissance avoient
Quel chose lor fault pour payer,
Ne s'i vodroient assayer;
Car li paiemens est si fès
Que c'est uns trop perilleus fès.
Nompourquant gracieus et gens
Samble il à toutes jones gens.
Je m'i acord, bien ont raison,
Mès qu'il le paient de saison,
En temps, en lieu, de point et d'eure,
Et se c'est dessous ne deseure
L'eage qu'il leur apertient,
Folie plus que sens les tient.
Mès tant qu'au fait, j'escuse mieuls
Assés les jones que les vieuls;
Car jonece ne voelt qu'esbas

Et Amours, en tous ses esbas,
Quiert ceuls trouver et soi embatre
Entre euls, pour soi et ceuls esbatre.
En mon jouvent tous tels estoie
Que trop volentiers m'esbatoie,
Et tels que fui encor le sui;
Mès ce qui fu hier n'est pas hui.
Très que n'avoie que douse ans,
Estoie forment goulousans
De veoir danses et carolles,
D'oïr menestrels et parolles
Qui s'apertiennent à deduit;
Et de ma nature introduit
Que d'amer par amours tous ceauls
Qui aiment et chiens et oiseauls.
Et quant on me mist à l'escole,
Où les ignorans on escole,
Il y avoit dès pucellettes
Qui de mon temps erent jonettes;
Et je, qui estoie puceaus,
Je les servoie d'espinceaus,
Ou d'une pomme, ou d'une poire,
Ou d'un seul anelet de voire;
Et me sambloit, au voir enquerre,
Grant proëce à leur grasce acquerre;
Et aussi esce vraiement,
Je ne le di pas aultrement.
Et lors devisoie à par mi :
« Quand revendra le temps por mi
Que par amours porai amer ? »
On ne m'en doit mies blasmer
S'à ce ert ma nature encline,
Car en pluisours lieus on decline
Que toute joie et toute honnours
Viennent et d'armes et d'amours.

Ensi passoie mon jouvent;
Mès je vous ai bien en couvent
Que pas ne le passai com nices,
Mès d'amer par amours tous riches;
Car tant fort m'en plaisoit la vie
Qu'aillours n'ert m'entente ravie,
Ne ma plaisance, ne mon corps.
Encor m'en fait bien li recors,
Et fera tant com je vivrai,
Car par ce penser mon vivre ai
Garni d'une doulce peuture,
Et s'est tele ma noureture.
De grant temps fuisse jà pouris,
S'en ce n'euïsse esté nouris,
Mès le recort et la plaisance,
Le parler et la souvenance
Que pluisours fois y ai eü,
M'ont de trop grant bien pourveü.
Nous n'avons qu'un petit à vivre;
Pour tant fait bon eslire un vivre,
Entroes c'om est dou prendre en point,
Qu'on ne faille à sa santé point;
Pour amer par amours l'entens.
Mieuls ne poet employer le tems
Homs, ce m'est vis, qu'au bien amer;
Car qui voelt son coer entamer
En bons mours et en nobles teches,
En tous membres de gentilleces,
Amours est la droite racine;
Et coers loyaus qui l'enracine
En soi et point ne s'outrecuide,
N'i poet avoir l'entente vuide
Qu'il ne soit gais et amoureus
Et aux biens faire vertueus.
Car qui n'aimme ou qui n'a amé,

Quoi qu'on ait l'omme en ce blasmé,
Jà n'aura vraie cognoissance,
Ne en bonnes vertus puissance.
Mès les aucuns ensi opposent
Qu'il sont amé, puis qu'amer osent.
Nennil; Amours de celle part
Ne prendera jà au coer part
Qui le voelt par cuidier avoir;
Oultrecuidance est nonsavoir,
Et pour ce ne s'i doit nuls mettre
Qui d'amer se voelt entremettre.
 Dont ensi, pour mieulz confremer
Le fait dont vous voeil enfourmer,
J'ai dit qu'amours est sens et vie,
Qui s'i gouverne sans envie.
Ensi le croi, pour ce le pris
Tant à valour, honnour et pris
Que d'exposer tout son afaire
J'auroie grandement à faire.
Nompourquant dedens ce dittier
Mon fait tout plain et tout entier,
Qui sus l'estat d'amours se trette,
La verité en ert retrette;
Et tout pour l'amour de ma dame,
Que Diex gart et de corps et d'ame!
Amours et elle m'ont apris
Bien voie de monter en pris;
Et se je n'ai pas retenu
Tout le bien dont il m'ont tenu,
A moi le blasme et non à euls,
Car grasces en doi rendre à ceuls
Dont proufis me vient et honnours:
C'est à ma dame et à Amours;
Moult convegnable en est l'usance.
Or ai je un petit d'escusance

De ce que lors trop jones ere
Et de trop ignorant maniere,
Et moult me trouva foible et tendre
Amours, quant si hault me fist tendre
Comme en amer; mès l'amour moie
De quoi lors par amours amoie,
Tant qu'en enfance, pour ce fait,
Ne me portoit gaires d'effait.
Espoir, s'il m'euïst plus viel pris,
J'euïsse été trop mieuls apris
Et cogneuïsse mieulz son nom,
Que je ne face; et espoir. non;
Car on dit: « Qui voelt la saucelle
Ployer aise, il le prent vregelle. »
Aussi Amours me prist ou ploi
De mon droit jouvent; pour ce ploi
Tout ensi qu'il me voelt ployer,
Car mieuls ne me voeil employer.
Mès quel eage, au dire voir,
Cuidiés vous que peuïsse avoir
Dès lors qu'Amours, par ses pointures,
M'ensengna ses douces ointures?
Jones estoie d'ans assés.
Jamès je ne fuisse lassés
A juer aux jus des enfans
Tels qu'il prendent dessous douse ans.
Et premiers, par quoi je m'escuse,
Je faisoie bien une escluse
En un ruissot d'une tieulette;
Et puis prendoie une esculette
Que noer je faisoie aval;
Et s'ai souvent fait en un val
D'un ruissot ou d'un acoulin.
Sus deus tieulettes un moulin;
Et puis juiens aux papelottes

Et ou ruissot laviens nos cottes,
Nos chaperons et nos chemises.
Si sont bien nos ententes mises
A faire voler aval vent
Une plume; et j'ai moult souvent
Tamisié en une escafotte
La poudrette parmi ma cotte,
Et estoie trop bons vallés
Au faire de terre boullés;
Et pluiseurs fois me sui emblés
Pour faire des muses en blés;
Et pour les papillons chacier
Me vosisse bien avancier,
Et quant atraper les pooie,
D'un filèçon je les lioie,
Et puis si les laissoie aler
Que je les faisoie voler.
Aux dés, aux eschés et aux tables,
Et à ces grans jus delitables,
Les jus ne voloie pas tels,
Mès de terre à faire pastels,
Rons pains, flannés et tartelettes,
Et un four de quatre tieulettes,
Où je mettoie ce mestier
Qui m'avoit adont grant mestier.
Et quant ce venoit au quaresme,
J'avoie, dessous une escame,
D'escafottes un grant grenier,
Dont ne vosisse nul denier.
Et lors, sus une relevée,
Avec l'escafotte trauée,
Juoie avec ceuls de no rue,
Et tout ensi qu'on hoce et rue,
Je leur disoie : « Hociés hault,
« Car vraiement cape me fault. »

Et quant la lune estoit serine,
Moult bien à la pince merine
Juiens. Aussi, en temps d'esté,
A tels jus ai je bien esté
Plus marris au departement
Que ne fuisse au commencement;
Vis m'estoit qu'on me faisoit tort
Quant on m'avoit dou ju estort.
Puis juiens à un aultre jeu
Qu'on dist à la keuve leu leu;
Et aussi au trottot merlot,
Et aux pierettes, au havot,
Et au piloter, ce me samble.
Et quant nous estions ensamble,
Aux poires juiens tout courant,
Et puis au larron Engerrant,
Et aussi à la brimbetelle,
Et à deux bastons qu'on restelle.
Et s'ai souvent, d'un bastoncel,
Fait un cheval nommé Grisel;
Et souvent aussi fait avons
Hyaumes de nos chaperons;
Et moult souvent, devant les filles,
Nos bations de nos kokilles.
Aussi en cest avenement
Juiens nous au Roy qui ne ment,
Aux bares et à l'agnelet,
A Ostés-moi de Colinet,
A Je me plaing qui me feri,
Et, dedens chambre, à l'esbahi,
Et aussi aux adeviniaus,
A l'avainne et aux reponniaus,
A l'erbelette et aux risées,
A l'estoef et aux reculées,
Au mulet, au sallir plus hault,

Et à la charette Michaut;
Puis à la coulée belée
Qu'on fait d'une carolle lée,
Au chace lievre, à la cluignette,
Aussi à la sotte buirette,
A la corne de buef au sel,
Et au jetter encontre un pel
Ou deniers de plonc ou pierettes.
Et se faisions fosselettes,
Là où nous bourlions aux nois;
Qui en falloit, c'estoit anois.
De la tourpie aux amantins
M'esbatoie soirs et matins;
Et j'ai souvent, par un busiel,
Fait voler d'aigue un buillonciel,
Ou deux ou trois ou cinc ou quatre;
Au veoir me pooie esbatre.
A tels jus, et à plus assés,
Ai je esté moult souvent lassés.
  Quant un peu fui plus assagis,
Estre me couvint plus sougis,
Car on me fist latin aprendre;
Et se je varioie au rendre
Mes liçons, j'estoie batus.
Siques, quant je fui embatus
En cognissance et en cremeur,
Si se changierent moult mi meur.
Nompourquant ensus de mon mestre
Je ne pooie à repos estre,
Car aux enfans me combatoie;
J'ere batus et je batoie.
Lors estoie si desreés
Que souvent mes draps deschirés
Je m'en retournoie en maison;
Là estoie mis à raison

Et batus souvent; mès, sans doubte,
On y perdoit sa painne toute,
Car pour ce jà mains n'en feïsse.
Mès que mes compagnons veïsse
Passer par devant moi la voie,
Escusance, tos je l'avoie
Pour aler ent esbatre o euls.
Trop envis me trouvoie seuls;
Et qui me vosist retenir,
Se ne me peuïst on tenir,
Car lors estoit tels mes voloirs
Que plaisance m'estoit pooirs.
Mès il m'est avenu souvent,
Ce vous ài je bien en couvent,
Selonc ce qu'encor il me samble,
Que voloirs et pooirs ensemble,
Quoique di que tant me valoient,
A mon pourpos souvent falloient.
  Mès je passoie à si grant joie
Celi temps, se Diex me resjoie,
Que tout me venoit à plaisir,
Et le parler et le taisir,
Li alers et li estre quois;
J'avoie le temps à mon quois.
D'un chapelet de violettes,
Pour donner à ces basselettes,
Faisoie à ce dont plus grand compte
Que maintenant dou don d'un conte
Qui me vaudroit vint mars d'argent;
J'avoie le coer lié et gent,
Et mon esperit si legier
Que ne le poroie eslegier.
  En ceste douce noureture
Me nouri Amours et Nature;
Nature me donnoit croissance,

Et Amours, par sa grant puissance,
Me faisoit à tous deduis tendre.
Jà eusse le corps foible et tendre,
Se voloit mon coer partout estre;
Et especialment cil estre
Où a foison de violiers,
De roses et de pyoniers,
Me plaisoient plus en regart
Que nulle riens, se Diex me gart.
Et quant le temps venoit divers
Qui nous est appellés yvers,
Qu'il faisoit let et plouvieus,
Par quoi je ne fuisse anuieus,
A mon quois, pour esbas eslire,
Ne vosisse que romans lire.
Especialment les trettiers
D'amours lisoie volontiers;
Car je concevoie en lisant
Toute chose qui m'iert plaisant.
Et ce, en mon commencement,
Me donna grant avancement
De moi ens es biens d'amours traire;
Car plaisance avoie au retraire
Les fais d'amours, et à l'oïr,
Jà n'en peuïsse je joïr;
Mès plaisance née en jouvent
Encline à ce le coer souvent,
Et li donne la vraie fourme.
Sus laquelle son vivant fourme
En telle fourme me fourma
Amours, et si bien m'enfourma
Qu'il m'est tourné à grant vaillance,
Sans vantise, de ma plaisance;
Car j'ai par ce tel chose empris
Que ne poroie mettre en pris,

Car tant vault la valour qu'ai prise,
Et le tienc de si noble emprise
Que ne le poroie esprisier,
Tant le sceuïsse hault prisier.
Droitement ens ou temps de joie
Que tous coers par droit se resjoie
Qui espoire ou pense à joïr
Dou bien qui le fait resjoïr,
Car lors jolivеté commence,
Dont n'esce pas raisons qu'on mence
D'une merveille, s'elle avient.
Et pour ce que il me souvient
D'une aventure qui m'avint
Quant ma jonece son cours tint
(Onques puis dou coer ne m'issi),
Pour ce compte en voeil faire yci.
Ce fu ou joli mois de may;
Je n'oc doubtance ne esmai,
Quant j'entrai en un gardinet;
Il estoit assés matinet,
Un peu après l'aube crevant;
Nulle riens ne m'aloit grevant,
Mès toute chose me plaisoit,
Pour le joli temps qu'il faisoit
Et estoit apparant dou faire.
Cil oizellon, en leur afaire,
Chantoient si com par estri;
Se liet estoient, n'en estri,
Car oncques mès si matin née
Ne vi si belle matinnée.
Encor estoit tous estelés
Le firmament qui tant est lés;
Mès Lucifer, qui la nuit chace,
Avoit jà entrepris sa chace
Pour la nuit devant soi chacier;

Car Aurora ne l'a pas chier,
Ançois le tint en grant debat;
Et encores, pour son esbat,
Chacier faisoit par Zepherus
Les tenebres de Hesperus;
Et ensi me voeille aïdier Diex,
Se si bel temps vi onques d'ieuls,
Et se, puiscedi ne avant,
Me vint tel pensée au devant
Que là me vint, ne sçai comment.
Je me tenoie en un moment,
Et pensoie au chant des oiseauls,
En regardant les arbriseaus
Dont il y avoit grant foison,
Et estoie sous un buisson
Que nous appellons aube espine,
Qui devant et puis l'aube espine;
Mès la flour est de tel noblece
Que la pointure petit blece;
Nonpourquant un peu me poindi.
Mès m'aventure à bon point di.
Tout ensi que là me seoie
Et que le firmament veoie,
Qui estoit plus clair et plus pur
Que ne soit argent ne azur,
En un penser je me ravi.
Ne sçai comment, mès droit là vi
Trois dames et un jouvencel.
On ne l'appelloit pas Ansel,
Ains Mercurius avoit nom.
Moult est homme de grant renom:
Il se scet bien de tout mesler;
Les enfans aprent à aler,
Et lor donne l'abilité
De parler par soutieveté.

Jupiter si est son droit père,
Et dame Juno est sa mère.
Forment m'en plot la contenance
Et encores plus l'acointance.
Je ne sçai où il m'ot veü,
Mès il m'a trop bien cogneü
Et par mon droit nom me nomma,
Ne onques ne me sournomma;
Et me salua tout d'otel
Qu'on fait prodomme en son hostel.
Je fui liés de son salut prendre,
Et tout pres aussi de lui rendre,
Et puis li dis : « Chiers sires douls,
« Ne vous cognois ; qui estes vous?
« Et ensi vous me cognissiés
« Que dont que nouri m'euïssiés. »
Lors me dist : « Bien te doi cognestre,
« Car puis quatrè ans après ton nestre
« En gouvernance t'ai eü,
« Et si ne m'as pas cogneü.
« Si sui je assés bien renommés,
« Car Mercurius sui nommés ;
« Et ces dames que tu vois là,
« Sont Juno, Venus et Pala ;
« D'armes, d'amours et de richesces
« Sont les souverainnes deesses ;
« Mès ores sont un peu en tensce,
« Car Paris rendi jà sentensce
« Que la pomme d'or devoit estre
« A Venus, que tu vois sus destre.
« A deus dames pas ne souffist
« Le jugement que Paris fist,
« Mès dient que par ignorance
« Et par petite cognissance
« Acorda la pomme à Venus.

« Juno en parle plus que nuls ;
« Car, se à li l'euïst donné,
« Elle avoit jà tout ordonné
« Qu'il euïst eü par puissance
« Des Grigois très belle vengeance ;
« Si fu Paris nices et lours
« Quant il donna la pomme aillours,
« Et pour un peu de vanité
« Perdi proëce et dignité ;
« Mieuls li vausist eü avoir
« Possessions et grant avoir
« Que l'amour de la belle Helainne ;
« Ce ne prise je une lainne.
« Son père, si frère et sa mere
« En furent mort de mort amere,
« Et bien vint mille chevalier
« En fist on en armes taillier,
« Et aussi tamaint millier d'omme ;
« Ce fu une trop male pomme,
« Et pour Troïens chier vendue ;
« Et amours pourement rendue
« Que Venus li guerredonna ;
« Car par ce la guerre donna
« Et une poure confiture
« Par mortele desconfiture
« Aux Troïens, qui li plus monde
« Et li plus preu èrent dou monde.
« Et tu, qu'en dis ? or respons ent. »
— « Ha ! chiers sires », di je, « comment
« Vous sauroi je de ce respondre
« Ne bien la verité expondre ?
« Car je sui de sens ignorans
« Et de peu d'avoir seignourans. »
Et Mercures lors me regarde
Et me dist : « Prens tu dont là garde ?

« Tant en poes tu mieuls dire voir ,
« Car en eage et en avoir
« Sont Malisce , Haïne , Envie ;
« Et pour ce que de jone vie
« Te voi , selonc ce qu'il t'est vis ,
« Je t'en pri , di m'ent ton avis ,
« Et se Paris , qui on fist juge
« De la pomme , rendi bon juge. »
— « Volentiers, puis qu'il vous plaist dire
« Que j'en responde voir , chier sire.
« Quant les dames Paris trouvèrent
« Et son jugement li rouvèrent ,
« Jà savoit Paris de certain
« Qu'à grant avoir ne faudroit grain ,
« Car fils de roïne et de roy
« Ne poet faillir à noble arroi ;
« Et s'il ne donna à Juno
« La pomme , de mains ne l'en lo ;
« Aussi n'i aconta pas là ,
« Ne à la deesse Palla ,
« Car jones et fors se sentoit ,
« Et hardemens en li s'entoit.
« Tout ce ne li pooit tollir
« Pallas , ne son corps afoiblir ;
« Car ce que Diex donne et Nature
« Ne poet tollir nulle avanture.
« Elle l'euïst bien fait plus preus
« Et aux armes plus euvireus
« Qu'il ne fu ; nompourquant , par m'ame ,
« Aux armes ne prist onques blasme.
« Sique je sено que , quant Paris
« Donna la pomme , à tous perils ,
« Aux grans avoirs ne aux fortunes
« N'aconta deus petites prunes.
« Vis li fu il avoit assés

« Avoirs et tresors amassés ,
« Et si estoit en son venir ;
« Si ot un joious souvenir ,
« Tels que jones homs doit avoir
« Liquels tient terre et grant avoir.
« Dont la pomme bien ordonna
« Quant la deesse le donna ;
« Car il s'enamoura d'Elainne ,
« Dont fist sa dame souverainne.
« Dont son jugement à bon tienc
« Et le tenrai , et le maintienc
« Où que je soie ne quel part. »
Mercures lors de moi se part
Et me dist : « Ce moult bien savoie ,
« Tout li amant vont celle voie. »
Atant Mercures me laissa ;
Dont noient ne m'esleeça ,
Car volentiers euïsse esté
Avec lui encor un esté ,
S'estre peuïst ; car mes pourfis
Y fust grans , je m'en tienc pour fis.
Et à ce qu'il s'esvanuï ,
Juno sa mere le sievi
Et Pallas , je ne les vi plus ;
Mes dalés moi remest Venus,
D'Amours la dame et la deesse ;
Vers moi vint et dist : « Beaus fiulz , esse
« Belle chose de bien ouvrer ?
« Tu le poras yci prouver ,
« Car pour ce que bon t'ai veü
« Et que tu as si bien sceü
« A Mercurius bel respondre
« Et sa parole au voir expondre ,
« Tu en auras grant guerredon ,
« Car je te donne yci un don.

« Vis tant que poes d'or en avant,
« Mès tu auras tout ton vivant
« Coer gai, joli et amoureus;
« Tenir t'en dois pour euvoureus;
« De ce te fai je tout seür.
« Tu dois bien amer tel eür;
« Pluisour l'auroient volentiers,
« Mès je n'en donne pas le tiers,
« Non pas le quart, non pas le quint,
« Jà aient cil corps friche et coint.
« Mès quant tu m'as veü en face,
« C'est drois que grant grasce te face;
« Et il te vault trop mieulz avoir
« Plaisance en coer que grant avoir:
« Avoir se pert, et joie dure;
« Regarde se je te sui dure.
« Et encores, pour mieulz parfaire
« Ton don, ta grasce et ton afaire,
« Une vertu en ton coer ente:
« Que dame belle, jone et gente
« Obeïras et cremiras;
« De tout ton coer tu ameras,
« Car amour ne vault nulle rien
« Sans cremour, je le te di bien;
« Et tant t'en plaira l'ordenance
« Et la douce perseverance
« Que de foy, de coer et de sens
« Diras à par toi en ce temps,
« Plus de mille fois la sepmainne,
« Qu'onques tele ne fu Helainne
« Pour qui Paris ot tant de mauls.
« Or regarde se plenté vauls
« Quant je te donne don si noble;
« Il n'a jusque Constantinoble
« Empereour, roy, duc ne conte,

« Tant en doie on faire de conte,
« Qui ne s'en tenist à payés.
« Mès je voeil que tout ce ayés,
« Et que perseverés avant
« En tout ce que j'ai dit devant. »
Et je, qui fui en coer souspris
Et esbahis, à parler pris
Moult simplement et tous doubtieus,
Contre terre clinans mes yeuls;
Ce fu raisons, car jones d'ans
Estoie encor et ignorans,
Et si n'avoie pas apris
A oïr chose de tel pris,
Ne à recevoir tel present
Dont Venus me faisoit present.
Lors levai un petit la face
Et di : « Ma dame, à Dieu or place
« Que servisce vous puisse faire
« Qui me vaille et me puist parfaire,
« Car j'en auroie grant mestier
« Pour ma jonece en bien haucier.
« Mès dittes moi, ains qu'en alliés,
« Puis que tel grasce me bailliés,
« Quel tempore m'arés en garde. »
Et Venus adont me regarde
Et me dit : « Dix ans tous entiers
« Seras mon droit servant rentiers,
« Et en après, sans penser visce,
« Tout ton vivant en mon servisce. »
— « Dame, » di je, « or me laist Diex faire »,
« En coer, en foy et en afaire,
« Chose qui vous soit agreable
« Et à mon jouvent bien veable,
« Car je ne quier ne voeil aler
« Contre vous ne vostre parler;

« Tant en vault la doulce ordenance
« Que grant joie en mon coer avance. »
Là ne respondi point Venus;
De moi parti ; ne le vi plus.
Sous l'aube espine remès seuls ,
Pensans en coer et moult uiseus
Qu'il me pooit estre avenu.
Mès il m'a trop bien souvenu
De la très grant beauté de li ,
Dont tout le corps m'en abelli ;
Et pensai à ce longement
Qu'il m'ert advenu , et comment
Venus m'ot dit , à sa plaisance ,
Mon bien , mon preu et ma vaillance ;
S'est raisons que je le retiegne
Et que dou tout à li me tiegne.
Ossi fai, ne aultre ne voeil ;
Dou tout je m'ordonne à son voeil ,
Car elle m'a amonnesté
Franchise , sens et honnesté.
De moi le lairai convenir ,
Car tous biens m'en poet avenir.
Ensi disoie en mon pourpos,
Et tous seulés là ce pourpos :
« Par ma foi , bien me doi amer ,
« Quant Venus me dagne entamer
« Le coer de sa très grant valour.
« Diex ! comme est fresce sa coulour !
« Maintien joli , corps friche et gent !
« Pas ne le moustre à toute gent ,
« Mès moustré le m'a elle au mains ,
« Et en ses douls parlers humains
« M'est son confort ossi garis
« Com je fuisse li beaus Paris ,
« Né de Troies la grant cité ,

« Si com je vous ai recité ,
« Que d'Elainne elle enamoura.
« En tous ses fais grant amour a ;
« Si les vodrai sievir et croire ,
« Car sa parolle est toute voire ,
« Et mieulz ne me puis avancier ,
« Mon nom ne mon fait exaucier ,
« Que par estre vrais amourous
« Et à lui servir curious. »
Ensi à par moi devisoie
Et à Venus forment visoie ,
Et concevoie sa beauté ,
Sa parolle et sa loyauté ;
Mès de ce qu'elle esvanuïe
Estoit de moi , forment m'anuie.
Trop ert de moi briefment partie ,
Et se ne sçai en quel partie
Elle ert retrette ne tournée.
J'ai , depuis , tamainte journée
Alé aux champs moñ corps esbatre ,
Mès onques ne me poc embatre
A tele heure com lors je fis.
Dont puis tenus m'en sui mains fis
Et ai dit depuis , pluisours fois ,
En champs , en gardins et en bois ,
Pour ce que point ne li veoie ,
Vraiement que songié avoie.
Songes n'est fors que vaine chose ,
Fols est qui verité y pose.
Mès quant j'avoie tout visé ,
Et ce pour songe devisé ,
Et je pensoie au temps present
Dont Venus me faisoit present ,
Je disoie , par saint François ,
Que m'aventure estoit ançois

Averie à voir qu'à mençonge,
Et que pas n'en fesisse songe,
Mès une verité très ferme.
Raison pourquoi? Dedens brief terme
Après ceste mienne aventure,
Si com jones homs s'aventure
Et en pluisours lieus il s'embat,
Par compagnie ou par esbat,
Je m'embati en une place, —
Au dieu d'amours mon trettié place,
Car ma matere yci s'esprime.
Droitement sus l'eure de prime,
S'esbatoit une damoiselle
Au lire un rommant; moi vers elle
M'en vinc et li dis doucement:
« Par son nom ce rommant, comment
« L'apellés vous, ma belle et douce? »
Elle cloï atant la bouche;
Sa main dessus le livre adoise.
Lors respondi, comme courtoise,
Et me dist : « De Cleomadès
« Est appellés; il fu bien fès
« Et dittés amoureusement.
« Vous l'orés, si dirés comment
« Vous plaira dessus vostre avis. »
Je regardai lors son doulc vis,
Sa couleur fresce et ses vers yeulx;
On n'oseroit souhedier mieuls,
Car chevelés avoit plus blons
Qu'uns lins ne soit, tout à point lons;
Et portoit si très belles mains
Que bien s'en passeroit dou mains
La plus friche dame dou monde.
Vrès Diex! com lors ert belle et monde,
De gai maintien et de gent corps!

« Belle », di je adont, « je m'acors
« A ce que je vous oë lire;
« N'est sons d'instrument ne de lire
« Où je prende si grant esbat. »
Et la damoiselle s'embat
En un lieu qui adonnoit rire.
Or ne vous saroi je pas dire
Le doulc mouvement de sa bouche;
Il samble qu'elle n'i atouche,
Tant rit souef et doucement;
Et non mies trop longement,
Mès à point, comme la mieulz née
Dou monde et tout la plus senée
Et bien garnie de doctrine,
Car elle estoit à point estrine
En regart, en parolle, en fait.
Li sens de li grant bien me fait;
Et quant elle ot lit une espasse,
Elle me requist, par sa grasce,
Que je vosisse un petit lire.
Ne l'euïsse osé contredire,
Ne ne vosisse nullement.
Adont lisi tant seulement
Des foeilles, ne sçai, deus ou trois.
Elle l'entendoit bien entrois
Que je lisoie, Diex li mire.
Adont laissames nous le lire
Et entrames en aultres gengles,
Mès ce furent parolles sengles,
Ensi que jones gens s'esbatent
Et qu'en wiseuses il s'embatent
Pour euls deduire et solacier
Et pour le temps aval glacier.
Mès je sçai moult bien qu'à celle heure
Le dieu d'amours me couru seure

Et me trest de la droitte fleche
Dont les plus amoureus il bleche.
Et si conçus la maladie
Par un regard, se Diex m'aïe,
Que la belle et bonne me fist.
Cupido adont se fourfist,
A ce que j'ai de sentement;
Car pas ne trest parellement
A ma dame si comme à moi.
Je l'escuse, et escuser doi,
Ensi c'on doit son seignour faire;
Car sires ne se poet mesfaire
Aucunement vers son servant.
Espoir avoit il jà devant
Trait sa fleche douche et joieuse
Sus ma dame, et fait amoureuse
D'autrui que de moi. Au voir dire,
Ne amettre ne escondire
Ne l'en vodroie nullement;
Mès bien sçai que pareillement
Ne fu com moi la belle trette
Pour quel amour ce dittié trette;
Je m'en sçai bien à quoi tenir.
Or voeil au pourpos revenir
Dont je parloie maintenant.
Il est vrai que tout en riant,
Quant ce vint là au congié prendre,
La belle, où rien n'a que reprendre,
Me dist moult amoureusement :
« Revenés nous, car vraiement
« A vostre lire prenc plaisir. »
— « Je n'en vodroie defallir,
Belle », di je, « pour nulle rien. »
Hé mi! que ce me fist de bien!
Car, quant venus fui à l'ostel,

Je me mis en un penser tel
Qui onques puis ne me falli.
J'oc bien cause qui m'assalli :
La beauté de la belle et bonne
Di je. J'ai esté à Nerbonne,
Chercié la France et Avignon,
Mès je ne donroie un oagnon
De tous les voiages qu'ai fais
Vers cesti. Or sui je parfais,
Ne onques nuls homs ne fu si.
Poroit il jamès estre ensi
Que elle me dagnast amer,
Ne l'en oseroie parler;
Car se je l'en parloie, voir,
Tel chose se poroit mouvoir
Que ses escondis averoie
Par quoi mon esbat perderoie,
Et plus n'iroie en sa maison.
Dont bien y a cause et raison
Que j'en vive et soie en cremour.
Mès tant sont sage et bon si mour
Que moult les doi recommender;
En ses fais n'a riens qu'amender;
Destourbier ne dure esperance
Pour moi n'i voi, fors grant plaisance.
Elle se jue à moi et rit;
Jà m'a elle pryé et dit
Que je me voise esbatre o soi.
En tout ce grant bien je perçoi,
Et s'il y avoit nul contraire,
Que ses yex me vosist retraire
Et que de moi ne fesist compte,
Si sçai je bien, quant mon temps compte,
Que, se pour s'amour je moroie,
Millour fin avoir ne poroie.

En ce penser que je pourpos
Mis lors mon coer et mon pourpos,
Et m'i embati si au vif
Qu'encor en cel esbat je vif
Et y morrai et rendrai ame;
Escrisiés le ensi sur ma lame.
Pas ne mis, saciés, en oubli
La parolle que j'oc de li,
Mès songneusement y alai.
Hé mi! depuis comparé l'ai.
Nompourquant j'ai tout en gré pris,
Tout quanqu'Amours m'en a apris.
Quant premierement vinc vers elle,
Ne l'osoie que nommer « belle »;
Par Dieu, pas ne la sournommoie,
Mès par son droit nom le nommoie,
Car plus belle ne vi ains d'ieus,
Si ai je esté en pluiseurs lieus.
Une fois dalés li estoie,
A je ne sçai quoi m'esbatoie,
Et elle, par sa courtoisie,
Me dist : « Jones homs, je vous prie
« Qu'un rommanc me prestés pour lire.
« Bien veés, ne vous le fault dire,
« Que je m'i esbas volontiers,
« Car lires est un douls mestiers,
« Quiconques le fait par plaisance;
« Ne sçai au jour d'hui ordenance
« Où j'aie mieuls entente et coer. »
Je ne li euïsse à nul foer
Dit dou non, ce devés bien croire,
Mès li dis, par parolle voire :
« Certes, belle, je le ferai
« Et d'un livre vous pourverai
« Où vous prenderés grans solas. »

Tout en riant me dist : « Hélas !
« Je le vodroie jà tenir. »
Congié pris sans plus d'abstenir
Et m'en retournai en maison.
Cupido , qui de son tison
Tout enarsé m'avoit feru ,
M'a presentement secouru :
Ce fu d'une pensée douce ;
Errant me cheï en la bouche ,
Et en la souvenance aussi.
Dont , pour lors , trop bien me cheï
Que dou « Baillieu d'amours » avoie
Le livre. Tantos li envoie
Au plus bellement que je poc.
Or vous dirai quel pourpos oc.
Avant ce que li envoiai ,
En un penser je m'avoiai ,
Et dis à par moi : « Tu vois bien
« Que celle qui tant a de bien
« N'ose requerir de s'amour ,
« Et vifs de ce en grant cremour ;
« Car tant doubte son escondire ,
« Que pour ce ne li ose dire.
« Dont ferai je une chose gente
« Que j'escrirai toute m'entente
« En une lettre , et le lairai
« Ou livre, ouquel je l'enclorai ;
« Elle le trouvera sans doubte. »
A ce pourpos mis errant doubte
Et dis : « Il poroit moult bien estre
« Qu'en aultres mains venroit la lettre ;
« Et je ne vodroie à nul foer
« Qu'on adevinast sus mon coer.
« Espoir tels ou tele l'aroit
« Qui trop fort grever m'i poroit ;

« Si vault mieulz que je me deporte
« Qu'on m'i vée voie ne porte.
« Mès el moult bien faire porai,
« Dont encor nouvelles orai
« .Sans peril et sans prejudisce.
« N'est nuls ne nulle qui mal disce
« D'une chançon, se on le troeve
« En un romant qu'on clot et oevre.
« Met y donc une chançonnette,
« S'en vaudra mieulz ta besongnette,
« Car aultre chose ne requiert
« A present le cas, ne ne quiert.
« Il te couvient dissimuler
« Soit en venir, soit en aler,
« Soit ou en parler ou en taire;
« D'aultre chose n'as tu que faire. »
Ensi en moi me debatoie,
Mès noient ne m'i esbatoie,
Car amours et cremour ensamble
Me faisoient tamaint example
Pour moi mieulz en avis fourmer
Et pour mon corage enfourmer.
Toutes fois à ce m'assenti;
Et bonne amour le consenti,
Que une ballade nouvelle,
Que j'avoie plaisant et belle
Fette de nouvel sentement,
Escrisi tout presentement;
Au plaisir d'amour qui me mainne
Fait l'avoie en celle sepmainne.
Or lisiés et vous verrez ù
Et comment elle fette fu.

Ballade.

A très plaisant et jolie
Lie mon coer et renc pris.
Pris m'en croist sans villounie.
Ounie est en bien de pris;
Pris me renc en la prison
La belle que tant prise on
  A ceste merancolie
Colie mon coer tout dis.
Dis en fai, car je mendie;
Die qui voet : c'est pourfis;
Fis sui qu'aim sans mesprison
La belle que tant prise on.
    Dame l'appelle et amie;
Mie ne le fai envis.
Vis m'est que l'aim sans envie;
Vie m'en croist et avis;
Vis me renc pour le prison
La belle que tant prise on.

—

En une cedule petite
Fu la balade bien escripte,
Et puis ens ou rommanc le mis,
Et à celle je le tramis
Qui moult liement le reçut,
Et qui tout, ou de près, le lut.
Quant elle le me renvoia,
Grandement m'en remercia.
Je reçus son bon gré tous liés;
Et si fui moult tost consilliés
De regarder se ou rommanc
Est la balade que demanc.
Mès tout ensi, ne plus ne mains,
Que je li oc mis à mes mains,

Le trouvai, sans avoir eschange.
« Ha ! » di je, « veci chose estrange !
« La balade a laissié la belle
« Ou lieu où le mis au main ; s'elle
« L'euïst un petit regardée,
« Moult fust bien la besongne alée.
« Se tenu l'euïst, ne poet estre
« Que retourné n'euïst la lettre.
« Or il me couvient ce souffrir
« Et mon coer à martire offrir,
« Tant est belle, plaisans et douce
« De corps, de mains, d'yeulz et de bouche,
« Que mieuls m'en vault la penitence
« Que de nulle aultre l'acointance. »
D'amours ce premerain assai
En très grant pensement passai.
Mès jonece voir me portoit
Et amours aussi m'enortoit
Que je perseverasse avant.
Souvent me mettoie au devant
De elle ; car quant le veoie
Tout le jour plus liés m'en trouvoie.
Or avint q'un après-disner
En un gardin alai juer,
Où ot esbatemens pluisours
De roses, de lys et de flours,
Et d'aultres esbas mainte chose ;
Et là une vermeille rose
Coeillai sus un moult vert rosier ;
Et puis m'en vinc, sans point noisier,
Tout liement devant l'ostel
De ma dame. J'oc l'eür tel
Que d'aventure l'i trouvai.
A li vinc, et se li rouvai
Que par amours le vosist prendre.

Elle respondi, sans attendre,
Sus le point dou non recevoir,
Et me dist, par moult grant sçavoir
Et par parlers douls et humains :
« Laissiés le, elle est en bonnes mains. »
Et je li dis : « Prendés le, dame,
« Car en millours ira, par m'ame ».
Et elle doucement le prist,
Et en parlant un peu sousrist.
Ce me fist grant joie et grant bien,
Quant je vi le bon plaisir sien.
Congié pris et de là parti ;
Mès au depart moult me parti
Grandement de son doulc espart.
Je m'en retournai celle part
Où la rose coeillie avoie,
Car plus bel lieu je ne savoie
D'esbatemens ne de gardins.
Là estoie soirs et matins,
Et moult souvent trestout le jour ;
Tant m'i plaisoient li sejour
Que je ne vosisse aillours estre.
Et quant revenus fui en l'estre,
Par dessous le rosier m'assis
Où de roses ot plus de sis
Et droit là fis un virelay
Tout otel que droit ci mis l'ay.

Virelay.

Coer qui reçoit en bon gré
Ce que le temps li envoie
En bien, en plaisance, en joie,
Son eage use en santé ;
Partout dire l'oseroie.

Comment qu'en la douce vie
D'amours les pluisours bien sont
Navré d'une maladie
Et ne scevent pas qu'il ont,
Mès leur coers de ce secré
Cognoist bien la droite voie.
Hé mi ! vrais Diex ! se j'avoie
Un seul petit de clarté,
Trop plus liement diroie :
Coers qui reçoit en bon gré, *etc.*
Plus plaisant ne plus jolie
N'a je croi en tout le mont
Que ma dame, qui me lie
Le coer ; mès en larmes font,
Car, quant j'ai à tout pensé,
Ne sçai se li oseroie
Dire que ma vie est soie ;
Et s'elle n'en a pité,
N'est drois que plus dire doie :
Coers qui reçoit en bon gré, *etc.*

—

Le virelay fis en otant
D'espasse qu'on l'iroit notant,
Et puis si me parti d'illuec.
A mon departement, avuec
Moi estoient en contenance
Douls pensers, espoirs et plaisance,
Et grant compagnie me tindrent ;
Noef ou dis jours avec moi vindrent.
Et si m'avint un peu après
Qu'en un hostel, joindant moult près
De cesti où demoroit celle
Qui tant estoit plaisans et belle,
Nous cinq ou nous sis d'un eage
Y venimes de lié corage

Et mangames dou fruit nouvel
En solas et en grant revel.
Là estoit ma dame avec nous,
Dont le contenemens fu douls,
Mès ne li osai samblant faire
Dont on peuïst penser estraire.
De là partesimes ensi.
Moi, toujours attendans merci,
Changoie souvent maint pourpos
Et disoie : « Se tu n'es os
« De li remoustrer ton corage,
« Je ne te tenrai pas à sage;
« Ce n'est pas vie d'ensi vivre.
« En ceste amour ton coer s'enivre,
« Et puis aultre chose n'en as
« Fors les regars et les esbas.
« Vrès Diex! disoi je, c'est assés.
« Se cils bons temps m'estoit passés,
« Je ne sauroie où refuïr;
« J'aim mieuls joiousement languir
« Que de faire chose ne dire
« Dont je soie occis à martire. »
Ensi passoie la saison,
Tout par amours et par raison.
Raisons voloit que je souffrisse
Et amours que mon coer offrisse,
Et que remoustrasse à la belle
Comment je vivoie pour elle,
Et que tout ce que je faisoie
Ce n'estoit que pour l'amour soie.
« C'est bon », di je, « que je li die,
« Et bellement merci li prie ».
Di je : « Volentiers li dirai
« Si tretos que le lieu aurai »;
Sur ce ordonnai mon penser.

Une fois presins à danser ;
Là estions plus de nous doi ;
Je le tenoie par le doi,
Car elle me menoit devant.
Mès tout bellement en sievant,
Entrues que le doi li tenoie,
Tout quoiement li estraindoie ;
Et ce si grant bien me faisoit,
Et telement il me plaisoit
Que je ne le sauroie expondre.
S'elle chantoit, de li respondre
Moult tost estoie appareilliés.
Hé mi ! com lors estoie liés !
Puis nous asseïns sus un sige,
Et là tout bellement li di je,
Ensi que par parolle emblant :
« Certes, belle, vo doulc semblant,
« Vo gent maintien, vo corps legai
« Me font avoir le bien que j'ai,
« Je ne le vous puis plus celer.
« Se temps avoie dou parler,
« Et que ci fuissiemes nous doi,
« Je le vous diroie, par foi. »
Et elle un petit me regarde,
Ensi qu'on ne s'en presist garde,
Et me dist seulement : « Feriés ?
« Esse à bon sens que me voudriés
« Amer ? » Et à ces cops se lieve
Et dist : « Dansons ; pas ne me grieve
« Li esbatemens de la danse. »
Lors entrames en l'ordenansce
De danser une longe espasse.
Il n'est esbanois qui ne passe :
De cesti là nous partesins
Et de son bel ostel issins ;

Mès au partement congié pris
A la belle et bonne de pris,
Qui le me donna liement.
Ne le sceuïst faire aultrement,
Car elle a si très lie chiere
Qu'on l'en doit bien tenir pour chiere.
Tout ensi passoie le temps:
Une heure je venoie à temps
De li veoir, et l'autre non.
La belle et bonne de renom
M'avoit le coer saisi si fort
Que point n'avoie de confort
Le jour, se veü ne l'avoie.
Et quant à la fois je savoie
Qu'en aucun lieu aloit esbatre,
Pas n'i fausisse de l'embatre,
Mès que sa paix veoir y peusse,
Jà aultrement alé n'i eusse.
Or entrai en merancolie
De ce qu'elle estoit ossi lie
Aux aultres gens qu'elle ert à moi;
Et je, qui de fin coer l'amoi,
En disoie souvent : « Hé mi!
« Celle a fait un nouvel ami.
« Elle jue et rit à cascun;
« Si regard sont trop de commun. »
Ensi disoie moult pensieus,
Et souvent d'uns moult piteus yeus
Le regardoie. En ce regard
Looie moult, se Diex me gard,
Sa bonté, sa beauté, ses fais,
Et disoie : « S'un pesant fais
« M'a amours envoyé pour elle,
« Ne m'en chaut; pour tele pucelle
« Deveroit on mort recevoir;

« Mès qu'elle sceuïst bien de voir
« Que mors je fuisse en son servisse,
« Ne le tenroie pas pour visce. »
Qui est en pensée nouvelle,
Peu de chose le renouvelle.
Souvent pensoie sus et jus ;
Et à la fois à aucuns jus
Aux quels s'esbatent jone gent,
Juoie de coer lié et gent,
Mès que ma dame y fust pour voir,
Ou qu'elle m'i peuïst veoir;
Et pour très petite ocquoison
Passoie devant sa maison
Et jettoie mes yex vers elle;
Et quant il plaisoit à la belle
Que de li un regart euïsse,
Tout erramment en coer sceuïsse
S'il estoit amoureus ou non.
Tels demande souvent grant don
Auquel pas on ne li otrie
Sitos qu'il vodra quant il prie;
Je m'en sçai bien à quoi tenir.
Il m'a convenu soustenir
Moult de grief, dont petit don ai.
En ce temps que mon coer donnai,
Sans departir, tout à ma dame,
Par amours qui les coers entame,
Une heure si très liés estoie
Qu'à toute chose m'esbatoie,
Et une aultre si très pensieus
Qu'en terre clinoie mes yeuls,
Et ne faisoie de riens compte
S'il ne me portoit blasme ou honte.
Je m'avisai à très grant painne
Que ma dame très souverainne

Ses venirs et alers avoit
A une femme qui savoit
De ses secrés une partie;
Je me très vers celle partie,
Car aillours ne m'osaisse traire
Pour ma necessité retraire.
Ensi di, quant je fui venus :
« Damoiselle, nulle ne nuls,
« Fors vous, ne me poet conseillier,
« Se vous y voliés travillier.
« Et vé me ci, vo valeston,
« Pour entrer en un baneston
« Se le me commandiés en l'eure. »
Et celle, qui me volt sequeure,
Me respondi tout erramment :
« Or me dittes hardiement
« Tout ce que il vous plaist à dire;
« Et, foi que doi à nostre Sire,
« Là metterai, à mon pooir,
« Conseil et confort, tout pour voir. »
— « Ahi! » di-je, « vostre merci!
« En verité dou tout muir ci
« Pour celle (nommer li alai);
« Voirs est qu'un petit l'en parlai
« L'autre fois, mès depuis sans doubte,
« Si com elle euïst de moi doubte,
« Elle ne se met plus en voie
« De parler à moi, ains m'envoie
« De regars amoureus trop mains
« Qu'elle ne soloit faire. Au mains,
« Ensi que dire li porés,
« Et sus ce sa response orés,
« Que point dure chiere ne face;
« Car je, qui prie à avoir grasce
« Et merci, quant il li plaira,

« En tel dangier mon coer mis a
« Que sus le point dou desconfire,
« Ensi que vous li porés dire. »
  Ceste, qui ot pité de moi,
Me respondi : « En bonne foi
« Je vous dirai que vous ferés.
« En une chançon escrirés
« Une grant part de vostre entente,
« Et je vous di que, sans attente
« — De l'envoyer ne vous couviegne,
« Ensi c'on ne scet dont ce viegne —,
« Elle l'ara et le lira,
« Et aucune chose en dira;
« Puis li dirai que fait l'avés
« Pour s'amour, au mieulz que savés. »
Di je : « Bien oïl, damoiselle,
« N'ai oï parolle si belle;
« Et je le ferai tout errant. »
  Adont, de coer lié et joiant,
Une balade maçonnai
Où nulle riens ne mençongnai.

Balade.

  Très plaisans et très honnourée,
En qui tout grant bien sont compris,
Mon coer, m'amour et ma pensée
Avés par vos douls regars pris ;
Or vous suppli, dame de pris,
Que vous me voeilliés faire otri
Dou gracieus don de merci.
  Je n'ai, toute jour ajournée
Ne toute nuit, nul aultre avis
Que de moi loyalment amée
Soyés; ensi serés tout dis.
Et s'envers vous sui trop petis,

Pour Dieu, que ne m'ayés bani
Dou gracieus don de merci!
Loyautés doit estre comptée
En fais, en oevres et en dis.
Or vous plaise d'estre enfourmée
De moi, car vos servans m'escris;
Et se j'ai en ce riens mespris,
Pardonnés le moi, car je pri
Dou gracieus don de merci.

—

La damoiselle alai baillier
La balade escripte en papier;
Et ceste, qui Jhesus honneure,
Le garda bien, tant que vint l'eure
Que ma dame et elle à seulet
Estoient, ensi qu'on se met.
Adont la damoiselle sage —
Qui d'amours savoit bien l'usage,
Car batue en avoit esté
Plus d'un yver et d'un esté —
Li dist par trop belle raison :
« J'ai ci escript une chançon;
« Par amours voeillés le moi lire. »
Et ma dame prist lors à rire,
Qui tost pensa dont ce venoit,
Et dist : « Ça! » Quant elle le voit,
Souef en basset le lisi;
De sa bouche riens el n'issi
Fors tant, par maniere de glose :
« Ce qu'il demande, c'est grant chose! »
Onques riens el n'en pot avoir;
Ce me compta elle pour voir.
Or fui je forment couroucié
Deus jours ou trois; tous embronciés
Et le chaperon sur les yeux

Me tenoie trop fort pensieus,
Et à la fois me repentoie,
Pour tant que grant dolour sentoie,
Quant je l'avoie veû oncques;
C'est ma destruction. Adonques
Reprendoie tost ce parler,
Ne le laissoie avant aler
Et disoie : « Par Saint Denis!
« Se pour l'amour de li finis,
« Le corps en terre et à Dieu l'ame,
« Je ne puis avoir millour lame.
« Aussi fist jadis Leander
« Pour Hero, fille à Jupiter,
« Et Acilles, qui preus regna,
« Pour la belle Polixena,
« Et Acteon li damoiseaus.
« Se je suis comptés avec ceauls
« Qui sont pour loyalment amer
« Mort ou peri dedans la mer,
« Je le tendrai à grant victore
« Et le me compterai à glore. »
En cel estat que je vous di,
Si com j'ai sentu puissedi,
Estoie lors appareilliés
D'estre une heure ireus, l'autre liés.
Mès quant amours venoit en place
Et le souvenir de la face
Ma dame, simple et gracieuse,
Et sa contenance amoureuse,
Toute dolour mettoie arriere,
J'en avoie bonne maniere.
Avec les amoureuses gens
Estoie hétiés, liés et gens,
Et devisoie à faire festes
Et tous esbatemens honnestes :

Chanter, danser, caroler, rire,
Bons mos oïr, parler et dire.
Et quant je pooie veoir
Ma dame, ce fust main ou soir,
A par moi disoie : « Vé là
« Celle qui si bel m'aparla
« Quant je parlai à li premiers.
« Son corps n'est mies coustumiers
« Fors que d'onnour et de bien faire;
« Cascuns prise son bel afaire,
« Son maintien, son estre et son sens;
« Pour ce dou tout à li m'assens. »
Par heure je me confortoie
A par moi et me deportoie;
Et à la fois venoit une heure
Que me venoient courir seure
Les mauls d'amours en abandon.
J'en avoie si grant randon
Que j'estoie plus dolereus
Que ne soit un corps collereus.
Mès trop grant confort me portoit
La damoiselle, qui estoit
Assés secrée de ma dame;
Onques mès ne vi millour fame,
A l'ame li voeille Diex rendre!
Pluiseurs fois m'a fait elle entendre
Grans confors dont il n'estoit riens.
Je prise moult bien tels moyens
De sçavoir de necessité
Ouvrer et faire auctorité
Quoi qu'on y voie le contraire;
Mès amours ont moult bien à faire
Qu'on soit à la fois resjoï,
Et, soit gengle ou voir, conjoï;
Aultrement les coers amourous

Seroient trop fort doulerous;
Et j'estoie lors en tel point
Que sus l'estat et sus le point
Auques près sus le marvoyer,
Et pour moi en bien ravoyer
Et pour estaindre l'estincelle,
Je venoie à la damoiselle,
Qui auques mes secrés savoit
Et qui de moi pité avoit,
Pour ce que tant de mauls portoie;
En li comptant me deportoie,
Et alegoie la dolour
Qui m'apallissoit la coulour.
Or avint qu'une fois li dis:
« Damoiselle, peu me tienc fis
« De l'amour celle que tant aime,
« Que ma très souverainne claimme,
« Car je n'en puis avoir raison
« Dedens ne dehors sa maison,
« Ne aler vers li plus je n'ose;
« Dont c'est une trop fiere chose,
« Car vous savés de quel pointure
« Je sui poins par tele aventure
« Qui soudainnement me poindi;
« Et se n'ai nul confort de li.
« Encore voi je à sa maniere
« Qu'elle me moustre crue chiere.
« Je saroie trop volentiers
« Pourquoi c'est, et, se m'est mestiers,
« Si aurai avis, se je puis,
« Sus mes mauls et sus mes anuis. »
Et celle lors me respondi
Tout bas, et me dist: « Je vous di,
« Il vous fault changier vo corage,
« On parle de son mariage. »

— « De son mariage! » — « Par Dieu,
« Voire », dist ceste, « et s'est en lieu
« Qui est bien tailliés de venir. »
Or ai je bien le souvenir
Comment je fui appareilliés.
Se j'avoie esté petit liés
En devant, encore le fui
Cent fois plus, et en grant anui.
Doubte et cremour si m'assalirent,
Qui le viaire m'apallirent,
Les yex et la bouche et la face;
N'est contenance que je face
Fors que de desconforté homme.
Adont infortunés me nomme,
Et me part sans nul congié prendre;
Et tous seulés, sans plus attendre,
En une chambre m'encloï.
Je ne sçay se nuls homs m'oï,
Mès je fis là des beaus regrés,
Ensi com loyal amant vrés,
Plain de jalousie et de painne,
Et qui amours à son gré mainne.
Ensi à par moi je m'arguë:
« Haro! » di je, « je l'ai perdue!
« Pourquoi l'aim ne onques l'amai?
« Or sui je entrés en grant esmai.
« Que ferai s'elle se marie?
« Foi que doi à Sainte Marie,
« J'ociroie son mari ains
« Que il mesist sus li les mains.
« Auroi je tort quant la plus belle
« Et qui de mon coer dame est elle,
« Lairoie aller? Par tel fortune
« N'ai à morir d'une mort q'une.
« Vé le ci; elle sera preste,

« Fortune pour moi le m'apreste ,
« Puisqu'on voelt ceste marier
« A qui mon coer se voelt tirer;
« Je ne le poroie souffrir. »
Lors m'alai si dou tout offrir
A anois . à merancolies ,
Et à toutes aultres folies ,
Que j'en fui en peril de perdre.
Les fievres m'alèrent aherdre;
Je m'alai acoucier au lit ,
Où je n'oc gaires de delit;
Et fuisse mors dedens briefs jours ,
Se ne m'euïst donné secours
La damoiselle qui là vint.
Le chief me mania et tint ,
Bien senti qu'en peril estoie.
Adont me dist , la merci soie ,
Pour moi aidier, si bons consauls
Qu'un petit cessa mes travaus.
Mès depuis trois mois tous entiers
Fui je à la fievre tous rentiers;
Et adont en la maladie ,
C'est bien raisons que je le die ,
Fis je une balade nouvelle.
Au desespoir d'amours fu celle ;
Je ne sçai s'elle vous plaira ,
Mès tele est qui bien le lira.

Balade.

Pluiseur amant vivent bien en espoir
D'avoir merci et d'estre encòre amé ,
Mès ma vie est tournée en desespoir ,
Car on m'a jà tant de fois refusé ,
Tant eslongié , tant moustré de samblans
Durs et crueuls , et contre moi nuisans ,

Que je n'ai fors painne, mauls et dolours.
Je finerai ensi que fist Tristrans,
Car je morrai pour amer par amours.

Las! que briefment puisse la mort avoir!
Plus le desir assés que ma santé;
Car ma dame, qui tant a de savoir,
No voelt avoir ne merci ne pité
De moi, qui sui son cremetous servans;
Ains me refuse et grieve et nuist tous tamps.
Se m'en fault dire, et par nuit et par jours:
Je finerai, *etc.*

Et si scet bien, ensi com je l'espoir,
Com longement j'ai jà pour li porté
Taint le viaire et pale et mat et noir;
Mès point n'i vise, on le m'a bien compté,
Ains est tout dis en ses pourpos manans.
Et quant je sui bien à tout ce pensans,
Dire m'en fault en cris, en plains, en plours:
Je finerai, *etc.*

—

Chief enclin et moi moult malade,
Ordonnai je ceste balade,
Et quant je poc, je l'escrisi;
Bien me plot quant je le lisi.
Nompourquant pas n'en fu estainte
La maladie qui destainte
M'avoit la coulour et la face.

Or est drois que memore face
Comment vivoie nuit et jour.
Sans avoir gaires de sejour,
Je me tournoie et retournoie,
Et en tournant tels m'atournoie
Que je ne vous saroie dire
De cent parts le mendre martire
Que j'avoie lors à porter.

Mès pour moi un peu conforter
J'en laissoie bien convenir
D'amours le très doulc souvenir;
Et ce grandement me valli.
Mès toutes fois il me falli
Estre trois mois trestous entiers
A la fievre certains rentiers;
Et homs qui vit en tel meschief
A par droit dolerous le chief.
Je l'avoie lors si endoivle,
Et le coer si mat et si foible,
Qu'à painnes pooie parler
Ne moi soustenir ne aler;
Et la calour si m'ataingnoit
Et si très fort me destragnoit
Que je n'avoie aultre desir
Que tout dis boire et moi jesir;
Mès deffendu on le m'avoit.
Uns medecins, qui bien sçavoit
Quel maladie avoit el corps,
Pour moi traire de calour hors,
Avoit à mes gardes bien dit
Qu'on ne laissast entours mon lit
Nul buvrage ne pot ne voire,
Car trop contraire m'estoit boire,
Et on m'en garda bien aussi.
Dont une fois m'avint ensi
Que j'avoie calours si grans
Que de riens je n'estoie engrans
Fors de tant que beü euïsse;
Et me sambloit, se je peuïsse
Boire, que j'estoie garis.
Adont di jou tous esgaris:
« Ha! pour Dieu! qu'on me donne à boire,
« Ou je muir! » On ne m'en volt croire,

Ains mes gardes se teurent quoi ;
Et je, par grant desir dis : « Quoi !
« Me laira on de soif morir » !
En cele ardour, en ce desir,
M'ala souvenir de ma dame ;
Lors m'alai acoisier, par m'ame,
Et pris fort à penser nient mains,
Sus mon orillier mis mes mains.
En ceste ardour qui me tenoit
Mains pensers devant me venoit ;
Là ordonnai une complainte
D'amours, dont en veci la plainte.

La complainte de l'amant.

A boire ! à boire ! le coer m'art.
Car ferus est d'un ardant dart ;
Pour ce desire tempre et tart
Boire à foison,
Car la flame partout s'espart.
Jà est bruïs plus que d'un quart,
Et se n'i sçai voie ne art
De garison,
Ne medecine, ne puison,
Car touchiés est dou droit tison
Dont Cupido, une saison,
Se Diex me gart,
Feru Phebus en l'oquison
De Dane à la clere façon.
Or ai juste comparaison

Pris pour ma part.
Dane ce fu une pucelle
(De Diane estoit damoiselle),
Que Phebus enama ; mès celle
Point ne l'amoit,

De quoi Phebus, pour l'amour d'elle,
Reçut mainte dure estincelle,
Vive et ardant, sous la mamelle;
Et à bon droit,
Car pour s'amour si pris estoit
Qu'il le prioit et requeroit;
Mès celle tout dis le fuioit.
Ensi la belle
Que mon coer crient, sert, aime et croit,
Me tient en ce meïsme endroit;
Com plus li prie, et mains reçoit
De ma querelle.

Au mains se j'en avoie otant
Que Phebus ot en son vivant,
J'en viveroie plus joiant
Que je ne face.
Comment qu'il n'en ot pas trop grant
Deduit au coer, mès nompourquant
Les diex, qui le virent amant,
Li firent grasce,
Et encores il s'en solace,
Et se l'acole et se l'embrace,
Mès veoir ne le poet en face,
Ne son semblant;
Et se poursieut tousjours la trace
De sa très amourouse chace;
Mès Dane au coer ne li pourchace
Joie noiant.

Or vous dirai raison pourquoi
Phebus cheï en tel anoi.
Il y ot bien cause, je croi;
Veci comment :
Un jour ert en son esbanoi

Cupido, d'amours dieu et roy.
Avint que Phebus vint sus soi
Soudainnement,
Et li dist orguillousement :
« L'arc de quoy tu très rent moi, rent,
« Et la fleche tout ensement,
Car envers moi
« Tu ne scès traire de noient,
« J'ai occis Python le serpent,
« Qui de longour ot un arpent;
« C'est trop pour toi. »

Et Cupido, qui fu plains d'ire,
Li prist, tout en pensant, à dire :
« Voire ! Phebus, Phebus, beau sire,
« Estes vous tels
« Que mon arc et la droite vire
« Dont je m'esbas et dont je tire
« Me volés ores contredire,
« Et vous vantés
» Que mieulz de moi trayés assés ?
« Je ne suis mies si lassés;
« Car ains que li ans soit passés,
« Pour vo mesdire
« Contre moi ne vous garirés;
« Car ma fleche si sentirés
« Que mieuls trai que vous, ce dirés;
« Doit il souffire ? »

Bien li tint ce qu'il li promist,
Si com Ovides le descrist;
Car en brief termine il s'assist
Dessus le mont
Que de Supernascus on dist.
Son arc et ses deus fleches prist;

L'amourouse ou coer Phebus mist
Si très parfont
Que là où li vrai amant l'ont;
Ce fu pour Dane, qui adont
Estoit la plus belle dou mont.
Ensi l'esprist.
L'aultre fleche, dou cop secont,
Traist à Dane. Trop loing se vont
Ces deus cops, car contraire sont
Et plain d'estrit.

Li une fleche est amourouse
Et li aultre si haïnouse
Que plus ne poet. De la plommouse
Fu lors attainte
Dane la simple et graciouse.
Pour ce se tenoit orguillouse
Contre Phebus et peu pitouse
D'oïr sa plainte.
Nompourquant proyere tamainte,
Maint souspir et mainte complainte
Fist Phebus, qui vie en ot tainte
Très doulerouse;
Dont la face avoit pale et tainte.
Souvent disoit à vois destainte :
« Dane, pourquoi m'es tu si fainte
« Ne si nuisouse,

« Quant tu ne me dagnes amer?
« Si n'a deçà ne delà mer,
« Dame qui on deuïst blasmer
« Pour moi chierir.
« Je ne le di pas pour vanter ;
« Mès pour ce que d'amour sans per

« Je t'aim, et si ne puis trouver
« Ne en toi vir
« Grasce qui me puist resjoïr.
« Ne tu ne me daignes oïr,
« Mès eslongier et defuïr,
« Et moi donner
« Aperte cause de morir;
« Car longement ne puis souffrir
« La vie où il m'estoet languir,
« Et c'est tout cler. »

Ensi faisoit Phebus ses plains,
D'amours et de dolours tous plains;
Mès Dane n'acontoit deus pains
A ses anois,
Ains s'esbatoit pour ce nient mains
Que Phebus fust pour li destrains.
Avint qu'un jour chaçoit aux dains;
Dont celle fois
Regarde et voit Dane ens el bois.
Vers li s'en vint, et com courtois
Se le salue, ce fu drois,
Et joint ses mains;
Et quant Dane en oï la vois,
Elle ne dist pas : « Je m'en vois »,
Mès tantos s'en fuï en vois,
Quanque pot ains,

Parmi le bois tout le grant cours.
Moult li sembloit li termes cours
Qu'avoir peuïst aucuns secours
De la deesse
Dyane, à qui elle tous jours
Prioit et faisoit ses clamours;

Et li disoit : « Tous mes retours ,
« Dame et maistresse ,
« Sont en vous. Dont, par vo noblece,
« Ne consentés que jà me blece
« Phebus , car je en suis en esce.
« Trop m'est entours;
« Et se je fui, tout pour lui esce,
« Car onques d'amer n'oc la tece.,
« Ne onques ne senti la flece
« Au dieu d'amours. »

En fuiant disoit Dane ensi.
Et tant ala qu'elle a fuï
Sus les ombres de Peneï ;
Là s'aresta,
Car sa force moult afoibli ;
Et Phebus de priès le sievi.
Quant Dane le vit dalés li,
Si s'escria
Et dist : « Dame, que m'avenra ?
« Se ne m'aidiés, trop mal m'ira
« Car Phebus de moi joïra. »
Sa vois oï
Dyane qui forment l'ama :
Aidier le volt. Adont droit là
En un lorier le transmua
Vert et joli.

Or est Dane en lorier muée,
Et Phebus, à cui pas n'agrée,
Ne s'en poet trop en sa pensée
Esmervillier.
En estant jette sa visée
Que celle qu'il a tant amée
Que dame et amie clamée,
Est un lorier ;

Pas ne le voelt pour ce laissier,
Mès le va doucement baisier
Et acoler et embracier,
Et dist : « Riens née
« Ne me puet au coer tant aidier
« Que toi honnourer et prisier,
« Douls arbres, car Dane och moult chier,
« Qui m'est emblée.

« Dyane en lorier le m'a mis.
« Et pour ce que je ses amis
« Sui et voeil demorer tout dis,
« Un don li donne :
« Qu'en tous temps iert vers et jolis,
« Et tout roi qui conquerront pris
« D'onneur et d'armes, tant le pris,
« Une couronne
« Aront de lorier belle et bonne,
« Et le portera la personne
« Qui victore aura ; je l'ordonne,
« En tous pays
« Souef flairra et foeille et gonne »
Ensi ala com je vous sonne,
Si com Ovides l'araisonne
En ses escris.

Pour revenir au droit propos
De mon plaint de quoi je propos,
Di que Phebus en grant repos
Vint de sa dame,
Quant elle fut muée en bos ;
Raison pourquoi dirai tantos :
El n'en avoit que crueuls mos.
Qu'est de la fame
Qui le coer d'un amant entame

Et puis n'en voelt oïr esclame
Ne recevoir en pité larme
Que li devos
Die ne fait, ançois l'enflame?
Trop mieulz vaudroit celi, par m'ame,
Estre pelerine à Saint Jame
Qu'en tel compos.

Pleuïst ore au roy de lassus
Que ma dame, qui de refus
S'esbat à moi et fait ses jus,
Fust devenue
Un beau lorier vert et foellus;
Au mains je ne seroie plus
En doubte de moi traire ensus
De sa veüe.
Mès ce qu'elle se rit et jue
A moi donner response nue,
Ce me taint la coulour et mue;
S'est mes argus,
S'en un lorier estoit vestue,
Ma dolour auroit grand ajue
Car elle seroit secourue.
Delà Phebus,

N'ama Pymalion l'image
De quoi il fist taille et ouvrage?
Et Candasse, qui tant fu sage,
De pourtretture
Fist ouvrer le droit personnage
D'Alixandre, corps et visage,
Et enama de bon corage
Celle painture.
J'en sçai mainte belle figure.
Se ma dame, qui tant m'est dure,

Est aussi muée en verdure,
N'i voi damage
Dont je fesisse trop grant cure.
Mès, quant je vise à l'aventure,
J'ai dit, au regarder droiture,
Un grand oultrage,

Quant j'ai ma dame souverainne
Soushedié, par pensée vainne,
Que sa façon doulce et humainne
Et son gent corps
Fustmués en fourme villainne;
De la merveille je me sainne
Comment j'oc onques sanc en vainne
De penser lors
Si grant oultrage. Ahors, ahors!
Certes je ferai tirer hors
Le sanc de moi, qui s'est amors
Et mis en painne
A moi donner tous desconfors.
Se ma dame ooit telz recors,
Mieulz me vauroit à estre mors
Qu'en leur demainne.

Mès qui m'a fait tels souhès faire?
Il ne me sont pas necessaire,
Car de petit me poet on traire
En grand peril.
Trop me voelt estre secretaire
Fortune, qui à tous voelt plaire;
Se j'ai mesdit, je m'en voeil taire;
De li vient il.
Trop sont ses las fors et soubtil,
Prendre me voelt, je croi, au bril;
Elle m'a mis en grant peril

De moi deffaire,
Mès quoi qu'elle me tiegne vil,
Ma dame a le coer si gentil
Que jà ne m'en vodra nennil
Chose contraire.

Aussi j'escuse le coer mien,
Qu'onques n'i pensai mal engien.
Amours le scet, qui cognoist bien
Ce que je pense,
Comment j'aimme sus toute rien
Ma dame, car c'est tout mon bien,
Mon souverain dieu terriien;
Tant qu'en loquensce
C'est m'onnour, c'est ma reverensce;
C'est ma très plaisant residensce
Où je prenc confort et prudensce
Sans nul moyen;
Si le voeil en obediensce
Servir par bonne diligensce
Et recevoir en pascience
Le plaisir sien.

Et se Fortune plus m'assault,
Qui de mon coer fait son bersault,
Pour quele chose il tressault
En mainte fourme,
Si me vodrai je tenir haut,
Car courous en coer riens ne vault,
Mès par necessité il faut
Aidier coer mourme.
Las! mès se ma dame on enfourme
Que je l'aie, par langage ourme,
Souhedié ne lorier ne ourme,
Un moult bel sault

Ferai, et aurai grant sens d'omme,
Se je me puis, ce est la somme,
Escuser; car pour mains on nomme
Homme ribaut.

Quant je m'avise, j'ai dit mal,
Car je voeil mettre en general
Ce qui est en especial
Chose commune.
Ce scèvent juge official
Comment Fortune boute aval
Ceuls à pié et ceuls à cheval
Et les desjune
A la fois en droit temps c'on june
De jalousie et de rancune.
Encores fait trop pis Fortune
En principal.
Dont s'il est aucuns ou aucune
Qui s'en plaint, elle est à tous une;
Mès jou aurai, malgré l'enfrune,
Le coer loyal.

Si m'est vis que je me puis mieuls
Escuser par droit en tous lieus,
Que de son fait estre doubtieus
Ne moi doloir.
De Fortune voeil je estre esquieus
Et penser aux douls plaisans yeus
De ma dame, vairs et gentieus,
Et concevoir
Comment elle fait son devoir
De sagement apercevoir,
De donner et de recevoir
Regars soubtieus.
Cils pensers me met main et soir

En tel frefeil, au dire voir,
Que je ne cognois blanc à noir,
Si m'aït Diex !

Et m'est vis qu'à coisir ou monde,
Si grans qu'il est à la reonde,
On ne trouveroit pas plus monde,
C'est chose vraie.
Toute bonté en li habonde
Et moult grant beauté li souronde.
Simple et plaisans, vaire est et blonde,
Jolie et gaie;
Son bel maintien forment m'esgaie;
Car si courtoisement me paie
D'un regart, dont elle me plaie;
Pour ce une ondé
De pité couvient il que j'aie,
Ou aultrement la mort m'adaie,
Car j'ai pointure au coer sans plaie
Grande et profonde,

Qui ne poet à garison prendre;
Car elle est si foible et si tendre
Que de trop petit elle engendre
Painne et doulour.
Un seul regard me fait entendre
Que je doi et puis bien attendre
Grasce en ma dame où je voeil tendre
Par bonne amour.
Or ai je à la fois grant paour
De fallir et de lointain jour.
Et pour ce qu'en peril sejour,
Je voeil aprendre
Comment trouver poroie un tour,
Salve sa paix et son honnour,

Que je peuïsse à sa douçour
Plus brief descendre.

Mès je ne sçai qui m'en conseille,
Car ma vie n'est pas pareille
Aux aultres, ains est despareille
Plus qu'aultre chose ;
Car quant je dors ou quant je veille,
Tousjours m'est presente en l'oreille
Ma dame, qui blanche et vermeille
Est com la rose ;
Et lors à par moi je propose
Les grans biens de li et les glose;
Et quant en ce penser repose ,
Moult tost m'esveille
Amours qui m'est au coer enclose;
Mès je voi bien qu'elle me pose ,
Car à ma dame dire n'ose
Ceste merveille ;

Ains d'un tout seul regart s'esbat
Mon coer , il n'i prent aultre esbat;
Mès longement en cel estat
Vivre ne puis;
Car mon coer tient en grant debat
Cremeur qui dedens soi s'embat ,
Et jalousie qui abat
Tous mes deduis.
Cuidiés vous que je soie vuis
De durs jours et de povres nuis?
Nennil; j'en ai bien quatre muis
De bon acat :
Et ai eû le plus depuis
Que je mis le pié dedens l'uis
De l'ostel où confort ne truis;
Ce me rent mat.

Et ne sçai où garant je quiere,
Car c'est mieulz drois que j'en requiere
Ceste qui me poet mettre arriere
De joie ou ens
Qu'autrui; mès trop crienc sa maniere;
Car je sçai bien combien l'ai chiere.
Mès elle fait trop millour ciere
A pluisours gens
Qu'à moi, qui ai mis tout mon temps,
Mon coer, mon corps, m'amour, mon sens,
A li amer. Hé mi dolens!
Or m'est plus fiere
Qu'aux aultres, ce m'est durs contens;
Je ne m'en tienc pas pour contens,
Car je li samble uns drois noiens
En ma proyere.

Elle y aconte ensi que nient;
C'est ce qui en soussi me tient.
Dont, se mon coer s'esmaie et crient
Et se complaint,
Bien y a cause; il apertient;
Car toutes fois qu'il me souvient
Comment ma dame me maintient,
Mon coer se taint
Diversement en plus d'un taint;
Car chalour et froidour l'attaint,
Et si n'est douçour qui l'estaint.
Dont s'il n'avient
Que franchise pité ramaint,
Je sçai moult bien où la mort maint,
Et se je muir, aussi font maint:
Morir couvient.

J'aim mieulz morir, jà ne demeure,

Puisque Fortune me court seure
Et que la mort pour moi labeure,
Qu'estre entrepiés.
Il n'est confors qui me sekeure,
Ne qui pour moi aidier akeure,
Et mon las coer, qui tous jours pleure,
Si est playés
D'un ardant dart qui fu forgiés
D'uns douls vairs yex, plaisans et liés.
Or n'est boires, tant soit hetiés,
Qui me saveure
Ne par qui soit assouagiés
Le soif que j'ai, qui m'est si griés.
Boire me fault, dame ; or m'aidiés,
Il en est heure.

Or ai je demandé à boire,
Et que ma demande soit voire,
On m'en poet loyalment bien croire,
Que grant soif j'ai.
Mais ce n'est pas de vin d'Auçoirre,
De saint Poursain ne de Sansoirre,
Tant soit clers ne frians en voire
Ne de goust gai ;
Ains est d'un simple parler vrai
Qui viegne dou coer. Je n'aurai
Bien jusqu'à tant que je verai
Venir bon oirre
Ce parler qui m'oste d'esmay,
Et lors le soif estainderai
Que j'ai si grant. Certes je fai
Bien à concroire.

Car qui desire, il n'est pas aise,
Ains vit en painne et en mesaise.

Pour ce reçoi, par saint Nicaise,
Grief penitance.
Il n'est nulle riens qui me plaise
Ne qui mon poure coer apaise ;
Fortune m'acole et me baise
A sa plaisance ,
Elle a sus moi trop grant puissance;
Elle me tolt la cognissance
De maniere et de contenance,
Qui qui s'en taise.
Se ce n'estoit seule esperance
Qui me tient en ferme ordenance,
Je ne vaudroie la montance
D'une frambaise.

Mès elle bon confort me baille
Et garant contre la bataille
Qui nuit et jour au coer m'entaille
Pensers divers,
Dont je m'estenc, fremis et baille.
Il n'est nulle riens qui me vaille,
Ne je ne sçai comment jou aille,
Nus ou couvers ;
Car, soit esté ou soit yvers,
Je senc mon corps, mon sanc, mes ners
Tous afoiblis, pales et pers.
Ensi sans faille
Sui je de par Fortune ahers;
N'ai fors le coer qui gist enfers,
Mès jà à lui ne sera sers,
Vaille que vaille.

Me poet on croire à ma parolle ?
Oïl, car on dist à l'escole
Que la bouche dou coer parolle.

Certes ce fait :
Vois de la mienne n'ist ne vole
Que mon coer ne le jette en mole,
Et sent bien s'elle est sage ou folle,
Ains le retret ;
S'elle est bonne, en avant le met,
Se non, par derriere le let ;
Mès je sçai bien, tant qu'à ce fait,
Qui me console.
Dou millour dou coer l'ai estret,
Tout ce que j'ai dit et retret,
Et bien poroie dou parfet
Emplir un rolle,

Comment je vif, comment je sui,
Comment je senc painne et anui,
Et si n'en sçai pas bien à qui
Prendre conseil.
A ma dame, non à autrui,
Deuïsse moustrer mon anui,
Car premiers par li mis je fui
En ce traveil,
Ne Phebus, le dieu dou soleil,
Pour Dane n'ot ains le pareil
Que je reçoi. Si m'esmerveille
Moult au jour d'hui
Comment tant dure en tel esseil,
En tel soussi, en tel frefeil.
J'ai seul espoir ; là me conseil,
C'est mon refui.

C'est assés peu, car longe attente
Fait bien fallir l'omme à s'entente.
Il est avenu à euls trente
Qu'il n'ont eü

De leur queste nulle aultre rente
Fors tele qu'amours me presente ;
Mès assés peu je me contente
De ce salu,
Car s'aucun ont leur temps perdu,
Je vodroie avoir despendu
Le mien en grasce et en vertu.
Las! or me tempte
Desespoir, qui onques ne fu ;
Mès dedens moi qui me sent nu
De confort, simple, mat et mu,
Ce me tourmente.

Et si ne sçai où garant querre ;
Il n'a si sage clerk en terre
Qui me sceuïst de ceste guerre
Mettre à la fin.
Mon coer voelt que tout dis je erre ;
Et com plus voi, et plus m'enserre
En estat où ne puis conquerre
Un seul frelin.
S'en reçoi je soir et matin
Maint froit, maint chaut et maint hustin,
Qui me font tenir chief enclin.
Or voeil requerre
Ma dame au gent corps feminin,
Que par son doulc plaisir benin
Je puisse, dedens brief termin,
Sa grasce acquerre.

Et se je fail, ma joie est morte ;
Et se je l'ai, je me deporte ;
Ensi voi devant moi la porte,
Ample et ouverte,
Qui joie et destourbier m'apporte.

Voies y a, li une est torte,
Mès sievir vodrai la plus forte
Et plus aperte.
Plaisance s'est à moi offerte
Et m'a dit à la descouverte :
« Sert loyalment, car de ta perte
« Ne desconforte;
« Tu seras, selonc ta desserte,
« Payés, je te dis tout à certe;
« Et se Fortune te perverte,
« Si te conforte. »

Ensi Plaisance m'amonneste
Que je me tiegne en vie honneste,
Et trop bien me poet sa requeste
Faire tout riche.
Croire le voeil et servir ceste
Pour qui je sui entrés en queste.
Or doinst que sa grasce conqueste,
Car je m'afiche
Que, se j'estoie roi d'Aufriche,
Duc de Baiviere et d'Osteriche,
S'en feroi je ma dame friche
Honneur et feste.
Las! mès je croi qu'elle a trop nice
Tient mon langage et mon servisce;
Et pour ce sus moi, quoi qu'en dice,
Si peu s'arreste.

Je ne sui pas de taille digne
Pour amer chose si benigne
Com est ma dame feminine,
Mès j'en accuse
Amours, qui a mis la racine
Dedens le coer et qui m'encline

A s'amour ; or en determine,
Car je m'escuse
Par lui ; ci ne fault nulle ruse.
Je sçai bien comment mon temps use :
On me debat, on me refuse,
On me hustine ;
C'est ce pourquoi je pense et muse.
Trop est Pités pour moi repuse ;
Pour moi m'est elle si rencluse
Ne si estrine.

Quant el que loyauté ne voeil
Servir et cremir bel acueil,
Et obeïr à tout son voeil,
Pas n'i prent garde
Ma dame, hé mi! dont je recueil
Plus de grieftés qu'avoir ne soeil,
Et Cupido, dont je me doeil,
Si me regarde
Fellement de sa haulte garde ;
Trait m'a de l'amourouse darde,
Mès de celle que mal fu arde,
Plainne d'orgueil,
Qui est haïnouse et couarde,
A trait ma dame la gaillarde.
Bien le voi, car elle me tarde
Son doulc accueil.

Et ne sçai comment m'en chevisse ;
Car se mespris vers li euïsse,
Vraiement je me rendesisse
En l'eure mas.
Mès nennil. Pourquoi je deuïsse
Recevoir si grant prejudisce
Que je reçoi? ne pourquoi g'isse

De tous solas?
Hé! Cupido, navré tu m'as
De la fleche dont jà navras
Phebus pour Dane. Or ne voi pas,
Qui me garisse;
Ma dame me fuit le grant pas.
Et se m'ont donné ce trespas
Ses douls vairs yex, fais par compas
Simple et propisce.

Car, quant premiers me regardoient,
Vis m'estoit que bien me pooient
Conforter, pour ce qu'il estoient
Doulc, simple et vair.
En ce regard qu'il me fesoient,
Tout plainnement me conqueroient,
Car en regardant me perçoient
Sens, corps et coer,
Or voeil requerre à Jupiter,
Et à Venus sa belle soer,
Et à Juno deesse en l'air,
Qu'il me desloient
De ce très dolerous enfer,
Et ostent de mon coer le fer
Qui me tolt le goust et le fier
Que mi oeil voient.

Car je voi ce que je n'ai mie,
Grasce en ma dame à qui prie.
Dont se ma proyere est oïe,
Et que li dieu
L'exaucent par leur courtoisie,
Faire me poeent grant aïe.
Car quant Phebus n'ot point d'amie,
Dalés un rieu

Un beau lorier vit en son lieu.
Or pri Jupiter de coer pieu
Que mon fait face plus hastieu
Et qu'il m'aïe,
Car je mec tout ou plaisir sieu.
Ma dame me fait trop pensieu,
Et pas ne li di en ebrieu
Ma maladie,

Mais en langage cler et plain,
Quant je puis ; mès tant fort je l'aim
Que quant li voeil dire, en certain
Et en apert,
Comment pour li sui soir et main,
Je n'ai bouche, coer, oeil ne main,
Qui puist dire ne moustrer grain
Quel chose il quert.
Or ne sçai de quoi ce fait sert,
Car simplement et en couvert
Se tiennent mes yex tout ouvert,
Et ont grant fain
Que mon coer dice : « J'ai souffert
« Tous griefs pour vous, dame ; or dessert
« Mort ou merci ; il le requert
« Au pardarrain. »

Mès nennil, mon coer pas ne poet
Dire tout ce qu'il pense et voet,
Et pour ce souffrir l'en estoet
Tamaint grant grief,
Car Desirs ardamment le moet,
Par Plaisance qui le promoet.
Et puisq'un tel assaut s'esmoet
Dedens mon chief,
Il couvient que je traie à chief

Ma penitance et mon meschief.
Mès je voi bien que de rechief,
Ensi qu'il soet,
Mon coer je senc si fort blechief
D'un dart, qui est escris ou brief
Dont Phebus fu navrés en brief,
Que ce le doelt.

Car la plaie n'est pas petite
Qui m'est dedens le coer escripte.
Pas ne m'i nuist, ains m'i proufite;
Car elle est faitte
D'un penser qui moult me delitte;
Et quant je senc nul oppositte,
En pensant, à par moi, recite
Qui li a trette:
Uns regars, une douce attrette,
De la belle, bonne et parfette
Qui de toute honnour est estrette.
Or soit benite
La plaie, et aussi la sajette,
Qui me tient en si douce debte
Que mon travail et ma souffrette
Tienc pour merite.

C'est mon bien, c'est toute ma joie;
C'est le penser qui me resjoie
Et lequel nuit et jour m'envoie
Grasce et confort.
A la fois, quant le plus m'annoie
Et que par souhet je vorroie
Qu'à moi venist la droite voie
Amere mort,
Et je imagine bien fort
Le gent corps et le bel deport,

La maniere et le doulc ressort
Ma dame quoie,
Je prenc en moi grant reconfort,
Et m'est vis que j'auroie tort
Se pour cause de desconfort
Je m'occioie.

Lanscelos, Tristrans, Lyonnel,
Porrus, le Baudrain, Caffiel,
Paris, et tamaint damoisel
N'ont pas esté
Amé pour seul dire : « Il m'est bel,
« Dame, c'or prendés ce chapel
« Et me donnés sans nul rappel
« Vostre amisté. »
Nennil ; ains en ont bien livré
A grant martire leur santé,
Et maint y ont, ains qu'estre amé,
Laissié la pel.
Or sui je liés en verité
Et prenc la mort en grant chierté ;
Quant je ai compagnon trouvé,
Il m'est moult bel.

Au mains ne puis je morir seuls,
J'ai des compagnons plus de deus ;
Mès, en fin de mon plaint piteus,
Je te delivre,
Amours, tous mes fais temporeus,
Car tu es mon dieu corporeus,
Et te pri très affectueus
Que livre à livre
Poises les bien ; car je me livre
Tels à toi, ne plus ne voeil vivre.
Scès tu pourquoi ? Trop fort m'enyvre

Li ardans feus
Qui le coer languereus fait yvre,
Mès je t'en pri, escri me ou livre
Où on troeve, qui bien s'arive,
Les amoureus.

Dame, cent clauses despareilles,
Pour vostre amour n'est pas merveilles,
Ai mis en rime. Or crienc moult celles
A mal dittées.
S'ensi est, encoupés les belles,
Vos simples et plaisans masselles,
Qui à point blanches et vermeilles
Sont coulourées,
Car ce m'ont souvent mes pensées
En pluisours pourpos transposées;
Et se bien ne les ai posées,
Si m'en conseilles,
Amours, car je t'ai moult d'anées
Servi, et mon service grées:
Mès scès tu de quoi tu m'effrées?
Trop me traveilles.

—

En souspirs, en plours et en plains
Prist un peu d'arrest mes complains,
Et nompourquant en mon gisant
Ce complaint aloie disant
Plus d'une fois le jour sans doubte;
Là estoit mon entente toute,
Et le souvenir de ma dame,
Que Diex gart et de cors et d'ame,
Ce me faisoit entroublyer
Assés mon merancolyer;
A ce m'esbatoie à par mi.
Au chief de trois mois et demi

Se cessa la fievre qu'avoie ;
Je me mis au raler la voie.
Je sambloie bien demi mors ;
Moult de fois le mau puis remors.
Et ma dame en parla à celle :
« Cils jones homs est moult », dist elle,
« Empirés, dont ce poise moi. »
Dist la damoiselle : « Je croi
« Qu'il se prendera à santé. »
— « Ce seroit bien ma volonté, »
Dist ma dame, « par saint Remi ! »
  Tout ensi le redist à mi
La damoiselle, Diex li mire !
C'est drois qu'en telz parlers me mire,
Car ce m'estoit uns grans confors.
Or me prist voloirs d'aler fors
Dou pays, et oultre la mer,
Pour moi un petit refremer
En santé et pour mieulz valoir.
Je ne mis pas en noncaloir
Mon pourpos, ains perseverai,
Et que fis je ? Je le dirai.
A la damoiselle m'en vins ;
De mon aler parlement tins,
Et elle le me loa bien
Pour ma santé et pour mon bien :
« Car d'un homme tout dis avoir
« A l'ostel, ce n'est pas savoir.
« Et entroes que vous serés hors,
« Ne poet estre qu'aucuns recors
« Ne seront de vous. » — Moi à elle :
« Voire », di je, « ma damoiselle ;
« Mes entroes que hors je serai
« Et que ceste point ne verai
« Dont tant me plaisent li regart,

« Que ferai je ? Se Diex me gart,
« Il fault que vous me conseilliés. »
— « Ha ! » dist elle, « ançois qu'en ailliés
« Tel chose arés, se Diex m'avance,
« Où vous prenrés très grant plaisance.
S'elle le dist, pas n'en falli.
L'endemain je revinc à li ;
Mès elle m'ot tout pourveü,
Ce dont gré li ai puis sceü.
« Tenés », dist elle, « je vous baille
« Ce miroir ; et saciés sans faille
« Que ceste, qui n'est pas irée,
« S'i est jà par trois ans mirée ;
« Si l'en devés plus chier tenir. »
Dont li di : « Diex vous puist benir,
« Car moult valés et moult vous pris ! »
Le mireoir liement pris ;
Si le boutai dedens mon sain,
Près dou coer, que j'en tinc plus sain.
Ne l'euïsse rendu arriere
Pour le royalme de Baiviere.
De la damoiselle parti
Liés et joious, je le vous di,
Et puis ordonnai ma besongne
De trestout ce qu'il me besongne ;
Dou pays parti quant fu tamps,
D'amours le droit arroi sentans.
Et pour ce qu'un petit vi l'ombre
De la belle dont je fai nombre,
Ordonnai au departement,
Amours m'en donna hardement,
Un virelay gai et joli
Que je fis pour l'amour de li.

Virelay.

Au departir de vous, ma dame,
Le coer ne scet se le cors part,
Car tous jours tire à vous, par m'ame;
Par le grant desir qui m'enflame,
Pour vostre amour bruïst et art.

Mès je vous lais, ma dame chiere;
Tenés ma foi, m'amour entiere
Sans departir;
Or le prendés à lie chiere,
Car vous en estes droituriere
Dou pourveïr.

Mon corps se part, le coer se pasme;
Car vo vair oeil, qui sont droit dart,
L'ont si attaint que, sans la flame
Qui nuit et jour l'art et enflame,
N'aurai sejour tempre ne tart
Au departir.

—

Dóu virelay lors plus ne fis;
Dont je croi que je me meffis,
Car encor y deuïst avoir
Dou mains un ver, au dire voir.
Mès quant acompagnié on est
Avec les gens, tel fois il nest
Aucun parler ou aucun compte
Dont il couvient c'on face conte
Et que son penser on delaie.
Ce me fist faire la delaie
Dou virelay que n'en fis plus;
Car ne voloie là que nuls
Sceuïst que je fuisse en penser,

Car donné euïsse à penser
A ceuls qui tout à paix estoient
Et qui avec moi s'esbatoient.
Nous chevauçames tant adont
Le jour premier et le secont,
Et ceuls qui nous embesongnierent,
Qu'onques cheval ne ressongnierent,
Que nous venins à une ville
Où d'avolés a plus de mille,
Et illoec nous mesins en mer
En volenté d'oultre rimer
En une nef grant, gente et fors.
Mès ançois que je fuisse fors,
Oc vers ma dame maint souspir,
Maint pensement et maint espir
Qui me fisent lié et courtois.
Et là ordonnai jusqu'à trois
Rondelés, en otelé fourme
Qu'amour en moi aidant m'enfourme.

Rondel.

Dou corps, qui sans coer n'a vie,
Douce amie, en celle nef
Souviegne vous, je vous prie;
Dou corps, *etc.*
Car, soit à mort, soit à vie,
Je vous en laisse la clef;
Dou corps, *etc.*

—

Depuis n'ai gaires attendu
Que j'ai au secont entendu;
Et le fis par maniere tele
Que la saisons, qui moult ert bele,
Le requeroit, tant qu'à ceste heure,
Car qui nage en mer il labeure.

Rondel.

Diex doinst que brief vous revoie,
Ma droite dame, en honnour,
Car je muir pour vostre amour,
Et en quel part que je voie,
Diex doinst, *etc.*

—

Depuis nagames une espasse;
Et ensi qu'une wage passe
Par la force dou vent divers,
No nef fist tourner à revers.
Les mariniers crierent lors,
Car li aigue entroit ens es bors;
Le single abati on aval.
Moult y valirent li cheval
Qui estoient ou bas estage,
Car il nous fisent avantage;
Entre les ondes et le vent
Valent au marinier souvent.
Bien me souvient de l'aventure,
Mès qu'onques j'en fesisse cure,
Ne qu'as cordes la main mesisse
Ne de riens m'en entremesisse,
Ensi me voeille Diex aidier,
Quant j'en aurai plus grant mestier;
Mès à mon rondelet pensoie
Et à par moi le recensoie,
Lequel je fis et ordonnai
Tout ensi que puis le donnai
A ma dame, pour quele amour
Je sentoie mainte langour.

Rondel.

On doit amer et prisier
Joieuse merancolie,
Qui tient la pensée lie
Et le temps fait oublyer
Sans soussi et sans envie;
On doit amer, *etc.*
Et moult souvent souhedier
Qu'on soit avec son amie
Pour maintenir gaie vie;
On doit, *etc.*

—

Ce rondel recordai je assés;
Entroes fu le lait temps passés.
Dieu merci, à bon port venimes
Par vent, par singles et par rimes,
Et arrivans en une terre
Qui plus het la paix que la guerre.
En ce païs n'i venoit nuls
Qui ne fust le très bien venus,
Car c'est terre de grant deduit;
Et les gens y sont si bien duit
Que tout dis voelent en joie estre.
Dou temps que je fui en leur estre,
Il m'i plot assez grandement,
Je vous dirai raison comment.
Avoec les seignours et les dames,
Les damoiselles et les fames
M'esbatoie très volentiers;
De ce n'estoie pas ratiers;
Et aussi saciés qu'à ma dame
Pensoie si souvent, par m'ame,
Que je n'avoie nul sejour.

Ce me mettoit et nuit et jour
Une heure en joie, et l'autre non.
De moi tenoie près le don
Que m'ot donné la damoiselle
Au partir, Dieu merci à elle,
Car moult me plaisoit à veoir;
C'estoit le plaisant mireoir.
Ce me donnoit joie et confort,
Et pensement aussi moult fort;
Car quant ou mireoir miroie,
Sus ma dame pas ne m'iroie,
Ançois disoie : « En ceste glace
« Se miroit ceste qui me lace
« Le coer, et tient sougit sous soi;
« Las! son douc vis plus ne perçoi,
« Pluisours fois s'est yci mirés;
« Mès de ce sui je moult yrés
« Que je ne le puis percevoir.
« De tout ce ensi esce voir
« Par figure, pour verité,
« Qu'un ombre qui vient sus clarté :
« Ci est lumiere, et puis vient ombre
« Qui le temps fait obscur et sombre.
« Las! pourquoi de ma dame chiere
« Quant je regarde la maniere,
« Dou mireoir n'ai le regart
« De la façon? Se Diex me gart,
« Je vodroie qu'il peuïst estre
« Que je ressamblasse le mestre
« Qui fist le mireoir à Romme
« Dont estoient veü li homme
« Qui chevauçoient environ.
« Se le sens avoie ossi bon
« Que cils qui le mireoir fist,
« En cesti ci, par Jhesu Crist,

« En quelconques lieu que g'iroie
« Ma dame apertement veroie. »
Ensi devisoie à par mi.
Dont pluisours fois, par saint Remi,
Prendoie en parlant tel plaisance
Qu'il m'estoit avis, par samblance,
Que je veoie, au dire voir,
Ma dame ens ou mien mireoir.
Tamainte consolation
Me fist l'imagination
Dou mireoir et de la glace
Où ma dame ot miré sa face,
Et le tenoie moult proçain
Tant de mon coer que de mon sain;
Jamais je n'en fuisse senoec
Que tout dis ne l'euïsse avoec
Moi, en quel part que je estoie;
Car au regarder m'esbatoie;
C'estoit mon bien et mon delit.
De quoi il avint qu'en mon lit
J'estoie en une nuit couchiés,
Des pensers d'amours atouchiés;
Sous mon orillier je l'oc mis.
En pensant à ce m'endormis.
Dont vis me fu, en mon dormant,
Qu'en une chambre bien parant,
Bien aournée et bien vestue
De tapisserie batue,
Tous seulés illoec m'esbatoie;
Et ensi qu'en la chambre estoie,
Ceste part vinc et ens regarde;
De mon mireoir me prenc garde,
Que g'i voi l'impression pure
De ma dame et de sa figure
Qui se miroit au mireoir,

Et tenoit d'ivoire un treçoir,
Dont ses chevelés demi lons
Partissoit, qu'elle ot beaus et blons.
J'en fui esmervilliés forment;
Je ne vosisse estre aultre part.
Adont dou mireoir me part,
Car d'encoste moi le cuidoie;
Qui bien aime, c'est drois qu'il doie
Regarder à ce qu'il desire.
Je n'oc ne maltalent ne ire,
Ains di : « Ma dame, où estes vous,
« Pardonnés moi, fins coers très douls,
« Ce que sus vous sui embatus. »
Lors le cuidai veoir, sans plus
Dire à li lors ne mos ne vers;
Mès il m'en fu tout au revers,
Car en fourme ne le vi pas.
Si fis je en la chambre maint pas
Et le quis à bon escient
Partout, mès ne le vi noient.
Puis m'en revins au mireoir
Et encores l'alai veoir;
Lors di : « Veci chose faée!
« Certes, dame, forment m'agrée
« Quant piner vous voi vos cheviaus;
« Se vous jués aux reponniaus,
« Faites au mains que je vous troeve,
« En nom d'amour, je le vous roeve. »
Adont les fenestres ouvri
Et tous les tapis descouvri
Pour savoir s'elle s'i mettoit,
Mès vraiement pas là n'estoit.
Nompourquant ens ou mireoir
Le pooie pour voir veoir.
Là disoie en moi : « Cest fantomme

« Non est ; car jà avint à Romme
« De deux amans l'uevre pareille
« Tele, si n'est pas grant merveille
« De ceste ci, quant bien m'avise,
« Ensi qu'Ovides le devise.
Il y ot jadis dedens Romme
Le fil d'un sage et d'un noble homme ;
Cils estoit Papirus nommés.
En pluisours lieus est renommés,
Car le sens de li moult vali.
A dame amer pas ne falli,
Aussi fu bien amés de celle ;
Ydorée ot nom la pucelle.
De Papirus et d'Ydorée
Est l'istore très bien dorée,
Car si loyalment s'entramerent
Qu'onques loyauté n'entamerent,
Ains furent leur coer tout uni.
Avint de Papirus ensi
Que li Rommain si l'eslisirent
Pour un grant besoing, et li dirent ;
« Papirus, il t'en fault aler
« Au roy de Cecille parler ;
« Li chemins y est grans et lons,
« Pour ce envoyer t'i volons,
« Qu'on te tient à Romme à moult sage
« Et que bien feras le message. »
Papirus n'osa dou non dire,
Mès son coer fu moult remplis d'ire ;
Et quant ce dist à Ydorée,
Si en fu forment esplorée,
Et dist : « Papirus, amis douls,
« De moi dont vous partirés vous ?
« J'en ai au coer si grant effroy ;
« Jamais ne me verés, ce croi. »

Et Papirus, qui grant sens ot,
Dist ensi quant Ydorée ot :
« Belle, il fault que tout ce se face,
« Mès tous jours me verés en face
« Et je vous ; or vous confortés
« Et de tous doels vo coer ostés,
« Car je serai lors revenus. »
Deus mireoirs fist Papirus,
Je ne sçai pas sus quelle englume,
Mès il furent tout d'un volume
Et fait par tel nigromancie
Que ce fu trop belle mestrié,
Car quant il venoit en agrée
Que ens se miroit Ydorée,
Elle y veoit son ami chier,
Papirus, pour li solacier ;
Et Papirus otretant bien
Veoit Ydorée ens ou sien.
Tel durerent, au dire voir,
Le voiage li doi miroir ;
Encores en voit on l'exemple
A Romme, de Minerve ou temple.

« Dont se lors pooie veoir
« Ma dame, ens ou mien mireoir,
« Croire le doi et forment plaire,
« Car j'ai figure et exemplaire
« Qui est toute chose certainne ;
« Aussi, dame très souverainne,
« Quant je vous voi, forment m'agrée,
« Car c'est chose trop plus faée
« Que dou mireoir Papirus ;
« Car je vous voi et sus et jus
« Tout parmi ceste chambre aler.
« Au mains que vous daigniés parler,
« Et un petit ouvrir vo bouche,

« Je n'ai main qui sus vous atouche
« Ne qui y puissent atouchier.
« Parlés, car je me voeil couchier
« Droit ci, dalés mon mireoir,
« Et vo contenance veoir,
« Car mieulz ne puis manoir ne estre. »
Lors m'assis dalés la fenestre
Et m'apoie dessus ma coute,
Main à m'asselle, et si escoute,
Et entenc la vois de ma dame.
Ne m'osai remuer, par m'ame,
Car espoir, se remués fuisse,
Trop grant plaisir perdu euïsse,
Ains me tinc quoi et regardai
Ou mireoir que bien gardai.
La figure vi qui me touche,
Q'un petit entrouvri la bouche,
Dont dessus moi la vois oï
Qui grandement me resjoï.

Le confort de la dame.

Se pour moi es tristes et angoisseus,
Mas, esplorés, et en coer dolereus,
Et de complains dire et faire songneus,
Très dous amis, certes, tu n'es pas seuls,
Car mon las coer povres et languereus
Est envers toi fins, vrès et amoureus,
Ne il ne poet nuit et jour estre wiseus
Qu'adiès ne pense
Comment te soit en toute honnour piteus.
Ne te vodroit point estre despiteus,
Car lyés est d'amours, d'ossi drois neus
Que pour Tristran en fu la belle Yseus
Et Genevre pour Lancelot le preus,

Et tout aultre, non pas seul de ces deus.
Mès pour les fauls mesdisans haïneus
Fault abstinence ;

Car leur parler, leur oeuvre et leur loquense
Est si plainne de toute violense
Qu'on doit cremir d'estre en leur audiense.
Et se pour toi est grans la difference,
Mon coer en a ossi dure sentensce,
Car bonne amour l'atise et lime et tensce,
Qui ne le lait, homme jour ne dimensce,
De dire ensi :
« A ton servant grasce un petit dispense,
« Par quoi sus toi nullement ne mespense ;
« Car mal payés se tient en conscience
« De ce qu'à li fais si longe silensce. »
Ensi amours nuit et jour me recense ;
Je me tienc bien contente de la cense,
Et te suppli en nom d'obediensce,
Soies ossi

Tels envers moi com je sui envers ti,
Et que no coer soient vrai et uni,
Car je te tienc pour mon très doulc ami,
Loyal, secré, discré, humle et joli ;
Ne onques mès tant ne t'en descouvri.
Avise toi sus ce que je te di,
Et à oultrage ne le tiens, je t'en pri,
Se plus avant
Que n'as eü je te presente ci,
Car se de ce t'avoie enorgilli,
Morte m'auroies, je le te certefi.
Mès en ton bien telement je m'affi
Que quant g'i pense, assés m'en glorefi,
La loyauté de toi m'a enhardi

De toi donner confort, grasce et l'otri
De ton demant.

Voires mès c'est par un tel couvenant
Que, se ton bien aloit amenrissant,
Et voloies user de fauls samblant,
Morte m'auroies pis que dou dart trençant
Dont Action occist sa dame, quant
Elle l'aloit parmi le bois querant;
Car de bon coer la belle l'amoit tant,
Qu'en un buisson
Repuse estoit, pour veoir en passant
Action, qui les dains aloit chaçant,
Car elle en ert en jalousie grant.
Cilz trait son cop après un dain alant,
Ceste feri par meschief ignorant
Et le navra dou cop. La belle errant
Piteusement li dist en escriant :
« Ha ! Action,

« Le dain s'enfuist, morte m'as sans raison. »
Li damoiseaus entendi bien le son;
Son arc mist jus; au tret vint dou bougon.
Celle acola, qui pale ot la façon,
Car de la mort n'i avoit garison.
Et quant il vit que par tele occoison
Morte l'avoit, si en ot grant friçon.
Je le raporte
A celle fin, entent bien ma leçon,
Qu'entrer ne voeil de toi en souspeçon,
Car je t'aim plus que Hero Leandon
Ne Medée n'ama le preu Jason.
Mon coer, m'amour te donne en abandon;
Or en use sans nulle desraison;
Aies tout dis loyal entention,
Et te conforte.

A loyauté maintenir te deporte;
Je ne te voeil estre enfrune ne torte,
Mès justement de mon bon coer t'enorte,
Quê je voeil que no coer tout d'une sorte
Soient, et se nuls nul mal nous raporte,
Jà n'entera jalousie en no porte.
De ce serai vraie, ententieve et forte,
Je le te jure.
Mès je te pri qu'un petit te susporte
Pour mesdisans, que male mort enporte.
De ce que vois, riens ne te desconforte;
Segurement sus ce que di endor te,
Un temps vendra qu'encor diras : « Ressorte
« Joie en nos coers, qui ores se transporte. »
A tout le bien que tu poes te ramorte
Et t'assegure.

Ensi que di, je te serai segure,
Et se je t'ai esté un peu plus dure
Que ne vodrois, de tout ce ne fai cure,
Car la pitouse vie maint en l'obscure.
D'or en avant te serai douce et pure
Et osterai de ton las coer l'ardure;
Je voeil sentir tout ce que tu endure;
Es ce or assés ?
Figuré m'as au lorier par figure
Et à Dane qui tant fu dure et sure
Contre Phebus, ce dist li escripture,
Qu'onques amer ne le volt par droiture;
Muée en fu de Dyane en vredure,
Ce fu pour Dane une griés aventure.
Certes, amis, au lorier me figure
A tous bons grés,

Car le lorier est uns arbres loés,

Vers en tous temps, prisiés et honnourés;
Onques ne fu ne enfrains ne mués.
Ensi sera ferme en moi loyautés;
Ne changerai, soies assegurés;
Mès je te pri, car tu es moult discrés,
Obeïssans, humles, vrès et secrés,
Que bellement
Soit li estas amourous gouvrenés;
Car je te jur, et s'est ma volentés,
Que se deus ans, trois ou cinc, l'aprendés
Et l'aportast ensi necessités
Tu avoies à l'ensus de moi més,
Se serois tu tous jours en moi entés
Et en mon coer escris et figurés.
Veci comment:

En ton maintien, en ton gouvrenement,
En ton parler, en ton contenement,
En ton regard garni d'atemprement,
Prenroie nuit et jour esbatement.
Et s'eslongié m'avoies un grammant,
Si me seroit tous jours tout ce present,
Par un très doulc souvenir seulement,
Qui m'est propisce
A ceste amour dont je t'aim ardamment.
Mès je te pri, et pour plus longement
No vie avoir joie et deportement,
Voeilles user de tout ce bellement.
Pour mieulz sallir on s'arreste souvent;
En trop haster n'a nul avancement;
Qui souffrir poet, il vient à ce qu'il tent.
Se je peuïsse,

Dou temps passé esleecié t'euïsse,
Et puisqu'amours voelt que de mon coer isse

Confort pour toi, et c'un peu te garisse,
Ce n'est pas drois que je te renquierisse.
M'amour te donne ; il n'i fault nul permisse,
Salve m'onnour ; là tient le prejudisce.
Se mieuls peuisse faire, je le fesisse
De coer entier.
Or te requier qu'à present te souffisse.
S'ensus de moi, amis, je te veïsse,
Pour ton proufit liement l'escrisisse,
Et à savoir par lettres te fesisse
Comment mon coer voelt que te resjoïsse
Et que jamais nostre amour ne finisse,
Mès on en voie l'ardeur et l'edefisse
Mouteplyer.

Je ne doi pas haïr ce qui m'a chier,
Ne ce fuïr qui me doit approcier,
Quant je n'i voi qu'onnour sans reprocier
Et loyauté sans mentir ne trechier.
Par pluisours fois t'ai poü assayer
Par refuser sans toi riens octroyer,
Par toi moustrer samblant cruel et fier,
Plain de rigour,
Dont pluisours fois t'ai veü fretillier,
Trambler, fremir, sanc muer et changier.
Onques trop dur ne furent mi dangier ;
Je t'ai veü tout dis humilyer
Et bellement pryer et supplyer;
Dont vraiement, je l'ose bien jugier,
Assés te doit ta loyauté aidier.
Or tien m'amour ;

Je le t'accorde, amis, en toute honnour;
Mès aultrement n'en prias onques jour
Car garnis es de sens et de valour,

De cognissance et de gentil atour,
Que ne vodrois pour riens ma deshonnour ;
Ce bon renom te portent li pluisour,
Ceste vertu a en toi grant vigour.
Et bien m'agrée
Quant j'ai mon coer enté en un sejour
Et si me voi amée dou millour
Que veïsse ains; pour ce t'aim et aour.
Et pour oster de ton las coer l'ardour,
Je te requier en joie et en douçour
Que tout espoir te soient de favour;
N'est nulle riens qui ne viegne à son tour.
Se ta pensée

Est en amours mise et enracinée,
Il ne sera ne soir ne matinée
Que ne te soit toute joie ajournée.
Onques ne fu t'amour en riens fraudée;
Mès je tous jours bel servie et loée,
Cremue en foi, prisie et honnourée.
Or t'en sera l'uevre guerredonnée
Sans nul delay;
Ne me veras de ce pourpos muée
Pour parolle de creature née,
Pour Fortune, qui mal est avisée;
Car en ton bien telement il m'agrée
Que chose que voie riens ne m'effrée ;
Car en la vie amourouse et discrée
Ai mis mon coer et toute ma pensée,
Saces de vrai.

Conforte toi en ce que te dirai.
Secretement tous les jours amé t'ai,
Mès onques mès de ce ne te parlai.
D'or en avant je le te mousterai ;

Et croi ensi que je le te dirai
Si tretos comme je parler t'orai.
Car je t'ai mis en tamaint grant assai
Par maintes fois ;
Mès onques jour, certes, ne te trouvai
Fors très loyal. La vois t'en porterai
Et le renom, quel part que je serai.
Tu te dois bien donques oster d'esmai,
Car onques coer fors que le tien n'amai,
Ne à nul jour jamais je n'amerai ;
Trestout ensi en mon coer escript l'ay
Com tu le vois.

Soie à la ville, aux champs, aux prés, aux bois,
Soie en esbat où esbatre m'en vois,
En dis, en fais, en parlers et en vois,
Seras de moi nommés li très courtois,
Pour qui mon coer est tristes et destrois,
Quant plus souvent ne te vois, et c'est drois ;
Et tout ensi m'aïe sains Elois,
Que je jurrai
Dessus les sains sacrés et beneois,
Se mesdisant ne tendoient leurs rois
De quoi il font aux amans tant d'anois,
Pour un confort je t'en donroie trois.
Mès je te pri qu'en bon gré tout reçois,
Car en un jour avient bien, or m'en crois,
Qu'il n'avenra souvent en trente mois ;
Or ne t'esmai.

—

Lors se tint la vois quoie et mue,
Et la figure se transmue.
Ou mireoir plus ne le vi,
Car son propos ot assouvi.
Dont me sambloit que je disoie
Et dementroes que là gisoie :

« Veci merveilles et fantomme. »
En ce penser perdi mon somme.
Et lorsque je fui esvilliés,
Grandement fui esmervilliés.
Nompourquant à mon orillier
M'alai erramment conseillier
A savoir se g'i trouveroie
Mon mireoir ne l'i veroie.
Oïl voir! droit là le trouvai
Où je l'oc mis ; lors le levai
Et le baisai moult doucement.
Puis pensai en moi longement
Que j'avoie veü ma dame
Et oï parler : mès, par m'ame,
Ce n'estoit que derision
De toute mon avision,
Et qu'elle me feroit à dur
Pour mon confort si grant eür.
« Croi fermement que le contraire
« Oras tu temprement retraire. »
Je ne sui pas tous seuls au monde,
Selonc ce que j'ai de faconde,
A qui le doulc dieu de dormir,
Morpheüs, que si bon remir,
A en dormant fait grasce vainne.
Ceste ci m'est assés lointainne ;
Mès toutes fois, soit fable ou voir,
Je li en doi grant gré savoir,
Quant en dormant m'a moustré celle
Pour qui l'amourouse estincelle
Senc, et par quoi, que peu redoubte,
Mis m'a en paix et en grant doubte.
Je vodrai retourner en brief
Que ma dame n'ait aucun grief ;
Se saurai comment il li est.

Je croi que Fortune me pest
D'aucune douce melodie
Qui me tourra à maladie ;
Car, se la belle au corps vaillant
Pour qui je me vois travillant,
Trouvoie mariée ou morte,
C'est le point qui me desconforte,
Par le digne corps Jhesu Crist,
Mon testament seroit escrips ;
Je vodroie morir sans faulte.
N'ai pensée basse ne haulte,
Fors à ma dame que tant ains.
Dont joindi humblement les mains
Vers le ciel et fis ma proyere
Que ma très douce dame chiere
Peuïsse à santé reveoir.
Adont baisai mon mireoir
Tout pour ma dame et pour s'amour,
A qui Diex doinst joie et honnour,
Et laissai mon penser ester.
Je ne m'i volc plus arrester,
Et pris en bon confort le tamps.
Dieu merci, je fui plus sentans
Finalment de bien que de mal.
Peu de chose en especial
Reconforte le coer d'amant ;
A toute joie me ramant
Mon songe, et bien y a raison.

Adont m'anoia la saison
Pour ce que là tant sejournoie
Et qu'ens ou lieu ne retournoie
Où j'avoie layé ma dame
Pour qui j'ai fait tamaint esclame,
Et sui encor près dou sentir
Sans moi de noient alentir.

Mès ou lieu et ens ou païs,
Où je n'estoie pas haïs,
Avoie lors tant d'esbanoi
Que ce me brisoit mon anoi.
Nempourquant, quant bien m'avisoie
Et à ma dame je visoie,
Moult bien aillours estre vosisse.
Lors dis en moi : « Il fault que g'isse
« De ce païs, trop y demeure;
« Raler m'en voeil; il en est heure.
« Et c'on voie que ci m'anoie,
« C'est bon qu'un petit m'esbanoie
« A faire un virelay tout ample,
« Ensi que j'en ai bien l'example. »

Virelay.

Moult m'est tart que je revoie
La très douce, simple et quoie,
Que j'aim loyalment
Et pour qui certainnement
Ce sejour m'anoie.

Lonc temps a que ne le vi
Ne que parler n'en oï,
S'en vic en tristour,
Car, en son maintien joli
Et ou plaisant corps de li,
Garni de valour,
Tous esbatemens prendoie,
Et par ensi je vivoie
Très joiousement;
Or me fault souffrir tourment
Ens ou lieu de joie.
Moult m'est tart, *etc.*

Amours, dittes li ensi :
Qu'oncques amans ne souffri
Si forte labour
Que j'ai souffert pour li ci
Et souffrerai autressi
Jusqu'à mon retour.
C'est raisons qu'elle m'en croie,
Car, quelque part que je voie,
Tant l'aim ardamment
Il m'est avis vraiement
Que tout dis le voie.
Moult m'est tart, *etc.*

Or sont grief plour et grief cri,
Regret, anoi et soussi,
En moi nuit et jour,
Car sus l'espoir de merci
De li au partir parti
Et par bonne amour;
Dont s'à li parler pooie,
Au mains je li mousteroie
Ce que mon coer sent;
Mès bien voi, tant qu'en present,
Nuls ne m'i renvoie.
Moult m'est tart, *etc.*

—

Lorsque j'ai fait le virelay,
A ma dame baillié je l'ai,
Qui me tenoit en ce païs,
Dont je n'estoie pas haïs.
Elle voit bien par la sentensce
Que mon coer aillours tire et pense.
Assez bien m'en examina
Et de moi tant adevina

Que fort estoie enamourés.
Or dist elle : « Vous en irés,
« Si aurés temprement nouvelles
« De vo dame qui seront belles.
« D'or en avant congié vous donne,
« Mès je le voeil, et si l'ordonne,
« Qu'encor vous revenés vers nous. »
Et je, qui estoie en genous,
Li dis : « Ma dame, où je serai;
« Vostre commandement ferai. »
Et là, à mon departement,
Me donna dou sien grandement,
Se tant vous en volés savoir,
Chevaus et jeuiaus et avoir,
Qui puis me fisent moult de bien.
Je m'en revinc ou païs mien
En bon estat et en bon point ;
Dieu merci, il ne falli point.
Et lorsque je fui revenus,
A painnes fui je descendus,
Quant devers celle je me trai
Qui de nos coers sçavoit l'atrai,
Laquelle moult me conjoï
(Ma venue le resjoï)
Et me demanda, merci soie,
Comment dou corps je le fesoie,
Et avoie aussi depuis fait.
« Certes », di je, « s'ai maint souhet
« Fait au lés deçà puis ce di
« Que me parti et que vous vi.
« Et toutes fois, que fait ma dame ?
— « Moult bien. » — « Ce voeil je, voir par m'ame,
« Car en li est ma santé toute ;
« S'ai depuis eü mainte doubte
« De li et mainte souspeçon,

« Je vous dirai par quel façon.
« Je m'estoie couchiés un soir,
« Dessous mon chief le mireoir
« Que me donnastes au partir,
« Mès en dormant, sans point mentir,
« En un tel songe me ravi
« Que ma dame proprement vi;
« Et liement la simple et douce
« Par trop beaus parlers de sa bouche
« Me reconfortoit doucement;
« Et fui assés et longement
« En grant joie par son parler.
« Et sitos que l'en vi raler,
« Je m'esvillai. Lors tressalli,
« Car la vision me falli.
« Après la joie fui en painne;
« Nompourquant en celle sepmainne
« Fis un virelay tout nouvel.
« Vé le ci dont. » — « Ce m'est moult bel »,
Ce respondi la damoiselle;
« Ce sera chose moult nouvelle
« Dou virelay; je li donrai,.
« Et croi bien que je li dirai
« Une response pourveüe
« De tout bien à vo revenue;
« Car depuis vostre departie
« Avons en yceste partie
« Parlé de vous par pluisours fois,
« Plus que ne le faisions ançois
« Que vous vos partistes de ci.
« Encor porés avoir merci;
« Pas ne vous devés esbahir.
« Amours ne voelt nullui trahir;
« Servés loyalment sans sejour,
« Car longe debte vient à jour. »

Le temps passoie ; ensi avint,
Des jours ne demora pas vint,
Que de ma dame oï nouvelle,
Qui lors me fu plaisans et belle :
Car elle devoit une nuit
Estre en esbat et en deduit
Ciés une sienne grande amie.
On me dist : « Or n'i falés mie,
« Et s'on poet par nulle raison,
« Vous enterés en la maison. »
Pas n'i falli, ançois y vins ;
Mès par dehors l'ostel me tins,
N'osai noient touchier à l'uis,
Ains regardai par un pertuis.
En solas et en esbanoi
Avec aultres ma dame voi ;
D'un bel corset estoit parée.
Lors dansoit. Hé mi ! com m'agrée
Sa maniere et sa contenance !
A grant dur fis là abstenance,
Et toutes fois n'osai emprendre
D'entrer, pour doubte de mesprendre ;
Car il se fait bon abstenir
De chose dont mauls poet venir.
En ceste nuit, se Diex me gard,
Je n'en oc el que le regard
Par le pertuis d'une fenestre.
Di je en moi : « Qui te fait ci estre ?
« On se truffe moult bien de toi,
« C'est commencemens de chastoi ;
« Jusques au jour droit ci seroies,
« Aultres nouvelles tu n'oroies.
« Mès cuides tu qu'il lor souviegne
« Que ci tu es et qu'on te viegne
« Querre pour là dedens entrer ?

« On y scet bien sans toi ouvrer ;
« Encor te tien je pour kokart
« Quant tu te tiens yci si tart.
« Va toi couchier ! » Lors me parti.
Peu de repos la nuit senti
Et encores mains l'endemain,
Car on me dist : « Par saint Germain,
« Où avés vous anuit esté ?
« Vous eüssiés moult conquesté,
« S'on vous euïst trouvé à point ;
« De ce n'eüssiés falli point
« De parler à la bonne et belle.
« Qui n'est pas ores trop rebelle
« De vous, ains vous voit volentiers,
« Trop plus que ses cousins entiers. »
Je respondi : « Soie merci !
« Vraiement je passai par ci
« Et fui grant temps ens ou regard ;
« Mès je n'osai, se Diex me gard,
« Faire signes que hors estoie,
« Pour celles que laiens veoie. »
On me dist : « Ce fust trop bien fait. »

Ensi avint depuis ce fait
Que j'estoie en celle maison —
Où ma dame avoit grant raison
D'aler, car ycelle et la rente
Estoit une sienne parente —
En une chambre bien parée
Et très joliement arrée
Tant d'orelliers com de tapis,
De courtines et de beaus lis.
Et ensi com illoec estoie
Et qu'au parler je m'esbatoie,
Ma dame d'aventure y vint ;
Contre li lever me couvint.

Quant je le vi, je fui tous pris.
Toutes fois assés bien compris
Qu'un petit coulour changea elle.
Et là estoit la damoiselle
Dont je m'ai à loer moult fort,
Qui nous fist seoir par acort
Et nous dist, encor nous estant :
« Par foi, vous estes tout d'un grant ;
« Ce seroit une belle paire,
« Et Diex doinst qu'amour vous apaire. »
Lors nous commença à galer ;
Et je cuidai trop bien parler
Et li remoustrer mon desir
Où s'amour me faisoit jesir.
J'en avoie bien temps et lieu ;
Mès, par la foi que je doi Dieu,
Je fui plus souspris en peu d'eure
Que tel que pour mort on court seure.
En parlant ma dame regarde ;
Mon coer dist : « Parle, qui te tarde ? »
— « De quoi ne sçai, et aussi n'ose »,
Dient mi oeil, « c'est fiere chose !
« Tu le vois et n'as hardement
« De li moustrer ton sentement. »
Un grant temps euïsse esté là
Sans parler, mès elle parla,
Soie merci, moult doucement ;
Et si me demanda comment
J'avoie fait en ce voiaige.
Et je li di : « Ma dame, s'ai je
« Pour vous eü maint souvenir. »
— « Pour moi, voire ? Et dont poet venir ?
— « De ce, dame, que tant vous aim
« Qu'il n'est heure, ne soir ne main,
« Que je ne pense à vous tout dis ;

« Mès je ne sui pas bien hardis
« De vous remoustrer, dame chiere,
« Par quel art ne par quel maniere
« J'ai eü ce commencement
« De l'amourous atouchement. »
Et ma dame lors me regarde;
Un petit rit, et puis me tarde
Son regard et aillours le met ;
D'autres parolles s'entremet
De parler. A la damoiselle,
Qui dalés moi estoit, dist elle :
« Ce jone homme qui siet yci
« N'est pas empirés, Dieu merci,
« Ens ou voiaige qu'il a fait. »
Et la damoiselle à ce fait
Respondi. « Diex en soit loés »,
Dist elle ; « il fault que vous oés
« Un virelay plaisant et bel
« Qu'il a fait delà tout nouvel,
« Dont vous estes matere et cause. »
Lors me requíst, sans mettre y pause,
Que je li vosisse otroyer.
Je ne m'en fis gaires proyer,
Car j'avoie plaisance au dire.
Je li dis et baillai pour lire,
Et elle m'en sot trop grant gré,
Tant saciés bien de mon secré.
 Nous fumes en esbatement
Droit là non pas si longement
Que je vosisse, bien saciés;
Car mon coer, qui estoit lachiés
Et est d'amours certainne et ferme.
Ne peuist avoir trop lonc terme
D'estre toujours avec ma dame.
Pluisours fois fumes là, par m'ame,

Et ensi nous esbations.
Vraiement je croi qu'il n'est homs,
Se bien aime, qu'il ne soit tous
Une heure amers et l'autre douls.
Pour moi le di : lors tels estoie
Que moult liement m'esbatoie
A la fois ; et quant jalousie
Me batoit de son escorgie,
J'estoie mournes et pensieus
Et clinoie en terre les yeus.
C'est l'estat et si est l'ardure
Que vrai amant par droit endure.
Et nompourquant les contençons,
Les assaus et les souspeçons
En sont si gaies à souffrir
Qu'on se doit liement offrir
Et tout prendre en plaisance lie :
Car tant en plaist la maladie
Nourie d'amourous desir
Que nul aultre estat ne desir,
Ne ne ferai ne ne fis onques.
J'avoie grand solas adonques.
Ne sçai se jamès revendra
Le temps aussi qu'il m'avendra ;
Nompourquant au coer et au corps
M'en font moult de biens les recors,
Jà assés parlé n'en auroie.
En l'ostel où je repairoie,
Un lieu y avoit pourveü
Où un tapis longement fu ;
Coussins et orilliers aussi
Y avoit on mis ; et ensi
Que là venoit pour soi esbatre
Ma dame, s'i aloit esbatre
Et seoit dessus le tapis ;

Là estoit, ses mains sus son pis
Et son chief sus les orilliers.
N'i ot roses ni violiers,
Mès j'appelloie ce, par m'ame,
Le Vregier de la Droite Dame.
Je hantoie là tempre et tart,
Dont frois, dont chaux, navrés d'un dart
D'amours; et lors de flours petites,
Violetes et margherites,
Semoie dessus le tapis
Qui dedens la chambre estoit mis.
Là me seoie et reposoie
Et aux deus fames exposoie
Quel joie le lieu me faisoit
Et com grandement m'i plaisoit;
Elles en avoient bon ris.
Pour nous fu layés li tapis
En cel estat et en ce point,
Tant com il avint un dur point
Contre moi. Hé mi! las dolens!
Celle qui estoit tout mon sens,
Mon bien, ma joie et mon confort,
La très dure et cruele mort,
Qui n'espargne roy ne bergier,
La fist en terre herbergier.
Pour s'amour plorai mainte larme;
Vraiement aussi fist ma dame.
Ceste mort li toucha forment,
Car elle me dist tendrement :
« Hé mi! or sont bien desrompues
« Nos amours et en doel cheües! »
Le regret de ma dame aussi
Me fist avoir tamaint soussi.
N'est doels ne couviegne oublyer,
Riens ne vault merancolier;

Tout passe coers et tout endure.
Ceste mort, qui nous fu moult dure,
Passames nous en la saison.
Encor aloie en la maison
Où ma dame avoit son retour.
G'i fis mainte voie et maint tour,
Maint aler et tamainte faille,
Ensi qu'amours ses servans baille ;
Mès tout en bon gré recevoie,
Le bien et le mal de ma voie.
Le temps si se passoit ensi.
Ma droite dame, Dieu merci,
Estoit lie, gaie et hetie.
Or me dist on une nuitie,
Dont il fu l'endemain dimence :
« Ce n'est pas raison c'on vous mence ;
« A demain est no voie prise
« En un gardin que moult on prise ;
« Nous y devons aler esbatre ;
« Vous vos y porés bien embatre. »
Et je respondi tous delivres :
« Je n'en fauroie pour vint livres. »
L'endemain, droit après disner,
Sans leur pensée decliner,
Esbatre en un gardin en vindrent
Celles qui compagnie tindrent
A ma dame, et là m'embati ;
Point on ne le me debati.
Ma dame s'estoit asseulée
Dalés rosiers, près d'une alée
Qui se tournoit sus la riviere,
Qui bien l'enclooit par derriere.
Quant je vi le donoiement,
Je me très vers li quoiement,
Et doucement le saluai ;

Mès la coulour rouge muai.
Elle mon salu me rendi
Moult bel, noient n'i attendi,
Liement et en sousriant ;
Et je, qui fui merci criant,
A loer moult grandement pris
Le gardin et tout le pourpris,
Et aussi la belle journée
Qui nous estoit là ajournée,
Et li di : « Ma dame, je croi
« Que Diex a mis ou temps arroi
« Pour ce que vrai amourous sons. »
Et celle, dont douls est li sons,
Respondi : « Avec bonne amour
« Fault que loyauté ait demour,
« Ou oultrement amour sans faille
« Ne poet venir à riens qui vaille. »
— « Ensi le voeil je, dame, entendre ;
« Et se plus hault puis ores tendre
« Que de valoir dignes ne soie,
« S'ai je coer, se dire l'osoie,
« Que pour vous loyalment servir
« Et mon petit corps asservir
« Dou tout à la vostre ordenance. »
Ma dame adont un peu s'avance,
S'a coeillié jusqu'à cinc flourettes ;
Je croi ce furent violettes ;
Trois m'en donna et je les pris.
Et adont ma dame de pris
S'en vint seoir dessous un ombre
D'un noisier où vert fist et sombre.
Et je, par le bon gré de li,
Je m'assis, dont moult m'abelli
Car à la fois le regardoie ;
Mès en regardant tous ardoie

Dedens le coer, car si regard
Me perçoient, se Diex me gard,
Et se ne li osoie dire
La doulour et le grand martire
Que j'avoie lors à sentir.
Mon coer si vrai et si entir
Avoie tout dis en s'amour,
Car ce m'estoit droite douçour
Et grans confors à mes anois,
Quant un peu de ses esbanois
Je pooie avoir en ma part.
Il ne m'estoient pas espart,
Mès les tenoie à bons voisins
Trop plus que mes germains cousins.
Pour ce le di, car à ceste heure
Ma dame, qui Jhesus honneure,
Me regardoit, ce m'estoit vis,
Si liement que tous ravis
Estoie en soi seul regardant.
Mès tous m'aloie acouardant;
Non que ce fust faute ou faintise;
Mès amours, qui les coers atise,
Me tenoit le coer si serré
Que quanque j'avoie enserré
Et que bien cuidoie avant mettre,
Je ne m'en savoie entremettre,
Ains me tenoie mu et quoi.
En ce gardin, en ce requoi,
Y avoit lors deus pucelettes,
Auques d'un eage jonettes.
Cestes aloient flours coeillier
De violier en violier;
Et puis si les nous aportoient,
Et dessus nos draps les jetoient.
Ma dame si les recoeilloit,

Qui bellement les enfiloit
En espinçons de grouselier,
Et puis le mes faisoit baisier.
Dont en baisant m'avint deus fois
Que li espinçon de ce bois
Me poindirent moult aigrement.
Et ma dame, qui liement
S'esbatoit adont avoec moi,
Me dist en riant : « Assés croi
« Plus tost avés ce cogneü
« C'ui matin le jour perceü. »
Et je li responc : « Il est voir. »
Lors me dist : « Porions avoir
« Une balade ? » — Et je respons :
« Oïl, dame, car en lieu sons
« Où j'ai moult bien matere et cause
« Dou dire ent une veci clause.

Balade.

D'un doulc regart amoureusement tret
Se doit amans en coer moult resjoïr ;
Car quant il voit dame où desir l'attret,
Qui bellement le daigne conjoïr
Et sus li ses yex ouvrir
Liement, par maniere d'acointance,
Gais et jolis et liés s'en doit tenir,
Riches d'espoir, vuis de toute ignorance.

Car le regart que sa dame li fait
Li accroist sa plaisance et son desir,
Et grandement le nourist et le met
En volenté de son fait poursievir,
De cognoistre et de sentir
Que c'est de bien d'onnour. Ensi s'avance

Un vrai amant et si voelt devenir
Riches d'espoir, vuis de toute ignorance.

Pour ce ne poet amans par droit souhet
Pour son pourfit mieulz prendre ne cuesir
Que d'un regart, mès que telement l'et
Qu'on doit tels biens donner et departir
A point, sans outrage y vir;
Car, quant il sont pesé à la balance,
Dame s'acquitte, et amans voelt servir
Riches d'espoir, vuis de toute ignorance.

Lorsque j'ai la balade dit,
Ma dame, sans nul contredit,
Y repliqua deus mos ou trois,
Et me dist par parlers estrois :
« A quel pois les doit on peser
« Ces regars, sans lui abuser ?
« Je le sauroie volontiers. »
— « Il ne vous est mie mestiers
« Dame », di je, « que le vous die,
« Car sans mettre y vostre estudie
« Vous en savés là et avant.
« J'en parolle par couvenant
« Si com cils qui en vos regars
« Prenc grant solas quant les regars,
« Mès ce n'est mie si souvent
« Que je vodroie, par couvent.
« Toutes fois il me fait grant bien
« Quant par vo grasce et par vo bien
« Mon coer, qui est si mehagniés,
« Un petit conforter daignés. »
Et ma dame, tout en riant,
Me dist : « Tels va merci criant
« Qui n'est mie si doulerous

« Com il se moustre languerous. »
De telz mos et d'aultres aussi
Qui n'atouchoient nul soussi,
Ains estoient plain d'esbanois
De chiens, d'oiseaus, de prés, d'erbois.
D'amourettes, tant que sans compte,
Fesimes nous adont grant compte,
En grant joie et en grant revel.
Il nous estoit tout de nouvel :
Le temps, les foeilles, les flourettes,
Et otant bien les amourettes ;
Moult me plaisoit ce qu'en avoie.
Et quant elle se mist à voie,
Li congiés y fu si bel pris
Qu'encor je ce lieu aime et pris ;
Et le gardin et la maison,
Tousjours l'amerai par raison.
Maint solas et maint esbanoi
Avec ma dame en ce temps oi,
Tant que de venir et d'aler,
De veoir et d'oïr parler.
Aultrement n'aloit ma querelle,
Mès il me sembloit qu'elle ert belle,
Puisque par le gré de ma dame
Je pooie, tant qu'à mon esme,
Avoir par sa discretion
Un peu de recreation ;
Mès c'estoit assés à escars
De parolles et de regars,
Car je ne m'osoie avancier
Ne où ma dame estoit lancier,
Se ce n'estoit tout en emblant ;
Paourous et de coer tramblant
Pluisours de mes esbas faisoie,
Car pour ma dame je n'osoie,

Se l'eure n'avoie et le point.
Et on le m'avoit bien enjoint
Aussi que tout ensi fesisse,
Si que, s'autre estat je presisse
Que cesti qu'on m'avoit apris,
J'euïsse esté trop dur repris.
Si me convenoit ce porter
Et moi bellement conforter,
Et le plaisir ma dame attendre,
Où par bien je pooie tendre.
Et aultrement ne le fis oncques.
Elle le savoit bien adonques,
Aussi je li moustroie au mains,
Mès, par Dieu, c'estoit sus le mains:
Par parolles ne li pooie
Moustrer l'amour qu'à li avoie,
Fors que par signes et par plains,
De quoi j'estoie lors moult plains.
A l'entrée dou joli may,
Ceste que par amours amai
Un jour esbatre s'en ala.
De son alée on me parla,
Et de celles qui o li furent
Je soc bien l'eure qu'elles murent.
Moi et un mien ami très grant,
Pour faire mon plaisir engrant,
Nous mesins en cesti voiage;
Et, par ordenance moult sage,
Mon compagnon nous fist acointe
De celles dont j'oc le coer cointe;
Car sans ce qu'on s'en perçuïst
Et que nulle d'elles sceuïst,
Au mains celle que je doubtoie,
Avec elles fumes en voie.
Diex! que le temps estoit jolis,

Li airs clers et quois et seris!
Et cil rosegnol hault chantoient,
Qui forment nous resjoïssoient;
La matinée ert clere et nette.
Nous venins à une espinette
Qui florie estoit toute blanche,
Haulte bien le lonc d'une lance;
Dessous faisoit joli et vert.
Bien fu qui dist : « Cils lieus ci sert
« Droitement pour lui reposer ;
« Le desjun nous fault destourser. »
A la parolle s'acordan
Et le desjun là destoursan :
Pastés, jambons, vins et viandes,
Et venison bersée en landes.
Là ert ma dame souverainne ;
N'estoit pas la fois premerainne
Que je ne l'osoie approcier,
Trop doubtoie le reprocier;
Et encores tant qu'à ceste heure,
Se Jhesus me sault et honneure,
Je le regardoie en grant doubte.
C'est drois que tels perils on doubte,
Car pour faire le soursalli
A on moult tost souvent falli
A renom et à bonne grasce.
Tous quois me tinc en celle espasce
Et parfis le pelerinage
Avecques celles dou linage
En grant solas et en grant joie ;
Encor tout le coer m'en resjoie
A toute heure qu'il m'en souvient.
N'est aventure qui n'avient
A un amourous qui poursieut
Sa besongne. Trop bien s'ensieut

Que, quant il ne s'en donne garde,
Amours en pité le regarde ;
Veci le confort que je pris
De ma droite dame de pris.
Avec joie et esbatemens
Et gracious contenemens
A ma dame plot lors à dire,
Pour un peu garir mon martire,
Qu'elle me retenoit pour sien.
Onques li quens de Porsyen
Ne le visconte de Nerbonne
N'oïrent parolle si bonne
Ne si belle com je fis lors ;
Car de coer, d'esperit, de corps
Fui très grandement resjoïs
Quant j'ai si très douls mos oïs,
Quant celle qui me soloit pestre
De durté, ne me voelt mès estre
Fors que gracíouse et courtoise.
Mon coer s'eslargi une toise,
Quant je li fis ceste requeste :
« Dame, en nom d'amour, soyés ceste
« Qu'un petit voeilliés alegier
« Les mauls qui ne me sont legier,
« Et me retenés vo servant
« Loyal, secré, à vous servant. »
Et ma dame respondi lors
De legier coer et de gai corps :
« Volés vous dont qu'il soit ensi? »
— « Oïl! » — « Et je le voeil aussi. »
Je pris ceste parolle à joie,
C'est moult bien raisons c'on m'en croie.
Mès la joie trop longement
Ne me dura : veci comment.
En ce voiage dont vous touche,

Estoit avec nous Male Bouche,
Qui tout no bon temps descouvri.
Ce trop grandement m'apovri
Dou bien, dou temps et dou confort
Que je cuidoie avoir moult fort;
Car celle qui onques ne tarde,
Male Bouche, que mal fu arde,
Parla à mon contraire tant,
Et en séant et en estant,
Que ma dame simple et doucette
Et d'eage forment jonette
En fut trop griefment aparlée :
« Ha! » dist on, « estes vous alée
« En un voiage avec cesti
« Qui vous a maint anoi basti!
« Par foi, ce fu uns grans oultrages,
« Et uns abandonnés ouvrages;
« Il faut que vous le fourjugiés. »
Là fui je mortelment jugiés
De celles qui point ne m'amoient,
Ains leur ennemi me clamoient;
Et leur jura ma dame chiere,
Paourouse et à simple chiere,
Que plus à moi ne parroit elle.
Ensi le me compta la belle
Et me dist par parolle douce :
« Il couvient, car le besoing touche,
« Qu'un peu d'arrest ait nostre vie,
« Car on y a trop grande envie,
« Et j'en sui trop griefment menée
« Et par parolles fourmenée.
« Abstenir vous fault toutes voies
« De devant nous passer les voies,
« Tant que la chose soit estainte. »
— « Dame », di je, « de la destrainte

« Sui je en coer grandement irés ;
« Je ferai ce que vous dirés,
« Cas ensi le vous ai prommis. »
Et celle me dist : « Grans mercis ! »
Depuis me tins une saison,
Au mieulx que poc parmi raison,
De passer par devant l'ostel
De ma dame, et aussi ou tel
Qui estoit ordenés pour nous,
Dont j'estoie tous anoious.
Et s'il avenoit que passoie,
En terre mon regart bassoie ;
Vers li n'osoie regarder,
Et tout seul pour sa paix garder.
Mès sus un vespre, en un requoi,
Me tenoie illuecques tout quoi
Assés près de l'ostel ma dame.
Or avint à ce dont, par m'ame,
Qu'elle vint illuec d'aventure ;
Je, qui pour lui maint mal endure,
Di en passant, n'en falli mie :
« Lés moi venés ci, douce amie. »
Et elle, si com par courous,
Dist : « Point d'amie ci pour vous. »
D'aultre part s'en ala seoir ;
Et quant je poc tout ce veoir,
Je me tinc en mon lieu tout quoi.
Que fist elle ? Vous saurés quoi.
Par devant moi rapassa elle ;
Mès en passant me prist la belle
Par mon toupet, si très destrois
Que des cheviaus ot plus de trois ;
El ne fist, ne d'el ne parla.
Ensi à l'ostel s'en rala,
Et je remès forment pensieus,

Contre terre clinant mes yeus ,
Et disoie : « Veci grant dur !
« Je prise petit mon eür ,
« Car j'aimme et point ne suis amés ,
« Ne amans ne servans clamés.
« A painnes que ne me repens ,
« Car en folour mon tems despens.
« Le despens je dont en folour ?
« Oïl , onques ne vi grignour. »
Lors me repris de ma folie
Et di : « Se je merancolie ,
« Ensi se veulent amourettes
« Ramprouner , une heure durettes ,
« L'autre moles et debonnaires.
« Plus nuist parlers souvent que taires.
« Je n'avoie pas grant raison
« De li dire en celle maison
« Qu'elle venist lés moi seoir.
« A sa maniere poc veoir
« Qu'elle n'en fu mie trop lie ;
« Et pour ce , tantos conseillie ,
« Me respondi tout au revers.
« Nompourquant , quant le fait revers ,
« De ce que la belle en taisant,
« Tout en riant et en baissant,
« Elle par le toupet me prist ,
« Mon coer dist, que tous s'en esprist ,
« Que liement à son retour
« Fist elle cel amoureus tour ,
« Et jà ne se fust esbatue
« A moi qui là ert em batue ,
« S'elle ne m'amast ; je l'entens
« Ensi et m'en tienc pour contens
« De quanqu'elle a fait et à faire. »
Lors m'esjoï en cel afaire

Et fis une balade adont
Sus la fourme que mes maulz ont
D'aliegement tant qu'au penser,
Si com vous orés recenser.

Balade.

Quel mal, quel grief ne quel painne
Que me faciés recevoir,
Ma dame très souverainne,
S'ai je corps, coer et voloir,
Selonc mon petit povoir,
De vous loyalment servir.
Et si povés asservir
En moi tout ce qu'il vous plest,
Car quanque j'ai, vostres est.

Et afin que plus certainne
Soyés que je die voir,
Il n'a heure en la sepmaine,
Nuit ne jour, ne main ne soir,
Que je puisse bien avoir,
Se ne l'ai d'un souvenir
Qui de vous me poet venir.
De noient pas ne me nest,
Car quanque j'ai, vostres est.

En ce doulc penser m'amainne
Amours, et me donne espoir
Qu'encor me serés humainne;
Sans ce ne puis rien valoir.
Et s'il vous plest à sçavoir
Quels biens me poet resjoïr,
C'est qu'à vostre doulc plaisir
Commandés, vé me ci prest,
Car quanque j'ai, vostres est.

—

Ne vous poroie pas retraire

Tout le bien et tout le contraire
Que j'ai par amours receü.
Pas ne m'en tienc pour deceü
Mès pour ewireus et vaillant.
On ne s'en voist esmervillant,
Car amours, et ma dame aussi,
M'ont pluisours fois conforté si
Que j'en ai et sui en l'escoeil
De tout le bien que je recoeil;
Ne jà n'euïsse riens valu
Se n'euïsse eü ce salu;
C'est un moult grant avancement
A jone homme, et commencement
Beaus et bons et moult proufitables.
Il s'en trouve courtois et ables
Et en met visces en vertus.
Onques le temps n'y fu perdus,
Ains en sont avancié maint homme
Dont je ne sçai compte ne somme.
Pour vous, ma dame souverainne,
Ai receü tamainte painne
Et sui encor dou recevoir
Bien tailliés, je di ce de voir;
Car com plus vis, et plus m'enflamme
De vous li amourouse flame.
En mon coer s'art et estincelle
Sa vive et ardans estincelle
Qui ne prendera jà sejour
Heure ne de nuit ne de jour.
Et Venus bien le me promist
Quant l'aventure me tramist
De vous premierement veoir.
Je ne pooie mieuls cheoir;
Ne se toutes celles du mont
Estoient mises en un mont

En grant estat, en grant arroi,
Et fuissent pour mieuls plaire à roi,
Si ne m'en poroit nulle esprendre.
En ce point où me povés prendre,
Conquis m'avés, sans nul esmai.
Onques plus nulle n'enamai,
N'enamerai, quoi qu'il aviegne ;
N'est heure qu'il ne m'en souviegne.
Vous avés esté premerainne,
Aussi serés la daarrainne ;
Et pour ce qu'en bon estat soie,
Dame, se dire je l'osoie,
J'ai fait en fin de mon trettier
Un lay, ouquel je voeil trettier
Une grant part de tous mes fès.
Or doinst Diex qu'il soit si bien fès
Et par si très bonne maniere,
Qu'il vous plaise, ma dame chiere !

Lay.

Pour ce qu'on scet mieuls de li
Parler que d'autrui afaire,
Ai je voloir de retraire
Comment il m'est, Dieu merci.
J'ai jà un lonc temps servi
Amours, en espoir de plaire ;
Mès d'un trop petit solaire
M'a mon guerredon meri.
Nompourquant s'ai je obeï
A ce qu'il a volu faire.
Or n'i a que dou parfaire ;
Dou tout à lui je m'otri,
Et à ma dame suppli
Qu'elle me soit debonnaire

En ce qui m'est necessaire,
Et prendre en gré ce lay ci,

Que j'ai de bon sentement
Presentement
Ordonné certainnement
A mon pooir,
Selonc ce que mon coer sent,
Non aultrement.
Et s'aucun amendement
Y poet avoir,
A vostre commandement,
Dame, usés ent;
Car mon coer dou tout se rent
En vo voloir;
Mès je sçai trop mieuls comment
Il m'est souvent,
Que nuls ne fait; ce m'aprent
A dire voir.

Car, quant je pense, ne sçai,
Se Diex me gart,
Comment osai
Onques emprendre le quart
De la painne où mon coert art,
Mès g'i entrai
Lié et gaillart,
Se m'i tenrai
Comment que j'en sentirai,
Seul et à part,
Maint grant esmai.
Mès se ma dame y regart
Et de sa douçour me part,
Confort aurai
En quelque part
Que me trairai.

Mès trop fort esprouvé ai
De son regart
Comment li rai
Sont trençant que fers de dart.
Et pas ne sont trop espart,
Mès d'un attrai
Simple et couart,
Plaisant et gai.
Quant premiers les avisai,
Moult me fu tart
Qu'en cel assai
Fuisse entrés par aucun art.
Or en ai si bien ma part,
Que j'en assai
Quanqu'en depart
Amours, pour vrai.

Et sui encor tous certains
Que li tains
Dont mon coer fu très et tains,
En un regart prist l'entame,
Dont jamès ne sera sains,
Car proçains
Est si li cops premerains
Que de nul aultre, par m'ame,
Ne poet changier n'estre estains;
Car attains
Fu lors d'uns douls yeuls humains,
Plus beaus ne poet porter fame.
En ce penser tousjours mains,
N'en voeil mains;
Car sus toutes je vous ains,
Ma très souverainne dame.

Et s'empris ai plus grant labour
Que dou porter n'ai la vigour,

Si en pardonne je la flour
Mon coer, quel fin ne quel retour
Qu'en doie prendre.
Car pourquoi? Vo fresce coulour,
Vo gent maintien, vo simple atour,
Vo bel parler, plain de douçour,
Me font à très parfaite honnour
Penser et tendre.
Si bien cuesi pour le millour,
Quant je vous sers, aim et aour,
Ma droite dame de valour,
A mon pooir, sans nul fauls tour;
Tels me voeil rendre.
Or aiés en recort le jour
Que, pour alegier ma doulour,
Tous diseteus, plains de paour,
Je vous priai de vostre amour,
Sans riens mesprendre.

Et vous, ma dame jolie,
Comme noient avoïe
De moi faire à ceste fie
Une si grant courtoisie,
Respondistes tos :
Que pas n'estiés conseillie,
Ne très bien appareillié
Que lors me fust octroïe
L'amour de quoi je vous prie.
Hé mi! com durs mos!
Bien voi, vous ne sentés mie
Comment Desirs me mestrie
Pour vostre amour, et me lie,
Si que heure ne demie
Je n'ai nul repos
Ou jour ne en la nuitie,
Ains souspir, plour et larmie,

Et fui toute compagnie.
D'otel, et plus que ne die,
M'est chargiés li cols.

Et s'adont fui entrepris
Et souspris
Quant je pris
De vous, ma dame de pris,
Une response si dure,
Je n'en doi estre repris
Ne despris;
Car j'espris
Mon coer, lors que je compris
La beauté de vo figure.
Puis m'en suis tenus tout dis
Mains hardis
D'avoir mis,
Pour paour d'estre escondis,
Ma proyere en aventure;
Car s'avoie mal sus pis,
Il m'est vis
Li perils
Seroit si grant, j'en sui fis,
Que de moi n'auroie cure.

Mès en lamentant
J'ai bouté avant
Le temps qui noiant
. . . .
M'a tenu de joie,
Fors seul tant
Que quant esbatant,
Juant et parlant
Vous veoie errant,
Ensi qu'en emblant
Lés vous me mettoie,

Regardant
Vostre doulc samblant,
Cler, simple et riant;
Lors imaginant
Et en coer pensant
A par moi disoie :
« Hé mi! quant
« Verai mon vivant
« Un peu plus joiant
« Ne l'ai maintenant;
« Mestier en ai grant. »
Et lors me partoie
Tous tramblant

Et cherchoie aucun refui
Où de nullui
Je ne fuisse aperceüs
Ne cogneüs;
Là ploroie mon anui;
Jusqu'au jour d'hui
Ai bien esté pourveüs
D'otant et plus.
Ensi, ma dame, attains fui,
Et encors sui,
Par vos doulz regars agus.
Dont la vertus
De confort et de refui,
Non en autrui,
Gist en vous. Or metés jus
Vos griefs refus.

Car tant me font à souffrir
Que je ne m'ose enhardir,
Ne de moustrer n'ai loisir,
Par quel maniere
Tout ce m'estoet soustenir,

Dont souvent me fault fremir.
Mès quant vo gent corps remir,
Tout mac arrière,
Soussi, esmai, dur oïr,
Je n'en voeil nul souvenir;
Car tant me fait de plaisir
Vo lie chiere
Qu'espoir, penser et desir
Me font souvent resjoïr
Et penser à quoi je tir,
Ma dame chiere.

Tout ensi me tient Plaisance
En balance.
Dont maniere et contenance
Change én moi
Sans ordenance;
Car sus heure elle me lance,
Puis s'estance,
Après reprent sa puissance.
Mès trop poi
Ai d'aligance,
Se ce n'estoit Esperance,
Qui m'avance
A son plaisir souffissance.
Petit voi
De recouvrance,
Mès j'ai tant de cognissance
Qu'elle sance
En partie ma souffrance,
Se m'i doi
Traire en fiance.

A qui dont hémi! hémi!
Fors à la très volentaire,

Qui en parler et en taire
Poet bien aidier son ami,
Et ma droite dame aussi,
A qui tout mon coer s'apaire
Poet bien planer ce contraire.
Aultrement mors je me di,
Et riens ne me garandi,
Fors son simple et doulc viaire
Et ce qu'elle est blonde et vaire.
De maintien gai et joli.
Nature pas ne failli
A li sagement pourtraire,
Car un regart a pour traire
Un coer et percier par mi.

—

De tant m'est plaisance crissue
Que je voeil faire, ains ma rissue,
Memore comment on pora
Trouver, qui bien querre y vora,
Le nom de ma dame et de mi.
Nompourquant le sanc me fremi,
Quant la plaisance m'en sourvint
De ce qu'encheïr me couvint
A nommer le nom de la belle.
Je m'en tinc un grant temps rebelle,
Mès quant j'oc bien examiné
Mon avis, et determiné,
Je m'escusai par une voie;
C'est drois que m'escusance on voie.
Quant Plaisance et Desir s'assamblent,
Le fu par exemple il ressamblent,
Qui bruïst tout ce qu'il attaint.
Plaisance ensi le coer destraint,
Et Desirs le fait desirer,
Qui ne s'en voelt pas consirer,

Jusqu'à tant qu'en la fin il sace
Envers quoi Plaisance le sace,
Et adont si fort le mestrie
Que de trestous pourpos le trie,
Fors de celi à quoi il tent.
Et pour ce que Desirs estent
Sa vertu en tous coers humains,
Je le remoustre; ensi au mains
Qu'on m'en tiengne pour escusé;
Car Plaisance m'a acusé
A dire tout ce que je di;
Aultrement ne m'en escondi.
Mès telement vous pense mettre,
Sans nommer nom, sournom ne lettre,
Que qui assener y saura
Assés bon sentement aura.
Nompourquant les lettres sont dittes
En quatre lignes moult petites
Entre « nous fumes » et « le temps ».
Se venir ỳ volés à temps,
Là trouverés, n'en doubte mie,
Pour cognoistre amant et amie.
Or doinst Diex que vos pourpos faille
Et que ma proyere me vaille,
Car nuls plus poures de merci
Que je suis ne demeure ci.
Et quant il plaira à ma dame
Que j'aie ossi grant qu'une dragme
De confort, adont resjoïs
Serai de ce dont ne joïs,
Ains languis en vie eüreuse
Dedens l'ESPINETTE AMOUREUSE.

IV

CHI APRÈS S'ENSIEUT UNS TRAITIERS QUI SE NOMME LA PRISON AMOUREUSE.

Li philosophes nous aprent
En un capitle où il reprent
D'une auctorité moult notable,
Pour toutes gens moult pourfitable :
« Chils ne scet mie qu'il dessert
« Qui loyaument son signeur sert,
« Car par bien servir son signeur
« Acquert on pourfit et honneur. »
S'est commandemens et parolle
De Dieu, qui à Moisy parolle :
« De tout ton coer, de t'ame toute,
« Ton signeur ainme, et se le doubte. »
Ensi l'entens selonc la glose :
L'amour pour le service glose,
Car qui bien ainme, il sert et crient
Et toute obeïssance tient.
Dont qui sus cel estat s'ordonne,
En deus lieus sa grasce on li donne :

Li mondes sa glore li fet,
Et Diex la sienne li parfet.

Et pour ce que tant vault services,
Que tenus je ne soie à nices,
Je voel servir de franc voloir
Celi qui tant me poet valoir,
A cui j'ai fait de liet corage
Seüreté, foi et hommage :
Amours, mon signeur et mon mestre,
Qui me fet tel que je sui estre,
Une heure en pais et l'autre en doubte.
C'est bien drois que je le redoubte;
Se si presumptueus estoie
Que sa poissance ne doubtoie,
Bien m'en deveroit mesceïr;
Diex ne me lait ja enceïr
En nulle volenté contraire
Pour cose qu'on m'en puist retraire.

Li vaillant homme de jadis
Qu'on tint à preùs et à hardis,
Desquels nous avons biaus memores
Par les ancyennes hystores,
Servoient bien et loyaument,
Et tout chil especiaument
Qui jà vodrent leur sanc espandre
En servant le roy Alixandre :
Tant l'amoient, tant l'onneroient,
Que pour leur droit dieu le tenoient,
Et tant fisent parmi leurs mains
Que dedens .xij. ans, voire en mains,
Tout le monde de chief en cor,
Se plus euïst compris encor,
Alixandres l'euïst conquis,

Car il estoit des bons requis
Pour sa valour, pour sa noblece.
Certes, c'est une bonne tece
Que uns grans sires puet avoir,
D'estre larges de son avoir,
Car par dons acquert on amis
Et conquert on ses ennemis.
Pluiseur signeur l'ont esprouvé,
Et je l'aroie tost prouvé
Par Karle, le roi de Behagne,
Qui faire à tous largece ensagne
Selonc leur pooir et leur mise.
La glose n'est ailleurs commise ;
Li bons rois que je nomme chi,
C'est chils qui remest à Crechi,
Qui tant fu larges et courtois
Que de Prusse jusqu'en Artois,
Non, jusques en Constantinnoble,
N'i eut plus large ne plus noble.
Et sa largece li vali :
Jà fu uns tamps qu'on l'assali
Pour guerrier à tous costés ;
Mais il se trouva acostés
Au besoing de ses bons amis,
A cui donné, non pas proumis,
Il avoit et fet les biaus dons.
Meris l'en fu li guerredons,
Car là obtint à haute honnour
Contre ses ennemis le jour,
Dont il dist, en plain concitore,
A son consel : « Aiés memore,
« Quant mes largeces me blamiés
« Et pour trop large me clamiés ;
« Tous li avoirs qui est en Bruges,
« Repus en coffres et en huges,

« Ne m'euïst valu une pomme,
« Se n'euïssent esté chil homme
« Qui m'ont à mon besoing servi ;
« Jamais ne l'arai desservi. »
Pour sa largece fu li rois
Amés, et certes, c'estoit drois,
Car onques ne fu soëlés
De donner le sien à tous lés;
Diex li face vraie merci!
Vaillamment remest à Creci,
Car ens ou plus fort de l'estour,
L'espée ou poing, les siens autour,
Ala ses ennemis combatre
Et li ens ès plus drus embatre.
Là li moustrerent grant service
Li sien, dont ne furent pas nice;
Car afin qu'il ne le perdissent
Et qu'avoec lui il se tenissent,
Il s'alyerent tout à li
Et l'un à l'autre; en cel ali
Furent trouvé, en bon arroi,
Mort et navré dalés le roi.
Et ensi doient li bon faire
Qui voelent leur grace parfaire :
On est tenu par droite honneur
D'amer et servir son signeur,
Ne on ne se puet escuser
Qu'on li doie riens refuser,
Corps et biens, avoir et chavance.
Dont à celle fin que m'avance,
Amours, qui est mon souverain,
Ne devant li n'ai premerain,
Voel servir en tout et par tout ;
Jà n'ara le coer si estout
Qu'en le fin ne me guerredonne

Le service que je li donne.
Ensi le croi, ensi l'espoir;
Tous tamps ai eü cel espoir.

Et se tant li plaist mes services
Qu'il daigne en moi punir les visces
Et gouvrener men ignorance,
Il me venra à grant plaisance;
Car sans li et sans son confort
Je prise petit mon effort.
Or li suppli qu'il me regarde
Et qu'il mette en sa sauvegarde
Et qu'il m'avance en aucun kas
Sus le fourme que je pourkas,
A celle fin que resjoïs
Soie, qui ai tout dis oïs
Refus et escondis sans nombre;
Car d'abondance je me nombre
Li uns de ses petis servans
Qui ai esté et sui servans
A lui, ne pas je ne m'escuse
Que painne ne peril refuse
Qu'en son service puisse avoir;
Ains voel faire si men devoir
Que, se je muir en celle cause,
Je soie escrips en une clause
Avoec l'amoureus Tubulus,
Car, tout ensi m'aït sains Lus,
Mieuls me plaist la fin qu'il prist prendre
Qu'on me püist dire ne reprendre
D'estre recreans ne fallis.
Comment que je soie assallis
Nuit et jour de pluiseurs assaus,
Mais je me dèffench còm vassaus
Contre toutes temptations

Qui voelent mes ententions
Muer ne tourbler ne cangier.
Je n'ai cure de leur dangier,
Car je seroie trop honteus,
S'on me comptoit avoec les deus
Qui onques amer ne dagnierent,
Ne nulles dames n'adagnierent :
Narcissus et Bellorophus.
Onques les filles de Phebus
Ne peurent Bellorophus prendre
Qu'il vosist à elles entendre ;
Si s'en mist Circe en moult de painnes.
Nes la deesse des fontainnes
Ne l'en peut onques decevoir,
Que chils le vosist recevoir
A dame ne daignast amer ;
Mès ses freres, li diex de mer
Nepturnus, trop bien l'en venga,
Car la balainne le menga
Qui onques n'avoit mengiet d'omme.
Et Narcisus que je vous nomme,
Qui moult petit eut adagnié
Equo, n'i a gaires gagnié,
Car il enamoura son ombre.
Pour ce est il comptés ou nombre
Des musars et des coers fallis,
Car la fontainne est ses drois lis ;
Là s'endormi, là se repose.
J'en ai pour tant fet une glose :
A toute heure qu'il m'en souvient,
Très grans corages me revient
Que je soie enterins et fermes
A amours tous tamps et tous termes,
Ne que je ne me mue ou tourble
Pour aventure ne pour tourble

Que Fortune me puist trametre,
Qui souvent se voet entremettre
D'assir en joie et en confort
Toute painne et tout desconfort.

Est dont Fortune si poissans
Qu'as humles coers obeissans
Elle poet envoyer discorde?
Oïl voir; quant je me recorde
Des vrais amans qui jadis furent,
Comment trop largement chil burent
A son hanap de son buvrage,
Je ressongne moult son ouvrage.
Pour ce traître le clamoient
Chils et chelles qui lors amoient,
Car, par envie et sans raison,
Ou milleur temps de leur saison
Et qu'il cuidoient mieuls joïr
De plaisance et yauls resjoïr,
Elle reveloit leurs secrés,
Et non pas as gens si discrés
Qu'il mesissent en noncaloir
Che qui peu leur pooit valoir,
Mès à chiauls qui de leur anoi
Se truffoient par esbanoi,
De quoi à moult de cest afaire
Couvint à leurs amours fin faire.
Qu'en avint Tristran et Yseus
Qui furent si vrai amoureus,
Le castellainne de Vregi,
Et le castellain de Couchi,
Qui oultre mer morut de doel
Tout pour la dame de Faioel
Apriès le mort dou baceler?
On ne le poet ne doit celer:

Pour ce qu'on se voloit vengier
Des vrais amans, on fist mengier
La dame le coer son ami;
Et celle, qui d'anoi fremi,
Si tost qu'on li eut fait acroire,
Requist qu'on li donnast à boire;
Quant elle eut but, si dist en haut :
« Jamais plus boire ne me faut,
« Car sus morsel si precieus,
« Si douls et si delicieus
« Nul boire ne poroie prendre. »
On ne li peut puis faire entendre
Qu'elle vosist mengier ne boire;
Ceste matere est toute voire.

Et quant je le voi si diverse,
Le traïteuse et le perverse,
Qu'elle est plus tost apparillie
D'un grant mal faire et consillie,
Que d'un bien donner ne pourvir,
Je le voel doubter et fuïr,
Car qui ressongne et fuit les visces,
Il n'est ne ignorans ne nices;
Et Amours, qui tout scet et voit
Et qui souvent les siens pourvoit
De consel et de congnissance,
Quant il usent d'obeïssance,
Me pourvera, je l'en requier,
De tout ce qui me fet mestier,
De sens et de discretion,
Afin qu'en recreation
Entre les amoureuses gens
Soit chils dittiers tenus à gens,
Fès et dittés par tel langage
Que la belle plaisans et sage,

Ma dame que tant ains et pris,
Pour quele amour je l'ai empris,
En bon gré recevoir le voelle.
Car, s'en plaisance le recoelle,
Il me venra moult bien à point,
Car pour s'amour ai maint dur point
Senti au coer sous la mamelle,
De quoi la congnissance à elle
Ne vint onques, j'en sui certains.
Vrais diex, si sui je si atains
Pour s'amour que priès sus l'outrer,
Ensi que je le voel moustrer,
Mais que j'aie tamps et loisir;
Je ne couvoite el ne desir.

Amours, qui onques ne se part
De moi, mès moult souvent me part
Des biens qu'à ses servans envoie,
Me mist, n'a pas longtamps, en voie
D'un virelay faire et chanter,
Mais je ne m'en ose vanter;
Nonpourquant en celle cointise
N'i a outrage ne vantise;
Car bien doivent chil avoir soing
Qui d'iauls conforter ont besoing
D'estre joli et envoisié,
Quant il en sont dou faire aisié,
Mieuls alosé en toutes cours.
D'un liet homme, c'est grans secours
Entre chiauls qui en ont mestier
Et qui usent dou gai mestier
Qui tous coers amoureus esgaie.
Et pour le souvenance gaie
Que je reçoi en mon martire,
Puisque parfaite amours m'i tire,

Je voel dire en nom de revel
Le virelay fait de nouvel.

Virelay.

Petitement remeri,
Fors en durté,
Sont li mal que j'ai porté
Jusques à chi,
Quant ma dame n'a merci
De ma griété.

Or ne sçai que doie faire,
Car je le voi debonnaire
Enviers toutes gens,
Fors à moi qui painne et haire
Pour s'amour me couvient traire ;
C'est li paiemens.

S'ai je tousjours obeï
Et siens esté
A faire sa volenté.
Or est ensi
Que de moi n'a, qui li pri,
Nulle pité.
Petitement, *etc.*

Briefment je li voel retraire
Le dolour et le contraire
Que pour s'amour sens,
Et s'à che le puis atraire
Que ma pryere puist plaire,
Je serai contens

De l'anoi et dou soussi
Et de l'obscurté

Dont on ne m'a conforté
Gaires puissedi
Qu'à ma dame me rendi
A faire son gré.
Petitement, *etc.*

S'il est qui fait, il est qui dist :
Nouvelleté gaires ne gist
Ne ne sejourne ne repose;
Elle est tele que partout s'ose
Hardiement mettre ou embatre
Pour gens couroucier ou esbatre,
Car elle a tant de signourie,
En ce point l'avons nous nourie,
Que joie ou courous renouvelle,
Quant elle vient as gens nouvelle.
A ma dame vint li recors
Dou virelay que je recors;
Bien li pleut, si le volt avoir,
Che dist, pour aprendre et savoir.
Elle l'aprist et le chanta;
Tout ce forment me contenta.
Assés briefment depuis avint
Que nous estïons bien nous vint
En deduit et en esbanoi,
Non pas en bos ne en aunoi,
Mais en une cambre pavée;
Il sembloit qu'on l'euïst gravée
Tant estoit clere et deduisans
Et li pavemens reluisans
Et tailliés pour bien gouvrener
Une danse, et au droit mener;
On ne deuïst souhedier el.
Là estoient li menestrel,
Qui s'aquitoient bien et bel

A piper, et tout de nouvel,
Bones danses teles qu'il sceurent.
Et si trestost que cessé eurent
Les estampies qu'il batoient,
Chil et chelles qui s'esbatoient
Au danser, sans gaires atendre,
Commenchierent leurs mains à tendre
Pour caroler. Là me souvint
D'un tamps passé : jà il avint
En Savoie, en le court dou conte,
De qui on doit bien faire compte,
Car il est nobles et vaillans,
D'onneur faire aigres et taillans,
Celle grasce li portent tuit.
L'an mil CCC sissante et uit
Fu que passa parmi sa terre
Li uns des enfans d'Engleterre,
Lions, fils Edouwart le roi,
En très noble et poissant arroi;
Et li contes que j'ai nommé,
Qu'on claime ou qu'on clamoit Amé,
Honnourablement le rechut.
Là fu bien, qui l'estat conchut,
Et l'ordenance et le maniere
De la court qui fu moult pleniere,
Les disners, les belles assises,
Les tables ostées et mises,
Les vins, les viandes, les més.
Trois jours dura la feste ; mès
Il y eut danses et carolles,
Pour quoi j'ai empris les parolles,
Car bien .VI^{xx}. jones et belles,
Toutes dames et damoiselles,
Filles de chevaliers ou fames,
Dou pays les plus frices dames,

Moult ricement et bel arrées,
Très noblement et bien parées
En draps de canjans et de soie,
Plus rices deviser n'osoie,
Drut perlées et orfrisies,
Dont le mieuls estoient prisies,
Y peuïst on adont veoir.
Cure n'avoient de seoir,
Mès de danser à l'estrivée;
Toute joie y ert arivée,
Et quant li menestrel cessoient,
Les dames pas ne se lassoient,
Ains caroloient main à main
Tout le soir jusqu'à l'endemain.
Et quant chanté li une avoit
Un virelay, on ne savoit
Encores s'il avoit fin pris,
Quant uns aultres estoit repris
Ou de dame ou de damoiselle.
Mainte canchon bonne et nouvelle
On y chanta et respondi.
A celle fin je le vous di:
A la feste ossi où j'estoie,
Quant avoec celles m'esbatoie
Et chiauls de qui la compagnie
Estoit moult bien acompagnie,
L'une apriès l'autre sans detri
Chantoient si com par estri.
Là fu mon virelay cantés
Et moult volentiers escoutés,
Mès à painnes peut il fin prendre,
Quant ma dame en volt un reprendre
Qu'onques mès je n'avoie oï;
Mès noient ne me resjoï,
Ains me fist merancolyer.

Pour ce ne le puis oublyer ;
Bien le retins, mieuls le notai ;
Encor ens ou coer le note ai.

Virelay.

Je ne sui onques si lie,
Ne de coer si envoisie,
Que quant je voi fort penser
Celi qui d'amer me prie,
Car toute merancolie
Li affiert bien à porter.

As aucuns grieve si fort
Que c'est droite amere mort,
Mès, vraiement,
Chils y prent joie et deport,
Tout deduit et tout confort.
Vechi coument :

A seul et à compagnie
Voelt tout dis, quoi qu'on li die,
Par droit usage juner,
Et pour ce ne lait il mie
A mener joieuse vie,
Dont, au voir considerer,
Je ne sui, *etc.*

Et quant penser le remort,
Par plaisance il s'i endort
Si longement
Qu'on li feroit painne et tort
Qui li torroit le ressort
De pensement ;

Car en pensant il s'oublie
Et deduit et esbanie,
Et se ne sont si penser
Aresté sus nulle envie,
Mès en toute reverie,
Qui me fait dire et chanter :
Je ne sui, *etc.*

—

Tout chil et chelles qui oïrent
Che virelay s'en resjoïrent,
Et fu moult grandement prisiés,
Mès je voel que vous escripsiés
Onques ne me peut resjoïr.
Si fis je samblant de l'oïr
Volentiers, et c'estoit raisons,
Car là n'estoit tamps ne saisons
De merancolie monstrer.
La feste se prist à outrer
Quant on eut assés esbatu ;
Et je, qui le coer euch batu
De grans pensers fors et divers,
Car je m'estoie à che ahers
Qui me tourmentoit grandement,
Me parti d'iluec erramment ;
Mès au partir jettai mes ieux
Deviers ma dame ensi com chieux
Qui fu en grant merancolie
De la canchon que j'euch oïe.
Au plus quoiement que je peus,
M'en vinch en un requoi tous seus,
Car n'est pas bon que cascuns sace
Les grans anois qu'à soi on face.
Quant le mains on s'en donne garde,
A l'environ de moi regarde,
Vis me fu que je n'i vi ame,

Homme, damoiselle ne fame,
Dont pour euwireus me clamai.
En une cambre m'enfremai,
Puis m'en ving à une fenestre
Où moult gracieus faisoit estre,
Car grans jardins et biaus vignobles
Servent au lieu, qui est moult nobles ;
Là m'apoiai en augmentant
Mon soussi et en lamentant :
« Ha ! Amours », di je, « ai je meffet
« Le mal que ma dame me fet,
« Que tousjours ai servi à painne,
« Et elle, ce m'est vis, ne painne
« Que de moi envoyer pensées
« Qui ne me sont pas tost passées ?
« Et par especial orains,
« Comment que je le serve et ains,
« Li oï par très grant revel
« Chanter un virelay nouvel.
« Bien le glosai, mieuls l'entendi,
« Elle paia seck et rendi
« A celi qui pour l'amour d'elle
« Fu fès et q'une damoiselle
« Eut chanté. Trop fort me reprens,
« Quant pour s'amour ensi m'esprens.
« Lors est elle, ce dist, moult lie
« Quant je sui en merancolie,
« Et qu'elle me feroit grant tort
« Se j'avoie grasce ou confort.
« Ce sont parolles pour morir :
« Comment les puet uns coers oïr
« Qui est atains de tele ardure
« Com je sui, si aspre et si dure.
« En grant solas fust ajournée
« Pour moi la feste et la journée,

« S'elle n'euist tout ce canté
« Qui m'a si fort destalenté.
« Je ne m'outrecuide ne vante,
« Mès je jur, se jamès je cante
« Ou je fai virelay nouvel,
« Soit par couoous ou par revel,
« J'en ferai et chanterai un
« Si entendable et si commun
« Qu'elle pora bien percevoir
« Se c'est à faute ou s'est à voir
« Que merancolie me touce. »
Adont cloï un peu le bouce,
Je n'osai parler plus avant,
Car aultres sens me vint devant
Qui me fist taire et arester.
Diex li mire, il me vint oster
De la grande merancolie
Qui m'estoit ens ou coer liie,
Car en avisant me repris
Et di : « Ne sai qui m'a espris,
« Mès grans folours me fait debatre ;
« Se ma dame se voelt esbatre,
« Quant tamps et lieus est, au chanter,
« M'en doi je pour ce tourmenter ?
« Par foi, nennil ; ains me doit plaire
« Tout ce qu'elle voelt dire et faire,
« Et se j'estoie ailleurs ahers,
« Je feroie tout au revers ;
« Car coers qui ainme loyaument
« Doit servir especiaument
« Sa dame, doubter et cremir.
« Et ossi, quant tout bien remir,
« L'estat, le fet et le parolle
« Dont je me demente et parolle,
« Peut estre que li virelès

« Qui fu chantés à plains èslès,
« Ne fu pour moi ne fès ne dis.
« Là en y avoit plus de dis
« Qui estoient ossi propisce
« A Amours sans fraude et sans visce,
« Com je sui, et trop plus cent fois.
« Pour ce me voel taire tous quois
« Et souffrir, car, au dire voir,
« Ma dame scet bien percevoir
« Que li pensers me plest souvent,
« Soie en enclostre ou en couvent,
« Trop plus que ne fait li esbatre,
« Ne li voel noyer ne debatre. »
Tout ensi com je devisoie,
En devisant je m'avisoie
Que je prenderoie un avis
Bon et seür, ce m'estoit vis,
Car je me vorroie introduire
Au solacier et au deduire,
Et metteroie en noncaloir
Tout ce qui riens ne puet valoir:
Merancolies et soussis.
Là m'arestai .v. mois ou sis
Et fui jolis et esbatans,
Liés, envoisiés et embatans
En tous deduis, en tous depors,
En toutes places, ens et hors,
Où je pooie avoir raison
D'estre et d'aler pour le saison.
Especiaument je queroie
Cause, et compagnie aqueroie,
De moi embatre et repairier
Où je me pooie apairier
Avoec ma dame et avoec celles,
Fuissent ou dames ou pucelles,

De quoy l'avancement euïsse;
Et s'une feste je seuïsse,
Lonch ou priès, fust tournois ou jouste,
N'i ressongnoie frait ne couste,
Ains m'i trouvoie des premiers.
Car bien doit estre coustumiers
Homs qui ainme ou qui voelt amer
Que son nom face reclamer
En lieus et en pays divers;
Aultrement il use au revers,
Car riens n'est deseure le nom
De loenge et de bon renom.
Non que par voie je le di
De vantise, ains m'en escondi;
Je ne le di fors par exemple,
Ensi qu'offrande est mise au temple.

A toutes et à tous demant
Se vous cuidiés que li amant
Aient pour noient che qu'il ont,
Et que la joie dont il sont
Resjoï — non pas si souvent
Qu'il vorroient, ch'ai je en couvent —
Leur viengne des chieux comme maune?
Nennil, il n'en ont poch à aune
Qu'il ne l'achatent bien et chier,
Trop plus qu'au fer et à l'achier,
Car il en ont des grans anuis,
Des durs jours et des poures nuis,
Des perils, des souspirs, des plaintes,
Des merancolies tamaintes,
Des pensées, de grans assaus,
Tant qu'il n'est lettres, ne consaus,
Ne avis, ne science d'omme,
Qui valoir y puist une pomme,

Fors seulement li aventure.
Tout ensi comme on s'aventure
En le mer où on puet nagier,
Où on se met en grant dangier,
Car entre le vie et le mort
N'i a qu'une asselle de bort,
Ensi en amours; vechi prueve :
Chièrement l'achate qui rueve.

Moult de pensées et d'avis
Prent uns amans qui est ravis
En amer bien et loyaument;
Je le sçay especiaument
Par moi, n'ai cure qu'on me die
De quel pris est la maladie;
S'elle est grevable, je m'en tès,
Et s'elle est bonne, c'est grans pès.
Or congnoi je assés son afaire,
Car j'en ai eü moult à faire.
Je m'en lo, non que je le blame,
Diex me deffende de tel blâme,
Ne que je soie jà trouvés
Si rudes ne si fols prouvés
Que je recorde ne recite
Contre celi nul opposite
Qui est mon signeur et mon pestre,
Mon dieu mondain et mon chier mestre,
Dont toute ma joie me vient.
Encores trop bien me souvient
Que, quant je sui partis d'icelle
Pour qui sens l'ardant estincelle,
Merancolieus et pensieus,
Contre terre clinans mes ieus,
Je n'euïsse jà si tost pris
Confort qui vaille ne de pris,

S'Amours euïst dit : « Je t'oubli ».
Mais il m'envoia un oubli
Où puis me sui moult deportés
Et solaciés, car il fu tels
Que grandement me deporta.
Unes lettres on m'aporta
En ceste meïsme saison
Que je me tenoie en maison,
Droit à l'eure d'un matinet
Que j'entroie en un gardinet
Pour moi un petit deporter.
Les lettres me vint aporter
Chils qui me dist : « Sire, or lisiés
« Et as presentes rescripsiés,
« Car on vous en prie et requiert ».
Ne li demandai s'el il quiert,
A qui il fu ne dont issi ;
Les lettres pris et les lisi
Tout quoiement de cief en quor.
Moult y pensai, et pense encor,
Qui le més pooit envoyer ;
Je ne m'i savoie avoyer,
Car chils qui escripsi la lettre
Oublia, ou ne l'i volt mettre,
Le nom, fors tant je vi en prose :
« Le tout vostre grant ami Rose ».
Adont dou signet m'avisai :
En regardant moult y visai,
Car je n'i vi, c'est vraie cose,
Empriente qu'une seule rose.
Lors dis ensi, quant je m'avise :
Une rose pour se devise
Porte chils, et pour l'amour d'elle
Presentement Rose il s'appelle.
Se Dieux m'aït, le nom se nomme

De très gai et d'amoureus homme ;
Pour ce vorrai m'entente mettre
De lire et rescrire à la lettre,
Mais anchois que riens je rescripse
Voel qu'on voie la sienne et lise :

« Très chiers et grans amis, voelliés savoir que jà de lons tamps m'est venu à congnissance par personnes dignes et vaillables de croire et qui assés congnoissent les meurs et conditions de vous, liquel sont bel et bon et agréable et moult me plaisent, car ils s'acordent assés as miens. Pour ce vous escrips fiablement, com chils qui moult desire à acquerre l'amour et compagnie de vous et consel d'une très grief maladie que ma très souverainne dame et amours me font à present souffrir et porter, car en la discretion de vous et de vostre avis sont pluiseurs ymaginations propisces pour en respondre et consellier se mestier fet, et pour ce que le mieuls consilliés soie de ce que je sens, je vous en voel entamer la matere, si vous pri que vous y voelliés entendre. Chiers amis, il me semble, et voirs est, que j'ai ceste maladie concheüte par penser songneusement à ma dame, ossi par regarder liement et volentiers sa douce phizonomie et la belle et plaisant maniere de li dont tout le prise. Or sui je en dur parti, car je regarde que pluiseur ossi propisce et digne d'encheïr en la plaisance de li, com je sui, y tirent, de quoi la doubte de li perdre me met en grant esmai, se ne li ose je dire comment pour s'amour je sui destrains et menés, car je doubte tant à estre escondis et refusés que s'il avenoit que je le fuisse, lors seroi je parocis. Dont, pour avoir le consel de vous, je vous escrips fiablement et vous pri chierement que vous me voelliés rescrire par le porteur des presentes comment je me doie en cel estat maintenir, car j'ai moult grant fiance que vostres consaus me vaurra, et, se Diex m'ayt, en tels afaires et en moult d'autres je sui rudes et ignorans et tous à aprendre. Se n'i euïsse que faire de penser, mais li grans biens qui est en ma dame m'i fait entendre, car tout ensi com la rose est souverainne sur toutes flours, elle est tant qu'à moi sou-

verainne sur toutes, et pour s'amour je porte une rose pour ma devise ; comment que je n'aie mie bien matere dou faire, mais mon coer qui se delite en pensant à li, le m'a fait aherdre, et me samble proprement que je soie uns secons Alixandres dignes et tailliés de conquerre tout le monde par men emprise. Chiers amis, afin que vostre affection soit plus encline à ma plaisance, en avant je ne vous voel riens celer, mais tous mes secrés amoureus segnefyer et escrire par lettres seelées desous ce signet, et se mon nom vous est couvertement envoyés et sus fourme de devise, je vous pri, chiers amis, qu'il vous souffisse ; car je l'ai fait à present, et ferai en avant, pour eschiever le peril et l'aventure des lettres, espoir, que je vous envoierai par pluiseurs messagiers, car se celles estoient perdues et mon nom avoec ma devise ens cogneüs, il me tourroit à grant contraire. Si vous pri que pour l'amour de moi vous voelliés prendre une devise par laquele je vous recongnoisse, et liement rescrire par deviers moi lettres et epitles com à vostre desciple, apparilliet à che que vous vorriés ; che scet li Sains Esperis qui vous ait en garde. »
Escript, etc.

Je n'i voel rien oster ne mettre,
Plus n'avoit escript en la lettre
Fors desous, ensus de le prose :
« *Le tout vostre grant ami Rose* »,
Et une balade petite,
Qui assés bien estoit escripte.
Je le lisi sans plus d'atente,
Et grandement y mis m'entente,
Pour ce qu'elle assés s'arestoit
Sus la matere qui m'estoit
Selonch mon fet vive et propisce,
Sans empecement et sans visce.

Balade.

Je n'ai ne triewes ne respit
Ne venir je ne puis à pès,

Ains me tiennent en grant despit
Chil à cui je m'estoie très
Pour mes regrés
Dire et monstrer. Or m'est li tors
D'iaus donnés, mès je sueffre et tès,
Car mieuls vaut bataille que mors.

Dangier, Refus et Escondit,
Honte et Paour, par mos exprès,
Me sont contraire et ennemit
En dis, en oeuvres et en fès.
Las! si grans fès,
Comment le portera li corps?
Et nonpourquant je m'i voi près,
Car mieuls vault bataille que mors.

Ançois qu'il m'aient desconfit,
Ma dame, à cui me sens soubjés,
Et bonne Amour, qui tout confit,
Aront pité de mes meffès.
Et se jamès
Ne m'estoit envoyés confors,
Si voel je estre jolis et gès,
Car mieuls vault bataille que mors.

—

La balade, et la lettre ossi,
Plus de trois fois je le lisi,
Et quant j'en fui bien enfourmés,
Je n'i ai gaires mis ne més :
Je pri dou papier et de l'encre
Et tous quois m'arestai à l'ancre
Jusques à tant que j'ai escript
Ensi com vous vés en escript.

« Chiers et grans amis, j'ai recheü de par vous unes lettres qui moult me donnent à penser, pour tant que vous me tenés à vostre

compagnon et appellés à vostre consel, et adjoustés avoec vos joieuses et amoureuses aventures, et me nommés sage et discré et digne de ce valoir et faire. C'est moult pour moi; non, vostre honneur salve et chiauls qui de moi tant de biens dient et recordent, que je le vaille, car je sui tous à parfaire et à aprendre, fors tant q'uns ignorans poet à le fois dire tel parole qui est entendue en milleur maniere qu'il ne le vaille; ce ne fait mie li biens de li, mais des escoutans. Dont se j'ai dit ne mis hors, par aucun langage diversement prononciet, aucuns parlers qui soient entendu sus benne fourme, Diex en soit loés, car la grasce vient de li, non de moi; et se vostre plaisance s'encline à present à moi tenir tels que Diex doinst que je deviegne, ce ne vous puis je brisier ne tollir, ne volenté n'ai dou faire, mais tout mon entendement et sentement mettre et employer en vostre service. Non que je sace qui vous soyés, ne nulle enqueste n'en ai fet ne ne voel faire, car mie n'apertient à moi, ains sui moult liés quant sus condition secrete vous me segnefyés, et segneflerés d'or en avant, de vostre estat, et par especial de celi dont je desir à oïr, et non de nul aultre. Si seroie moult rudes et à reprendre, se le mien vous celoie, et puis que le vostre vous m'avés entamé et de celi me requerés consel à avoir, je vous consellerai à mon pooir.—Chiers et grans amis, li mal d'amours sont de pluiseurs conditions et li estat de diverses manieres, et souvent en scèvent le plus li mains apris, car d'euls meïsmes il se consellent. J'entens ensi, selonc la teneur de vos tres lettres, que vous estes atains et enamourés de vostre dame par li songneusement et volentiers regarder; je le croi bien, car com plus est on priès dou feu, mieuls se caufe on. Ossi si regart et si maintien, qui sont bel et plaisant et bien enmainieret, vous y enclinent, et c'est raisons, car ces virtus font moult à recommender en dame. Si vous conselle que vous soyés secrés, discrés et gais, jolis et renvoisiés, pour l'amour de li; et acquerés de tous et de toutes loenge et bon renom, et especiaument de chiaus et de celles qui entours vostre dame repairent. Et soyés larges et courtois selonc vostre estavoir, et à le fois un petit hardis d'embatre et de parler, car entre atemprance et discretion cou-

vient bien avoir hardement, et est de necessité qu'on l'ait. Or m'avés vous escript et ensi segnefyet par vos lettres, que vous n'osés parler à li et veriés volentiers que elle conchuïst de lui meïsmes vostre afaire. Ce ne doit ne puet estre, et est uns grans perils en vostre besongne, car toutes dames de leur nature sont enclines à signourie et sont moult lies quant on les prie, et les pluiseurs, et non pas toutes, quant elles voient un homme enamouret d'elles, jà soit ce que leur coers s'encline viers celi, se monstreront elles volentiers tout le contraire. Je ne di mie que la vostre dame ne la mienne soient de tele condition, car s'elles l'estoient, trop vous donroient et moi à souffrir, mès pour vous oster de doubte et avancier vostre santé, faites que vostre dame sace briefment comment il vous est de l'amour de li. Et se vous n'avés bien le hardement de li dire, si acquerés aucun moyen en qui, et de voir, vous ayés grant fiance, et chils ou celle li die vostre besongne. Ou vous li envoyés lettres bien amoureuses et bien piteuses comprendans vostre entente, ou faites à le fois, ou faites faire, aucun virelay, rondel ou ballade, si le donnés ou envoyés, et moult vous avanceront. Chiers amis, tant qu'à ores, je ne sçai bonnement plus qu'escrire. Je me recommande à vous com li tous vostres, et vous pri que toutdis fiablement vous me voelliés escrire et segnefyer de vos besongnes et je y entenderai volentiers et liement, car che m'est grans deduis et recreacion à y penser. Je vous escuse de ce que vostre nom vous ne mettés mie clerement, et il me plest bien ensi, et com à Rose mon compagnon et chier ami, je rescrirai fiablement. Si vous pri que vous m'ayés pour escusé de ce que je n'ai pris à vostre pryere une devise, car je n'en sui mie pourveüs ne avisés, mès à secondes lettres je le serai, et par cause d'amour et de compagnie, je vous envoie une balade que j'ai nouvellement fet, com chils qui est apparilliés à che que vous vorriés. Che scet li Sains Esperis qui vous ait en garde. » Escript, *etc*.

Tout ensi com je vous devise,
Sans mettre terme ne devise,

Rescripsi je moult liement,
Par bon et droit aliement,
Que d'or en avant voel tenir
A Rose, qui voelt devenir
Mon compagnon et mon secré.
Certes je l'en sçai moult grant gré,
Car il me donne grant confort.
Je soloie penser plus fort
Que je ne fai, car par sa vie,
Où ma plaisance est moult ravie,
Sui de la mienne solaciés
Et de tous anois hors saciés.
Lors point de nom ne me donnai,
Mais une balade ordonnai
Selonc ma matere, et je di
(Il le tesmongna puissedi)
Que ceste balade servoit
A tout ce qu'amours li pourvoit.

Balade.

Se merancolie pooit
Reconforter un coer d'amant,
Elle me reconforteroit,
Car nuit et jour j'em porte tant
Que en seant et en estant
Je ne me truis onques lassés
De merancolyer assés.

Et tant le fai qu'on s'en perçoit
Et qu'on m'en tient à ignorant,
Mais je m'escuse, qui vorroit,
Car, voir, en merancoliant
Je preng esbatement si grant

Que pluiseurs fois me sui emblés
Pour merancolyer assés.

C'est sus ma dame, qui bien voit
Com je languis en li servant ;
Et nul remede n'i pourvoit,
Ne je n'en voi nul apparant ;
Ains si maintien et si samblant
Me donnent à faire à tous lés
Pour merancolyer assés.

—

La lettre et la balade ossi
Tout en un volume escripsi,
Puis le ploiai et saielai
Et au messagier le baillai,
Qui se parti, Diex le convoie !
Je ne sçai où il prist sa voie,
Mès je sçai bien où je remès :
Dedens mon hostel enfremés.
Non que g'i soie trop enclos,
Mès pour l'amour dou joli clos,
Des roses et des arbrissiaus,
Dou deduit des chans des oisiaus,
De quoy il y a par raison
Ens ou droit tamps de leur saison,
Volentiers je m'i esbatoie
Et plus qu'ailleurs laiens estoie.
Or portoi je adont par maniere
Une moult petite aloyere
Que d'espriveteur on appelle,
De blanc samis, moult estoit belle ;
La lettre y mis que m'eut tramis
Rose qui s'escript mes amis,
Et pour tel ossi le rechoi,
Car en li matere aperchoi
Qui à la mienne s'acompagne.

Et fust or contes de Campagne,
Dux de Brabant ou d'Osterice,
Puis qu'il a le coer gai et frice,
Amoureus, et je l'ai otel,
Nous sommes auques tout yevel.
En moi grandement se confie,
Quant il m'a la premiere fie
Sus son signet especial
Nommé son compagnon loyal;
Tels le serai en verité,
D'un acord et d'une unité.
Ne sçai qui c'est, mès toutes gens
Qui ont coers amoureus et gens,
Je les ains et honneure et prise,
Plus que les ors villains de Frise,
Es quels n'a point de gentillece,
D'onneur, de bien, ne de noblece,
Et vivent ensi comme bestes.
Tant ont lourdes et sotes testes;
J'ai le corage d'autre ploi,
Car tous au bien amer m'emploi.
Ossi fet chils qui s'escript Rose
Qui ne se voelt nommer ou n'ose;
De tout ce qu'il fet je l'escuse,
Il n'a garde que je l'acuse.
Comment le saroi je acuser?
Je puis assés sur li muser;
Ançois qu'à son nom avenisse,
On iroit le pas à Venise
Et revenroit on en Savoie,
Et s'adeviné je l'avoie,
Qui le me poroit tesmongnier?
Je puis assés mon frain rongnier,
Mès ores noient n'en sarai;
Et toutes fois pour li arai

Et pour s'amour, soit gaing ou perte,
A toute heure l'orelle ouverte
Pour entendre et pour orillier,
Soit hors lit ou sus orillier,
Que de li nouvelle me viegne
Par quoi rescrire me couviegne.
Or faut, car je li ai proumis
Et par mon saielet tramis,
Qu'à toute le premiere enqueste
Qu'il escrira, c'est sa requeste,
Je li rescripse et li devise
Mon nom par certainne devise.
Or ai je bien mestier d'aprendre,
Car quel devise ne sçai prendre.
A prendre le nom d'un oisel,
D'une beste ou d'un arbrissel,
Ce n'est point cose qui se taille.
Je me truis or en grant bataille
Pour une devise aviser,
Je n'en sçai quele deviser.
J'en aroie une volentiers
D'une flour, car c'est grans dentiers.
Prenderai je dont violette ?
Je ne sçai, elle est moult doucette.
« Se ceste ne te plest, si prens
« Le consaude. » Lors me reprens
Et di : « Non ferai, trop est nice. »
— « Or prent dont le lis, elle est rice. »
« Non ferai. » — « Quoi dont ? » — « Je ne sçai. »
— « Encor te voel je faire assai
« De l'anquelie et du pione,
« De le soussie et dou betone,
« Tu en trouveras plus de mille
« Au bois, as camps et à le ville.
« Ne t'en venra or nulle à point ?

— « Nennil, de leurs noms ne voel point,
« Par maniere de desparel,
« Quoiqu'à yauls ne me fai parel. »
Et toutesfois, quant je m'avise,
J'ai ymaginé ma devise ;
Quant il voelt, ses lettres m'envoie,
Tost sera ma devise en voie.
Je me nomme et nommerai Flos ;
Ceste devise en mon coer clos,
Flos en latin, *fleur* en françois.
On penseroit assés ançois
C'on adevinast pour le quele
J'ai ores mis ce nom apele ;
Il n'est mie tamps dou savoir.
Or me faut un signet avoir ;
J'en voel errant faire un forgier.
Quel cose porai je ens logier ?
J'ai visé une fleur petite
Que nous appellons margherite.
En un aniel d'or tout massis
Fu mon signet mis et assis,
Et l'entailla moult volentiers
Uns très bons mestres argentiers.

Quant Rose voelt, à moi escrise,
Je sui pourveüs de devise
Et de signe qui bien s'ordonne
A ce que ma devise donne.
Depuis ne demora plenté,
A ma meïsme volenté,
Ensi qu'un jour soupé avoie,
Unes lettres Rose m'envoie
Auques dou grant et dou volume
Les premieres. Tantost alume
La candelle, car jà fu tart,

Et puis si me tournai à part ;
Des lettres le signet rompi
Et tout bellement les ouvri.
Un virelay i vi sans note ;
Tout souef le lis et le note,
Pour ce que nouviaus me sambla.
Mon coer premierement l'embla,
Et puis lisi de cief en quor.
A ce qu'il m'est avis encor ;
Rose m'escript, la merci soie,
Plus avant que penser n'osoie,
Mès je vous dirai sans atente,
Selonc les lettres, sen entente.

« Très chiers et especiaus amis, je vous remerci grandement des lettres si amiables et si confortans, à ce qui me touce, que vous m'avés envoyés, et de la balade ossi, car elle est bien selonc ma maniere, et de ce que vous me retenés à compagnon. Si me poés escrire et mander comme à vostre disciple, car tout ce que d'ore en avant je pourfiterai, je le tenrai de vous. Chiers maistres et grans amis, depuis que vous m'escripsistes, me sont pluiseurs aventures avenues, lesqueles je ne vous voel pas celer, mès toutes segnefyer, afin que j'en soie le mieuls consilliés. Car ensi que je vous escripsi que j'estoie en grant desir de parler à ma souverainne et si n'en avoie pas le hardement, je m'avisai que je li escriroie unes lettres où ma grignour entente seroit contenue. Et li escripsi tout ensi com chi s'ensieut : « Très hon-
« nourée et excellente dame, à cui tout mi .v. sens naturel sont
« enclin d'obeïr et d'entendre, je vous ai jà amé si ardanment par
« long tamps que je ne m'en sçai comment consillier, se ne le vous
« sçai je ne ose dire ne monstrer de bouce ; non que che soit par
« faintise de coer, mès par faute de hardement. Or congnoi je
« assés que chils estas à poursievir ne m'est mie pourfitables. Car
« vous ne poés bonnement adeviner ne savoir quel cose il me faut,
« se je ne le vous di. Dont, ma très souverainne, je vous pri, en

« nom de pité, que vous voelliés un petit d'imagination et de « plaisance arestée avoir sur mi et sentir comment très loyaument « je vous ains, et s'il avient que je vous troeve en lieu ou en place « où je puisse avoir tamps et loisir, vostre pais et honneur salve, « de parler à vous, si ne m'en soyés pas si dure ne si estrange « que bien poriés, car il me tourroit à grant contraire ; et che « que il vous en plaira à faire, voeilliés m'ent, se tant m'adagniés, « rescrire et renvoyer par le porteur de ceste lettre, car il est « moult secrés et bien y poés avoir fiance. » Ensi, chiers mestres, escripsi je à ma très souverainne, et demora puis le terme de .xv. jours que je n'en euch response nesune. Avint au .xve. jour que nous estions en une place là où il avoit grant fuison de signeurs et de dames et de damoiselles, car c'estoit à une journée nommée de feste plenière, se s'i pooient bien tous et toutes par honneur embatre. Je qui songneusement avoie l'oel sus li et elle sus mi, si com bien m'en percevoie, arestai tant que je le vi aseulée et apoiant contre unes courtines de tapisserie ; si l'aproçai au plus bellement et sagement que faire sceus ne peus, si l'enclinai et saluai, et elle ossi moi. Je cuidoie moult bien parler et remonstrer ma besongne, car pour ce estoi je là trais, mais soudainnement je fui si souspris que je perdi et oubliai tout mon pourpos ; et elle, qui bien perchut ma contenance et comment j'estoie esbahis, pour moi oster de cel esmai et mettre en parolle, me dist par sa courtoisie : « Vous « m'avés envoyet unes lettres ». — « Dame », di je, « c'est « verités. » Lors s'escusa elle moult bellement de che que elle n'avoit point rescript, et qu'elle s'estoit arestée sus celle journée à present, car elle avoit supposé que nous nos y trouverions, ensi qu'il est ; et je l'en tins bien pour excusée. Et ensi en parlant à li, sentement et avis me revinrent et li priai mout humblement que elle me vosist retenir pour son servant, qui enterinement et loyaument le voloit servir, et elle tout en riant me respondi qu'elle ne seroit pas bien consillie s'elle refusoit le service de preudomme où elle n'avoit encores veü que toute courtoisie. Chiers amis, sachiés que je hapai ceste parolle à

grant joie, et elle adont se parti de moi et me rendi ma lettre, que elle m'avoit toute pourveüe, sans plus riens dire. Je pris la lettre liement et cuidai de premiers que ce fust une lettre que elle euïst rescripte, si le boutai en mon sain en grant desir de savoir quel cose il y avoit dedens escript; si me parti de la place au plus briefment que je puis, et en moi issant dou lieu le pris et ens regardai, et quant je vi que c'estoit la lettre que je li avoie envoyé, si fui forment pensieus. Nonpourquant je le reploiai et boutai en mon sain et m'en revins en la place où la feste estoit jà commencie. Si fui près de deus damoiselles moult honnourées, et d'elles requis que je vosisse chanter, si chantai à leur requeste un virelay nouvellement fait, lequel vous poés veoir ichi desous escript. Chiers amis, depuis ceste aventure ai je petit parlé à li, car je n'en ai mies eü le loisir ne le lieu, si m'en sui souffers et soeffre au plus bellement que je puis, attendans sa bonne volenté et le grasce qu'Amours me puet envoyer. Ensi, chiers maistres et amis, m'est avenu; pour quoi je vous pri que vous en voelliés avoir avis et moi rescrire, par le porteur de ces presentes, sus vostre ymagination qu'il vous en samble, et se vous avés riens fait de nouvel, balade ou virelay, si le voelliés ens enclore, je vous en pri, et moi fiablement escripre et mander de vostre estat, et vous me trouverés apparilliet, che scet li Sains Esperis, qui vous ait en garde. » Escript, *etc.*

Volentiers les lettres lisi
Et à celles je rescripsi,
Mès ains que face mention
Nulle de ma rescription,
Je vous dirai son virelai
Quels il fu, car droit chi mis l'ai.

Virelay.

Depuis ce jour en avant,
Quanque j'ai sans remanant,

Jusques à l'ame
Vous present, ma chiere dame,
A faire vostre commant,

Et certes moult bien l'emploi,
Car mieuls qu'il n'afiert à moi
Estes vous digne;
Mès bonne amour, par ma foi,
A cui bien obeïr doi,
Et li douls signe

De vo gracieus samblant
M'ont conquis. Or ne sçai quant
De ceste flame
Garirai, car moult m'enflame
Vostre amour en desirant.
Depuis ce, *etc.*

Tant d'onneur en vous conchoi,
Bonté, biauté, maintien coi,
Sens et doctrine,
Que le grant bien que g'i voi
Et que recorder en oi,
A vous m'encline.

Et je pense à faire tant
Que de mon petit le grant
Sans avoir blame,
Ou tost serai sous le lame,
Où sont mis li vrai amant.
Depuis ce, *etc.*

—

Forment me pleut li virelais
Et le cantai à plains eslais
Sans viser mesure ne note;

Je meïsmes a fait le note
Apriès un chant qui de jadis
Fu chantés. « *Je sui moult hardis*, »
Sus celle fourme se commence
Li virelais, n'est drois qu'on mence.
Et ossi assés m'i assens
Au chanter, pour reprendre sens
Et pour un peu mieuls oublyer
Le fet de merancolyer,
Car coers qui se merancolie
A moult bien mestier qu'il s'oublie;
Et li virelais de par Rose,
Que trouvai en la lettre close,
Me sambla jolis et nouviaus,
Car toute joie et tous reviaus,
Tout deduit, tout esbatement
Et tout amoureus sentement
Doient en coer d'amant manoir.
Or vous dirai sans remanoir
Le maniere com j'ai escript
Et saielé sus mon escript
Dou signet à le fleur petite,
Où en regardant me delite,
Car li regars et la veüe
De toute joie est pourveüe;
Pluiseurs fois je m'i sui ravis.
Je, qui avoie adont avis,
Ains que vosisse aler couchier,
Pour che qu'il me pooit touchier,
Escripsi à mon chier ami
Rose, qui se loe de mi,
Et je de li moult me contente
De coer, de pensée et d'entente.

« Très chiers compains et grans amis, j'ai recheü de par vous unes lettres ès queles je ajouste grant foi, car de vos secretes

et amoureuses besongnes vous me segnefyés et escripsiés moult avant et plus que je ne soie tailliés ne sages dou consillier. Non pourquant là où mon petit consel vous pora aidier et valoir, je sui apparilliés dou faire. J'ai diliganment regardé et viseté vostres lettres et celles que vous escripsistes à vostre dame, et la response que de li euïstes. Se Diex me vaille, elle me plaist grandement, et n'i perchoï que tout bien pour vous. Si vous di par maniere d'avis que vous voelliés perseverer selonc le commencement que vous avés, qui est grans et biaus, et vous en serés confortés sans faute. A vostre pryere, qui me doit bien estre commandemens, je vous envoie un virelay lequel j'ai nouvellement fait. Ossi j'ai pris une devise, si me poés nommer Flos, et mon signet congnóistre à une petite margherite que je y ai fait entaillier. Chiers amis, avoec toutes aultres coses, se riens vous plest à mander, vous mè trouverés apparilliet. Che sace li Sains Esperis, qui vous ait en garde. » Escript, *etc.*

Un bien petit desous le clos,
Y avoit « le tout vostre Flos »,
Et puis un bien petit arriere
Ordonnai en bonne maniere
Le virelay et escripsi.
Quant je l'eus fait, je le lisi
Pour amender et corrigier,
Par quoi d'Adam ne de Rogier,
Ne de tous chiaus qui d'aviser
Se mellent et de deviser,
Je n'en peuïsse estre repris.
Or regardés, se j'ai mespris.

Virelay.

Heure de bonne heure née
M'aheura le jour
Quant premiers vous vi, m'amour,

Car celle journée
Heure me fu ajournée
De bien et d'onnour,

Ne je ne puis trop loer
Ne prisier ne honnourer
La bonne fortune,
Qui avant me fist passer
Pour l'aventure trouver
Qui n'est pas commune;

Car mainte painne endurée
En ont li pluisour,
Onques n'en eurent douçour
Ne lie pensée;
Or l'ai à me droite agrée,
S'en di sans sejour:
Heure de, *etc.*

Et che me fait savourer
Toute douçour sans amer,
Dont je me desjune;
Ne je n'ose desirer
Plus haute riens ne penser
Qu'à la claire brune,

Ma droite dame honnourée,
Que j'ains sans faus tour.
C'est ma joie et mon retour
Et ma destinée
De toute grasce aournée,
Dont pour le millour
Heure de, *etc.*

—

Si tos que la lettre cloï,
Le virelai ens encloï,

Puis arestai sus mon signet,
Et droit au point dou matinet
Je le baillai au messagier
Qu'il n'euïst cause d'atargier.
Il se parti et je remès,
Bien pourveüs et bien armés
D'amoureus et de biaus escrips
Tant par moi que d'autrui escrips,
Où je m'esbatoie à le fois.
Or avint proprement ou mois
Qu'on vole et cache as remanans,
Je qui sui en pays manans
Où il y a bon recouvrier
Pour le deduit de l'esprivier,
Tout deduisant et esbatant
Par un jour je cevauçai tant
Qu'il me couvint brief remanoir
Assés priès dou joli manoir
Où ma droite dame sejourne,
Et quant bonne aventure ajourne
A un amant, il le doit prendre.
Tout coiement je peus aprendre
Que ma droite dame estoit hors
Pour un peu deduire son corps
Avoec moult d'autres damoiselles.
Rices me furent ces nouvelles,
Car ens ou lieu là où c'estoit
Et où ma dame s'arestoit,
Moult bien on s'i pooit embatre,
Ne vi qui le vosist debatre,
Mès fui li bien venus entre elles,
Et des plus frices et plus belles
Fui en riant pris et saisis
Et en milieu d'elles assis.
Là commenchames à bourder

Et elles moy à alourder ;
Je vous dirai pour quele cose.
Les lettres que m'eut tramis Rose,
Toutes deus, foi que doi Saint Piere,
Avoie encor en l'aloyere
Que je portoie à ma çainture ,
Et elles qui mettent grant cure
A savoir de quoi elle est plainne ,
Se c'estoit de soie ou de lainne ,
Ou d'un frion ou d'une aloe,
Consillent si bas que ne l'oe :
« Entroes que nous l'ensounions
« Et que nous jeuons et rions ,
« Sachons qu'en l'aloyere il a. »
Et chelle à cui on consilla ,
Si bellement le descouvri
Qu'en tastant l'aloyere ouvri ,
Et tout ce que mis y avoie
Eut elle , et noient n'en savoie ,
Ne jà percheüs ne m'en fuisse ,
Non tant que là esté euïsse,
Mès je les dechuc par leur rire.
Ossi oï en basset dire :
« Or ci, ci, ci, bien, je les garde. »
Adont je taste , et si regarde
Et voi men aloyere ouverte.
« Haro », di je , « vechi grant perte ,
« Me volés vous dont desrober ? »
Et elles à moi à lober :
« Que vous faut il ? »—« Quoi », di je, « assés ;
« Il faut que vous vos confessés
« Et que vous remettés arriere
« Ce qu'avés pris en l'aloyere. »
Lors s'escusent et trop fort jurent ,
Et bien sçai qu'elles se parjurent.

« Certes », di je, « il faut que les raie. »
— « Et les ai je » ? che dist la gaie
Qui les eut mises en son sain.
« Je ne sçai », di je, « mès ma main,
« Laiés le un petit convenir,
« Et vous les verés revenir. »
Et quant elle m'oï ce dire,
Si s'enfuï et prist à rire,
Car elle les cüida jus mettre
Et ens ès mains d'autrui remettre ;
Mès je le sievoie de près,
Et toutes les autres après.
Là commenchames un estour
Sans mautalent et sans irour,
Car la damoiselle aherdi,
Onques la vie n'en perdi ;
Et elles ossi m'aherdirent,
Qui onques voir ne me perdirent.
Là fui je boutés et saciés
Et detirés et embraciés
Par jambes, par corps et par bras,
Sans noient espargnier mes draps ;
Mès, pour luitier ne pour tirer,
Sans moi ne elles aïrer,
Onques ne veus celle layer
Qui moult bien me peuïst payer
De mes lettres, s'elle vosist.
Là en jurai je Jhesucrist
Que ce n'estoit mies mes grés
Qu'on veïst ensi mes secrés ;
Et quant ma dame souverainne,
Qui au luitier mettoit grant painne,
Oï de ses secrés parler,
En riant dist : « Laisson le aler,
« On voit bien que nostre est la force ;

« Je conselle, ançois qu'on l'efforce,
« Que nous le mettons à renchon
« De la plus nouvelle canchon
« Qu'il ait fait ou que d'autrui sace. »
— « Je le voel », di je. Adont on sace
Et met avant fin de bataille
Les deus lettres, puis on les baille
A ma dame, qui les rechut.
Un peu les ouvri, lors perchut
Le balade et le virelay
Tel que de Rose rechupt l'ai,
Et adont dist elle en riant :
« Sans cause nous l'alons priant,
« Il fet ores moult le malade,
« Vechi virelay et balade;
« Pour ces deus nous le quitterons
« Ne plus à lui ne luiterons. »
— « C'est voirs », ce dient d'une vois,
« Le volés vous? » — Et je tous quois,
Et quant je me fui avisés,
Leur di : « Oïl, or devisés
« Qui en sera la parçopniere,
« Laquele en scet mieulz la maniere
« De prendre sans grever la lettre;
« Je n'en voel nulle aultre entremettre. »
— « Je », dist ma dame, « s'on m'en carge. »
On dist oïl; lors ne se targe
Ma dame noient, ains s'en vint
Et d'un grant tablier li souvint
Où on avoit jeué as tables.
Elle, qui eut les mains moult ables,
En fu la droite parçonniere;
Je vous dirai par quel maniere.
En un aniel d'or tout massis
Avoit un diamant assis,

Bon et bel, moult rice et moult cointe,
De quoi, en tirant de le pointe,
Elle osta de cascune lettre,
Sans nul autre trençant sus mettre,
Les cançons, et puis dist à mi,
Quant parties les eut par mi :
« Tenés vo part, vechi le nostre. »
Je respondi : « Au plaisir vostre ! »
J'eus les lettres, et les cançons
Cheïrent en leurs pareçons.
Là furent monstrées et dittes
Et copiies et escriptes
En grant joie et en grant revel,
Car tout plaist quanqu'i est nouvel.
Ensi fumes nous en deduit
Tout le jour jusques à le nuit,
Qu'elles se partirent. Et je,
Esleeciés en coer de ce
Que j'avoie à très bon loisir
Ceste qui est tout mon plaisir
Veü et avoec li esté
Et joliement aresté
En solas et en esbanoi,
Onques depuis si bon tamps n'oi.
Et ou nom de ma dame chiere,
Quant je fui revenus arriere,
En recordant le tamps joli
Que j'avoie eü dalés li,
Un virelay dittai et fis,
D'espoir plains, de merci pensis.

Virelay.

Moult ont mi oel bien cuesi
Quant vo regart ont saisi,
Dame d'onnour,

S'en grasci l'eure et le jour
Que premierement les vi,

Car de tous biens habondance,
Joie et plainne souffisance,
Conchoi par yauls regarder,
Et tant me fet de plaisance
Vostre lie contenance
Que trop ne m'en puis loer.

Car tout mi mal sont gari,
Conforté et resjoï
De leur dolour,
Quant par un peu de douçour
Vous jettés vos yeux sus mi.
Moult ont, *etc.*

En tele perseverance,
Sans avoir mains d'aligance,
Vorroie mon tamps user,
Car qui vit en esperance,
Il ne doit autre ordenance
Couvoitier ne desirer.

Or soit que j'aie falli
Au don de vostre merci,
S'ai je en retour
Le desir de vostre amour,
Qui me tient gai et joli.
Moult ont, *etc.*

—

Le virelay mis à un lés,
Afin qu'il ne me fust emblés,
Car tels prent tel cose à le fois
Qui lairoit bons viés gros tournois.

Je le mis en une laiette
Que j'avoie proprement fete
De Danemarce bien ounie,
Car moult volentiers m'ensounie
A passer le tamps sur tel cose,
Et di que, pour l'amour de Rose,
En son nom je le garderai,
Car temprement de li arai
Nouvelles, si com je l'espoir.
Pas ne falli à mon espoir,
Car en gardant ce que vous di,
Droitement sus un merquedi,
Me sont nouvelles revenues
De Rose, qui ne sont pas nues,
Mès grandes et especiaus,
Car il com mes amis loyaus
Me saluoit plus de cent fois.
Les lettres pris et fui tous quois
Apoians à une fenestre,
Tant que je sceus que ce volt estre
Et que bien les euch pourveües,
Ymaginées et veües,
Car pieça ne m'avoit escript
Matere de si grant escript.

« Flos, chiers mestres et grans amis, je me sui souffers de vous escrire un grant tamps, non par faute d'amour, mès pour veoir à quele fin mes besongnes poroient traire. Je sui ensi que li gentis oisiaus qui sieut toutdis la proie qu'il a empris, et bien le doi et voel faire, car je sui adreciés à ceste qui est toute dame et souveraine de moi et qui m'a conquis par trop de manieres. Vous m'avés escript qu'amours het toute gent nouveliere, et avance les coers loyaus. Se Diex me baille, tel l'ai je, ne jà ne le cangerai jusqu'au morir, car je prens grant solas d'estre enterins enviers li, et moult m'i delite, et c'est raisons que je le soie, car

elle de sa courtoisie le m'a enjoint et me dist ensi auques la darrainne fois que je parlai à li : « De tant que je trouverai loyauté en vous, je ne vous cangerai pour nul aultre. » Et me bailla ceste parolle de si bonne maniere, che me fus vis, que elle m'a depuis moult valu, et de jour en jour me croist et mouteplie en regardant et ymaginant sa douce phizonomie, et me samble, et voirs est, que c'est très joieuse vie d'amer par amours. Nonpourquant j'ai et sens à le fois des pointures moult mervilleuses, lesqueles je ne sçai mie porter si bellement ne si doucement que je vorroie, car elles me truevent chaut et hastieu. De quoi je me contente de moi meïsmes assés mal apriès les aventures avenues; si aroie bien mestier de vostre consel pour elles eschiever, se je pooie, et resister à l'encontre d'elles. Si me voelliés rescrire, et je vous em pri, comment je m'i puisse gouvrener et à ce mettre atemprance, car il poet avoir environ un mois que le terme de trois jours je fui moult merancolieus pour un anelet d'or que ma dame donna present moi, lequel j'avoie moult couvoitié à avoir, si en fui en très grant jalousie, et tout sans cause, car ma dame s'en excusa depuis si à point que bien m'en contentai et trop me repris de ma folie. Si vorroie bien avoir consel, et il m'est de necessité, comment, quant tels merancolies me sourvienent, je les poroie brisier. Si m'en rescrisiés, s'il vous plaist, et je vous en pri. Avoec toutes ces coses, chiers maistres, dont je vous carge, je vous suppli chierement et fiablement que, se vous avés riens fet de nouvel, que vous le me voelliés envoyer, et par especial, se de tant je vous osoie cargier, que d'un petit dittié amoureus qui se traitast sus aucune nouvelle matere qu'on n'aroit onques veü ne oy mise en rime, tele com par figure fu jadis de Piramus et de Tysbe, ou de Eneas et de Dido, ou de Tristran et de Yseus, car j'en ai esté requis par pluiseurs fois en lieu où bien me fuissent venu en point se j'en euïsse esté pourveüs, et feront encor, se je les ai; et là où je verai vostre bonne diligensce, je vous sarai gré et m'en tenrai moult tenus à vous, ensi com je m'i tieng : che scet li Sains Esperis, qui vous ait en garde. » Escript, *etc.*

Les lettres pris et les ploiai,
D'un fil de soie les loiai,
Et puis ai dit au messagier :
« Pensés de vostre corps aisier
« Et de vostre cheval ossi,
« Car vo mestres n'a nul soussi
« De vous, selonc ce qu'il me mande ;
« Je ne puis pas à sa demande
« Respondre demain ne après.
« Toutdis vous tenrés de moi près,
« Et au plus bref que je porai,
« Saciés, je vous deliverai ;
« Longe ne sera li atente. »
Li messagiers bien se contente
De ce que je li donne jour
De rescrire et d'avoir sejour,
Car il n'estoit mie à ses frès,
S'en porte plus aise le fès.
Et j'entrai dedens mon estude,
Qui n'est ne villainne ne rude,
Mès belle pour estudier ;
Je n'ai cure d'anulier
Le matere et le pourpos Rose.
Adont tournai sus une glose
Qui nous approeuve et nous acorde,
Sicom Ovides le recorde,
Les oevres de Pynoteüs,
Qui, par grant art et non par us,
Fist l'ymage parlant et vive
D'aige et de terre ; et quant j'arive
En cel endroit, je m'i repose,
Et di, entroes que g'i fai pose,
Se j'avoie tous mes escrips,
Nouvellement et viés escrips,
Quis et cerchiet de cief en cor,

Et plus que je n'en ai encor,
Se ne peuïsse je trouver
Nulle matere pour ouvrer
Si amoureuse ne si belle,
Si jolie ne si nouvelle,
Comme ceste est. Mieuls ne demans,
Je le recommande as amans,
Qu'on le lise entre iaus et qu'on l'oe,
Et s'elle le vault, qu'on le loe.

Pynoteüs, uns damoisiaus,
Ama les chiens et les oisiaus,
Bois et rivieres et deduis,
Et de lettre fu moult bien duis,
Car tel l'edefia Nature
Qu'il congneut plus de l'escripture
Que nuls poëtes à son tamps,
Car il fu les .vii. ars sentans,
Bien lettrés et bien pourveüs.
Or avint que Pynoteüs
Une serour à Cybelé,
Qu'on appella Neptisphelé,
Enamoura; et ossi celle,
Qui fu gratieuse pucelle,
S'enamoura dou baceler.
Leur vie ne doi pas celer,
Car elle fu courtoise et gente :
Tous les jours, par certainne rente,
Que la pucelle avoit loisir
De hors l'ostel son pere issir,
Fust de soir ou fust de matin,
Elle venoit en un gardin,
Qui estoit assés priès du clos,
Où là dedens avoit enclos,
De moult lonc tamps mis et enté,
De tous arbres à grant plenté.

Moult y faisoit gai et plaisant,
Et quant chil dont je sui lisant,
Li doi amant, là se trouvoient,
De nulle riens el il n'ouvroient
Fors que par joie et par revel;
Fust de viés ou fust de nouvel,
Recordoient leurs amourettes,
Et souvent coelloient flourettes,
Dont il faisoient houpelés
Ou a le fois des capelés
Que sus leurs cevelés mettoient.
De tels esbas s'entremettoient
Comme gratieus et humain,
Ou se tenoient main à main
En venant à une fontainne
Qui pas ne leur estoit lointainne,
Car dedens le vregier sourdoit,
Belle et clere; riens ne l'ordoit,
Ains courroit moult rade et moult vive
Sans buse ne tuiel ne tive.
Là se seoient li amànt,
Qui s'amoient très loyaument
Et recordoient sans nul visce
Tout ce qui leur estoit propisce.
Et quant leur souvenoit de fain,
Pourveü estoient de pain,
Dont en l'aige faisoient soupes;
N'avoient ne hanaps ne coupes,
De tout ce ne faisoient force,
Mais d'un cerisier une escorce
Maçouné et fet il avoient
Un hanap à quoi il buvoient.
Ensi maintinrent cele vie
Sans jalousie et sans envie,
Sans visce et sans iniquité,

D'une amour et d'une unité,
Sans mestrie et sans signourie,
Il nouris et elle nourie,
Une moult lointainne saison,
Tant qu'issue de sa maison
Estoit un jour la pucelette
Et s'en venoit toute seulette
Au lés deviers le gardinet.
Il estoit assés matinet,
Encores n'estoit point venus
Ens ou vregier Pynoteüs;
Dont trop mal en vint à la belle,
Car s'il euïst là esté, elle
N'euïst pas rechupt l'encombrier
Qui li sourvint, car en l'erbier
Estoit quatis et arestés
Uns grans lyons fiers et crestés,
Qui soudainnement l'assali.
Nulle deffense n'i vali,
Car il le prist et emporta,
Au devorer se deporta;
On ne le vit onques depuis.
Si l'ont moult demandé et quis
Son pere, si frere et sa mere,
A cui la cose est moult amere,
Et sa serour, qui à toute heure,
Cybele, le plaint et le pleure,
Et le plorra, ce dist, tousjours.
Pynoteüs, qui ses amours
Cuida trouver, tout en apert,
A l'huis du gardinet ouvert,
Sus le fresce herbe se repose.
A par lui devise et oppose
Dou matin et de le journée,
Qui si belle estoit ajournée;

Tout dou long se couche et estent,
Ensi qu'il soloit faire, atent
La pucelle, et quant il voit l'eure
Qui se passe et que plus demeure
Qu'elle n'avoit fait aultre fois,
Trop longement ne se tint quois.
Ançois apertement se lieve,
Car li gesirs, ce dist, le grieve.
Partout le quiert, et haut et bas,
En tous lieus et en tous esbas
Où il prendoient leur retour.
Tamainte voie et tamaint tour
Fist Pynoteüs ce matin
En cerchant s'amie ou gardin;
Et quant il voit que par cerchier
N'en poet nouvelles encerchier,
L'uis dou gardinet oevre et wide.
Il ne scet qu'il pense ne cuide;
S'il l'a dedens quise à effors,
Encores le quiert mieuls defors,
N'i lait espine ne buisson,
Dont il y a moult grant fuison,
Ne le cerce sans remanoir.
Entre le clos et le manoir
A trouvé par grant aventure
De Neptisphelé le çainture,
Que li lyons layé avoit;
Et quant Pynoteüs le voit
Et l'erbe ensanglentée autour,
Se dist, espris de grant tristour :
« Ha! Neptisphelé, douce amie,
« Vo çainture ai, ne vous voi mie,
« Et l'erbe que je voi vermelle
« Nouvelles me boute en l'orelle
« Qui grandement me desconfortent :

« La sauvegine vous emportent ;
« Perdu vous ai par mon outrage.
« Las! vous n'estiés mie d'outre age,
« Jone de .xv. ans et demi.
« Retournés, belle, à vostre ami,
« Qui pour vostre amour plaint et pleure.
« Je maudis et le jour et l'eure
« Quant si seule hors vous mettiés
« As bestes qui n'entendent tiés,
« François ne ebrieu ne latin ;
« J'ai poure estrine à ce matin,
« D'anoi tous li corps me tressue,
« Quant je voi que verde herbe sue
« Sanc vermel qui issi de vous.
« Que ferai je, las! fins coers dous,
« Comment vous poroi je oublyer
« Ne nulle aultre à moy alyer?
« Neptisphelé, Neptisphelé,
« J'ai moult venu, j'ai moult alé,
« Mès de vous, qui je voi ravie,
« Ne vi la parelle en ma vie.
« Nature avoit en vous enté
« De sa benigne volenté
« Bonté, biauté, sens et valour ;
« Quant je pense à vostre coulour,
« Fresce et vermelle comme rose,
« Je ne sçai comment plus vivre ose,
« Quant je ne m'ocis d'autre part.
« Ha dou lyon ou dou lupart,
« Dou griffon ou de l'ofant !li
« Comment poent un tel enfant
« Devorer, car quant me recors
« Neptisphelé, de vo gent corps,
« Long et droit et bien compassé,
« J'ai trop le coer d'anoi lassé.

« Comment aviés belle boucete,
« Fresce et souef, tendre et doucete,
« Belles mains, biaus piés et biaus bras,
« Drois et lons, trop gros ne trop gras!
« Comment vous seoit sus un kainse
« D'un demi tour estre bien çainse
« D'un kamoukas ou d'un cadis!
« Comment se tailloit uns abis
« Apriès vos costés et vo corps!
« Vairs yeux, cler fronc, cevelés sors,
« Belle vois et langage humain!
« Quant me souvient que main à main
« Nous alions à la fontainne,
« Chantant à clere vois hautainne,
« Et là faisions nos devis,
« Et je pers ce, mors me devis,
« Ne je ne doi el souhedier.
« Belle, je ne vous puis aidier,
« Car je sui chi venus trop tart,
« Mès tout mi sort et tout mi art
« Pour vostre amour y ouveront,
« Les males bestes trouveront
« Com je vous ainme et ai amé.
« N'i ara bois si fort ramé,
« Roce, montagne ne citerne,
« Ne lieu qui conforte ou gouverne
« Beste taillie d'avoir fet
« Cel horrible et cruel meffet,
« Qui ne viegne tost et afuie
« Savoir que j'ai qui si m'anuie.
« Et celle ou toutes comparront,
« Quant par devant moi apparront,
« Par sentensce que je dirai
« Le jugement tel que ferai ;
« N'i ara jà riens respité

« Ne pour amour ne pour pité. »

Pynoteüs ses sors abille;
Empris a que la beste essille
Qui li fet faire cris et plains.
Venus s'en est en uns biaus plains
Où il n'avoit buisson ne haie;
Nuls n'i maint, ne chiens n'i abaie.
Là fet ses carnins et ses sors
Et ses commandemens si fors
Que lyon, griffon et lupart,
Ours et singe de l'autre part
L'entendent, car tout obeïssent.
Des roces et des foriès issent,
Des montagnes et des valées,
Des citernes grandes et lées,
Toutes les bestes conversans
Ou pays, hors mis les bersans,
Mès les sauvages qui se vivent
De devorer, illuec arivent
Et viennent au commandement
Pour oïr le condampnement
Que Pynoteüs leur fera,
Car cascune sentensce ara.
Et quant Pynoteüs les voit,
Encontre elles bien se pourvoit;
N'i a si forte ne si fiere
Qui contre li hurte ne fiere,
Ains s'umelient et se coucent;
De .xl. piés ne l'atoucent,
Cremeteusement se presentent,
Car moult bien congnoissent et sentent
Qu'il les poet toutes mestryer.
Pynoteüs, sans detryer,
Fait en la place un feu ardant,

Si fort, si fier et si mordant,
Et si haut s'embat la fumiere
Que jusqu'au ciel va la lumiere,
Et puis leur dist oiant en haut :
« Escondire riens ne vous vaut,
« Je voel et vous commande, bestes,
« Que vous levés amont les testes,
« Et viengne avant qui devora
« Neptisphelé, et chi ora
« Le sentensce que je li donne ;
« Ou je vous juge et vous ordonne
« Que toutes en ce feu entrés,
« Ou celle ou cheli me moustrés
« Qui m'a ma joie et mon bien mort. »
Quant elles oent che remort,
Il n'i eut beste si hardie
Qui ne soit toute acouardie,
Car d'entrer en un ardant fu
Ne voient ne revel ne ju.
Toutes tramblent pour le sentensce
Que Pynoteüs leur recense,
Et ululent à haute vois
Pour le paour, mès toutes fois
Li lyons qui devoré ot
Neptisphelé, paia l'escot,
Car li autre le recongneurent,
Nulle pité de li il n'eurent,
Ains le fisent venir avant,
Vosist ou non, et droit devant
Pynoteüs le devorerent,
Car son meffait pas n'avoerent.
Et depuis sa confusion,
Sans faire plus d'abusion,
Pynoteüs congiet leur livre;
Cascuns se part quitte et delivre

Et retournerent en leurs metes.
Tout ensi ouvra li poëtes :
De s'amie prist la vengance,
Et nonpourquant li aligance
De sa dolour n'est pas venue
Pour la mort de la beste mue;
Encor y a un trop grant membre,
Car à toute heure li ramembre
De la belle pour quoi il dist,
Ne onques de ce pourpos n'ist :
« Neptisphelé, de biens comblée,
« Vous m'estes bien au monde emblée,
« Plus ne vous sench, plus ne vous voi,
« Plus ne vous oi, che poise moi;
« Nous solions nos amourettes
« Recorder et nos canchonnettes,
« Coellier flours et capelés faire.
« Las! com vous estiés blonde et vaire,
« Ne comment vous oublieroie
« Ne aultre à moi alieroie,
« Tant fust belle courtoise et sage
« Et issue de haut parage,
« De duc, de conte ou de marcis!
« Li coers m'est tristes et noircis,
« Je sens ma force assés cangier,
« Je piers le boire et le mangier,
« Le reposer et le dormir;
« Je me troeve, quant me remir,
« De ma santé moult negligens;
« Je soloie estre diligens
« De moi solacier et deduire,
« Et ce que je voi me poet nuire.
« Je ne desir qu'à estre seus,
« Et quant le sui, je sui uiseus,
« Plains de dolour et de soussi,

« Je croi qu'onques homs ne fu si.
« On me soloit recommander
« Et en pluiseurs pays mander
« Pour mon consel et men aïde,
« Et maintenant point ne m'aïde,
« Et je ne me sçai mais aidier
« Quoi desirer ne souhedier.
« Je voi la terre tenebreuse
« Toute obscurir laide et ombreuse.
« Où je m'enfuis, sans nul repos,
« Engloutir me voet Atropos,
« Cerberus a ouvert son ventre,
« Pluto commande que g'i entre;
« Là trouverai je Tantalus,
« Pyas, Yxion, Ticius,
« Cridus et ossi Proserpine,
« Qui des dens d'un cierens se pine.
« Chil m'en seront maistre et ministre
« A servir de vent et d'esclistre,
« De froit, de chaut et de gellée,
« De puasine desgellée,
« De quoi il m'oinderont le barbe
« Et m'esleveront sus un arbe,
« Si me monsteront leurs poissances,
« Qui ne sont que doels et nuisances,
« Tourmens pis oudourans que souffre.
« Irai je dont, las! en ce gouffre?
« Oïl, puisqu'à par moi m'ocis.
« Or voel requerre à Lachesis
« Qu'encor un petit ses dois moulle,
« Se tirra mieuls à le kenoulle
« Que Cloto porte à sa çainture,
« Car s'Atropos de sa tainture
« Le viaire me mascuroit,
« En trop de places on diroit

« Et en tamainte garnison,
« Par maniere d'escarnison :
— « Chils poëtes qui tant fu sages
« Et qui cognissoit les usages
« Des herbes et des medecines,
« Des bois, des pieres, des racines,
« Et qui savoit sans lui marir
« Autrui consellier et garir,
« Ne s'est sceüs garir lui mismes,
« Ains baise les bors des abismes. » —
« Tout ensi seroi je escarnis.
« Dont, quant je sui de sens garnis
« Et que Nature m'a tel fet,
« Si avanciet et si parfet,
« Que je sçai, et sans moi grever,
« Le bien et le mal dessevrer,
« C'est raisons que je me conselle.
« Or ne puis je estouper l'orelle
« Que la belle mette en oubli
« Qui jà tant m'ama et jou li;
« Voirs est, je ne le puis ravoir
« Ne pour argent ne pour avoir,
« Ne pour parolles ne pour sors,
« Ne pour mettre y travel de corps ;
« Ne sçai dont comment me cevisse,
« Fors tant que d'eskiever ce visse
« De desespoir qui si m'anuie,
« C'est bon que je l'eslongne et fuie.
« Comment le porai je eskiever
« Ne nulle aultre à moi ayever ?
« J'ai bien chi mestier de consel.
« Mais à par moi je me consel,
« De moult de coses m'entremés.
« Neptisphelé ne rarai mès,
« Mès j'en ferai bien une tele ;

« Ne sera de bois ne de tele,
« Ne d'or ne d'argent ne de piere,
« Tant soit precieuse ne chiere,
« Ains sera d'autre mixtion
« Et fete par tele action
« Que de le fourme et de le taille
« Je n'ai jà doubte que g'i faille :
« Neptisphelé, ne plus ne mains,
« D'otels piés et d'oteles mains,
« D'otels jambes et d'otel corps,
« D'otels membres et ens et hors,
« De nés, d'orelles et de bouce
« Et tous tels yeux comme ot la douce,
« Tel fronc, tel chief, tel cevelure
« Sans avoir aultre coumellure.
« Avoec ce, se Phebus m'aïe,
« Elle ara mouvement et vie,
« A moi parra et jou à elle.
« Ensi en restorant la belle
« Que tant amai et tant prisai,
« Vis m'est qu'un bon pourpos pris ai,
« Et je m'i vorrai assayer
« Apertement, sans delayer. »

Pynoteüs sus son avis
Ne mist nul terme, ce m'est vis,
Ançois as mances rebracies
Oevre une ymage as grans bracies;
D'aige et de terre muiste et mole
Ordonne et taille et fet le mole,
Dou long, dou large et de l'estroit,
Dou clos, de l'ouvert, dou destroit,
Tele que fu jadis au monde
Neptisphelé, qui tant fu monde.
Yeux, bouce, orelles, nés en face,

Riens n'i oublie qu'il n'i face :
Chief, chevelure, fronc joli,
Sourçoels, entroel, menton poli,
Bras, mains, poitrine, mamelettes,
Col, jambes, piés sans samelettes,
Boudine, rains plainnes et droites,
Ne trop larges ne trop estroites.
Il n'i faut el que vie y mettre ;
De ce ne se scet entremettre,
Souverain a à cui en tient,
Mès de li tant de biens retient
Qu'il scet le voie et le maniere
Comment doit faire sa pryere :
Si com il l'euïst en escript,
Une foelle de lorier prit
Et ou rai dou solel le serre,
Et puis des nus genous à terre
A commenciet une orison,
Qui s'ordonne par tel raison :

L'Orison de Pynoteüs.

O Phebus, qui le monde esclaires
Et qui la terre et les chieux flaires,
Onques ta poissance ne cesse ;
Cerès, qui est des blés deesse,
Bien te congnoist ; pour ce t'onneure
Et comme souverain t'aeure
Des elemens et des planettes ;
Ossi meïsmes les flourettes
Qui de terre naissent et issent,
De ta poissance se nourissent
Et s'enclinent encontre toi
Com par doctrine et par castoi.
Tout, quanque Nature a creé

Et de sa volenté greé,
Soit à present ou soit venue,
Se resjoïst de ta venue.
Tu fes vert tenir le lorier,
Vermel fesis le blanc mourier,
Tu muas en encens le cote
De ta belle amie Leucote.
A tes oevres nuls ne s'apent :
Tu ocis Phiton le serpent
Qui englouti eut Phlimené;
Tu engenras en Climené
Pheton, qui tant fu gens tousiaus,
Qui sans solers et sans housiaus
Emprist à gouvrener ton kar
Et les chevaus à mener, kar
Esprouver volt se c'ert tes fis.
Ne s'en tenoit seürs ne fis,
Car Mercurius li dist lors :
« Cuides tu q'uns si nobles corps
« Que Phebus soit, t'engenrast onques? »
Et Pheton aïrés adonques
Fist tant qu'il entra en ta court.
Encontre li cascuns acourt,
Mulciber li ouvri le porte,
Lucifer devant toi l'aporte.
Là volt savoir se l'engenras,
Et tu sierement l'en juras,
Ce fu par le palu d'infer :
« Oïl, en tesmoing Lucifer. »
— « Et puis que sui tes fils, biaus peres,
« A gouvrener ton kar me peres. »
— « Non ferai, fils, car li ceval,
« Quant il vont amont et aval,
« Sont orguilleus et trop despis,
« Ne te congnoissent, c'est dou pis. »

— « Peres, ne poet de ce caloir,
« Jones sui et de grant voloir;
« Mès que je soie sus montés,
« Tost les arai à moi dontés. » —
Tant ce pria qu'il eut l'otroi.
Là vinrent li ceval tout troi :
Phlegron, qui resplent de calour,
Pirrous, qui rouge a le coulour,
Et Ethon. Si les atela
Au limonnier qui estoit là,
Eoüs, qui fu blans com neje.
Tu li desis : « Biaus fils, or ai je
« Atelé mon kar bien et bel;
« Or le gouvernes sans cembel,
« Et si tires tousjours sus frain. »
Dist Pheton : « Ne vous doubtés grain,
« Bien conduirai le kar partout,
« Et fuissent encor plus estout. »
Pheton monta, qui petit prise
Des chevaus le fet et l'emprise;
Li kars se part, les cevaus touce.
Il n'eut ne mantelet ne houce,
Mais d'un abit de kamoukas,
Qui le vestoit jusques bien bas,
Estoit parés li jovenchiaus;
Moult estoit frices et isniaus,
Sus ses estrivieres s'estent
Et au cachier avant entent.
Et com plus les fiert et les cace,
Son plus grant damage il pourcace,
Car, quant ce vient environ tierce,
Ne couvient pas que trop les fierce,
Ançois sont plus fort qu'il ne voelle,
Trop plus s'escaufe qu'il ne soelle,
Car li cheval contre frain tirent,

Qui moult le jovenciel aïrent.
Or les cuide il esmestryer
Par batre et par escorjier,
Mais il n'en poet à cief venir,
Yauls affrener ne retenir,
Ançois l'emportent contremont,
N'espargnent valée ne mont
Ne voie, tant soit haute ou basse.
Pheton trop grandement se lasse,
Car quoi qu'il ait tel oevre empris,
Il ne l'avoit noient apris.
De painne et de travel tous sue,
Sa gounelle moult bien tissue,
Jette en alant jus pour le chaut;
Mès as chevaus noient ne chaut,
Toutdis ceminent sans sejour,
Et quant ce vint sus le mi jour,
Plus que devant travel li croissent,
Tout le debrisent et defroissent
De tirer et d'aler avant.
Phlegron, qui estoit tout devant,
Feu et flame environ li lance;
Moult est Pheton en grant balance.
« Haro », dist il, « et qu'ai je empris?
« Trop sont de grant orgoel espris
« Chil cheval qui ensi m'emportent;
« En cevauçant peu me deportent,
« Moult sont de l'esploitier ardant,
« Noient ne se vont retardant,
« Ne pour souffrete ne pour fain
« Ne voelent avainne ne fain,
« Ne sçai viser voie ne tour
« Comment je les aie au retour;
« Cescuns de fort errer se pere,
« Je vorroie estre chiés mon pere,

« Plus le crienment que moi assés ;
« Je sui travilliés et lassés,
« Et or primes sont en leur force.
Pheton pour abstenir s'efforce,
Mais riens ne vault, car si fort tirent
Contre li que leurs trais deskirent ;
Li axis ront, li kars reverse,
Pheton cheï la teste enverse.
En Ethyope reversa,
Mès malement y conversa,
Car tel caleur rendi li kars
Que li pays y fu tous ars.
Et li cheval qui s'espardirent
Par vainnes, moult dou monde ardirent,
Nuls ne painne pour yaus ravoir.
Jupiter, qui tout doit savoir,
Pour le feu de Pheton confondre,
Envoia cascuns un effondre
Et commande que riens n'escape.
Nothus si affubla sa cape,
Qui est plus noire qu'aremens.
Acomplis fu li seremens
De Jupiter par tel maniere
Que li mondes fu sans lumiere
Un tamps, car tu, Phebus, dous sire,
Moustras tes courous et tes ires
Sus Jupiter et sus ses oevres.
Mais, las ! la terre en quoi tu oevres
Et escrips lettres et signaus,
Generaus et especiaus,
Te requist que pité euïsses
De lui et que tu represisses
Tes chevaus qui le desreoient
Et qui si mal le conreoient.
A sa pryere seulement

Ne vosis falir nullement :
Tu t'apaisas et descendis
Et tes chevaus fiers et hardis
Represis et menas arriere,
Et rentras dedens ta barriere
Et ratelas ton kar errant.
Depuis parmi le monde errant
Sont ti cheval sans varyer,
Car tu scès trop mieuls karyer
Que ne fesist Pheton tes fis,
De ce sui je seürs et fis.
Tes merveilles innumerables
Sont si grandes et si notables
Que bouce ne le poroit dire,
Ne mains volumer ne escrire.
Et quant si grans ies et si dignes
En fais, en oevres et en signes,
Je te pri que ta vertu voelle
Descendre en ceste verde foelle,
Et qu'elle l'alume et esprende,
Afin que ceste ymage y prende
A present mouvement et vie. »

Lors fu sen orison oïe,
Car lumiere en la foelle vint,
Et li poëtes, qui le tint
Toute ardant, le mist à la bouce
De l'ymage, et lorsqu'elle y touce,
Elle sali sus, toute otele
Comme une aultre femme mortele.
De ses nues mains fist courdine,
L'une mist desous sa boudine,
Et l'autre encontre sa poitrine.
Pynoteüs le vit estrine,
Si l'affubla de son mantel.

Et celle qui le corps ot bel
Et eage de pucelette
De .xv. ans environ jonette,
Vaire, simplete et atraiant,
Dist doucement et en riant :
« Haro! et que j'ai tout dormi?
« Que poent penser mi ami
« Ne que puis estre devenue?
« Il me cuident avoir perdue,
« Remenés moi ciés ma serour,
« Qui pour moi pleure nuit et jour. »
Et quant Pynoteüs l'oï
Et le vit, moult s'en resjoï.
Il meïsmes dist, tant en sa je,
Comment qu'il euïst nom de saje :
« Neptisphelé, estes vous ce? »
— « Oïl, dous amis, ce sui je,
« Qui grandement sui travillie ;
« Pour vostre amour sui esvillie,
« Aler m'en voel, sans remanoir,
« Veoir les gens de no manoir ;
« Trop ai fait demeure lointainne.
« Puis en irons à le fontainne,
« Ensi qu'avons fait aultre fois,
« Et chanterons à clere vois. »
Pynoteüs tout li acorde ;
En alant à par soi recorde
Et dist ensi : « Mervelles voi,
« Ceste pucelle bien congnoi,
« C'est m'amie ne plus ne mains.
« Et ne l'ai je ouvré à mes mains
« Et, telle qu'elle est, donné fourme?
« Et elle maintenant m'enfourme
« Que c'est Neptisphelé, m'amie,
« Qui droit chi s'estoit endormie.

« Se je puis parler par congié,
« Ne sçai ossi se j'ai songié;
« Mès, soit songes ou aultre cose,
« Dire ne voel, ossi je n'ose,
« Que je ne raie mes amours.
« Moult m'a Phebus fait grans secours
« Et reconforté au besoing,
« Car delivré m'a de grant soing,
« Dont li et son consel ossi
« A jointes mains j'en regrasci,
« Et tousjours l'en gracierai
« En quelconque part que g'irai. »
Pynoteüs ensi ouvra;
Sa droite dame recouvra;
Toute tele fu restorée
Que li lyons l'eut devorée,
Et toute tele le rendi
A son pere, qui l'entendi
Au parler et le recongneut,
Ne onques mervelles n'en eut
Qu'il ne le tenist pour sa fille
(Et à pere ossi le tint cille)
Et si amit et sa serour. —
Chi n'a mençongne ne errour,
Car pour otel je le vous livre
Qu'Ovides le met en son livre,
Qui fu sages et grans assés,
Et croi qu'il n'euïst jà passés
Tels recors ne mis en memore,
Se vraie ne tenist l'ystore.
Et pour ce que ceste matere
Me sambla de très grant mystere
Et moult très amoureuse ossi,
En le maniere l'escripsi,
Que devant moi le vi en lettre,

Ensi que me sceus entremettre
Dou ditter et de l'ordonner.
Ains que le vosisse donner
Au messagier, qui l'atendoit
Et qui apriès les mains tendoit,
Pour mieuls garantir de le plueve,
Je l'encloï en toille noeve,
Bien cirée et bien aournée.
Encore escripsi la journée
Unes lettres fetes en prose
A mon grant et chier ami Rose.
Comment je fis ne sur quel fourme,
Le contreteneur vous enfourme.

« Rose, très chers compains et grans amis, vous m'avés escript que aucun dittié nouvellement fet et ordonné je vous vosisse envoyer; sachiés que au jour que vostres lettres me vinrent, je n'en estoie point pourveüs, et cheli que je vous envoie à present voelliés le prendre en gré, car je l'ai fet à mon pooir de la plus nouvelle matere que j'aie trouvé entre les anchiennes hystores dont je soie tant qu'à ores aisiés de l'avoir, et se vostre messagier a trop demoré, che n'a point esté sa coupe, mès la mienne, car j'ai esté cause de son sejour. Chiers amis, ossi m'avés escript de l'estat de vostre dame et de vous, et me pryés que sus aucunes aventures qui vous sont avenues je vous voelle consillier, et certainnement là où je le porai faire, je le ferai liement. J'ai viseté, regardé et à mon pooir examiné vostres lettres, et ymaginé en moi meïsmes les parolles et les responses de vostre dame, lesqueles, se Diex me vaille, moult me plaisent. Elle vous requiert que vous soyés loyaus : c'est une belle vertu en coer d'amant et qui moult y fet à recommender, et non pas seulement en cel estat, mès en tous aultres. Or sui je certains que de ce vous estes tous avisés. Chiers amis, je vous escuse assés des assaus de jalousie dont vous avés pluiseurs et de diverses manieres, et que bellement ne patianment vous ne les savés porter

ensi que besoins vous seroit. Se diex m'aït, je le crois bien, car com plus loyaument et ardanment est on enamouré, de tant et le plus legierement on y descent, et la grignour remede qui estre y poet et qu'à present je perçoi en vostre afaire, c'est que vous prendés en gré tout ce que vostrè dame dist et fet. S'elle jue, si voelliés juer; s'elle chante, si voelliés chanter; tout ainsi qu'elle se maintient, si vous maintenés au plus sievant que vous poés, et s'elle s'esbat avoec aucune personne, espoir, qui vous mette en jalousie, si faites samblant que riens ne vous en soit, et elle vous en sara grant gré. Et se vous le volés un petit mettre en jalousie de vous pour esprouver comment vous en estes amés, si faites que vous soyés conjoïs et liement recoelliés d'aucune dame lie et gaie et amoureuse, et li samblans amoureus que ceste vous fera par samblance, li brisera et ostera ses pensées et l'enflamera de l'amour de vous. Et mieuls vous vaurra ce à faire secretement en l'absence de li qu'en le presence, mès que seulement elle l'oe dire, car bonne amour est trop encline à jalousie, et une fois l'oï recorder une dame de haute afaire. « Je sui « moult lie », dist elle, « quant je puis mon ami mettre en jalousie, « car adont congnoi je et voi comment je sui amée de li. » Pourtant, chiers amis, voelliés gloser ceste parolle et sentir que ce n'est mie pais de jalousie, mès grans foursenerie, si le fuyés et eslongiés au plus que vous poés, car il vault mieuls qu'on le soit de vous que vous d'autrui ; non que je le vous die par voie ne maniere de consel, car vous estes sages assés pour vous consillier et d'eslire le milleur estat et celi prendre; je ne le fais fors que par compagnie et recreation. Dou sourplus, se vous me volés riens mander, si ne m'espargniés noient, vous me trouverés apparilliet. Che scet li Sains Esperis, qui vous ait en garde. » Escript, *etc.*

Et desous, en nom de parclos,
Y avoit « le tout vostre Flos » ;
Et si tost qu'elle fu ploiie
Et saielée et bien loiie,

Je le delivrai à celi,
Qui le mist errant deviers li,
Et qui se remet au retour.
Depuis passèrent mois et jour
Que je n'oï nulle nouvelle,
Quele que fust, laide ne belle,
De Rose mon compagnon grant,
Si avoi je le coer engrant
Que nouvelle m'en revenist
Et qu'escrire me convenist;
Je vous dirai pour quel raison:
En ceste meïsme saison
Jusques à trois balades fis,
Selonc le matere et l'avis
Que j'avoie lors pour le tamps
Et dou quel je sui bien sentans.
Se celles vous volés savoir,
Le copie en poés avoir.

Balade.

Je vorroie qu'il fust de droit usage
Qu'on fust payet selonc ce qu'on dessert,
Et qu'on peüst congnoistre le corage,
Tout clerement, qui bien et qui mal sert,
Par quoi li bon en apert
De leur bien fet euïssent lie chiere,
Li recreant fuissent bouté arriere.
Mès quant on met bons et mauvais ensamble,
On paie mal, selonc ce qu'il me samble.

Ce doient chil savoir qui leur eage,
Pour bien amer, loyaument ont offert
Corps, coer et sens, cavance et hiretage,
Et maint peril enduré et souffert,
Et puis d'aventure il ert

Q'uns emparlés par hardie pryere
Sera oïs et chils remis arriere,
Qui pora bien dire, se gens assamble :
On paie mal, selonc ce qu'il me samble.

Ne je n'i voi ores nul avantage
Au bien amer; fols est qui s'i ahert.
Li dons d'amours ne vont que par outrage,
Dames en ont le jugement ouvert.
E! se le tamps on y pert,
Li vie en est si plaisans et si chiere
Qu'otretant bien, en plus grosse maniere,
L'omme hardi et le couart qui tramble.
On paie mal, selonc ce qui me samble.

Balade.

Cremeteus fet amer en soupeçon,
Comment qu'aucun prisent plus le dangier
En bonne amour, qu'il ne facent le don;
Mais tant qu'à moi, j'aroie assés plus chier,
S'il aloit par souhédier,
Brief estre oïs, que longement langir;
Car en langeur couvient .i. coer souffrir,
Par pluiseurs kas, trop de griés aventures,
Aspres et grans, fortes, fieres et dures.

Que ce soit voirs, g'i voi assés raison,
Car li amant qui usent de pryer
Ne scèvent jà s'aront merci ou non,
Et toutes fois il les couvient songnier,
Sans le painne ressongnier,
Et leurs dames honnourer et servir,
Estre esbahi, simple et souvent fremir.
Par tels assaus s'enflament les ardures,
Aspres et grans, fortes, fieres et dures.

Dont li pluiseur, et par ceste oquison,
En font souvent leurs vies abregier.
Or regardés s'en si faite prison
Il fait plaisant ne joli herbergier.
Oïl voir, mentir n'en quier,
Pour cheuls qui ont volenté d'ensievir
D'armes les fès ; chil ont soing et desir
Que leurs coers soit entamés des pointures,
Aspres et grans, fortes, fieres et dures.

Balade.

Je puis moult bien comparer mon desir
Au Tantalus, et ma vie à sa painne,
Qui boire voelt et n'i poet avenir,
S'est il entrés en la douce fontainne,
Qui li sourt tout environ,
Et qui l'atouce au nés et au menton,
Mais quant il voelt boire, l'aige le fuit :
En ce parti ne voi point de deduit.

Ensi Amours me fait moult à souffrir,
Car ardanmant .i. tel desir m'amainne
Dont je ne puis ne partir ne joïr,
Ne resjoïr pour cose que g'i painne ;
Si voi je assés la façon
De ma dame, mès ne sçai qu'en face on,
Car si attrait sont tout de dangiers duit :
En ce parti ne voi point de deduit.

Ce m'est moult dur : quant je le voel servir,
Elle me fuit, et si m'est si prochainne
Que si regart me donnent à sentir
Toute douçour, mès elle m'est lontainne,
Car quant je li donne en don
Mon coer, m'amour, n'en ai pour guerredon

Fors escondis et refus jour et nuit :
En ce parti ne voi point de deduit.

—

J'avoie adont de cuir bouli
Un coffinet, bel et poli,
Qui estoit longés et estrois,
Où les balades toutes trois
Mis, car ensi user soloie,
Afin que quant je les voloie
Envoyer, donner ou proumettre,
Tost peuïsse sus le main mettre.
Encores entrepris à faire
Un lay, quoi que fust dou parfaire,
Selonc le matere et le tamps
Lequel j'estoie adont sentans.
Car je fui sus mon lieu tous quois
Bien par le terme de .ix. mois,
De le fin d'aoust jusqu'en julle,
Qu'onques je ne vi lettre nulle,
Quele que fust, ouverte ou close,
De par mon très grant ami Rose ;
Se les soloit il envoyer
De mois en mois sans delayer.
Dont j'estoie tous amatis
Et forment ymaginatis,
Qu'il li pooit estre avenu
Ne le messagier devenu.
Je ne sçai s'il estoit malades,
Mès tantost apriès les balades
Commenchai à faire le lay,
Et che que j'en fis, escript l'ai.

Lay.

Où sont li vrai amoureus?
Au mains que j'en aie deus

Tels que desir;
Nonpourquant dou requerir
Sui outrageus,
Mès mon desirier est teus
Que, se je pooie entre eus
Estre à loisir,
Pour regarder et oïr
Les diseteus,
Plains de soupirs doléreus
Et de regrés languereus
Lonch de joïr,
Ce me feroit resjoïr.
Car uns homs seus
Est trop merancolieus;
Compagnie li est preus.
Là voel venir,
Et ossi de moi garir
Sui couvoiteus.

Car la dolour
Que je port
M'a priès mort
Sans nul retour.
Dont tels m'atour
Que n'ai port
De deport,
Fors doel et plour,
N'en ma langour
N'a confort
Qui m'aport
Nulle douçour.
Or pri Amour,
Se j'ai tort,
Foible ou fort,
L'aie en brief jour.

C'est pryere sans pecié ;
Et se mon coer sench blecié ,
J'en ai acquis le marcié ,
Au dire voir ,
Car j'ai pluiseurs fois pryé
Et requis et supplié
Qu'Amours m'euïst herbegié
En son pooir.
Or ai si avant marcié
Que je voi mon coer lacié ,
Affremé et atacié
En son voloir ,
Mès c'est en lieu sans pitié ,
Sans confort , sans amistié
Et sans regart affetié
De nul espoir.

—

Ensi que j'ai jà dit devant ,
Dou lai je ne fis plus avant ,
Et quant li aultre vér venront
Qui à ces trois s'acorderont ,
Lors sera acomplis et fès.
D'un lay faire c'est .i. grans fès ,
Car qui l'ordonne et rieule et taille ,
Selonc ce que requiert la taille ,
Il y faut , ce dient li mestre ,
Demi an ou environ mettre.
Or me vint soins especiaus ,
Car Rose , mes amis loyaus ,
M'envoia , par la merci soie ,
Endementrues que g'i pensoie ,
Assés à lire et à penser,
Si com vous orés recenser.
Tout premierement un coffin
De cuir bouli poli et fin

Avoec lettres belles et sages
Me mist en le main li messages
Et me dist, ou à le value :
« Sire, nos mestres vous salue. »
Je pris les lettres et le coffre,
Ne le baille à nullui ne offre,
Ançois dedens ma cambre entrai,
Et dou coffret errant hors trai
Ce que g'i trouvai, à delivre.
Ce fu un bel et plaisant livre,
Envolepé de kamoukas;
Point ne l'ouvri, et pour le kas
A savoir s'il venoit à mi.
Rose, qui je tieng pour ami,
Me saluoit plus de cent fois,
Et la lettre escripte en françois
Lisi tout ensievant le glose;
Se disoit ceste lettre close :

« Flos, chiers amis, comme ensi soit et bien le voi que toute bonne diligence est apparillie en vous pour faire ce qui à plaisance me puet et doit venir, ne point n'i ai veü le contraire, pour quoi je me sens grandement tenus à vous et à desservir quant je porai. Je vous regrasci des lettres que vous m'avés envoiies et especiaument des darrainnes, car je y ai pris, et prens toutes les fois que g'i regarde, grant recreation, et moult me plest li trettiés amoureus de Pynoteüs et de Neptisphelé, car la matere en est bien nouvelle, ne devant ces heures je n'en avoie onques oy parler, dont de tant m'est elle plus agreable. Et se je me sui souffers d'escrire ce terme par deviers vous et che tamps passé, je vous pri que vous m'ayés pour escusé, car j'ai eü soing et cause especiaus; non, Dieu merci, que entre ma dame souverainne et moy ait eü nul discort ne variement, car nostre coer sont ferme et estable en une unité, et moult me vault vostres consaus dessus dis. Et ce qui m'a ensonnyet ce terme, ch'a esté

une ymagination que j'ai pris sus un songe qui m'avint assés tost apriès les lettres que derrainnement m'envoiastes; de laquele ymagination je n'en sçai qui encouper, fors vostres livret de Pynoteüs et de Neptisphelé, et croi ensi que la plaisance que j'ai eü, et par pluiseurs fois, au lire, m'a aresté ou songe et ou pourpos que j'ai eü, sus lequel avis j'ai ditté et ordonné un petit dittié, et celi mis en volume de livret et couvert de kamoukas en nom de jolieté. Et pour ce que je ne vous doi ne voel riens celer de cose qui m'aviegne, je le vous envoie; se le lirés et regarderés à vostre bon loisir, et le corrigerés là où il besongne, et je vous en pri, et me rescriprés par le porteur des presentes che que vous en samblera, et tout ce qu'il vous plest à mander, faire le poés fiablement com au tout vostre, et vous me verés apparilliet : che scet li Sains Esperis, qui vous ait en garde. »
Escript, *etc*.

Ceste lettre me donnoit kas
De desployer le kamoukas;
Ossi fis je sans plus d'atente,
Car toute ma grignour entente
Fu que de savoir sur quel cose
Li livrés que m'envoioit Rose
Estoit compillés et escrips.
Et lors qu'au lire jé me pris,
Je me solachai en lisant;
Car li ver furent moult plaisant,
Bien ordonné et bien assis.
Des foelles lisi jusqu'à sis,
Et puis recommenchai mon tour
A la premiere page, pour
Mieuls concevoir et cler entendre
A quoi la matere poet tendre,
Qui me sambla belle et jolie,
Hors de toute merancolie.
Tele qu'elle est je le vous moustre,

Savoir le poés par lire oultre;
Or le lisiés ou escoutés,
Car li langages est tous tés :

L'an mil .ccc.xi. et sissante,
Ou tamps que li rossegnols chante,
Et que le terre s'esjoïst
Assés plus que dont qu'elle oïst
Sons d'instrumens melodieus,
Car li yviers malodieus,
Qui diversement le desrobe,
Li avoit tollue sa robe;
Or le recoevre belle et noeve,
N'a plus le froit, vent ne le ploeve,
Le gresil, le nege et le glace,
Ançois se deduit et solace
A rechevoir, soit tart ou tempre,
Le rousée, qui li atempre
Ses rieules et ses instrumens
A ouvrer de ses elemens
Foelles, flours et despoulle tele
Qu'il n'est creature mortele
Qui sceuïst faire la parelle.
Car si cointement s'aparelle,
Et de garnemens si nouviaus,
Que toute joie et tous reviaus
Sont en coer, qui bien y prent garde;
Car il samble, qui le regarde
Vestir, parer et aroyer,
Qu'elle voelle au ciel guerroyer;
Car il n'est ne flours ne foellette,
Qui ne se cointoie et oellette
En li eslevant contremont.
Et Nature à ce dont semont
Ces oiselés gais et jolis

A prendre solas et delis
En fontenis et en ruissiaus,
Sus buissons et sus arbrissiaus,
En bois, en gardins et en chans,
Et en melodyer leurs chans;
En autre soing ne sont ravi.
En celi tamps un jour jà vi
Qu'un soir je m'estoie couciés,
Dou dart d'amours trais et touciés
(Encor en sens je ou coer le pointe),
En une cambre belle et cointe,
Vestie de biaus paremens
Et de moult rices garnemens,
Et avoie, pour mieuls joïr
De l'air et les oisiaus oïr,
Sus les gardins une huisserie
Ouverte, et pour le lecerie
Seulement que de l'air haper,
Qui se venoit illuec fraper
Parmi une delie tente
De vermel cendal, belle et gente.

En cel estat, sans moi mouvoir,
Fui un grant tamps le nuit, pour voir,
Tenant le cief sus l'orillier
Pour mieuls entendre et orillier
Les douls oiselés que j'ooie,
Car endormir ne me pooie;
Tant estoie plains de leur glore
Que mi oel ne pooient clore.
Ravis en ce plaisant sejour
Fui bien priès jusqu'au point du jour,
Que Nature adont se repose.
Lors m'endormi, c'est vraie cose,
Et entrai dedens un penser,

Lequel je vorrai recenser.
Tele estoit la vision moie
Que sus le lit où je dormoie
Se scoient trois jones dames
En souspirs, en plours, et en larmes;
De quoi, par le son de leurs vois,
Et l'estordeïs de leurs dois,
Vis me fus que je m'esvilloie,
Et grandement m'esmervilloie
Quant je les vi en ma presense.
Moult les regarde et plus y pense,
Mès noient ne les congnissoie,
Nonpourquant forment m'angoussoie
Des souspirs et des plours entieus
Que les jones dames gentieus
Faisoient, de quoi je leur di :
« Ahi! dames, pour Dieu merci,
« Cascune de vous s'esvertue
« Au plorer, mès chils plours me tue;
« Voelliés le cesser un petit,
« Et tout bellement sus ce lit
« Dittes moi quel cose il vous faut
« Et g'i aiderai sans defaut,
« Se g'i puis ne sçai consel mettre,
« Ou se je m'en ose entremettre. »

Et celles, qui pas ne cessèrent
A plorer, anchois y pressèrent,
Me respondirent tout ensi :
« Ha! chiers sires, pour Dieu merci,
« Se tristrece et dolour avons,
« Moult bien où prendre le savons,
« Et puis que le volés savoir,
« Congnissance en devés avoir.
« Nous fumes jadis honnourées

« Et des signeurs enamourées,
« Dont chil qui amer nous soloient
« Et qui pour nous aidier voloient
« Emprendre le camp et le guerre,
« Nous tollent hiretagc et terre.
« Or ne savons mès où fuïr;
« Se vous ne nous volés oïr,
« Nous n'avons retour ne ayeue
« Vers personne qui nous ayeue. »

« Dame », di je, « ne place à Dieu,
« Qu'on me voie ne troeve en lieu
« Que je refuse jà as dames
« Mon corps, mon cheval et mes armes,
« Mès volentiers savoir vorroie
« Vos noms, ossi qui vous guerroie. »
Et celles si me respondirent
Tout en souspirant, et me dirent :
« Jà fu li tamps qu'on nous clamoit
« Ens es lieus où on nous amoit,
« Justice, Pité et Raison.
« Or sommes nous hors de saison,
« Especiaument je, Justice,
« Qui le mal punis et justice :
« On ne me crient mès ne ne prise,
« S'en fui si de courous esprise
« Qu'à painnes puis je mot sonner;
« On n'use que de rançonner,
« De desrober et de pillier
« Et li fors le foible essillier.
« Mains sont fourmé sus celle entente,
« De quoi je m'en tienc mal contente.
« Encor je, qui pleur et larmoie,
« N'a pas long tamps que je dormoie
« Dedens ma cambre tout à pès,

« Car je cuidoie avoir le fès,
« Ecclesiaste et seculer
« Mis en bonnes mains pour rieuler
« Mes signouries et ma terre ;
« Dont , pour le peril qui y serre,
« Esvillie m'ont ces pucelles ,
« Pité et Raison , et sont celles
« Qui m'ont dit en plours et en larmes
« Que je prende cheval et armes
« Et deviers mes amis envoie,
« Car contre moi s'est mis en voie
« Uns visces qui me voelt confondre. »
— « Dame », di je, « voelliés le espondre,
« Ce visce. » — Et elle le me dist :
« C'est orgieus, qu'onques Diex ne fist,
« Ains le het et escumenie
« Toute sa gent et sa mesnie ,
« Et toutesfois par sa poissance ,
« Qui de jour en jour prent croissance ,
« A jà atret à sa partie
« Des signeurs une grant partie.
« Et chil avoecques yaulx gens ont
« Qui contraire à nos vertus sont ,
« Car ce que nous amons , il héent ,
« Et ce que nous volons , il véent.
« Ensi nous tiennent en despit ,
« N'avons ne trieuwes ne respit ,
« Mès tout prest en le main le guerre ;
« Or nous faut contre yaux confort querre.
« I vorrés vous remedyer ,
« Ou vous nous lairés mendyer
« Et querre qui aidier nous voelle ? »
— « Dame », di je , « je vous recoelle ,
« Car che visce let et haï,
« Je l'ai de lonc tamps enhaï ,

« Et il fait bien à debouter,
« Et vous, dames, à escouter,
« Car vous ne volés que droiture,
« Ce m'est vis, et il n'en ont cure. »

Ensi furent reconfortées
Les trois dames desconfortées,
Et je leur ting bien leur promesse.
Car si tost que j'ai oï messe,
Je mis de mon consel ensamble
Et mout liement les assamble,
Les plus sages et mieuls discrés
Et chiauls que je tieng plus secrés.
Tout premiers Honneur et Proece,
Hardement, Desir et Jonece,
Loyauté, Avis et Emprise,
Ce sont ceuls qu'entour moi mieuls prise,
Et puis leur remoustre des dames
Les complaintes et les esclames,
Comment Orgoels les contrarie
Et les empece et les herie
Et leur tolt hiretage et terre :
« Or sont elles pour confort querre
« Chi venues par deviers mi ;
« Dont vous, qui estes mi ami,
« Respondés ent que j'en ferai,
« Et se les dames aiderai;
« J'ai très bon voloir que le face,
« Mès que la vostre entente sace. »

Adont respondy tout premiers
Honneurs, car il fu coustumiers
D'avoir la premiere response :
« Sire, sire, à tele semonse,
« Com de Justice et de Raison,

« Devés employer vo saison
« Et bien devés l'orelle tendre
« A elles oïr et entendre,
« Car se Justice n'est gardée
« Et Pités ossi regardée,
« Dire poront alant les rues,
« En plorant, les mal secourues,
« Et toute li vois dou pays,
« De qui vous serés moult hays :
« Justice faut ne plus ne resgne,
« Orgieus li a tollu son resgne.
« Ensi serés ahers d'esclame
« Ou tost receverés grant blame;
« Mieuls vault souffrete et bons renons
« Que signourie et povres nons. »
Respont Desirs : « Vous dites voir,
« Tout premiers me vorrai mouvoir
« Et les deffiances porter
« Pour les dames reconforter. »
Tout s'acordent à celle vois,
Fors seul Avis, mès il tous quois
Se tient, nes .i. seul mot ne sonne.
De quoi Hardemens l'araisonne
Et li dist : « Et vous, sire Avis,
« Voelliés ent dire vostre avis. »
Respont Avis : « Et je, qu'en sa je?
« Vous estes tout vaillant et sage,
« Deviser sur vous ne vorroie,
« Mès tant qu'à moi, je loeroie
« Qu'on mandast ma mere Atemprance :
« Il n'a si sage en toute France;
« Se nous l'avons, mieuls en vaurons,
« Au mains la soie entente orons. »
A painnes peut estre escoutés
Avis, quant il fu reboutés

De Desir et de Hardement,
Qui li dirent moult asprement :
« Avis, Avis, ne place à Dieu
« Qu'Atemprance soit jà en lieu
« Où l'onneur monsigneur couviegne
« Mettre en lui ; quoi qu'il en aviegne,
« Tout y ariens honte et diffame,
« Se par le consel d'une fame
« Nous convenoit user, qui sommes
« Tant de nobles et vaillans hommes,
« Et nos consaus ne fust oïs;
« Vous nous avés peu resjoïs
« De jetter ceste vois en place,
« Ne veons homme à cui il place. »
— « Vous dites voir », respont Emprise,
« Jà ne sera bonne oevre emprise,
« De quoi Atemprance soit chiés,
« Ce seroit ore uns grans meschiés,
« Se dou fait qui demande guerre
« Par moyens convenoit pais querre. »
— « Signeur », ce respondi Jonece,
« J'ai mainte belle forterece,
« Maint castiel et mainte maison,
« Mès ains que Justice et Raison
« Et Pité, qui sont esbahies,
« Ne soient plainnement aidies,
« Toutes les y voel employer;
« De tant m'i voel je bien loyer. »
Cascuns à ceste vois s'aplike,
Et Avis encores replike
Et dist ensi : « Signour, signour,
« Ma parolle a peu de vigour,
« Mès Atemprance, et je ossi,
« Qu'on blame et qu'on refuse si,
« Otretant bien nous vorrions,

« Fust as cops ou as horions,
« Aquiter, n'en faites jà doubte,
« Que tels nous prise peu ne doubte,
« Et puis qu'on voelt qu'ensi demeure,
« Che soit de Dieu la saintime heure. »

Moult resjoïs et très contens
Sui de mes hommes quant j'entens
Que cascuns est près de mouvoir
Si tost que leur lairai savoir,
Et grandement j'en reconforte,
Pour les nouvelles que je porte,
Justice, Raison et Pité.
Depuis n'ai gaires respité :
Par le discretion des sages
Envoie lettres et messages
Pour confremer mes afiances
Et pour furnir les deffiances
A nos ennemis tels qu'il sont,
Et qui ossi grant entente ont,
A ce qu'on me donne à entendre,
Que de moi et les miens atendre.
Remanoir ne puet par nul tour
Qu'il n'i ait temprement estour,
Car vistement nous aproimons
Par plagnes, par vauls et par mons.
Desirs, li nostres marescaus,
A plus de .xij.c chevaus,
Prent les camps et illuec se loge ;
Mainte foellie et mainte loge
Font chil qui chevaucent premiers.
Emprise, qui est coustumiers
Que des ennemis assallir,
Ne me voelt nullement fallir ;
Venus m'est atout .v.c lances,

Toutes d'unes recongnissances.
Hardement, Jonece et Renon,
Qui n'ont ne barbe ne grenon,
.vi.^{c} lances, qui bien les nombre,
Ont avoec iauls par certain nombre.
Avis, qui voet qu'Atemprance aie
Avoec moi, bellement me paie :
De .iij.^{c} lances d'une sorte
Mes hommes et mon corps conforte.
Proece et Honneur en arroi
Sont venu, comme fil de roi :
A .v.^{c} lances, tout de pris,
Ont les camps environ moi pris.
Quant mes hommes voi amassés,
Bien m'est vis que j'en aie assés
Pour Orgoel et les siens combatre
Et leurs grans posnées abatre.
Je ne sçai qu'il en avenra,
Mès esprouver nous convenra,
Car nous sommes l'un devant l'autre,
Bachinés mis, lances sus fautre,
Et nos batailles establies
Par certainnes connestablies.
Hardemens, qui est grans lumiere
Des preus, gouverne la premiere ;
Emprise, Proece et Jonece
(Frere sont et enfant Noblece)
La seconde bataille tiennent
Et moult fricement se maintiennent.
Desirs se tient sus ele, afin
Que , se li autre vont à fin
Et qu'il perdent alainne et force,
Par derriere il les reconforce ;
Ceste bataille on li estofe.
De .v.^{c} lances d'une estofe

Retenu avoie à mon frain
Honneur, qui ne me faurroit grain,
Et Loyauté à l'autre lés,
De qui je sui bien escolés,
Car mes hommes ordonne et taille.
Avis estoit de ma bataille,
Mès je ne sçai qui li failli,
Car sus le point qu'on assalli
A moi s'en vint disant en haut :
« Sire, sire, partir me faut
« Ne je ne puis en ceste armée
« Pour vous avoir la teste armée,
« Car Atemprance est d'autre part,
« Qui n'a mie sens de poupart ;
« Elle est ma mere, si me mande
« Et sus men honneur me commande
« Que de chi parte et que le serve ;
« Elle n'est villainne ne serve,
« Mès dame de très grant afaire,
« Vous en euïssiés bien à faire ;
« Pas ne l'arés, ce poise mi,
« Anchois l'aront vostre ennemi,
« Qui l'ont retenu bien à tans
« Avoecques tous ses combatans ;
« Il l'ont jà bouté en leur route,
« Elle les ordonne et aroute
« Et met en très bonne maniere.
« Je m'adrece vers sa baniere ;
« Je ne tieng de vous nul hommage,
« Diex vous deffende de damage ! »
Avis se part et la gent soie,
Et je, qui bien atendre osoie
L'aventure, quoi qu'il escrie,
Car Honneurs le m'enjoint et prie,
Me tieng en estat ferme et fort

Avoecques chiaus de mon confort,
Et si m'apoie sus me hace,
N'i voi personne qui me hace
Dalés moi, quant bien me regarde,
Anchois en bon arroi regarde
Escuyers, chevaliers, barons.
« Hui pour nous la journée arons »,
Dist Honneurs, « ne vous doubtés, sire;
« Layés Avis aler et dire
« Che qu'il voet; s'il vous [illegible] d'aïde,
« Encor avés qui vous aïde :
« Hardement, Desir et Jonece,
« Loyauté, Emprise et Proece,
« Leurs routes et leurs compagnies,
« Qui sont moult bien acompagnies
« Pour porter un fès grant et fort
« Contre Orgoel et tout son effort. »
Honneurs ensi m'amonestoit
Et moult apparilliés estoit
De remoustrer à tous mes hommes
En disant : « Biau signeur, chi sommes
« Assamblé, au voir regarder,
« Pour Justice et Raison garder;
« Ce sont dames de noble afaire,
« Pour elles ne poons trop faire,
« Et si devons de droit hommage,
« Soit à gaaing ou à damage,
« Estre enclins à servir les dames.
« Che nous seroit virgongne et blames,
« Quant elles qui confort demandent
« Et qui leur droit nous recommandent,
« Et qu'Orgoels a si essillies,
« N'estoient de nous consillies.
« Voirs est que li nostre ennemi
« Sont plus de nous tant et demi;

« Que de ce ne pensés à sommes,
« Car il sont gens si com nous sommes,
« Qui ne sont non plus asseür
« Ne conforté de leur eür
« Que nous; mès tant y a, sans doubte,
« Fols est qui son parel ne doubte.
« Or est pour nous la cause belle,
« Car sus bonne et juste querelle
« Porons hui l'aventure atendre.
« Or voelliés au bien faire entendre
« Et vous fourmés sus celle entente,
« Tant que messires s'en contente
« Et les trois dames autressi. »
Et cascuns li respont ensi :
« Nous ferons l'entention vostre
« En gardant lor droit et le nostre. »

Les batailles adont aprocent.
Es vous doi chevalier qui brocent
En signe que pour descouvrir,
Mès nuls ne vient sus yauls couvrir,
Anchois se tiennent en bataille;
Cascuns endroit de li retaille
Sa lance, si com au demi;
Ensi font li nostre ennemi.
Tout sont à piet pour plus durer
Et pour mieuls la painne endurer;
On leur tient les chevaus sus destre.
Moult faisoit là deduisant estre
Pour veoir de toutes manieres
Ensengnes, pignons et banieres,
Armoierie noble et rice
Et maint chevalier cointe et frice.
Hardemens se glorefloit
Et Joneche li affloit

Que tout che qu'il enconteroient
Sans nul defaut il outeroient ;
Emprise fretilloit d'aïr
De ce qu'on ne va envaïr
Hastéement à sen agrée.
Li detris pas ne li agrée.
Voelle on ou non, devant s'eslance,
Assés plus dou tret d'une lance,
Et commence com fiers lupars
La bataille de toutes pars.
Hardement contre Hardement
S'encontrèrent premierement,
Et Jonece dessus Jonece ;
Emprise, Renom et Proèce,
Cascuns son compagnon encontre.
Là eut en ce premier encontre
Des lances un fort bouteïs
Et de sanc un grant gouteïs,
Car les lances courtes et droites,
As pointes dures et estroites,
Mettent en char, li sans en saut.
Moult s'esproeve bien à l'assaut
Hardemens, qui voet qu'on le prise ;
Ossi font Proèce et Emprise :
Quant il se troevent tout ensamble,
Cascuns moult fierement assamble,
Et si tost que les lances falent,
D'autres armeüres assalent
De quoi il se navrent et batent
Et se mehagnent et abatent.
Et je, qui estoié acostés
De mes hommes à tous costés,
De Loyauté qui ne se part
De moi, et d'Onneur d'autre part.
M'en vieng mes ennemis requerre.

Lors peuïsmes sur yauls conquerre
Terre et gens, et fu moult desroute
De saut ceste premiere route.
Par ensi en moult de manieres
S'entrelacièrent les banieres,
Dont li un dedens l'autre entrèrent,
Qui moult fierement s'encontrèrent
De lances et d'espées nues.
Là eut de premieres venues
Bataille felenesse et dure;
Tamains homs grant painne y endure,
Car d'estre armés de piet en cap,
Ce n'est mie à porter de drap
Un garnement fet par revel;
Mais ce qu'il sont fresc et nouvel
Leur fet mieuls endurer le painne.
Et là jusqu'à le grosse alainne
Furent nostre ennemi mené,
Bien batu et moult fourmené.
Briefment ceste premiere route
Euïst esté rompue et route,
Quant uns secours nouviaus et fres
Leur vint, mès ce fu as nos fres,
Car il nous porta grant contraire.
Entre le lancier et le traire
Avient souvent moult de mesciés :
Dou tret fu li uns des grans chiés
Qu'il euïssent navrés à mort,
Et que fisent, bien me remort.
Outrages estoit chils nommés,
Des siens prisiés et renommés,
Et moult avoit en li fiance
Orgoels, et en sen aliance.
Quant Avis en vit le maniere,
Qui estoit desous sa baniere,

Afin que nous ne le voions
Ne que resjoï n'en soions,
Au partir en errant s'ordonne,
Et puis as siens le consel donne
Que banieres et gens recoelle,
Et puis fierement nous acoelle
De tous lés et de toutes pars.
Trop grande nous fu ceste pars,
Car il estoient plus assés
Que nous, et nous trouvan lassés,
Plain de suour et de caleur.
Et toutes fois des nos li leur
Furent recoelliet as espées
Et as haces envolepées
D'achier es poins jusqu'en le pointe.
Et adonques en ceste empointe
Les nostres reculer couvint,
Car trop grans effors leur sourvint.
« Où est Desirs », di je, « au besoing?
« Pourquoi n'a il entente et soing
« De nous aidier qui lassé sommes,
« Quant il tient cois et fres ses hommes?
« S'il venoit ores en apert
« A l'endroit où no gent plus pert,
« Nos ennemis jus porteroit
« Et forment nous susporteroit.
« Car par ensi que je le taille,
« Fu desconfite la bataille
« De monsigneur Carlon de Blois
« Jà des Bretons et des Englois,
« En Bretagne devant Auroi,
« Par le sens et le bon arroi
« De monsigneur Jehan Candos,
« Qui mist une bataille au dos
« A l'encontre de le meslée :

« Che fu Hue de Cavrelée,
« Qui reconfortoit chiaus qui fuissent
« Perdu, se son confort n'euïssent.
« Ossi par ordenance tele,
« Se Desirs, qui se tient sus ele,
« Et qui est nostre marescaus,
« A plus de .xij.c chevaus
« Venoit, il osteroit le perte,
« Qui est pour nous grosse et aperte.
« Bien est voirs, il nous est ensus,
« On le peut escuser là sus,
« Riens ne scet de nostre aventure.
« Il est bien de tele nature,
« S'il le savoit, que tout le cours
« Il nous venroit faire secours;
« Point ne 'le sara, che me samble.
« Or nous recoellons tout ensamble, »
Di je à Honneur qui m'acostoit.
Et chils, qui mie ne s'ostoit
Des horions, dist « volentiers ».
Là vi mes bons amis entiers
Comment cascuns y fist tant d'armes
Que puis en furent moult de larmes
Esplorées et espandues
Et moult de dames esperdues
Pour leurs signeurs et leurs maris,
Car je, qui ce jour fui maris
Par Fortune qui tost reverse,
Rechui journée moult adverse.
Avis, qu'adont croire ne veus,
Et Atemprance, com puis seus,
Nos ennemis si renforcièrent
Que briefment il nous efforcièrent
Et rompirent de toutes pars.
Là vi tous mes hommes espars,

Chi .v., chi .vij., chi .ix., chi dis,
Et en yaus deffendant tout dis ;
Car tant qu'alainne, force et membre
Leur durèrent, bien me ramembre,
Il s'aquitèrent à mon gré.
Mès souvent force pest le pré :
Ce jour perdi et chils obtint
Qui contre nous Orgoel soustint
Et les dames, qui bien ont cause
De plorer une moult grant pause,
Justice, Pité et Raison.
Je fui mis ens une maison,
Et puis en une grosse tour,
Où grant force marcist autour,
Et moult songneusement me garde
Une très especiaus garde :
C'est dame Atemprance, la sage,
Qui me vient veoir par usage
Souvent le jour et plus le nuit,
Mès je n'i prens point de deduit,
Car je n'avoie mie à pris
D'estre ensi enfremés et pris.

J'avoie à pris jeus et reviaus,
Garnemens rices et nouviaus,
Behours, joustes, danses plenieres,
Chiens, oisiaus et bois et rivieres
Et deduis tels que puet un corps
Recevoir ; or n'ai que recors
De duel et de merancolie.
Où est ma frice gent jolie
Qui l'autre ier estoit assamblée?
Vis m'est qu'elle me soit emblée.
Où sont Loyauté et Honneur
Et Hardement, mi gouvreneur,
Emprise, Desir et Proèce,

Jonece, Renom et Noblece,
Qui donnoient à toutes pars ?
On m'a bien mes hommes espars.
Fortune, bien te doi haïr,
Quant tu m'as fet che envaïr
Dont j'ai ensi perdu mes hommes ;
Respont à moi, et si me nommes
Les trois dames, que feront celles ?
Plorés, filles, plorés, pucelles :
En prison gist vos soudoyers,
Petitement m'est li leuiers
De mon service remeris.
Avis, Avis, tous chils peris
Et chils damages m'est par toi,
Et nonpourquant se ton castoi
Euïsse creü tout à point,
De ce destourbier ne fust point,
Car bien desis en plain consel
Qans tous signeurs : « Je consel,
« Ains qu'au guerryer on s'avance,
« On mande ma mere Atemprance » ;
Mes mi homme te reboutèrent,
Qui nos ennemis peu doubtèrent.
Or le troevent, et je ossi ;
C'est li kas pour quoi je soussi
Et me soussierai tousjours,
Tant que chi sera mes sejours.

Apriès ches lamentations
Me dirent leurs intentions
Trois dames et doi baceler,
Lesqueles ne voel pas celer,
Car moult grant amour me moustrèrent.
Quant par dedens ma cambre entrèrent,
Dist li une, qui sambloït bien

Dame d'excellensce et de bien,
En souriant moult doucement :
« Sire, sire, trop longement
« Vous tenés en merancolie,
« Je voel qu'on le vous amolie,
« Car elle vous grieve et fourmainne,
« Et en ce nom je vous amainne
« Deus de mes filles et .ij. fils,
« Venir vous en poet grans pourfis :
« C'est Avis, que bien congnissiés,
« Je vous pri que jamais n'issiés
« De son consel, moult vous vaurra,
« Et Souvenirs ne vous faurra
« Que ne l'ayés prest à le main,
« A toute heure, au soir et au main,
« Pour où que ce soit envoyer
« Pour vos besongnes ravoyer
« Et pour resvillier vos amis.
« Et se Fortune vous a mis
« En une adversité contraire,
« N'i devés arester ne traire,
« Mès à mes filles regardés,
« De qui vous serés bien gardés :
« C'est Congnissance la premiere,
« Qui de tous biens est coustumiere ;
« Ayés ent memore en ce monde,
« Moult vous vaurra. Et la seconde
« Est Esperance, qui ne poet
« Fallir à omme qui le voet
« Oïr et son consel entendre ;
« Elle vous fera tout dis tendre
« A veoir vostre delivrance.
« Et je sui leur mere Atemprance,
« Qui souvent vous viseterai,
« Nuit et jour, et qui metterai

« En bon estat et en bon point
« Vos besongnes, n'en doubtés point. »

Atemprance, la merci soie,
Ordonne que confortés soie,
Et je l'en doi bon gré savoir
Quant elle voet le cure avoir
De moi qui sui en son dangier.
Mès, soit au boire ou au mangier,
Je ne me truis onques senoec
Que je n'aie tout dis avoec
Moi Esperance et Congnissance,
Ce sont dames de grant poissance;
Ossi Souvenirs et Avis,
Qui ne me servent pas envis,
Ains m'aministrent tout à fet
Trestout ce qui mestier me fet,
Cascune et cascuns à son tour.
Enclos ensi en celle tour,
Sans ce que personne m'en oste,
Me poet on renommer pour l'oste
Atemprance qui me gouverne.
Là fet bel entroes qu'il yverne,
Car afin que mains il m'anoie,
Avoecques moi on s'esbanoie
As dés, as escés et as tables
Et à tous biaus jeus delitables
Qu'on poet aviser pour mon corps.
Et assés bien je m'i acors
Par l'ordenance et le consel
D'Atemprance, à cui m'en consel,
De Congnissance et d'Esperance,
Qui me proumettent delivrance,
Car il n'est perte qui n'aviegne,
Ne doels qu'oublyer ne couviegne.

J'estoie jà tains et roussis
Des grans anois et des soussis
Que je soustenoie, par m'ame,
En pensant à ma droite dame,
Et plus me grevoit chils assaus
Que ma prison. C'est chi consaus,
Car tout adiès fine haus hons
Ou par proumesses ou par dons,
Ou par acroire ou par payer;
Haus homs ne se doit esmayer,
Mès, ensi que jà dit vous ai,
De ma dame, que je ne sçai
Comment li est, ne elle ossi
Ne scet de moi, ce me nuist si
Que je ne le saroie à dire.
Pour ce vorrai vers li escrire,
Et qui sera mes messagiers?
Souvenirs, qui est usagiers
De bien faire, se je li carge.
Adont li di, que plus n'atarge :
« O Souvenirs, faitis tousiaus,
« Aprester te faut tes housiaus
« Et faire ton cheval ferrer,
« Car temprement te faut errer
« Chemins et voies et sentiers. »
Il respont : « Sire, volentiers. »
Entroes que Souvenirs s'ordonne,
A l'escrire dou tout m'adonne.
Des lettres escripsi plus d'une,
De mon temps et de ma fortune,
De ma prison, de mon sejour,
De mon desir, qui tire au jour
Que ma dame temprement voie.
Avoec les lettres que j'envoie,
Un nouvel plaint ordonne et taille,
Ensi com chi s'ensieut la taille.

Complainte de moralité.

Tant grate chievre que maugist
Et tant caufe on fer qu'il rougist,
Et li'lyons ensi s'agist
De sa nature.
Ne congnissoit, quant on le mist
En le prison où il gemist,
Le grant force qui de li ist,
Dont il murmure,
Ulule et plaint et ne fet cure
De fresce char ne de pasture
Qu'on li aport, ains crete et hure
Et fort maudist
L'eure, le jour et l'aventure
Qui li fu si aspre et si dure,
Car il mua sa nourreture,
Quant on le prist.

Ha ! che poet dire li lyons,
Toute soubtieuté a li hons.
Or n'est aloe ne frions
Qui n'ait otant
De force en ses petis pignons,
Que moi, qui ne sui pas pigons,
Mès grans et fors et drois et lons
En mon estant.
Où sont sengler viste et courant?
Où sont lupart aigre et taillant?
Où est li aigle haut volant,
De qui li noms
Parmi le monde si s'espant.
Que ne volle elle maintenant,
Et jette feu et flame ardant
As grans brandons?

Oés, bestes, qui sui vos rois :
Pour deffendre et garder les trois
Vertus, ensi qu'ensengne drois,
M'a mis Fortune
Arriere de moult d'esbanois,
Si ai je eü par pluiseurs fois
Compassion de vos anois ;
Mès li enfrune
Voelt faire la forest commune,
Et ne sera beste nesune,
Quele qu'elle soit, grise ou brune
Ne de long bois,
Qui garde ne sabat ne june,
Ains vorra cascuns et cascune
Avoir la guerre et le rancune
A tous esplois.

Herminetes, lievre et counin
Et besteletes d'un couvin,
En pais soliés en vo jardin
Paistre et brouster.
Or sont sengler, leu et mastin
Issu as camps, à celle fin
Qu'il vous venront soir et matin
Prendre et haper,
Ne vous n'i porés resister,
Ne ne lor porés escaper ;
Mès je vous voel tant enfourmer
De mon latin :
Il n'est si bonne qui n'a per,
Voelliés ent une couronner
Qui vous puist deffendre et garder
De che venin.

Ha! se vous n'i remedyés

Et contre elles n'estudyés,
Tenés vous pour tous deffyés
Des bestes fieres;
Il ont fuires apparilliés
Desquels vous serés travilliés
Et fourmenés et esvilliés
Sus vos litieres;
En moult de diverses manieres
Tenderont las, rois et fillieres
Entre haies, buissons et pieres;
C'est uns grans griés,
Car en dru bois et en bruieres
Trouveront il bien vos duieres,
Et pour tant, besteletes chieres,
Qu'or en songniés;

Car il fet bon brief consel prendre
Et de pluiseurs estas aprendre.
Dont, se vous me volés entendre,
J'ai bien espoir
Qu'il aront de vous force mendre,
Car uns visces entre yaus s'engendre,
Qui grandement fait à reprendre
Par estavoir.
Faites tost ma prise à savoir
Au roì des oisiaus; chils pour voir
A bien le force et le pooir
De vous deffendre
Et que de chiaus donner voloir
De moi rendre sans remanoir,
Ou de tout ce qu'il ont ardoir
Et mettre en cendre.

Dites li : « Li lyons est pris
« En gardant trois vertus de pris,

« Dont nuls ne puet estre repris
« Qui bien les garde. »
Toutesfois j'ai depuis compris
Le maniere, dont mieuls me pris,
Par quel voie je fui souspris.
Quant g'i regarde,
Che fu par une arrieregarde
Où furnie avoit mainte darde.
Dites à l'aigle, le gaillarde,
A cui j'escrips,
Qu'il viegne tost et ne se tarde
Et que tous ses oisiaus esparde
Et que cascuns devant li arde
Tout le pays.

Tout roi doient l'un l'autre aidier
Par royauté; dont li requier
Qu'il me delivre dou dangier
Où je me voi.
Bien le puet faire et de legier,
Car tout oisel qu'on doit prisier,
Soient loiriet ou à loirier,
Sont desous soi.
Face dont mandement de roi,
Viegne s'ent o tout son arroi,
Et chil qui me tiennent sur foi
Pour prisonnier,
Aront de li si grant effroi
Qu'il me deliveront, je croi;
Moult bien segnefyer li doi
Mon destourbier.

On dist que jadis par mystere
Li roi si s'appelloient frere,

Jà ne fuissent net d'une mere;
Dont sur ce point
Je m'areste et si considere
Qu'en bon estat je persevere,
Quant je tieng ce qu'ont fet no pere
Bien et à point.
Dites dont à ce roi enoint,
L'aigle, qu'il ne me faille point;
Tout oisel sont à li conjoint,
Car j'ai matere
Qui si priès me touce et me joint
Que pour ce di qu'elle me point,
Que nous sommes plus priès qu'enquoint,
C'est cose clere.

—

Che petit plaint, et grant assés,
Anchois que je fuisse lassés,
Assis dedens mon vestiaire,
Figuré sus le bestiaire,
Ordonnai et mis en tel fourme
Que presentement vous enfourme.
Quant je l'eus fait, je le cloï
Et o les lettres l'encloï,
Et si les mis dedens un coffre,
Et puis à Souvenir je l'offre
Et li di : « Frans compains gentieus,
« Or ne soies quois et lentieus,
« Mès va et fai tant toutes voies
« Que briefment reviegnes ces voies. »
Souvenirs part, si com me samble,
Sus son palefroi qui bien amble.
Riens née ne mist en oubli,
Anchois son voiage acompli,
Et s'en est repairiés arriere,
Et me trouva à le barriere

De le porte où je m'apoioie,
Mès à painnes je ne pooie
Croire que che fust mes messages,
Quant il, comme discrés et sages,
En parlant à moi à le porte,
Vraies ensengnes me raporte :
Un anelet d'or tous massis,
Où un rubis avoit assis,
Et lettres que bien recongnui.
Ensi passai je mon anui ;
Les lettres lisi en grant quoite,
Car à savoir forment couvoite
De ma dame l'entention ;
Et celles me font mention
De pluiseurs coses, bien sachiés,
Mès jà enqueste n'en fachiés,
Car vous y perderiés vo painne.
Encor ma droite souverainne,
Avoec che de quoi parler n'ose,
M'envoie elle especiaus cose :
Ce sont doi virelai joli,
Lesquels voel pour l'amour de li
Recorder, car elle m'en roeve ;
Tel qu'il sont, en vechi le proeve.

Virelay.

Quant le fortune remire
De mon douls ami,
Qui m'ainme tant et je li,
Je ne sçai que dire.
Vis m'est que mon coer pour l'ire
Se parte par mi,

Car point apris je n'avoie,

Ne devant ce ne savoie,
Que tristours valoit.
Or l'aprenc, dont il m'anoie,
Ne à riens ne m'esbanoie,
Et certes j'ai droit,
Quant chils où mon coer se tire
Est ensus de mi
Et ne sçai sus quel parti;
Dont j'ai bien matire
De dolour et de martire
Et de tout soussi
Quant le, *etc.*

Assés me conforteroie,
Se temprement le veoie;
Diex doinst qu'ensi soit
Et qu'en otel point le voie
Reconforté de la joie
Que porter soloit :
C'est tout ce que je desire,
Ne el je ne di
Ne ne souhede ne pri,
Sans jeu et sans rire,
Car parfondement souspire,
Onques ne fis si,
Quant le, *etc.*

Virelay.

Ensus de grant souffissance,
Ou chemin de desplaisance
Me voi souvent nuit et jour,
Douls amis, et pour t'amour;
Ne je n'ai à riens plaisance,

Car mon bien et mon deport,
Ma joie et mon reconfort,
Mon jeu et mon esbanoi,
Me sont eslongiet et mort,
Ne je n'ai à riens remort,
Compains, quant je ne te voi.
Je soloie avoir fiance
Qu'en bonne perseverance,
Sans soussi et sans dolour,
Ariens le tamps; or savour
A present aultre ordenance :
Ensus, *etc.*

Et se nuit et jour me mort
Merancolie oultre bort,
Amis, pour l'amour de toi,
Je sçai bien qu'elle ossi fort
Te fait sentir son effort
Par souvent penser à moi;
Ne te puis faire aligance
Ne hastieve delivrance;
Penses y pour le millour
Et me rescrips sans sejour,
Car j'ai dolour qui me lance,
Ensus, *etc.*

—

De Souvenir moult me contente,
Car il a fait à bonne entente
Si quoitousement mon message :
Je le tieng à vaillant et sage,
Quant il scet si briefment aler
Et si courtoisement parler,
Car il me ramentoit souvent,
Quant issir me voit dou couvent,
Que j'ai à mes gardes proumis.

« Sire, sire, chi fui commis
« De par ma mere et mes serours,
« Que je vous brise les errours
« De trestoutes merancolies ;
« D'arester y, che sont folies,
« Mès pensés à vo delivrance
« Et à ma serour Esperance,
« Qui de vous servir s'entremet.
« Seûrement le vous proumet,
« Elle n'en dagneroit mentir,
« Et si voelliés ossi sentir
« Que vous estes grans et poissans
« Et tous affaires congnissans
« Plus que ne soient petit homme ;
« Foi que doi Saint Piere de Romme
« Et messires sains Bietremieus,
« Vous en vaurrés encor le mieus
« De vo prison et de vo prise ;
« Jà tous li mondes vous en prise,
« S'en devés mains estre anoieus,
« Car vous estes en lieu joieus.
« Jà est ceste cambre appellée
« Amoureuse li bien celée ;
« Ensi le baptiza jadis
« Uns chevaliers preus et hardis,
« Quant par chi rapassa de Prusse,
« Droit en l'an que li rois de Russe
« Fu desconfis des crestyens.
« Avoec nous qui chi estyens
« Descendi chéens à hostel,
« Et lors li donna le nom tel
« En solas et par grant revel.
« Che fu li sires de Revel,
« Qui en maint lieu fu congneüs.
« Or soyés, sire, pourveüs

« D'entention ferme et estable ,
« Et si retenés che notable :
« Li apris et chil à aprendre
« Ne sont repris ne à reprendre. »

Souvenirs ensi me presente
Grant confort et me represente
Moult de notables biaus et gens,
Qui ne sont pas à toutes gens
Trop commun , mès il le mes glose ,
Si tost qu'il m'en a dit le glose ,
Et je les preng en esbanoi ,
Car il me brisent mon anoi.
Ensi passe je le saison ;
En mendre place bien s'aise on
Que je n'estoie herbegiés ,
Car de cambres et de vregiés ,
D'esbatemens et de delis
Tant de viandes com de lis ,
Estoie assés affuisonnés ,
Mais quant me sench emprisonnés
Et ensus de ma douce amour ,
Et si ne sçai com long demour
Je ferai là où je sejourne ,
Grant merancolie m'ajourne.
Et toutes fois , à bonne entente ,
De mes gardes moult me contente ,
Car songneusement me confortent
Et me remoustrent et enortent
Comment je me doi consillier
Pour les pensées essillier
Qui nuit et jour me contrarient
Et me debrisent et varient.
Leur consel entens et retieng ;
Ensi en cel estat me tieng

Atendans que confors me viegne.
Or n'est fortune qui n'aviegne,
Ne lointains confors qui le cours
Ne face à le fois grant secours ;
Et quant on y pense le mains,
C'est adont qu'il chiet ens ès mains
De cheli qui ne s'en prent garde.
Un jour par devant moi regarde
Les dames qui me gouvrenoient ;
Je ne sçai dont elles venoient,
Mès tout bellement et à tret
M'ont de nouvel dit et retret :
« Sire, sire, ne vous poons
« Tenir ensi que dire oons,
« Et encores de vostre prise
« Chil pays se doelt et desprise,
« Car uns escandles lamenteus
« Et pour toutes gens cremeteus
« Qui habitent en che pays,
« S'i est de nouvel envaïs.
« On y dist, et vechi le doubte,
« Q'uns aigles que cascuns redoubte,
« Jettans fu et flame à tous lés,
« Est jà priès de chi avolés.
« De tous oisiaus a grant fuison,
« De quoi cascuns porte un tison
« De feu, dont la terre on manace.
« Ensi, sire, pour la manace
« Serés delivrés temprement,
« On y met grant atemprement.
« Mès apriès vostre delivrance
« Voelliés avoir en ramembrance
« Vos meschines et vos servans,
« Qui vous ont esté chi servans,
« Et encores vous serviront

« Et là où vous irés iront,
« Mès que leur service vous plaise.
« Sire, sire, c'est moult grant aise
« Que d'avoir et de mettre en pris
« Gens dalés li qu'on a à pris,
« Et chil. en servant soir et main,
« Vous seront tout prest à le main.
« Or vous pri que le recoelliés
« Et que dire ossi me voelliés
« Se je, qui ai longtamps esté,
« Jà un yvier et un esté,
« Vostre garde sans mesprison
« En ceste amoureuse prison,
« Me recheverés, car sans doubte
« La venue forment redoubte
« De l'aigle qui est feu jetans.
« Diex ne me lait veoir le tamps
« Que je, mes filles ne mi fil,
« Nous trouvons jà en tel peril,
« Si vorroie moult bien savoir
« S'avoec vous nous vorrés avoir. »

Et je, qui en pensant regarde
Atemprance, ma bonne garde,
De che qu'elle dist m'esmervelle
Grandement, dont pour la mervelle
En mon dormant je tressali.
Ensi à mon songe fali,
Et quant je fui bien esvilliés,
Se j'euch esté esmervilliés
En dormant, encor en veillant
Me voi je plus esmerveillant
Et pense et di et m'esmervelle
Dont poet venir ceste mervelle
Que j'ai en mon dormant eüe.

Là m'areste et di : « Diex ajue,
« Et n'ai je songiet tout ensi
« Que j'ai esté en grant soussi,
« En prison, en guerre et en armes,
« Oï de dames plours et larmes?
« N'en voi nulles mès, où sont elles?
« Moult m'ont samblé frices et belles,
« Gentes de maintien et de corps,
« Grans biens m'en fera li recors. »
Ensi en merancoliant
Et à mon songe coliant,
L'escrisi quant je fui levés
En le fourme que vous le vés,
Chiers mestres et especiaus,
Rose, et très grans amis loyaus.

—

Et quant j'oi leü une espasse
Le livret, que riens n'i trespasse,
Moult me samblèrent en lisant
Li parler nouvel et plaisant,
Et si volentiers les ooie
Que partir je ne m'en pooie,
Jà n'en vosisse avoir le fin.
Encores trouvai je ou cofin
Unes lettres faites en prose,
Sus lesqueles le signet Rose
Avisai, bien le reconnui.
Lors les ouvri je sans anui
Et les desploiai à mes dois,
Car elles furent en fors plois
Et de lettre moult bien escripte;
Le tamps de noient ne respite,
Car à savoir forment desire
Tout ce dont il me poet escrire,
Tant pour la matere nouvelle

Que pour ce qu'il me renouvelle
Pluiseurs ymaginations
Que j'ai sur tels intentions.
Et disoient sus ceste entente
Les lettres, dont je me contente.

« Flos, chiers compains et grans amis, en le maniere com vous avés oï et que contenu est en ce livret, m'avint à ceste heure, et quant je fui tous esvilliés, je me tins environ demi heure sus mon lit pensans et ymaginans sus mon songe et considerans pluiseurs coses, ne dont ceste vision pooit venir ; mais tout consideret et ymaginet, je n'en savoie qui encouper fors la matere de vostre livret de Pynoteüs et de Neptisphelé ; et sur ce, et pour le plus seür et milleur avis, je m'arestai et ai depuis, par cause de nouveleté et de plaisance qui encliner m'i ont fait, ditté et ordonné ce petit livre et l'ai moustré à ma souverainne, à cui il plaist moult bien, ce dist elle, car en tels coses veoir et oïr elle prent grant esbatement. Si vous pri, chiers amis, anchois qu'il soit noient veüs ne escandelisiés, que vous le voelliés lire de cief en cor et parfaitement viseter et examiner, et ce qui necessaire n'i est oster et ce qui y besongne mettre et adjouster, et ma rudece escuser, car je ne sui pas mestres pour ordonner si mestrieusement que pour estre nommés ne recommandés entre les ouvriers de cel art ; et pour ce que vostres sens est grans et ymaginatis et abuvrés en tels oevres, je vous pri que vous voelliés sus mon songe mettre aucune exposition nouvelle, ensi que la matere le requiert, par quoi, se je y erre par nulle maniere, j'aie vostre consel que dou layer. Ossi je vous avoie escript que volentiers aroie un nouvel lay ; si vous pri que, se vous en estes aisiés, que vous le m'envoyés par le porteur de ces presentes. Avoec toutes coses, se riens vous plaist à mander, faire le poés fiablement, et vous me trouverés apparilliet ; che scet li Sains Esperis, qui vous ait en garde. » Escript, *etc.*

Dou rescrire pas ne m'escuse,

Mès, avant, un petit je muse
A savoir comment je feroie,
Et se le lay poursieveroie
Que j'avoie jà entrepris.
Oïl, di je, il est bons repris,
Anchois que le mette en oubli;
Mès ains que je l'aie acompli,
Trop poroie le messagier
Qui chi se sejourne atargier,
S'est bon que son chemin avance,
Et jà ai je de pourveance
Trois balades de sentement;
Cestes vorrai presentement
Envoyer, et puis en avant
Le lay dont j'ai parlé devant
Parferai, j'en ai grant desir,
Mès que j'aie tamps et loisir.
Je m'arestai sus ceste entente
Et escripsi sans plus d'atente
Les balades trestoutes trois,
Et puis en petis plois estrois
Les ploiai, et à celle fin
Que mieuls entraissent ou cofin,
Et avoec unes lettres closes,
Dont ensi disoient les gloses.

« Très chiers compains et grans amis, j'ai recheü de par vous deus paires de lettres et un livret; si me samble, et voirs est, que cesti vous avés ditté et ordonné sus un songe qui nouvellement vous est avenus en vision, et me pryés que cesti je voelle lire et corrigier, se mestier fet. Chiers amis, sachiés que le livret j'ai leü, veü, viseté et à mon pooir examiné, mès je n'i sçai mettre, oster ne adjouster cose nulle qui mieulz y soit seans que che qui y est. Et pour vostre plaisance assouffir et la matere dou dit songe acroistre et moi acquiter envers vous en toutes

coses si avant que ma poissance et entendemens poeent durer et estendre, je sui apparilliés que dou faire. Chiers amis, apriès la teneur de vostres lettres, je vous envoie une exposition faite et arestée sus cesti songe parmi l'ayde de Dieu et d'une ymagination que j'ai eü. Et premiers j'entens par le lit et la cambre aournée de toute honneur où vous dormiés, quant les trois dames par samblance vous esvillièrent, la douce pensée gaie et amoureuse qui est dedens vous encorporée, et pour esvillier ceste pensée, j'entens par les trois dames, Justice, Pité et Raison, trois vertus principaus qui sont en vostre souverainne : bonté, biauté et maniere bien arrée. Ches trois vertus principaument vous ont esvilliet et esmeü à acquerre la grasce et l'amour de li et à fuir tous visces, et pour ce que vous n'osés mie si grant cose emprendre sans consel, j'entens par chiaus qui vous consillièrent, le grant desir que vous avés à li servir, amer, cremir et obeïr. De quoy Avis, meüs et enfourmés d'Atemprance, vous avisa et moustra tous les perils où vous poiés encheïr et vous voloit estre bons moyens en toutes vostres besongnes et pour pourveïr de remede contre les assaus perilleus de jalousie. Mès le très grans habondance de corage que vous avés et le desir d'estre amoureus vous ont si ataint et le cœr enflamé que bien souvent vous en perdés maniere et contenance. Dont, par figure et selonc le vision de vostre songe, j'entens par Avis, qui se parti de vostre compagnie et se mist ou confort de vostres ennemis, le sentement de parler que vous perdés quant vous estes en le presence de vostre dame, et elle le conquert par la bonne atemprance de li et s'avise en tous estas, et se tient ferme et seüre de respondre contre vous aviséement, se il besongne. Dont, entroes que vous estes en che parti, li grans desirs qui est en vous de remoustrer et dire vostre entente, ne se voelt pas astenir pour le doubte ne l'aventure d'estre escondis, anchois recoevre entendement et congnissance par l'effort de jonece qui resgne en vous, et ossi loyauté, honneur, emprise et hardement l'en atisent et esmoevent et vous font emprendre la guerre. Par laquele guerre et bataille j'entens la vie amoureuse de vous et

de vostre dame, les pryeres, les responses, les refus et les escondis; et la desconfiture de vous et des vostres j'entens par la biauté et la douce phizonomie de son regart, qui vous prent et lace toutes fois et toutes heures que vous le veés, ne les vertus qui sont en vous n'ont nul pooir contre les siennes, dont souvent par ceste voie vous estes pris et emprisonnés et mis en son dangier et ne vous en poés partir ne deffendre. Chiers amis, par la prison où vous estes mis et emprisonnés j'entens le langeur où vous sejournés quant vous estes escondis et refusés de vostre dame, ou que vous en avés responses ou samblans qui ne vous sont pas bien agreable, ou que vous estes batus des verges et des assaus de jalousie, qui sont moult dur et felenés à sentir et à congnoistre, et ne poés estre adont sans grans lamentations et complaintes. Ensi qu'il appert par le teneur de vostre songe, et entroes que vous demorés et sejournés en la prison d'Atemprance, Espoir, Souvenir, Avis et Congnissance vous visettent et confortent et vous remettent toutes bonnes conditions devant, car autrement vous ne poriés durer, et pourcachent vostre aligance. Apriès j'enteng par l'aigle volant et tous les oisiaus qui portent brandons de feu, dont il esbahissent chiaus qui vous tiennent, francise, qui amainne avoec li humilité, pité, misericorde et debonnaireté, car tout ensi que li aigles est rois souverains sur tous aultres oisiaus, est francise une très souverainne vertus en coer de dame douce et debonnaire pour l'amant, et qui le delivre de toute langeur. Ensi par le vertu de francise, qui est descendue en vostre dame, s'espoantent toutes manieres d'opinions contraires à vous, car francise a avoec li pité, humilité et misericorde et debonnaireté, qui sont poissant de confondre tous vos nuisans et essillier vos ennemis, et de vous remettre en la presence de vostre dame souverainne, par quoi vous oublyés partie de vos mauls. Et entroes que vous oés ces tretiés et que vous veés Atemprance, Avis, Souvenir et Esperance qui se representent de vous consillier et conforter, vous estes si ravis en parfaite joie en pensant et ymaginant la bonté et biauté de vostre dame souverainne, que che vous fet delayer toutes meranco-

lies et langeurs où vous avés esté endormis, et vous esvilliés en joie et en solas et en leeche, qui vous sont prest et apparilliet mieuls qu'onques mès. — Chiers et grans amis, ceste est li exposition que je puis sentir ne ymaginer de mon rude et ignorant entendement sus vostre songe. Fors tant qu'il m'avint depuis ceste exposition fete, jettée et arrestée, ensi com vous le poés veoir, que je regardai encores les lettres que darrainnement m'avés envoiies, pour savoir se je les avoie bien justement entendues, si les lisi encor de rechief et y vi, che me samble, aultre matere que ceste ne soit que je vous ai exposée; car, selonc le teneur de vostres lettres, vous dites ensi que vous ne savés qui bonnement cargier ne encouper qui vous mist en ce songe fors le livret de Pynoteüs et de Neptisphelé, et seulement pour la plaisance que vous avés eü et pris au lire. Et bien vous en croi, car les pensées et ymaginations que on a as coses, enclinent les corages en diverses mervelles. Dont en lisant ces lettres je me repris et jettai ailleurs mon avis et ymagination sus aultre fourme et bien propisce à ceste matere, et selonc le teneur des lettres que dou tamps passé m'avés envoiies et par lesqueles je m'avisai que ceste aultre exposition j'escriroie et le vous envoieroie, ensi que j'ai fait, afin que vous ayés avis sus l'un et l'autre pourpos, et le plus agreable retenés pour vous, ou tous deus. — Chiers amis, j'entens secondement par Pynoteüs et Neptisphelé Desir et Plaisance qui sont encorporet en vous : Desir, qui vous fait enterinement nuit et jour penser à vostre dame; Plaisance, qui vous y atret. Et sont ces deus vertus en vous si très bien d'un acord que riens ne les empeche ne varie, car che que li uns voelt, li aultres otrie, tout ensi com li doi amant dessus dit vivoient en pais et en une unité jusques à tant que li lyons vint, si com dist la figure, qui devora la pucelle. Par che lyon j'entens Envie qui s'est boutée, espoir, entre vous et vostre dame pour tolir et estaindre vostre joie, car on dist, et bien je m'i acors, qu'il n'est au jour d'ui estas là où on ait si grant envie que sus amoureuse gent. Ensi par envie, confortée de hayne et de jalousie, poés vous moult bien estre eslongiés un

tamps de le grasce de vostre dame, et tout par mesdisans, qui tirent à vous destruire, mais la grant entente et affection que vous avés tous jours de servir loyaument vostre dame, ne se mue ne se cange pour adversité qu'il ait, ains s'en vient au dieu d'amours, que je compere et entens par Phebus, le dieu dou solel, ensi com li poëtes Pynoteüs vint, à cui il fist sen orison et pour recouvrer sa dame qu'il avoit perdu. Tout ensi Desirs, meüs et encoragiés de toutes bonnes vertus, fet sa pryere au dieu d'amours si très belle et si affectueuse que li diex d'amours, enclins à pité, li ressuscite sa joie, qui morte li estoit par les rapors des jalous envieus, et met sa dame en tele grasce et volenté qu'il soit oys et reconfortés et ait joie à durer. Chiers amis, ceste grasce et courtoisie que li diex d'amours vous fait, ou poet faire de legier s'elle vous besongne, j'entens pour vous, si vous voelliés tenir liement et envoisiement et servir vostre dame loyaument, par quoi li diex d'amours s'en contente, et ne vous effreés ne doubtés de songes, de visions, ne de mervelles qui en dormant vous aviennent, car che ne sont que toutes coses vainnes et nulles. Et escrisiés tousjours à moi fiablement, vous me verés apparilliet en toutes coses. Je vous envoie trois balades, faites assés nouvellement, en l'absence d'un lay, car je n'en sui pas pourveüs tant qu'en present, mais j'en ai un commenchiet et lors qu'il sera parfès et que vostre messagier retourra, je le vous envoierai. Diex vous ait en sa sainte grasce, qui vous gart en corps et en ame. » Escript, *etc.*

Ensi que j'ai jà dit devant,
Un peu apriès solel levant,
Se parti de moi li messages
De Rose com courtois et sages.
Au partir li dis doucement :
« Ne demorés trop longement,
« Car plaisance en desir m'amainne
« Que, se je puis, l'autre semainne
« Tout ce que vos mestres requiert

« Arai ». Et chils qui pas n'enquiert
Que c'estoit, me respont ensi :
« Li dirai ». Adont il issi
De mon hostel, et je remès.
Depuis ai je les vers rimés
Dou lai, où grant plaisance avoie,
Et si bien y trouvai la voie
Que, Dieu merci, dedens brief jour,
Tant eus je loisir et sejour,
Avoec un peu d'avancement
Que j'avoie en commencement,
Parfis le lay à me plaisance ;
Dou dire ne voel escusance.
A Rose, qui est mes amis,
Sera assés briefment tramis,
Et afin que pourveüs soie,
Loyés d'un filleron de soie,
Fu escrips en bel parcemin.
Or me voel remettre au chemin;
Que je vous die quels il est.
Tout premierement on se test
Des trois vers que je fis jadis ;
Un en trouverés mains de dis ;
Avoec les trois, qui bien le taille,
C'est d'un lay la certainne taille.
Et ossi li vers darreniers,
Qui dou congnoistre est coustumiers,
Vous porra moustrer et aprendre
Où le premier ver porés prendre,
Car d'otel taille et d'otel fourme
Est li darrains, qui bien l'enfourme,
D'otel matere et d'otel vois,
Sans nul redittè toutes fois,
Comme est dou lay li vers premiers :
C'est uns rieules tous coustumiers.

Las, où me trairai?
Que dirai,
Que ferai,
Ne de qui arai
Consel des mauls que j'endure?
Qui compagnerai?
Je ne sçai;
Si m'esmai
Où trouver porai
Confort ne qui m'asseüre
De mon grant esmai.
Je vorrai
Sans delai
En criant hahai
Compter par quel aventure
La dolour que trai
Et trairai,
Acquise l'ai.
G'i morrai,
Si n'est qui m'en face cure.

Au mains s'un petit euïsse
De samblant où je peuïsse
Nul reconfort esperer,
Plus liement m'en tenisse;
Mès rien n'ai qui m'esjoïsse,
Ne regart ne douls parler;
Ne sçai comment m'en cevisse,
Car je voel en ce servisse
Mon tamps et ma vie user.
Dont s'un compagnon veïsse,
A cui mon estat deïsse,
Moult me peuïst conforter,

Car li doi

Ou li troi,
D'un otroi
Et d'une foi,
Ont trop plus grant congnissance,
Bien le voi
Et perchoi
A par moi,
Dont mieuls le croi,
Que n'ait uns seuls, sans doubtance.
Pour ce doi
Je qui boi,
Maint anoi
En mon requoi,
Avoir desir et plaisance
Que li ploi
Où m'enploi
Soient quoi,
Garni d'arroi,
D'espoir et de souffisance,

Et q'un bon compagnon aie,
Sentans l'amoureuse plaie
Qui me point et navre et plaie.
A celi fiablement
Dirai par parolle vraie
Comment bonne amour m'adaie
Pour ma douce dame gaie.
Et chils, de son sentement,
C'est raisons qu'il me retraie,
Se tels assaus il assaie
Ne s'il se crient ou esmaie,
Ou s'il a aliegement.
Par ensi faire on s'esgaie
Et n'est mauls qu'on ne delaie,
Car le tamps on passe et paie

Par tamaint esbatement.

Li pluiseur si sont
Tel qu'il n'ont,
Ne n'aront,
Jà nul espoir dont
Il puissent estre conforté,
Ne riens ne verront
Ne oront
Ne feront,
Qui leur soit adont
Plaisance à leur adversité;
Anchois trambleront,
Fremiront,
Souspirront,
Et si desirront
Trop plus le mort que leur santé.
Ensi se confont
Coers qui font,
. . . .
Et chil qui ne font
Pas le tamps à leur volenté.

Dont, pour moi esbanoyer.
Et ma dolour oublyer,
Un compagnon voel cerchier,
Qui bien me puist consillier
De ma besongne.
Et se tel l'ai que requier,
Amoureus vrai et entier,
Je li dirai de legier
Le maniere dou dangier
Que je ressongne;
Car je le troeve si fier
Que je ne le puis brisier

Pour parler ne pour pryer,
Anchois me reboute arrier
Et fet le frongne.
Or me faut taire et muchier
Pour le traïtour mourdrier,
Le villain, le pautonnier,
Que je crieng, mentir n'en quier,
Plus que le rongne.

Dont compagnie desire,
Et le raison qui m'i tire
Tempre et tart,
C'est pour moustrer par quel art
Je sui sus le desconfire,
Et pour mon coer assouffire,
Qui à toute heure souspire,
Frit et art;
Ne onques il ne se part
De jalousie, au voir dire,
Car je voi jeuer et rire
Chelle qui pas ne consire
Mon regart,
Com humlement le regart
En grant cremeur et sans ire.
S'elle sentoit mon martire,
Je croi que, quant elle espire,
Si espart
N'iroient jà celle part
Où il vont pour moi ocire,

Ains les retrairoit;
Las! si me feroit
Grans secours,
Car nuls ne creroit
Q'uns amans rechoit

De dolours,
Quant sa dame voit
Jetter où que soit
Ses amours,
Fors à li qui doit
Sentir, s'on voloit,
Les douchours
Q'uns douls regars savereus,
Donnés par atrais joieus,
Vault au desir,
Qui souvent se voit ferir
D'assaus nuiseus.
Che sont cop trop perilleus,
Quant d'uns douls yeux gracieus
On voit issir
Samblans pour autrui servir;
Et li piteus,
Plains de souspirs lamenteus,
En tous ses fais cremeteus,
S'i voit fallir.
Las! que poet il devenir?
Il pert tous jeus
Et s'enfuit mas et uiseus,
Tristes, pensieus, anoieus,
Sans souvenir,
Ne il n'ose revenir,
Tant est honteus.

—

Si tost que j'ai le lay parfet,
Je regardai quel et con fet
En lisant je le trouveroie,
Et s'un aultre j'en ouveroie.
Mais quant je l'ai bien avisé,
Je meïsmes ai devisé,
Avoec ce que nouviaus se moustre,

Qu'on le pooit bien porter oultre,
Toutesfois, mais qu'à ciaus il plaise
Qui l'oront, et ce soit leur aise.
Je m'arestai sus mon devis,
Et le lay que je vous devis
Ploiai, et puis d'un fil de soie
Le loiai, car assés pensoie
Que nouvelles dedens brief jour
Me revenroient sans sejour.
Tout ensi com je le suppose,
M'en avint il, car de par Rose,
A heure de tierce un mardi,
Droit à me porte descendi
Uns messagiers, qui sans proumettre
Me va une lettre ou poing mettre.
On mist son cheval en l'estable,
Puis lava, si s'assist à table.
Endementroes qu'il a disné,
On euïst mal de moi finé,
Car les lettres que li messages
Aportoit, c'estoit mes usages
De regarder avant toute oevre.
Le signet rompi, puis les oevre
Et les lisi de cief en cor.
A ce que puis veoir encor,
Rose m'escript con amis chiers
Nouvelles que j'oi volentiers
Et qui pas ne font à celer.
Pour moi un peu renouveler
En matere et en sentement,
Vous les orés presentement.

« Très chiers et grans amis, avoec toutes recommendations données et envoiies dou tamps passé, je me recommande à present à vous com li tous vostres, et vous regrasci grande-

ment de trois balades que vous m'avés envoiies et des lettres où li exposition de mon songe est en deus parties contenue, et moult me plaisent à veoir et au lire, et est cose très materieusement fete et bien nouvelle. Et ossi ma très souverainne y prent grant esbatement, et quant elle s'est mise au lire, elle ne s'en poet partir, et encor par l'information et requeste de li, je vous pri chierement que toutes lettres, trettiés, balades, virelais que nous avons envoyet l'un l'autre, vous voelliés rassambler et mettre en .i. volume par maniere de livret, et cheli donner nom par quoy on le congnoisse, et là où vous ensi le ferés, je le tenrai à grant amour. Je vous envoie tout ce de devant et que deviers moi en ai, par parties, et enfremé dedens ce coffre, et encores poés vous veoir ychi desous une balade nouvellement fete et laquele ma dame souverainne a fet. Dou bien faire ne vous voelliés mie esmervillier, car elle est bien propisce de faire ce et plus grant cose. Ossi, chiers amis, se vous avés riens fet de nouvel, si le voelliés ou dit livret ens enclore, s'en croistera de tant ; et se vous saviés com j'ai grant desir que je le voie fet et revenu par deviers mi, vous y seriés très enclins dou haster. Toutes fois, je vous donne jour que dou faire .vi. mois apriès le date de ches lettres. Li Sains Esperis vous ait en sa sainte garde en corps et en ame. » Escript, *etc.*

La balade escripte en la lettre
Regardai sans sejour y mettre ;
Moult me sambla bonne et nouvelle.
Toute joie me renouvelle,
Quant de bouche de dame issi
Parolles qui dient ensi.

Balade.

Secré, discré, et joli,
Plain de toute courtoisie
Et de maintien agensi,

Digne d'avoir belle amie :
A tel amer ne fail mie
Et mon coer me juge, voir,
Que j'en doi pité avoir.

Je ne voi ne troeve en li
Cose pour quoi je l'oublie,
Car quant il vient deviers mi,
De m'amour si bel me prie,
Et de maniere si lie,
Que je di, par estavoir,
Que j'en doi pité avoir.

Nonpourquant jusques à chi
Li ai fait petite aïe ;
Il tout dis crians merchi,
L'ai refusé à le fie,
Et pour che qu'il ne varie,
Briefment li lairai savoir
Que j'en doi pité avoir.

La balade qu'eut fet la dame,
En lisant le coer moult m'entame
Et le point en la droite vainne
Qui me fet à ma souverainne
Penser. Mès entroes que g'i pense
Et que coiement je recense
Le tamps passé dont me souvient,
Evous le messagier qui vient,
Qui jà avoit disné sans faille.
Chils d'ivore un coffret me baille ;
Je le pris et alai jus mettre,
Et repris encores la lettre
La quele Rose tramis m'ot,
Et puis le lisi mot à mot,

S'en respondi au messagier :
« Vous n'avés cause d'atargier
« Pour cose qu'en vos lettres voie,
« Car chils qui vers moi vous envoie
« Nous voelt à present deporter
« Dou rescrire et riens reporter. »
Il respondi : « Diex y ait part. »
Apriès le vin pris il se part,
Et je en ma cambre remès,
Et le coffre, qui fu fremés,
Pris erranment et si l'ouvri.
Tout che que g'i trouvai et vi
Lisi depuis à grant loisir.
Or m'en faut par honneur issir,
Car Rose m'escript, che me samble,
Que je remette tout ensamble,
Par ordenance belle et noeve,
Les escriptures que g'i troeve.
Or en y a de pluiseurs cires,
Et de rompues et d'entires,
Dont c'est grant painne au rajouster ;
Mès quoi qu'il me doie couster,
S'amours m'i aïe et avance,
J'en isterai bien sans grevance.

Premierement, pour mieulz venir
A ce où je voel avenir,
Et que Rose clerement voie
Que par les lettres qu'il m'envoie
Je sui près que son plaisir face,
Je voel mettre en premiere face,
De l'ouvrage que j'ai empris,
En nom de loenge et de pris,
Le merite que chil desservent
Qui loyaument leur signeur servent ;

Et puis en poursievant ossi
Lettres et balades, ensi
Que l'un l'autre avons envoiies,
Tant saielées que ploiies.
Encores couvient il sans faille
Qu'à che livret un nom je baille,
Par quoi, quant il sera leüs,
Il en soit le mieuls congneüs.
Là gist grant painne et grant avis,
Car je veroie trop envis
Qu'il euïst un nom reprouvé.
Anchois que je l'aie trouvé,
Tel que je voel, ert il aultre heure.
Assés travelle qui labeure,
Nonpourquant, puis que j'ai l'ajeue
D'Amours qui ses servans ajeue,
Je ne me doi pas esmayer
Que je ne puisse bien payer
Rose de che qu'il voelt avoir;
Temprement li lairai savoir,
Mais que son messagier reviegne.
Je l'escrirai, qu'il m'en souviegne,
Comment par recreation
J'ai une ymagination
Que je ne voel pas hors jetter,
Ains le voel prendre et arester,
Que je ne le mette en oubli.
Che livre que j'ai acompli,
Chil et chelles qui le liront,
Apriès ma plaisance il diront,
Qui n'a pas esté trop voiseuse,
Que c'est la *Prison amoureuse*.

Je m'arestai sus ce pourpos,
Et le livret que je pourpos

Fis escrire en bel parchemin.
Et vous revenu le chemin
Le messagier Rose sans faille;
Chils d'ivore un coffret me baille,
Je le pris et ens regardai,
Dou lire ne me retardai.
Che que la lettre devisoit,
Je croi qu'en sievant escript soit.

« Flos, chiers maistres et grans amis, avoec toutes recommendations données et envoiies dou tamps passé, encor à present je me recommande à vous com li tous vostres desciples, et voel demorer à tous jours, et ensi vous m'ayés pour recheü, car je congnois que mes sentemens est assés esclaircis par les bonnes doctrines que je retieng de vous, et s'à present, apriès les lettres darrainnement envoiies de par vous à moi, je vous pri chierement que vous m'ayés pour excusé s'un petit plus je vous haste de l'escrire, espoir que vostre aise ne soit, mès che m'i moet et fait faire le grant desir que j'ai de veoir che livret rassamblé et volumé, ensi qu'empris l'avons vous et moi; et encor tant qu'à celle fois, ma dame souverainne en est cause et voelliés oïr comment. Il avint assés briefment apriès vos lettres envoiies et recheutes que ma dame le mes trouva lisant, si me pria et bien acertes, que elle les peuïst veoir. Et je qui sui tenus de descendre à che qui agreable li est, li delivrai. Si les lisi depuis à son loisir et les a gardées un grant tamps, et l'autre jour avint que quant je les veus ravoir, elle le mes acorda dou rendre, mès que la copie l'en demorast. Et je li respondi que elle en fesist à sa volenté; si les fist copyer, et moult li plaisent au lire et au regarder. Et bien m'en perchoi, car elle les a examinées et sus ymaginé une nouvelle matere, que dist qui y faut selonc l'ordenance dou livret de Pynoteüs et de Neptisphelé. Non che, dist elle, que elle le die par maniere de correction et d'amendement, car elle n'i saroit riens qu'amender, fors que par voie de plaisance qui l'esmoet à che dire, et est li yma-

ginations de li tele qu'il li samble que li exposition de mon songe ne fet nulle mention de Phebus, de Pheton ne de la grant poetrie qui dedens est contenue. Si dist ensi, que une comparison de vous fete et figurée sus ceste matere seroit bien seant, et est de necessité, che dist elle, que elle y soit. Pour quoy, chiers mestres et grans amis, je le vous segnefi fiablement, que vous y voelliés penser et la ditte exposition selonc l'ordenance de l'orison que Pynoteüs fist à Phebus, dieu dou solel, ens enclore et enexer avoec toutes aultres coses; s'en sera de tant li livres creüs et la matere augmentée, et ma dame assoufie de son desir. Et encores par cause de nouveleté et de plaisance qui esmeü m'a dou faire, je vous envoie d'un virelay che que j'en ai fait; si le lirés et regarderés, et se riens vous plaist à mander ne à ordonner que faire je puisse, vous m'en escrirés fiablement, et vous me trouverés tout prest que dou faire. Che scet li Sains Esperis, qui vous ait en garde. » Escript, *etc.*

Je qui jà me sui nommés Flos,
Le virelay, mis et enclos
Par dedens ceste lettre escripte,
Lisi, noient ne le respite.
En lisant le trouvai joli,
De quoi pour l'amour de celi
Qui presentement le m'envoie,
Je sui en plaisance et en voie
Qu'as volentiers oans le die;
N'est drois que je m'en escondie,
Car je sui en tous tamps entiers
Dou dire et l'oïr volentiers.

Virelay.

Assis comme la piere en l'or
Ai je mon coer et mieuls encor;
Tous sui garis de ma dolour,

Puis que ma dame par douchour
Me dagne regarder dès or.

Je m'en tieng à bien euwireus,
Quant de ses doulx yeux amoureus
Ai les regars,
Car plus liés ne plus gracieus,
Mieuls atraians ne si joieus,
Je ne regars.

Enrichis sui d'un grant tresor,
Car son gent corps, si chevel sor
Son sens, son bien et sa valour
Me representent toute honnour,
Et fuisse ossi vaillans qu'Ector,
Assis comme la piere en l'or
Ai je mon coer, *etc.*

—

Si trestos que j'ai recordé
Che virelay, j'ai acordé
De rescrire à Rose unes lettres,
Qui est mes sires et mes maistres;
S'est bien drois que je li rescrise.
Mon pourpos ne pers ne ne brise,
Ains unes lettres escripsi
Qui contenoient tout ensi.

« Rose, très chiers compains et grans amis, je vous envoie, par le porteur des presentes et vostre fiable messagier, che livre dou quel vous m'avés escript et cargiet que je le delivre, et ossi auquel je ordonne nom. Sachiés que je feroie volentiers en tous estas cose qui à plaisance vous poroit venir, et bien sui tenus que dou faire et par pluiseurs manieres; sus le quel livre j'ai moult ymaginé à li donner nom agréable et raisonnable. Toutes fois la derrainne ymagination que j'ai eü et là où le plus me sui

arestés, est tele que je l'appelle la *Prison amoureuse*. Et la propriété de la signification que g'i regarde et pour quoy tel nom je li baille, je le cuide bien avoir examiné, salve tousjours le milleur avis, et il le vous plaise à entendre. Premierement je considere sus nos deus afaires presens et passés, en regardant et ymaginant lettres, epitles et escriptions, traitiés amoureus, balades, virelais, complaintes et toutes manieres de devises dont nous avons l'un l'autre ensonnyet par pluiseurs fois, ensi com il est contenu et ordonné rieuléement dedens che livre. Vous qui estes cause et matere d'avoir che empris et le livre commenchiet,— car de moy meïsmes je n'eüsse eü le premier sentement dou faire ne de l'emprendre, se vous ne m'en eüssiés esmeü, — di ensi que vous sejournés et demorés en prison, car coers jolis et amoureus qui ainme en le fourme et maniere comme vous fetes, ne poet vivre ne resgner sans estre emprisonnés. Or vous est ceste prison jolie et amoureuse, car, Dieu merci, entre vostre souverainne et vous n'a nul discort ne soussi, ains sont vo doi coer assés en unité parfete, ensi qu'il appert par le teneur de vos lettres fiablement tramises à mi. De quoi tel vie doit estre appellée amoureuse et prisons ossi, et se je li adjouste, elle y est moult bien seans; car voirement estes vous pris et emprisonnés ou service de vostre dame, non obstant toutes grasces, se ne vous poés vous escuser que vous ne soyés son prisonnier, et ossi n'i ai point veü le contraire. Et se je, qui sui rudes et ignorans en tous afaires, pooie estre cause, com petite qu'elle fust, que ou nom de moi et par le vostre discretion et compagnie, chils livres fust appellés la *Prison amoureuse,* je le vorroie à mon pooir aidier à soustenir. Jà soit ce cose que en ceste prison je languis attendans le grasce de ma dame, se m'en est la vie et li esperance si joieuse que je le doi bien appeller amoureuse et prison, car je me rench à ma dame et me tieng son prisonnier, pour quoi il me samble que à donner à nostre livret nom de tel congnissance, en riens je ne me fourvoie, salve tousjours le milleur avis et consel; car je ne voel mies mes parolles si justefyer que on n'i puist rien oster et mettre s'il

besongne. — Ossi, chiers amis, vous m'avés escript que je vosisse entendre à parfaire l'exposition de vostre songe et que vostre souverainne vous en a touchiet, sus le matere de Pheton qui emprist à gouvrener le kar dou solel. Voirs est que la premiere exposition n'en fet nulle mention et point ne m'en donnai de garde jusques à tant que je l'eus fet. Voirs est qu'elle y seroit moult bien seans, et de che que je le passai si legierement, se m'en ayés, et je vous en pri, pour escusé, car il ne me peut pas de toutes coses souvenir quant on a le corage espars en pluiseurs pensées; et à che jour j'avoie grant dolour ou chief, qui m'estoit prise de trop villier, de quoi pour le travel je m'en delaiai. Or sui à present, Dieu merci, fres et nouviaus pour y revenir et penser, puis qu'il vous plest; s'ai ymaginet et estudyet un pourpos apriès vostre requeste, qui dist ensi et dont l'exposition s'ensieut. Chiers amis, j'entens par Climene, mère à Pheton, l'imagination d'un amant, laquel engendre un desir et dou quel amours est peres, et tant croist chils desirs amoureus et se nourist avoec sa mere ymagination qu'il est tous espanis et tous fourmés; et pour issir d'ignorance il voelt avoir le congnissance qui l'engenra, car douls regars, que je compere à Mercurius, l'en esmoet. Or s'en vient desirs à sa mere ymagination par l'esmouvement dou dessusdit, et voelt savoir qui l'engenra; et elle li dist: amours. Dont quant il se voit nommer fils à amours, si s'en tient plus fiers et dist qu'il voelt ensievir les oevres de son pere; et s'en vient desirs, par l'esmouvement de douls regart et le consel d'ymagination, en la presence dou dieu d'amours, que je compere à Phebus dieu dou solel, et li remoustre che qu'il li besongne, et il li acorde et jure qu'il est engenrés de li. Dont li requiert et prie desirs qu'il puist ensievir ses oevres, c'est à entendre à gouvrener le kar dou solel, que j'entens pour la vie amoureuse. Et li diex d'amours, meûs en pité et qui crient à perdre che qu'il a engenré, l'en detrie et excuse che qu'il poet et li remoustre les painnes et les perils de jalousie. Nient mains desirs, qui tire tousjours à se perfection et qui ne presume mie che qu'on li dist et ensagne, espoir pour son pourfit, l'en requiert si aigrement et poursieut sa

besongne si songneusement, que li diex d'amours li acorde sa requeste et li aministre son kar, lequel je compere à fole plaisance, et y atoille .iiij. chevaus dont le premier je figure à jonece, le secont à lie pensée, le tierch à wiseuse, le quart à fole emprise, et chils est li limonniers sus lequel il monte, aprestés et encoragiés de conduire et de mener le kar partout : c'est à entendre que li amans emprent à gouvrener et sievir la vie amoureuse bellement et sagement. Or revenons à amours pere à desir, qui le conselle et enorte ains qu'il se parte, et li dist qu'il mainne les chevaus rieuléement et sagement, car noient ne le congnoissent ne il euls, si se poroient bien desréer par son outrage. Ches parolles je les puis entendre par avis, qui conselle l'amant de li sagement gouvrener et maintenir en l'estat amoureus, car quant il commenche à amer, voirement ne scet il mie qu'il emprent. Et encores li enjoint amours qu'il tiegne le voie et le chemin de raison et tire tousjours sus frain, c'est à dire que il s'avise; et afin que mieulz l'en souviegne il li baille l'escorgie d'atemprance, dont il doit cachier les chevaus, et li donne les très de congnissance, dont il les doit ratenir. Or est desirs montés sus le cheval de fole emprise et emprent à conduire les chevaus qui sont atelé au kar de fole plaisance, et s'estent sus les estriers d'outrecuidance, et ne fait compte de sa mere ymagination ne d'amours qui l'a avisé, ains entent au cachier les chevaus fort et radement, ensi que li amans s'outrecuide et couvoite à venir à che qu'il desire. Dont il avient qu'en cheminant li cheval, qui pas ne le congnoissent et lesquels je puis entendre par diviers meurs, contraires à bonnes virtus, le sentent jone et ignorant et de legiere volenté. Si l'emportent et demainnent à leur agrée, et l'esprendent et enflamment si en cel estat, qu'il pert la voie de raison, ensi que li amans fort enamourés, espris et enflamés des brandons amoureus, pert souvent maniere, avis et contenance et oublie au ferir et au cachier les chevaus de l'escorgie d'atemprance, mès chemine tousjours avant sans rieule et sans mesure, car li cheval le mestrient, mes il ne les puet mestryer, et rompent leurs très et reversent le kar et s'espardent et enflament

tout le pays où il conversent, et ochient le chareton. Chiers amis, par ceste ordenance j'entens la fole et ignorans gouvrenance d'un amant et le fortune qui li sourvient par mesdisans envieus, qui li desrompent et descirent sa joie et genglent et espardent parolles par le monde, dont toute sa bonne aventure est morte et perie, et en est eslongiés de l'amour et de la grasce de sa dame; dont dur li est à revenir, car secré revelé entre dame et amant portent trop grant contraire et font à painnes à estaindre, se pité et francise, comme bon moyen, ne s'en ensonnient, ensi com Jupiter, li diex des planettes, et Nothus, li diex de plueve, s'ensonnyèrent dou feu Pheton estaindre. Mès souvent, quant pité et francise voient l'amant en che parti et amorti de toute joie, il li pourcachent sa pais enviers sa dame et estaindent les gengles et les envies des mesdisans et li renluminent sa joie; et se ceste grasce li revient, lors se poet il tenir pour euwireus, et de che jour en avant lui aviser et atemprer par quoi il se gouverne plus sagement en la vie amoureuse qu'il n'ait fait. Chiers amis, ceste est l'exposition que de mon rude et ignorant entendement je puis entendre sus la matere et ordenance de Phebus et de Pheton et de la poëtrie qui est contenue en vostre songe. Si le lirés et regarderés à vostre bon loisir et le mousterés à vostre souverainne, et tout che qu'il vous en samblera vous m'en rescrirés fiablement avoec toutes aultres coses, et vous me verés apparilliet. Che scet li Sains Esperis, qui vous ait en garde en ame et en corps. » Escript, *etc.*

Ceste lettre de cief en cor,
Le virelay, et l'autre encor
Que Rose m'avoit envoyé
Qui mie n'estoit copyé,
Fis escrire en lettre de fourme
Ou livret dont je vous enfourme,
Et puis l'ai ens ou coffret mis
Lequel Rose m'avoit tramis.
Gaires ne remest puissedi

Li messagiers, car je li di
Que furnie estoit sa besongne,
Et chils qui dou partir bien songne,
Me respondi : « A le bonné heure ! »
Congiet prent ne plus ne demeure;
De moi se part, Diex le convoie,
Et le livre ossi que j'envoie
Puist estre aportés à tel point,
Que de reprise n'i ait point,
Et que Rose en gré le rechoive,
Si que temprement m'en perchoive ;
Car je seroie mal contens
Que, se j'avoie mis mon temps,
Mon coer, m'amour et ma saison
Tant qu'en l'*Amoureuse prison*
Faire et ditter, soit rime ou prose,
Ou nom de me dame et de Rose,
Et ma painne ne fu veüe.
Mès je tieng à si pourveüe
La discretion des susdis,
Que dou present et de jadis
Tout ira par paie euwireuse. —
Chi faut la *Prison amoureuse*.

V

CI S'ENSIEUT LE DIT DOU BLEU CHEVALIER.

On cerche bien ce qu'on ne poet trouver,
Si troeve l'en souvent sans demander
Ce qu'on ne cuide veoir ne encontrer.
Pour moi le di,
Car il m'avint, n'a pas grant temps, ensi,
Que sans cerchier je trouvai devant mi
Une aventure, onques tele ne vi
En mon vivant,
Ne ne verai, je croi, d'or en avant. —
Ce fu ou mois d'avril le deduisant,
Sur le declin, près dou may approçant,
Que cil oisiel
Chantent moult cler pour le doulc temps nouvel,
Au raverdir prendent cil arbrissiel.
En celi mois, par .i. jour qu'il fist bel,
Mon chemin pris
Parmi .i. bois tout au lonc d'uns larris,
Car là chantoient et marles et mauvis
Et li très doulz rosegnols seignouris
Moult doucement.

Pour mieulz leurs chans entendre à mon talent,
Ou bois me mis au plus hastéement
Que onques poc, car mi esbatement
Sont à l'oïr.
Entrues qu'à ce prendoie mon plaisir,
Au loing perçoi .i. chevalier venir,
Tout bleu vesti, sans differensce vir;
Mès je vous di,
Pas ne me vit si tos que je le vi,
Bien l'aperçuc à l'apparant de li,
Et si avoit entente aillours qu'à mi.
A celle fois
Li chevaliers chantoit à haute vois
Une chançon qui fu faite en françois,
Si clerement qu'environ li le bois
En tentissoit.
Et en son chant si grant plaisance avoit
Que à riens née à ce dont n'entendoit
Fors au chanter, ensi qu'il le moustroit
Par l'apparant.
Ensi s'en vint soi tout esbanoiant
Jusqu'à .i. arbre, et là s'assist errant.
Lorsqu'assis fu, si laissa joie et chant
Tout à un fais,
Et commença à faire grans regrés,
Cris, plours et plains et pluiseurs aultres lés,
Lesquels entendre adont je ne poc les;
Ce me despleut.
Quant dessous l'arbre une espasse sis eut
Et ses complains bastis, ensi qu'il veult,
Soudainnement il se leva et meut,
Et si s'en vint
Là où avoit des oiseaus plus de vint.
Ne sçai de quoi adont il li souvint,
Mès en son coer si grant joie revint

Que vraiement,
Se chanté ot devant ce liement,
Après chanta plus envoisiement
Qu'il n'euïst fait devant, ce dont forment
M'esmervilloie.
Lors oc avis que le poursieveroie
Jusques à tant que son estat sauroie.
Dont au couvert, par une simple voie,
M'en vinc vers li,
Et assés près de lui je me quati.
Pas n'oc esté là grantment, quant je vi
Que si grans griefs en son coer s'embati
Que, face encline,
Se coucha lors dessous une aube espine
Et là disoit, ses mains sus sa poitrine :
« Hé! rosegnols, oiseaus de franche orine,
« En vostre chant
« Prenc à la fois des esbanois autant
« Comme il en poet descendre èn coer d'amant,
« Et à la fois dolour aussi si grant
« Que ne me puis
« Reconforter, tant soit ne jours ne nuis,
« Mès je doi plus penser à mes anuis,
« Que je ne doi parler de mes deduis;
« Car se uns jours
« M'est en deduit, j'en ai .xx. en dolours.
« Et ce me fait li vrais sourgons d'amours,
« Qui tout parmi mon coer a pris son cours;
« Et se jonece
« Ne me mettoit à la fois en liece,
« Il me faudroit morir à grant tristrece.
« Las! qu'ai jou dit! Or sui plains de rudece :
« Se jones sui,
« Tant doi je avoir au coer grignour anui,
« Quant je ne voi ne oi celle par qui

« Joie et dolour m'ont lonc temps poursiev̀i
« A leur voloir;
« Mès dolour a sus moi grignour pooir
« Que joie n'ait, et bien l'i doit avoir.
« Encor, se tout voloie concevoir,
« Je deveroie
« Plorer tous jours et fuïr toute joie,
« Car eslongié man de quanque j'amoie,
« De la plaisans, simple, amoureuse et quoie
« Qu'ai tant amé
« Et amerai encor tout mon aé.
« Las! mès on a mon deduit transmué
« En grant tristour, et bien l'ai esprouvé
« Depuissedi
« Que de ma dame et dou lieu me parti
« Où je fui nés et où on me nouri
« Et où dou tout donnai mon coer à li
« Sans departir.
« Or ne le puis ne veoir ne oïr,
« Et si ne sont aillours mi souvenir.
« Las mi dolens! que porai devenir,
« Quant je ne voi
« Celle en qui j'ai mis corps et coer et foy! »
Li chevaliers cessa lors son anoi,
Et une espasse après dist : « Voir, tant croi
« Ma dame chiere
« Que, se je sui ores de li arriere,
« Tant est loyal et de bonne maniere
« Jà ne m'en ert, je croi, espoir, plus fiere
« A mon retour;
« Et se je prenc ores ci mon sejour,
« C'est en gardant ma foy et mon honnour,
« Et si est pour mon naturel signour;
« Si le doi faire.
« Dont j'ai espoir que la très debonnaire

« Escuse bien et moi et mon afaire. »
Li chevaliers leva lors son viaire,
Avant s'est très,
Des oizellons entendoit les douls trais,
Et dist ensi : « Après plours et regrés,
« Doit on chanter chançons et virelais,
« Pour oublyer
« Ce qu'as amans voelt Fortune envoyer;
« Trop est diverse, on ne s'en doit changier. »
Adont lever veï le chevalier
Et aler ent
Parmi le bois, chantant moult liement,
Et si moustroit en son esbatement
Qu'onques n'euïst eü le coer dolent
En son vivant.
Et je tousjours le poursievoie avant,
Qui de son fait m'esmervilloie autant
Qu'onques je fis. Car encor d'abondant,
La tierce fois,
Là où le plus le cuidoie en degois,
Plain de solas et de tous esbanois,
Son coer devint si mas et si destrois
Qu'il le couvint
Seoir sus l'erbe, et là un temps se tint ;
De ses dolours toutes là li souvint.
Et après ce, un confort li revint,
Qui son meschief
Li fist passer et oublyer son grief.
Lors se parti d'illuec empur le chief.
Vers .i. rieu vint, et pour trouver le chief
Se mist en painne
Et tant ala qu'il vint à la fontainne,
Qui clere estoit, doulce, amoureuse et sainne,
Et de sourgons rendans aigue si plainne
Qu'au regarder

Peuïst on bien toutes dolours passer.
Le chevalier vi illuec arrester
Et rafreschir son viaire et laver
En l'aigue fresche.
Or cuidai bien, se Jhesucris m'adrece,
Qu'il ne deuïst jamais avoir tristrece.
Mès si ot, voir : tost changa sa liece
En grans dolours.
Ce li fist faire uns souvenirs d'amours,
Dont il rendi cris, plains, souspirs et plours;
Par ses beaus yex li descendoit à cours
Li aigue douce,
Et jà avoit apalie la bouche
Pour le grant grief qui si au coer li touche.
Li chevaliers dessus l'erbe se couche.
Or cuidai lors,
Quant je li vi estendre illuec son corps.
Certainnement qu'il fust passés et mors.
Si vinc vers li pour donner tous confors,
Et se le pris
Entre mes bras, et se li rafreschis
Moult doucement et la bouche et le vis.
Et puis li dis : « Chiers sires et amis,
« Parlés à moi;
« Pas n'estes mors, ensi com je le croi,
« Car en vous senc encore alainne et voi. »
Li chevaliers, qui en très grant anoi
Avoit esté,
Ouvri ses yex, s'a .i. souspir jetté;
En souspirant m'a .i. peu regardé.
En ce regart pris je si grant pité
Qu'il me souvint
Dou temps passé, dont changier me couvint.
Mès, Dieu merci, .i. brief confort me vint,
Qui de moustrer toutes dolours m'abstint,

« Qu'encor porés, s'il plaist Dieu, moult valoir ;
« Il m'est avis que je vous die voir. »
Ce li disoie
Pour conforter son coer et mettré en joie,
Mès il me dist : « Amis, tant fort m'anoie
« Que prendre en moi nul confort ne poroie,
« Quant me souvient
« Dou temps que perc et ne sçai qu'il devient,
« Car tout ensi q'un oizelet on tient,
« Me tient on ci, et c'est tout quanque crient
« Mon coer le plus,
« Car lors serai hors de jonece issus
« Et ne serai nulle part cogneüs;
« Ensi sera mon jone temps perdu
« Sans recouvrier ;
« Et il couvient le jone chevalier,
« Qui au jour d'hui voelt s'onnour exaucier,
« En pluisours lieus esrer et chevaucier
« Et soi moustrer,
« Par quoi on puist de ses oevres parler.
« On me pora moult bien yci trouver,
« Mès c'est tout quanque je puis conquester,
« A mon samblant.
« Et d'autre part aussi, je pense tant
« A mes amours, dont je n'ai maintenant
« Solas ne joie, esbatement ne chant,
« Qu'au dire voir,
« Tant a li uns et l'autre de pooir,
« Ne sçai dou quel me puis le plus doloir. »
— « Sire », di je, « ce qu'on ne poet avoir
« Fault delayer.
« Vous savés bien que maint bon chevalier
« Ont bien amé dou temps ça en arrier :
« Je prenc Tristan pour Yseut le premier,
« Et en après

« Yewain le preu pour la belle Alydès,
« Et Lancelot, qui tant fu bons et nés.
« Qui bien regarde la matere et les fès
« Seul de ces trois,
« Et de Guiron aussi le très courtois,
« Et dou vaillant Perceval le Gallois,
« Et de pluisours desquels je me tais cois,
« Certainnement
« En leurs vies trouvera plainnement
« Que par amours amèrent loyalment
« Et doubloient en euls leur hardement
« Par bien pensèr
« A leurs dames de coer et de penser.
« Et nequedent ne pooient ester
« Trop longuement dalés elles, c'est cler,
« Et toutesfois
« De loyauté tenoient les esplois,
« Non obstant que dedens .ii. ans ou .iij.
« Ne veoient elles ne leurs arrois.
« Et au retour,
« Quant li vaillant avoient fait leur tour,
« On ne parloit mies dou lonc sejour,
« Mès on disoit : « Vous venés à bon jour ».
« Et tout ensi
« De leurs dames estoient conjoï ;
« Lors se doubloit li amours, je vous di. »
Li chevaliers adont me respondi
Moult doucement,
Quant pensé ot un petit longement,
Et si parla assés de sentement
Et dist : « Amis, vous n'avés nullement
« Solu vos mos,
« Car se Tristrans, Yewains et Lanscelos,
« Et cil qui ont eü d'amours maint los,
« Faisoient ce, tels estoit leur pourpos

« Qu'il le faisoient
« Tant pour l'amour que aux dames avoient,
« Que pour honnour acquerre, où il tendoient:
« Et ensi les aventures cerchoient
« En tous pays;
« Mès je ne sui noient de ceuls amis,
« Car nulle part ne vois; dont je vail pis,
« Et s'en serai par droit mains conjoïs,
« A mon retour,
« De celle à qui j'ai mis coer et amour.
« Ci sui enclos com dedens une tour;
« Quel grasce y puis je avoir ne quel honnour,
« Dittes le moi,
« Quant ou droit point de travillier me voi
« Et bien en ai le corage et l'arroi,
« Et si me fault ci tenir? Sus ma foi,
« C'est assés painne,
« Car il y a .vij. jours en la sepmainne,
« Et cascuns jours .xxiiij. heures mainne,
« Mès cascune heure me demainne et fourmainne
« De tel façon
« Que je n'ai fors anui et quisençon,
« Et de m'onnour sui en grant souspeçon.
« Il n'i aroit encores se bien non,
« Se je sentoie
« Que de venir à chief de ceste voie,
« Ou, pour payer raençon, me pooie
« De ci partir; je me deliveroie
« De ci pour voir,
« Mès je n'i voi nulle fin ne espoir
« De delivrance. Ensi me desespoir,
« Car je ne puis acomplir mon voloir
« Ne mon desir.
« A tout le mains se peuïsse veïr
« Ma droite dame et à très grant loisir

« Parler à lui, ce saciés sans mentir,
« A eûreus
« Je me tenroie .iiij. ans ou .iij. ou .ij. ,
« Et doucement par beaus mos amoureus
« Li compteroie en disant, coer joieus :
— « Ayés de mi ,
« Par vo douçour, et pité et merci,
« Car je vous jur, et si le crés ensi,
« Ensus de vous languis et me murdri.
« Il n'est pas doubte,
« Vous m'oublyés, ma dame, je m'en doubte,
« Et bien saciés qu'en la mer n'aura goutte
« Quant ma pensée à vous ne sera toute
« De coer entier.
« Dame, pour Dieu, veci vo chevalier,
« Qui n'a bon jour ne esté ne yver,
« Tant fort le tient vos coers en son dangier,
« Et le tenra
« Jusques adont que vos frans coers l'aura
« Reconforté; en ce point le laira,
« Et s'il vous plaist, en cel estat morra. » —
« Ensi, amis,
« Ce me seroit aligançe et proufis,
« Se à ma dame, à qui dou tout sui mis,
« Pooie ce moustrer, soiés ent fis;
« Mès nennil voir,
« J'en sui ensus, je ne puis riens mouvoir,
« Elle de moi, ne je de lui, avoir
« Parolle nulle, ne confort, ne espoir,
« Fors seulement
« A avoir envers li le pensement,
« Amer de coer et de bon sentement
« Et loyauté garder parfettement.
« Doit ce souffire? »
Je respondi : « Certes, oïl, beau sire,

« Que poet on plus en bonne amour eslire
« Que foi garder et honnour? Qui desire
« El, il vault mains.
« Or vous suppli, ciers sires, jointes mains,
« Que vous voeilliés estre de confors plains,
« Et si soiés à Socratès compains,
« Qui tant fu fors
« Contre Fortune, et si plains de confors,
« Qu'ains ne mua, non plus que fist Hectors,
« De hardément jusqu'à tant qu'il fu mors.
« Par tel couvent
« Passerés vous le temps legierement
« Et viverés très envoisiement. »
Le chevalier respondi doucement :
« Certes, amis,
« Je vous crerai, car vos consaus m'a mis
« En grant confort, et s'en soyés tous fis;
« Mès au partir, avec .v. cens mercis,
« Je vous requier
« Que vous voeilliés ordonner et dittier,
« Com d'aventure avés, et sans cerchier,
« Dedens ce bois trouvé un chevalier
« De bleu vesti
« (Et de la dame ordonnés ent aussi),
« Dont vous avés hui maint regret oï,
« Une heure en joie et puis l'autre en soussi
« Et en esmai,
« Car en tous temps, soit marc, avril ou may,
« Le chevalier a la painne que j'ai. »
— « Sire », di je, « certes je le ferai
« A mon pooir,
« Mès dittes moi, se je le puis savoir,
« Le nom la dame. » — Il respont : « Nennil voir,
« Car dou nommer poroie mains valoir,
« A mon avis;

« Mès quant par vous sera en rime mis
« Tout le dittier, je vous requier, amis,
« Qu'en pluisours lieus soit recordés et dis;
« Et lors pora
« Estre moult bien que la dame sera
« A qui le bleu chevalier se tendra,
« Ne jusqu'à mort il ne s'en partira,
« Comment qu'il ert.
« Et se le bleu chevalier l'ainme et sert
« Et a servi tous jours de coer appert,
« Saciés, amis, que son temps pas ne pert :
« Tele est la dame
« Que visce nul son gentil corps n'entame;
« Tant est vaillans de renom et de fame
« Que partout a renommée sans blasme
« D'estre loielle. »
— « Sire », di jou, « c'est une vertus belle
« Qu'elle a en lui, soit dame ou damoiselle,
« Et si en vault assés mieuls la querelle
« Certainnement.
« Or vous prommec, chiers sires, loyalment
« Que je ferai le dittié ensement
« Comme j'en ai matere et sentement
« Et pourpos vrai.
« Et si tretos comme fait je l'aurai,
« En tant de lieus je le recorderai
« Que, se je puis, jusqu'à celui venrai
« Pour qui ensi
« Vous avés hui esté en tel soussi. »
Li chevaliers adont me dist ensi :
« Il est bien temps que nous partons de ci. »
Lors prist congié
Li chevaliers et moult m'a mercyé
De ce qu'ensi l'avoie esleecié
A mon pooir, et si bien conseillié.

Lors se parti
Le chevalier de moi, et jou de li;
Un chemin prist, et je un aultre aussi.
Or pensai tant au dit depuissedi
Que je le fis.
Or me couvient, ensi li ai prommis,
Qu'en pluiseurs lieus soit recordés et dis;
S'il pooit jà de la dame estre oïs,
Je le verroie
Moult volentiers, car lors je li diroie
Dou chevalier comment il vit sans joie
Pour son amour, qui l'argüe et mestroie
Si ardamment,
Et s'en ferai mon devoir plainnement.
Or me lait Diex esploitier telement
Que je trouver le puisse temprement,
Où qu'elle soit.
Et bonne Amour, qui tamaint coer pourvoit
Et qui moult bien les loyaus servans voit,
Reconforter voeille, là où qu'il soit,
Le chevalier,
Et à tous ceuls et celles qui l'ont chier,
Voeille acomplir aussi leur desirier. —
Ensi me parc droit ci de mon dittier,
Car il est tamps;
Mès je suppli, pour tous les vrais amans,
Au dieu d'Amours qu'il lor soit confortans,
Ensi qu'il scet que leur besoings est grans
En pluisours cas.

NOTES ET RECTIFICATIONS.

I

LE PARADIS D'AMOUR.

(pp. 1-52.)

Ms. 830, fol. 2. — Ms. 831, fol. 1. — Mon texte est établi sur la copie de Lacurne, faite elle-même sur le ms. 830 ; les passages qui soulevaient un doute au point de vue de l'exactitude ont été collationnés avec les manuscrits et corrigés en conséquence. La pièce étant inédite, il m'a semblé inutile de signaler tous les cas d'inadvertance ou de mauvaise lecture (ils sont d'ailleurs peu nombreux) que j'ai rencontrés dans la copie qui m'a servi. — Les pièces lyriques qui sont enchâssées dans le *trettié*, sont au nombre de six, savoir : la complainte de l'amant, un lai, un virelai, une ballade et deux rondeaux. Le lai et la ballade se représentent dans la partie spéciale du manuscrit consacrée à ce genre de poëmes. Ces pièces lyriques, ou, comme le poëte les qualifie, « de sentement », étaient généralement composées d'avance et servaient, à l'occasion, de remplissage d'agrément dans les compositions de longue haleine. L'auteur nous met lui-même sur la trace de ce fait, en disant, au v. 1715 du Paradis d'amour, que le virelay (placé v. 1423) était *fait nouvel ;* cfr. aussi p. 220, v. 294.

Page 1, vers 11. *Pour quele amour*, pour l'amour de laquelle. Cet emploi de l'adjectif pronominal *quel*, assimilé au génitif latin *cujus* (ou vieux français *cui*), est familier à Froissart. Voy. le glossaire sous *quel*. — 16. *Oleüs*, forme altérée, par métathèse, de *Eolus*.

2, 25. La mythologie attribue au Sommeil (*dieu dormant*) trois fils : Morpheüs, Phantasus et Icelus. Le mot bizarre *Enclimpostair*, représenté ici comme un fils du Sommeil, doit être une formation capricieuse du poëte : serait-ce une combinaison de *Icelimpostor ?* — 34. *Qui*=quem ; de même, v. 167 et très-souvent.

4, 89. Bizarre locution=en tous sens. — 109. *Sans rien mettre hors*, locution pléonastique complétant le terme *entier* qui précède.

5, 135. « La nuit (*tart*), le matin (*tempre*) et le *soir*. »

6, 153. *Avoir grasce*, réussir. — 156. *Graindre* (plus grand); cette forme de nominatif est ici fautive; il fallait *grignor* (cfr. v. 558). Il en est de même de *maindre* au vers suivant, dont le cas-régime est *menor*. Ces confusions sont propres au style de Froissart.— 157. Suppléez après *veoir* les mots « chez d'autres amants. » — 171. Lisez *doi* p. *dois*. — 176. Corrigez *plaisans*. C'est un peu tard que je me suis aperçu que Froissart emploie la finale *s* au cas-régime féminin des adjectifs en *ant* d'une manière constante; cette habitude dérogeant aux lois de la grammaire tant ancienne que moderne, je me suis permis, dans la première moitié de ce volume, de changer *ans* en *ant*. J'avais tort et je redresse ma faute par la voie de ces notes.

7, 187. *Plaisance* est la personnification de la première sensation de bien-être qu'éprouve un cœur frappé par les charmes d'une femme, voy. v. 449 et ss. — 196. *Sans retollir* (retrancher), expression analogue à *sans rien mettre hors* du v. 109. — 198. *Soloir* fait *soeil* tant au prétérit défini qu'au présent. — 212. *Aussai*, Alsace.

8, 251. Je remarque ici *el* et *ou* dans le même vers et dans la même application. Ce ne sont cependant que deux variétés phonétiques du même mot.

9, 256. *Compter tels raisons*, tenir tel langage.

10, 304. *Haucier*, relever, synonyme de *souslever* qui suit. — 309. *Si*, cependant. — 310. *Qui*=si on. — 314. « Et c'est agir charitablement que d'en tenir compte (*y regarder*). »

11, 325. « D'après le langage que tu viens de tenir et dont le sens n'est guère voilé, tu ne connais que trop bien notre maître. » — 340. « J'en allègue en témoignage, comme preuve. »

12, 377. *Son senestre*; s. e. *lés* (côté). — 388. *Cognissant*, acceptant avec reconnaissance.

13, 397. *Jalousie*, irritation, mécontentement, désenchantement; c'est le contraire de *plaisance*, satisfaction intérieure. — 412. *Ne qu'il affiere* est une négligence de style pour *ne il affiert* (convient). — 424. *Par temps*, patiemment.

14, 444. Notez *soi* p. *lui*; cfr. v. 574. — 459. *Édefier* = instruire. Les deux termes présentent la même métaphore. — 460. « A employer (*prendre*) et pour servir de consolation (*pour remedyer*). » Le sens n'est pas nettement exprimé.

15, 462. Lisez *le te* p. *te le*. Cfr. vv. 372, 384 et 654. — 465. Suppléez *que* au commencement du vers. — 467. *Avantparlier*, avocat (ce dernier terme est employé v. 692); cfr. l'all. *Fürsprecher*. — 468. *Dame*, seigneur. — 478. *Et pour* est une faute de la copie de Lacurne, dont j'ai eu connaissance après l'impression. Les deux mss. ont *Que pour faire*. Traduisez: «en l'âge voulu pour.» L'emploi d'un *que* pléonastique se présentera fréquemment devant *à*, *de* ou *pour* suivis de l'infinitif. — 479. La forme *mach* p. *mech* (je mets) se rencontre encore ailleurs. Le ms. 831 a toutefois *mech*. On verra même *mac je* rimer avec *image* (t. II, 18,595).

16, 495. « Rien que par un regard. » L'emploi pléonastique de *et* après *seulement* est étrange. — 496. *Equoulenta* doit être une forme estropiée de *Leucothea*. — 503. *Souverain*, agent principal. — 508. *Cerchier*, c'est parcourir d'outre en outre, et ici au figuré, pénétrer. — 510. *Vain*, vide, en défaut. — 512. *Noureture*, éducation, régime, mode d'existence. — 515. Ce proverbe se retrouve cité sous l'historique du mot *laid* dans Littré :

> .. Il ne fu onques nuls lais amans
> Ne laide amie, ensi en est li dis.

— 518. *Traverser*, empêcher. — 523. *En tous estas*, comme *en tous lieus*, a la valeur de « en tous points, sous tous rapports. » — 528. *Mise*, Misnie, allem. *Meissen*.

17, 536. *Droiturier* a, je pense, ici un sens analogue à *avant-*

parlier (v. 467) : défenseur ou protecteur. — *Droit* est pléonastique devant les adverbes et prépositions de lieu. — 542. *Parront*, parleront.

18, 572. Lisez *ainc* (aime), au lieu de *aince.*—574. *De soi,* d'elle, cfr. 444. — 577. Suppléez la négation *ne* devant *me viegne.*

20, 638. *Nuls*=on. — 642. *Lui*, au sens réfléchi, pour *se.* — 658. *Branche,* expression analogue à *membre,* =point, chose.

21, 691. *En tous cas,* sur tous points, de toute façon.

22, 707. *Fors*, mais. — 731. *A ceux* est le régime non pas de *blece*, mais de *il n'est riens.* — 735. *Né,* créature, personne.

23, 741. *Venir à son deseure*, arriver à son but. — 772. *Perilleus* a le sens de nuisible, préjudiciable, cfr. v. 657 ; *peril* est synonyme de *damage.*

24, 781. *Travillier,* fatiguer, obséder de sollicitations.—794. *Mestier* a ici son vrai sens étymologique de ministère.

25, 810. Expression gracieuse pour : « Si ce lieu est abordable aux mortels ; si le jour y pénètre. » — 816. *Se* est une erreur de la copie Lacurne ; les deux mss. ont *ce,* qui seul donne un sens convenable. « Tout cela regarde Plaisance. » — 839. « Que celui (cest) dit.»

26, 854. *Recorder*, reconnaitre. — 862. *En tous endrois*, en tout point. — 873. *Droit là,* voy. v. 536.

27, 900. Ce nominatif *cils* pèche grossièrement contre la grammaire. — 903. *Tandis*=tandis que.

28, 915. *A son nom*, au son de sa voix. — 917. *Apoursuivre*, composition analogue à celle d'*aconsuivre.* Lacurne écrit en deux mots *a poursievoit*, faisant ainsi du second un participe passé. Il a peut-être raison, car, quelque bizarre qu'elle soit, je trouve cette forme de participe dans les Chroniques, t. IX (éd. Kervyn), p. 149, l. 16 : *Si ne furent noient poursievoit.*

29, 942. Le point-virgule est de trop ; le compositeur devait le placer à la fin du vers 944.—950. *Arge,* prés. subj. de *ardre,* répondant correctement au latin *ardeat,* cfr. *orge* de *ordeum.* — 955. *Jurnir* est bien la leçon des deux manuscrits ; le mot m'est nouveau. Il doit signifier venir à bout, achever, et se rencontre ainsi avec *furnir.* — 966. *N'i avoit ceste ne cesti*, locution consacrée exprimant « sans exception. » Pour l'expliquer, il faut sous-entendre après cette phrase une proposition incidente, comme « qui ne le fût pas. » — 970. Ms. 830 *bendes* (bendés), ms. 831 *bende* (bendé). C'est la der-

nière leçon qui est la bonne, puisque *cor* est un singulier. Le sens est *bordé*. — 974 et ss. L'auteur, en composant la liste des personnes formant la cour du roi Amour, puise à pleines mains dans la fable antique autant que dans les romans de chevalerie. On y voit même *Yseut* figurer une première fois parmi les hommes, et une autre fois dans la série des femmes !

30, 977. Ms. 831 *Lanscelos*. — 981. *Il y sont* est un des nombreux exemples où le verbe impersonnel est mis au pluriel, en accord avec le sujet logique.

31, 1036. Cfr. sur le temps qu'il faut pour faire un lai, la Prison amoureuse, 2199-2203 (p. 285). — 1040. *Ou cas que* a généralement le sens de puisque, cfr. v. 1061.

32, 1075. Ms. 831 porte *mouvoir* p. *muer*.

33, 1079. Ce lay, qui se compose de douze combinaisons métriques différentes, chacune à quatre reprises variant de quatre à huit vers, se retrouve dans les mss. en tête de la série des Lays amoureus. On y rencontre quelques légères différences ; ainsi v. 1089 et ailleurs *li* p. *lui*, 1090 *Qu'avoir puisse aliegement*, 1100 *en santé*, 1145 *et en voit le fons*, 1161 *Bien le voi*, 1165-66 *Car Beauté jolie Et Plaisance lie*, 1176 *En moi ne puist mie*, 1182 *Et anoi*, 1205 *Par li rieuler*, 1232 *doucement*, 1302 *Où seuls*, 1338 *sans mençongnier*, 1343 *Des ennemis* (diables), 1345 *Et si cargié*.

33, 1084. *Tresoriere* est revêtu ici du sens de *secretaire*, c'est-à-dire confidente.

34, 1118. Remplacez le point-virgule par un point, suivi d'un guillemet. — 1119-20. « Il n'y a pas de saison qui n'impose quelque sacrifice, ni de mendiant qui ne soit mis à quelque épreuve. » — 1123. Voy. Ovide, Métam. X, 243. — 1125. *Saie* n'est pas ici le *sagum* latin, mais une forme variée de *soie* ; il se rapporte à *seta*, comme *craie* (autrefois *croie*) à *creta*. — 1133. On trouve à chaque instant dans Froissart les adverbes *ent* (en) et *y* placés après le verbe, cfr. 43, 3. — 1134. « Toute remplie d'amertume qu'elle est, ma *querelle* (ma cause) ne laisse pas que d'avoir aussi une face douce, qui vient parfois me rendre quelque gaîté. »

35, 1145. *Joindre*, toucher. — 1148. Froissart emploie constamment le pluriel de *un* pour rendre les substantifs pris dans un sens indéfini. — 1152. Il manque une virgule après *Eucalions*. — 1154. *Vers*, en comparaison de.

36, 1186. « S'en garder. » — 1188. Lacurne a écrit *esquietter* p. *esquiever*. — 1190. Le mot *enfunceler* manque dans le ms. 831. — 1206. Il faut une virgule à la fin du vers.

39, 1294. Voy. Ovide, Métam. X, 560 et ss. — 1305. *De rente*, régulièrement.

40, 1314. *Sentir*, connaître, prendre connaissance. — 1318. Ce dernier vers du lai manquait dans la copie de Lacurne, qui m'a servi pour l'impression. La disposition métrique m'ayant indiqué cette lacune, j'ai pu la combler en consultant le texte de la reproduction de notre pièce dans la collection des lais. Quand, après l'impression des premières feuilles de ce volume, il m'a été permis de prendre inspection des mss., j'ai vérifié l'absence du vers non-seulement dans 830, qui a servi à Lacurne, mais aussi dans 831.

41, 1364. *Desservir*, récompenser; voy. le glossaire. — 1370. Lisez *soutieuté*. — *Point de*, quelque peu de.

42, 1388. *Ne sera que*, il ne manquera que.

44, 1460. Les mss. portent *mignols* pour accommoder le mot à la rime *rosignols*. J'aurais mieux fait d'écrire à la fois *rosignos* nom. de *rosignol*) et *mignos* (nom. de *mignot*). — 1476. La *dame* apparaît ici un peu brusquement.

45, 1504. « Il est sensé de bien présenter sa demande. »

46, 1522. *Sus mon fait*, relativement à mon mérite. — 1525. *A vraie vois* fait opposition au *double entendement* du v. 1515. — 1541. Ce vers, examiné plus attentivement, me semble devoir être divisé ainsi : — « Oïl, ma dame. » — « Et je le vueil. » — 1545. Le *se* ou *si* implique le sens de « cependant, du moins. »

47, 1554. « Qui me dirigeait de ses conseils. » — 1561. *A point*, dans la juste mesure. — 1566. *Parservir*, servir jusqu'à bout.

48, 1610. J'aurais mieux fait d'orthographier *sérés*, car c'est le futur de *seoir*, être assis; cfr. v. 1030 *asséra*.

49, 1627. — Cette ballade est reproduite sous le n° 8 de la série spéciale des ballades, mais l'auteur y a remplacé notre troisième stance par la suivante :

Mès trop grant doel me croist et renouvelle,
Quant me souvient de la douce flourette,
Car enclose est dedens une tourelle,
S'a une haie au devant de li faitte,

Qui nuit et jour m'empece et contrarie.
Mès s'amours voelt estre de mon aïe,
Jà pour creniel, pour tour, ne pour garite,
Je ne lairai qu'à occoison ne die :
Sus toutes flours j'aime la margherite.

Ce changement est déterminé par la différence des situations. Ici la disposition du poëte est plus riante ; il vient d'être agréé par sa dame ; en reprenant la ballade isolément et en s'en servant sans doute dans quelque autre circonstance, il se sent sous l'empire d'un sentiment contraire. — Les autres variantes sont insignifiantes : ainsi v. 1632 *le pyonier*, 1633 *sa merite*, 1639 *Douce et plaisans*.

50, 1655. *Metre en ordenance* ne m'est pas clair ; est-ce interpréter, expliquer les allusions de la pièce ? ou danser ? — 1668. *Ordonnée* est un des cas exceptionnels où il a plu à Froissart d'observer la règle de l'accord du participe. — 1670. *Estrois*, serré. — 1682. Lisez *plaisans* ; voy. la note du v. 176.

51, 1687. Supprimez la virgule. — 1704. Ce nominatif *je* choque la syntaxe. — 1717. Suppléez, après *Iris*, le verbe *j'en grasci* du v. 1712.

II

LI ORLOGE AMOUREUS.

(pp. 53-86.)

Ms. 830, fol. 27^{b}. — Manque dans le ms. 831. — A été publié par Buchon (d'après la copie de Lacurne) aux pp. 143-182 de son *Recueil des Poésies de Froissart*. C'est le texte imprimé de Buchon, soigneusement revu et corrigé sur les mss., qui a servi à l'impression du mien. On verra que je m'en écarte fréquemment, non-seulement en ce qui concerne certains mots mal lus ou mal compris, mais surtout quant à la ponctuation et à la structure des périodes. — Cette observation s'applique à toutes les pièces qui figurent dans le volume de Buchon.

Le poëme est écrit en vers décasyllabes et présente les irrégularités métriques généralement commises dans l'emploi de cette forme de versification. Je signalerai d'abord une vingtaine de cas de césure tombant à la sixième syllabe, comme dans ces vers-ci :

10 Par la soubtilleté | qu'elle comprent
134 Comme le papillon | à la chandelle
528 Ne je ne m'oseroie | aventurer.

Quelquefois la césure est marquée par une syllabe naturellement atone, obligée par conséquent de porter le frappé ; ainsi :

122 La plaisancE | dou coer qui s'esmerveille
180 Que vous ESTES | dame de tous biens plainne

212 Une ROE | seconde et adjoustée
426 Vint et QUATRE | broquettes o lui porte.

Les cas de césure féminine sont très-fréquents et d'ailleurs licites ; ceux où la césure vient à séparer des membres de phrase étroitement unis, tels que le substantif de son article ou de son qualificatif, ne font pas défaut non plus, p. ex.

264 Car vostre grant | beauté a mon coer mis
299 Fors que de très | parfette loyauté
368 La roe dou | dyal si segnifie

Mais, malgré ces défectuosités, on peut dire que Froissart manie le décasyllabe avec autant d'aisance que le vers de huit syllabes et les autres formes métriques qu'il a employées. Des vers aussi mal faits, c'est-à-dire dépourvus de césure, que les deux suivants, sont de rares exceptions :

100 La premerainne roe qui y loge
1121 Qui fu, ce recommandent li aucteur.

53, 6. Le mot *orloge* est traité dans ce poëme tantôt comme masculin (v. 21), tantôt comme féminin ; nous trouvons donc au nominatif aussi bien *l'orloge*, comme ici (cf. plus bas, v. 10, le pronom *elle*), que *li orloge* (vv. 927, 1153). — 10. *Soubtilleté*, ailleurs *soutieuté* (v. 1370), art, adresse. — *Comprent*, renferme. — 13. La mesure du vers nous indique que la rédaction primitive a dû être *li autre instrument*, forme normale de nominatif pluriel, au lieu de *les autres instruments*.

54, 46. « Soumis à leur puissance » (*demainne*). — 54. *Appartient* est un impersonnel (cf. v. 484) ; ce qui explique la construction « les mouvements qu'appartient » (qu'il faut). — 55. « Et (qui supporte) le poids, qu'il faut mentionner quand il s'agit des parties essentielles. » Tel semble être le sens de ce passage.

55, 72. On remarque dans notre manuscrit une tendance prononcée à assujettir l'orthographe à la rime, quand en réalité les sons se correspondent : ainsi ici *test* p. *taist*. Nous avons déjà rencontré (27, 881) *et* p. *ait*, et plus loin (p. 154), nous verrons même *blechief* p. *blechié* (blessé), en accord avec *chief*, *brief*.

56, 108. J'ai mal fait de changer la leçon des mss. *l'enracine*, en *s'enracine;* le pronom *le* se rapporte à *coeur d'omme* du v. 106. — 114. « D'autre part, Plaisance est représentée par la corde. » Plus loin on trouve le préfixe *re*, par surabondance, renforcé par l'adverbe *d'autre part* (v. 456).

57, 138. Changez le point-virgule en virgule.

58, 170. « Devant heure », avant l'échéance.

59, 211. Supprimez les deux virgules; elles faussent la construction : « Pour ce y fu ordonnée et adjoustée une seconde roue. » — 229. *Belle* a ici le sens de « satisfaisant, suffisant. »

61, 276. *Sans art*, sans règle.

62, 310. « Aussi je préfère patienter et dûment me tenir quoi. » — 312. « Qui soit interprétée à mal. »

63, 338. « Selon la règle indiquée par l'horloge. » — 342. Ms. *oge*, par une accommodation servile à la rime *orloge*, voy. ad v. 72. — 365. *Sans moyen*, sans intervalle, sans cesse; de même vv. 394, 417, etc.

64, 393. *Pourveance*, conseil, consolation, assurance.

65, 412. Lisez *necessaire*. — 415. Otez la virgule. — 438. Il ne faut pas perdre de vue qu'*humilité*, dans le sens de Froissart, est un synonyme de *pitié*, *franchise*, et exprime, ainsi que le verbe *s'umelier* (v. 461), attendrissement, généreuse condescendance; c'est non pas le contraire de *orgoeil*, mais de *durté*.

66, 440. Le mot *Venus* fait mauvais effet parmi tous ces noms abstraits. On remarquera que les vingt-quatre brochettes se divisent en deux catégories : douze représentent des qualités à fournir par l'amant, douze, des vertus propres à la dame. — 446. Ms. *persevera*. J'ai mis deux *r* pour mieux caractériser le sens du futur. — 470. *Qui*=quand on.

67, 475. Le sujet de *font* n'est pas explicitement indiqué; ce sont les qualités exposées dans ce qui précède. — 490. Le sens réclame ici *Doulc Penser* p. *Doulc Regart*. — 495. Ms. *qu'il* p. *qui*. — 502. Le ms. porte *comparer*, et il se pourrait bien que cet infinitif soit le fait d'une négligence imputable à l'auteur, à qui il n'arrive que trop souvent de sortir de la construction ; en rétablissant le présent, j'aurais mieux fait d'employer la vraie forme de l'époque *compere* (l'*a* atone change en *e* dans la syllabe tonique).

68, 533. L'emploi de *de* p. *à* après la formule *à quoi faire?*

démontre tout l'arbitraire qui régnait à cet égard. — 538. *Sa garnison*, ses dons.

69, 546. *Aport* (3e pers. indic. prés.) p. *aporte* est une particularité grammaticale qui se présente plusieurs fois dans Froissart; ainsi plus bas (vv. 576, 675) *confort* p. *conforte*. — 547. La forme habituelle de l'auteur pour le défini de *avoir* à la 1re pers. est *oc* (cfr. 26, 860; 73, 693); on ne voit *oi* qu'en rime avec *esbanoi* ou *anoi* (cp. 193, 3597; 253, 1208). — 552. *Mon eage*, toute ma vie durant.

70, 583. Il faut probablement *s'ai* p. *sçai*. — 596. Ms. *ne le fault*. — 599. Ici *affiert dire*, plus haut (v. 347) *affiert à parler*.

71, 622. *Discretion*, discernement, prudence. — 624. *Par point* =*à point*, convenablement. — 647. *Les procès*, les errements. — 650. Ce vers peut servir d'échantillon pour les négligences de style telles que Froissart se les permet en abondance. « Et afin qu'il ne dépasse pas la mesure raisonnable, mais avec mesure. » Évidemment, l'auteur entend : « Mais qu'il agisse *à point*, » c'est-à-dire avec mesure, ordre, discernement (*discretion*), ou, comme il est dit plus bas, *par rieule*.

72, 660. Le ms. a *Doulc Penser*, leçon démentie par le contexte; c'est *Doulc Parler* qui, dans cette dissertation allégorique, représente la *roe chantore*. — 662. Ms. *quel* p. *quels*. — 684. *Roevre* est une faute que j'ai, par inadvertance, laissé subsister dans le texte de Buchon, qui, notablement purgé, m'a servi de copie. Le ms. a *roeve*, 3e pers. sing. prés. indic. de *rouver* (demander). Pour la rime, cf. v. 615-16 *oevre : prueve*, 757-58 *oevre : troeve*.

73, 686. Construisez : Je m'ordonne à esmouvoir discretion, qui... — 703. Intercalez *trop* après *estre*. — 709. *En point*, bien disposé. — 719. *Par ce point que*, à tel point que.

74, 733. Supprimez la virgule après *attains*; cf. au v. 664 *souspris sus s'ame*. — 750. *Envaie* a ici le sens d'empire, influence. — 753. Lisez *de* p. *des*.

75, 776. Construction vicieuse : le sujet *Doulc Penser* reste sans suite. — 778. *En voir*, réellement. — 782. *Prise*, sujétion.

76, 810. Mettez une virgule après *ois*. — 821. « Mais j'en supporte cent fois autant, dont je ne saurais parvenir à vous donner la preuve. »

77, 827. *Que dont que*, comme si. — 839. *Vo corps*=vous. « Ni

vous voir aler vous divertir, à l'intérieur ou au dehors. » — 858. Répétition exacte du v. 760.

78, 872. « Qu'il manquait toute cohérence dans mes actes. »

79, 926. Notez cette fin de vers *en ce*.

80, 938. Lisez *qui* p. *que*, d'après le ms. — 940. La proposition incise introduite par *qui* reste inachevée. — 943. L'article *la* devant *destente* manque au manuscrit.

82, 1011. Ce féminin *preste* ne s'accorde pas avec *souvenir* auquel il se rapporte; de même, au v. 1017, *elle* jure avec le genre de *mal d'amer*, que ce pronom rappelle. — 1025. Ms. *pesans*; voy. ma note 6, 176.

85, 1115. Le sens veut : *par amer par amours*. Il y a donc un *par* qui manque. — « Qu'en aimant sérieusement et sans retour (si j'ai été aimé de retour, j'ai peu reçu le nom d'amant) je dors en repos avec les amoureux. » — 1120. *Tubulus*, Tibulle. — Lisez *lut* p. *lu*. — 1134. *Se fourmer*, se comparer.

86, 1163. Il faut sous-entendre *estre* après *poet*.

III

ESPINETTE AMOUREUSE.

(pp. 87-214.)

Ms. 830, fol. 43. — Ms. 831, fol. 104. — Ce poëme a été imprimé dans le recueil de Buchon, aux pp. 183-325, et en majeure partie reproduit dans la biographie de Froissart qui termine le troisième tome des Chroniques (édition du Panthéon littéraire), pp. 479-498. — Le poëme renferme, en fait de pièces lyriques, un lai, cinq ballades, trois virelais, trois rondeaux, une *Complainte de l'amant* et un *Confort de la dame ;* cinq de ces pièces seulement, — le lai, trois ballades et un virelai, — reparaissent dans les recueils spéciaux consacrés à ce genre de poëmes.

88, 40-42. Hécart cite ce passage dans son Dictionnaire rouchi sous *espinchaulx* (voy. le gloss.), mais il y change erronément les mots *de voire* (de verre) en *d'yvoire*. — 43. *Au voir enquerre*, cheville d'affirmation, litt. en cherchant le vrai.

90, 94. *Puis que*, dès que. — 117. *Tenu*, fait jouir, cp. plus loin, v. 4053. — 124. Cette *escusance* se rapporte au reproche que l'auteur se fait au v. 117-18.

91, 126. Ms. *ignorans ;* voy. la note 6, 176. — 141. *Il* se rapporte à *amours*, qui d'habitude est féminin, mais qui change souvent de genre quand il s'agit de l'amour personnifié. — 150. *Prendre*, ici=commencer.

91, 148. Dans les cent vers qui suivent, l'auteur s'abandonne à cœur-joie au souvenir des amusements qui ont charmé son enfance

et nous cite jusqu'à cinquante-deux manières différentes dont l'écolier de son temps charmait ses loisirs. Sous les noms par lesquels il les désigne, nous ne reconnaissons que pour une bien faible partie des jeux ou divertissements familiers aux enfants de nos jours ; la définition et l'explication de la plupart de ces termes restent, pour moi du moins, un problème. N'assumant, dans ces notes fugitives, pas d'autre rôle que celui d'aider l'intelligence du texte, je me suis borné à les signaler dans le glossaire à la sagacité des commentateurs mieux pourvus que moi pour aborder ces questions.

92, 186. Ms. 830 *un escame*, ms. 831 *une escame.* — 195. Ms. 830 *ne fault*, ms. 831 *me fault ;* ne comprenant pas en quoi consiste exactement le jeu dont il s'agit, je ne saurais me décider entre les deux leçons.

93, 197. Ce vers doit être ponctué ainsi : *Juiens aussi en temps d'esté.* — 204. Ms. 830 porte *kewe*, ms. 831 *keue ;* ma leçon flotte entre les deux ; cfr. les formes *euvirous, euvoureus* de notre texte. — 206. Le ms. 831 permet de lire *hanot.* — 225. Ms. 831 *aux as deviniaus.* — 228. Les deux mss. ont *estoet* (il faut). Peut-être aurais-je dû respecter cette leçon, en admettant une autre interprétation que celle par *éteuf.*

94, 231. Ms. 831 *bellée.* — 241. Ms. 831 *tourpoie.* — 244. Ms. 831 *boulonciel.*

96, 327. Supprimez le point à la fin de ce vers et mettez-le à la fin du suivant.—330 et suiv. « Et l'Amour m'a si bien instruit, que, sans vanterie, je suis arrivé, grâce à la culture de ce goût, à un haut degré de considération. »

97, 339. La période introduite ici n'est pas achevée, mais rompue par la parenthèse du v. 343. — 344. *Dont*, alors, résume les circonstances de temps exprimées dans les vers qui précèdent. — *Mence,* subj. prés. de *mentir.* — 362. *N'en estri* (prem. pers. sing. indic. prés. de *estriver*), litt. je ne le conteste pas, ici=je ne m'en étonne pas. — 363-4. « Une si belle matinée née si matin » n'est pas du meilleur goût, mais cela amenait une rime riche qui a trop séduit le poëte.

98, 370. Notez que dans la locution *avoir chier,* il faut considérer *chier* comme adverbe ; de là le défaut constant d'accord avec le régime direct, qui est ici un féminin (*la nuit*). — 379. Je m'aperçois que j'aurais dû ponctuer ainsi :

Que là me vint. Ne sçai comment,
Je me tenoie (*je m'arrêtai*) en un moment

(*tout d'un coup*). — 386-9. Ici encore la recherche d'une rime riche, d'une de ces rimes appelées équivoques, nous a valu une vraie cheville en ce qui concerne les mots *devant et puis l'aube*. Quant à *espine* (pique), il est très-heureusement amené, car le poëte en fait découler une remarque, qui nous révèle le sens qu'il attache accessoirement au titre de son poëme. *L'Épinette amoureuse* est le récit de l'aventure qu'il eut sous l'*aube épine* et des *épines* douces et amoureuses qu'elle sema sur son chemin. — 390. *Di*, je dis, dans le sens de « je veux dire. » — 398. *Ansel* (Anselme), nom pastoral qui paraîtra plus d'une fois dans les pastourelles de notre auteur.

99, 421. La rime nous démontre que Froissart prononçait *cognestre* à la manière des modernes ; le faisait-il habituellement, ou n'avons-nous ici à faire qu'à une licence de rime ? Je ne saurais me prononcer. Le fait est que les mss. portent ailleurs *cognoistre* (60, 254); cfr. aussi *cognoist*,(117, 1031), et tout à l'heure (418) *cognois*. — 422. Mercure gouverne l'enfance à partir de l'âge de quatre ans et jusqu'à celui de quatorze, où commence le rôle de Vénus. Cette haute vérité d'astrologie est amplement exposée au Buisson de Jeunesse, v. 1625 et ss.

100, 455. Ce *chevalier* sans *s* est une licence grammaticale un peu forte, ainsi que l'absence de l'*s* dans *omme*, deux vers plus loin. On pardonne à Froissart qu'il n'observe plus conséquemment la règle de l'*s* au nominatif du singulier et du pluriel, mais les cas-régimes du pluriel ne doivent jamais faire question.

101, 475 et ss. « C'est précisément parce que tu ne possèdes pas des richesses et que tu es jeune, que je te prends pour arbitre plutôt que Malice, Haine ou Envie. » Telle est la substance de ces vers.

102, 510. Ms. 830 *trozors*. — 511. *En son venir*, au début de sa vie. — 516. *La deesse* est trop vague après la mention expresse de Junon et de Pallas.

104, 582. Transition subite du *tu* au *vous*. — 607. *Sans penser visce*, chastement, platoniquement. — 610. *En afaire*, en manière d'agir. — 612. *Bien veable*, bien séant.

105, 623. Ms. 830 *de lui*. Je prends occasion de remarquer que notre ms. emploie fréquemment *li* pour le masculin et *lui* pour le féminin ; voy. pp. 56, 119 ; 57, 136 ; 58, v. 187 *à li* et v. 189 *à lui* (les deux fois=à elle); 59, 205 *à li* et 219 *par li* (les deux fois= *li* dans le sens de notre *lui*). La même confusion se trouve pour *celi* et *celui*. — 635. « Je me livre entièrement à elle. » *Laisser convenir*, laisser faire. — 639. *S'amer*, se féliciter. — 647. *Garis* semble équivaloir à « garanti, assuré ».

106, 654. Ms. 830 *pareille* (leçon impossible) ; ms. 831 *parolle*. — 671. *Heure* a ici le sens de bonheur, bonne aventure. — 675. *Li*= eam étant insolite, il vaut mieux lire *l'i*.

107, 694. Cette invocation solennelle, au moment où le poëte aborde le vrai sujet de son poëme, est d'un très-heureux effet. — 705. *Cléomadès* est le nom d'un des principaux romans d'Adenet le Roi. Le ms. 831 a *Cleamadcs*. — 711. *Vers*, orthographe variée de *vairs*.

108, 720. *M'acors*. L'omission de la finale *e* à la prem. pers. sing. du prés. ind. des verbes de la première conjugaison est parfaitement autorisée par la grammaire de la langue d'oïl ; ainsi *ain* ou *ainc* 14, 442, *aour* 14, 442, *je soussi* 61, 293, *regarc* (*c* p. *t*) 67, 489, *port* 75, 756, *repos* 78, 466, *pourpos* 105, 633. Ce qui est contraire à la grammaire, c'est l'application d'un *s* final à la personne dont nous parlons. A l'époque de Froissart, cet *s* commençait à devenir la règle pour les verbes des autres conjugaisons (je *vifs*, je *mors*, je *sers*) mais il est vicieux dans *regars* (je regarde) 61, 284 et dans *acors*, que nous rencontrons ici, ces verbes appartenant à la première conjugaison. — 722-725. Ces quatre vers, d'ailleurs parfaitement inutiles, ne se trouvent pas dans le ms. 831. — 725. « En un passage qui prêtait à rire. » — 746. *Entrois* p. *entroes*, concession à la rime.

109, 770. Remarquez l'omission du pronom *la* comme régime direct de *fait amoureuse*. — 782. « Où il n'y a rien à reprendre. » Cet emploi de *que* devant l'infinitif et après une négation (cfr. v. 812) prêterait à l'équivoque dans le français moderne. Il s'explique facilement par une ellipse : rien que *l'on pût* reprendre, ou, comme on trouve ailleurs (84, 1095), rien *qui face* à reprendre.

110, 804. *Se mouvoir*, en résulter. — 822. « Quand je pense à mon bonheur (*temps*). »

111, 830. Ms. *escrisiele*, de même v. 998 *laissiele*. — 842. *Si*=et pourtant.

112, 871. Le roman intitulé le *Ballieu d'amours* n'est pas autrement connu que par ce passage de notre poëte. — 873. Ce *bellement* se rapporte sans doute au petit manége amoureux qui va être raconté. — 879. L'emploi de la première personne, ici et dans les vers suivants, après celui de la seconde au v. 877, constitue une choquante disparate. L'auteur se parle de nouveau à la seconde personne à partir du v. 903.

113, 900. *Disce* p. *dise*, par accommodation à la rime. Froissart emploie aussi la forme *die*, voy. v. 1776. — 917. Il faut une simple virgule à la fin de ce vers. — 920. Les mss. ont ici, et v. 927, *plaisans*; voy. ma note 6, 176. — 925. *U* (où), c'est-à-dire dans quelles circonstances.

114, 927. Cette ballade présente un artifice de versification consistant en ce que le premier mot des vers 2-5 de chaque strophe fait écho à la fin du vers précédent. — 932. Mettez un point à la fin du vers. — 937. *Sans mesprison*, c'est-à-dire non pas en vue de *pourfit* (v. 936). — 943. « Je me rends vivant comme prisonnier (*prison*) de la belle. » — 956. *Demanc* (demande) n'est pas clair. Le sens doit être : à laquelle je m'intéresse, qui me préoccupe. » — 958. Lisez *l'i*; *le*, la ballade; *i*, dans le roman.

115, 959. *Sans avoir eschange*, sans qu'il y eût autre chose à sa place. — 966. Le sens me semble exiger plutôt *m'euïst* que *n'euïst*.

116, 995. « Dans le sens d'un refus. »

117, 1030. *Mès* forme ici un pléonasme, ou plutôt un équivalent de *si*; cfr. v. 1593.

118, 1076. *C'est assés*, c'est beaucoup.—1084. *Souffrir*, patienter.

120, 1145 « Je ne manquais pas de m'y rendre. » Pour ce tour *de l'embatre*, cfr. 1236 : sur le point *dou* desconfire. — 1146-7. Les formes contractes *peusse*, *eusse*, p. *peuïsse*, *euïsse* sont encore exceptionnelles dans Froissart.

121, 1184. Le datif *li* après *auquel* est un pléonasme fréquent.

122, 1210. Supprimez les virgules. « Et je suis tout à vos ordres pour entrer sans hésiter dans une corbeille s'il vous plaisait de l'ordonner. » — 1233. Ce nominatif *je* reste en suspens.

124, 1282. Je ne saisis pas le sens des mots : *ensi qu'on se met*. Il faut peut-être les lier à ce qui suit, et traduire : « Au moment où

elles s'asseyent. » — 1287. *Raison*, langage.— 1292. *Çà !*=donnez-le moi. — 1298. *Elle*, la demoiselle. On aura remarqué que l'amie qui s'entremet entre le poëte et sa dame, est d'un rang inférieur à celle-ci ; on la qualifie généralement de *damoiselle*, ce qui, combiné avec le terme de *femme* employé v. 1201, fait entendre que c'était une femme mariée et bourgeoise.

125, 1305. *Quant*, ici=de ce que.

126, 1356. La copie de Lacurne, que j'ai suivie, a *corps*, mais les deux manuscrits présentent *cops*. Le passage est trop obscur pour décider si la correction de Lacurne est justifiable. *Collereus* doit signifier bilieux. Or si l'auteur a voulu dire : « J'étais plus souffrant (*dolereus*) que si j'avais eu un accès de bile ; » il s'est bien négligemment exprimé.

127, 1374. *Sus l'estat... sus* p. *de* est d'un bien mauvais effet. — 1394. Peut-être faut-il lire *cele* p. *tele*.

128, 1408. « Et c'est un parti qui a toute probabilité de se réaliser. » Tel est le sens du passage. — 1417. Changez le point-virgule en virgule, et sous-entendez un *que* devant la proposition qui suit, en corrélation avec l'adverbe *si* du v. 1417. — 1428. *Qui*=quem. — 1438. Le pronom *elle* est une addition tout à fait blâmable, à moins de le détacher de la proposition relative, et d'en faire le régime de *lairoie aller* qui suit.

129, 1469. Cette ballade, qui offre cela de particulier que le refrain se compose de deux vers, est reproduite au n° 2 du recueil des ballades à la fin du manuscrit. La seule variante qu'on remarque dans cettte répétition, c'est que les deuxièmes hémistiches des vv. 1484 et 1492 sont intervertis.

130, 1507. *De cent parts*, c'est-à-dire à cent parts près, ou pour la centième partie.

131, 1519. Ms. 831 *foivle*.

132, 1546. Ms. 830 porte *lairan* tout seul ; j'en ai fait *laira on* pour satisfaire à la mesure. Après l'impression, la collation du ms. 831 m'a montré qu'il faut lire *lairan chi*. La contraction de *a-on* par *an* (cfr. notre prononciation de *paon*, *Laon*) se reproduit encore plusieurs fois chez notre auteur (cfr. 195, 3660 et s.). — 1556. Cette longue complainte (cinquante strophes de seize vers) est de la même coupe que celle du Paradis d'amour. — 1571. Ce vers appartient encore au couplet précédent. — *Pour ma part*, pour mon

parti, pour mon cas. — 1572. Cette histoire de Dane (Daphne) et Phébus est tirée des Métamorphoses d'Ovide, I, 452-567.

133, 1578. Les mss. ont *ardans*, voy. la note 6, 176.

134, 1617. Ovide :

> Qui modo pestifero tot jugera ventre prementem
> Stravimus innumeris tumidum Pythona sagittis.

1631. Il faut, d'après les deux mss., *mestire* au lieu de *mesdire;* si cette leçon est bien celle de l'auteur, il faudra traduire : « Malgré (*pour*) votre force (à tirer l'arc). » — 1637. Ms. 830 *descript*, ms. 831 *descrist*. — 1640. Ce nom de *Supernascus* (pour *Parnasse*) est assez drôle.

135, 1649. *Traist* est le parfait défini ; il répond littéralement au latin *traxit*. — *Trop loing se vont*, s'éloignent fort l'un de l'autre, forment contraste. Le poëte latin dit des deux traits : « Fugat hoc, facit illud amorem. » — 1654. *Plommouse*. Ovide : « (Telum) quod fugat (amorem) obtusum est et habet sub arundine plumbum. »

136, 1698. *En vois* est une licence d'orthographe pour *en voies*, locution adverbiale=procul, et analogue à l'angl. *away*. — 1690. *Ains=onques*, jamais.

137, 1718. Le « spectans Peneidas *undas* » d'Ovide permet de conjecturer que le poëte a voulu mettre « sus les *ondes* de Peneï. » *Peneüs* est à la fois le nom d'un fleuve et celui du père de la nymphe. — *Peneï*, forme du génitif latin ; cfr. t. II, p. 19, v. 632 : *Ens ou temple d'Apolinis*.

138, 1753. Ovide :

> Tu ducibus Latiis aderis, cum laeta triumphum
> Vox canet et visent longas Capitolia pompas.

139, 1773. [illegible] rime *ame : arme* se rencontre plusieurs fois; cfr. 187, 3[illegible]. Les modernes font bien rimer *borgne* avec *grogne*. — 1775. *Devos*, dévoué, amoureux. — 1776. Notez cette hardiesse du subjonctif *die* accolé à l'indicatif *fait*. — 1796. La fable du roi-sculpteur *Pygmalion*, amoureux de sa statue (Ovide, Métam., X, 243-297), est plusieurs fois touchée par notre poëte. — 1798. *Candasse*. L'auteur fait allusion à un épisode de la vie légendaire d'Alexandre, raconté dans le Pseudo-Callisthène (II, 19).

140, 1810. « En y regardant bien (*droiture*). » — 1822. *S'amordre à*, s'attacher à, entreprendre de. — 1827. *En leur demaine*, sous leur influence, c'est-à-dire « sous le coup du blâme qu'ils m'attireraient. » — 1835. *De li*, de Fortune.

141, 1840. *Tenir vil*, dédaigner.

142, 1876. Je ne saisis pas bien la pensée de l'auteur dans ce passage fort peu poétique; l'enchainement de ses idées ne brille pas par la clarté. — 1900. Le sens doit être : « d'être soigneusement sur ses gardes. » — 1901. *Soubtieus*, significatifs (?).

143, 1925. *De trop petit*, toute petite qu'elle est.—1932. « D'échouer ou de ne réussir que bien tard (*de lointain jour*). » — 1933. *Sejour*=séjourne. La suppression de la finale *e* (voy. note 107, 720) entraine celle de la lettre radicale *n*. L'ancienne langue, pas plus que la nouvelle, ne tolère une fin de mot en *rm* ou *rn*.

144, 1937. « Que je puisse obtenir (*descendre à*) sa faveur plus tôt (*plus brief*). » — 1944. *En l'oreille* est une malencontreuse concession à la rime. — 1966. *De bon acat*, bien mesurés.

145, 2003. « Je n'hésite pas, » ou « Qu'à cela ne tienne. »

146, 2023. *Auçoirre*, Auxerre ; *Sansoirre*, Sancerre ; *Saint-Poursain*, Saint-Pourçain ; toutes localités renommées par leurs crus. — 2034. « Je suis bien digne d'être cru sur parole. »

147, 2046. « Bien qu'on n'en fasse pas la remarque. » — 2064. *Enfers* (infirmus), malade.

148, 2074. « Avant de l'émettre », litt. ante dictum.

149, 2109. « Avec succès (*grasce*) et efficacement (*en vertu*). » — 2112. Supprimez le point-virgule et lisez : *qui onques ne fu mès* (qui jamais avant n'avait existé) *dedens moi*. *Mès* participe de *manoir*.

150, 2136. *Voies y a* est bien vague, puisqu'il ne s'agit que de deux voies pour arriver au but; l'une *torte*, c'est-à-dire allant par détours, l'autre difficile (*forte*), mais plus franche (*aperte*). — 2141. Les mss. ont *sert* ou *serc*, mais la grammaire du temps veut *serf* ou *sers*.

151, 2177. Lisez *Pour quoi* au lieu de *Pour moi*, et mettez un point d'interrogation à la fin du vers suivant.

152, 2209. Il faut une virgule après *compas*, car les adjectifs qui suivent, se rapportent à *yex* et non pas à *compas*. — 2218. Remarquez *coer* rimant avec des mots en *air* et *er*. — 2225. Mettez une

virgule à la fin du vers. — 2228. Intercalez, d'après le ms. 831, le pronom *je* devant *prie*.

153, 2237. « Qu'il hâte la solution de mon affaire. » — 2239. *Sieu*, voy. le glossaire. — *Il quert* est une négligence de style ; la construction réclame *je quier*, mais l'auteur supposait pour sujet le mot *coer*. Un vice analogue se produit v. 2256, où le *coer*, parlant de lui-même, passe de la première personne (*j'ai souffert*) à la troisième (*or dessert*).

154, 2271. C'est une concession à la rime un peu violente que la forme *blèchief*. — 2272. Je ne comprends pas ce vers ; le sens est-il peut-être : « Qui a été inscrit dans le décret (*ou brief*) dont Phébus fut subitement frappé » ? — *Escrire*, au v. 2276, équivaut à entailler. — 2295. *M'annoie* est une forme impersonnelle, donc à la 3e pers. ; *il m'annoie*, j'éprouve de l'ennui. Le contraire est *il m'agrée*, v. 2954.

155, 2331. Ms. 830 a *poise*, ms. 831 *poises*, leçon préférable. — 2332. Suppléez *que* devant *ne plus*.

156, 2339. *Clauses despareilles*, strophes de rimes différentes. *Clause* signifie proprement fin de vers ; rime, puis un groupe de rimes. Le poëme se compose, en effet, de cent couplets, dont deux chaque fois offrent les mêmes rimes, mais dans un ordre inverse. — 2341. Le poëte a raison de réclamer l'indulgence pour les mauvais couplets qui se sont glissés dans sa trop longue complainte.— 2347. Le pronom *ce*, suivi du verbe en pluriel, est très-extraordinaire ; il tient lieu de *celles*.

157, 2368. *Au raler la voie*, à me montrer de nouveau dans la rue, à sortir. — 2371. Il faut deviner que c'est la confidente à qui ce pronom *celle* se rapporte. — 2393. *Avoir* prend ici la valeur de *estre* : « Il n'est pas raisonnable qu'un homme se tienne toujours chez lui. »

159, 2440. Il faut une virgule, au lieu du point-virgule, à la fin de ce vers. — 2457. *Nest* p. *naist*, surgit. Buchon a mal compris en écrivant *n'est*.

160, 2468. Il est fâcheux que Froissart ne désigne pas les personnes en compagnie desquelles il s'est mis en route. — 2470-71. Ces vers ne sont pas clairs ; *embesongnier*, c'est embarrasser, et *ressongnier*, appréhender, mais ces significations n'amènent aucun sens acceptable.— 2472. *Venins* ; plus loin (v. 2538), la forme

non contracte *venimes*. — 2473. *Avolé* ne signifie pas rigoureusement, comme on l'a pensé, des réfugiés, mais des étrangers en général. — 2476. *Fors*; cette forme avec *s* rentre sous le fait grammatical que j'ai relevé sous 6, 176. — 247. *Fors*, hors, s. e. du vaisseau. — 2485. Le sens réclame une virgule après *nef*.

163, 2575 ss. « En tout ceci il en est, figurément bien entendu, comme de l'obscurité qui vient après la clarté. » — 2585-88. Froissart parait se souvenir ici du passage suivant de Cléomadès (1691-98) :

> A Rome fist, c'est verités,
> Virgile plus grant chose assez,
> Car il i fist un mireoir,
> Par quoi on povoit bien savoir,
> Par ymage qu'il y avoit,
> Se nus vers Romme pourchaçoit
> Ne fausseté ne traïson
> De ceaus de leur subjection.

164, 2611. *De quoi*, c'est ainsi que. — 2617. *Bien parant* (de *paroir*), de belle apparence. — 2622. *Ceste part*; où? le poëte a oublié de le dire.

165, 2633. *Le*, c'est-à-dire la dame. — 2637. Il faut un point d'interrogation à la fin de ce vers.

166, 2663-4. *Pareille tele* est une redondance d'expression.

167, 2703. On s'attendrait plutôt à l'adverbe *tos* au lieu de *lors*. — 2716. *Le voiage*, pendant ce voyage. — 2717. *L'exemple*, la preuve. — 2721. *Plaire* est ici employé dans le sens actif et insolite de « accepter, agréer. »

168, 2740. Peut-être vaut-il mieux lire *masselle* (joue), *main à masselle*, la main contre la joue. — 2747. *Me touche*, m'intéresse. — 2755. Lisez *poures* p. *povres*.

169, 2773. *Homme jour*, voy. le gloss. — 2789-91. Ms. 830 *tient*, ms. 831 *tiens*. « Et ne pense pas que j'exagère, si je t'accorde ici beaucoup plus que tu n'as jamais obtenu de moi. » — 2794. *M'affi* (de *affier*), je m'assure, je m'attache avec fermeté.

170, 2800. *Ton bien*, tes bonnes qualités. — 2817. *Au tret dou bougon*, là où la flèche avait donné.

171, 2839. *Susporte* p. *susportes*, licence de rime. — 2844. Je ne

comprends pas *se transporte ;* se déplace, s'éloigne ? — 2850. « Car la vie qui s'adonne à la charité demeure dans l'ombre » (ne se produit pas au grand jour). — 2853. *Endure*, par concession à la rime, pour *endures*. — 2854. Lisez *esce*, est-ce. — 2862. *A tous bons grés*, très-volontiers.

172, 2873 ss. « Que si, pendant deux, trois ou cinq années, tu te seras exercé à cet état, et que des circonstances exigeassent que tu eusses demeuré (*avoies mès*) tout ce temps loin de moi, tu n'en serais pas moins toujours, etc. »

173, 2900. « C'est là (c'est-à-dire dans la garde de l'honneur) que tient le danger (*prejudisce*). » — 2910. On peut aussi bien lire et écrire *monteplyer* (s'accroître, se fortifier). — 2928. *Mès* complète *onques* (jamais), qui suit.

174, 2935. *En un sejour*, à fixe, à demeure. — 2940. « Que tous les genres d'espérance te sourient. » — 2954. *Il m'agrée*, je me complais, je prends plaisir. — 2955. Il faut lire, selon le ms. 831, *je voi* au lieu de *voie ;* ms. 830 a *je voie*, leçon contraire à la mesure.

175, 2976. Ce vers est sauté dans le texte de Buchon.

176, 3027. Cette parenthèse *que peu redoubte* ne se comprend pas aisément. La vision qu'il a eue, dit l'auteur, lui a donné à la fois de la tranquillité (*paix*) et de l'inquiétude (*doubte*). — 3030. Il faut suppléer dans la pensée, devant *que :* « pour m'assurer. »

178, 3080. « Comme me l'inspire ma disposition d'esprit », ou « ainsi que je me sens porté à le faire. » — 3088. *Vic* p. *vif* ou (avec *s*) *vis, vifs*, est une anomalie comme dans *ainc* p. *aim ;* le *c* final ne convient que lorsque la finale du radical est une dentale : ainsi *tienc, mec* (de mettre), *demanc*. — 3081. Ce virelai revient dans le recueil des virelais, sous le n° 10.

180, 3158. *Au lés deçà* doit signifier « de l'autre côté de la mer » (en Angleterre) ; cependant, selon l'usage, on s'attend plutôt à *delà* qu'à *deçà ;* cfr. v. 3323.

181, 3199. *A jour*, à échéance.

183, 3244. *A point*, c'est-à-dire fidèle à l'engagement pris. — 3260. Cette addition des mots *et la rente* est bien superflue, mais elle fournissait une rime. Le vers suivant était rédigé, paraît-il, quand ces mots ont été ajoutés ; c'est ce qui explique l'irrégularité du singulier *estoit*.

184, 3275. Comment traduire *par acort?* Ces mots expriment sans doute l'invitation courtoise de la *damoiselle*.

185, 3323. *Delà*, au-delà de la mer.

186, 3343. *Amer, doux*, d'humeur amère ou douce.—3362-3. « Je ne sais si le temps que j'ai devant moi (*qu'il m'avendra*) se représentera jamais ainsi (*aussi*). » — 3367. « Que je fréquentais. » — 3373. Bien que je n'aie pas noté de variante dans les manuscrits, je soupçonne que l'auteur a écrit *enbatre* p. *esbatre*.

187, 3379. Nous verrons plus loin que cette appellation, un peu forcément amenée, « Verger de la droite dame, » pourrait bien se rattacher au nom de famille caché par anagramme dans les quatre vers qui suivent.—3387. Les *deux femmes* sont la maitresse du lieu et la demoiselle, confidente de Froissart. — 3395 et ss. Les appellations prodiguées ici à la dame qui protégeait les amours de l'auteur sont presque aussi tendres et vives que si elles s'adressaient à l'objet même de sa flamme.

188, 3416. *Faille*, ici=action de manquer son but, course inutile. — 3425. *Mence*, subj. prés. de *mentir* (ici=cacher). — 3442. « Quand je vis la compagnie en train de s'amuser. »

189, 3460. Lisez *aultrement* p. *oultrement*.

190, 3495. *Qui* est un accusatif. — 3498. « Rien qu'à la regarder. » — 3506. Contrairement aux mss., la copie de Lacurne et le texte de Buchon ont ici *tenoient* p. *tenoie*.

191, 3517. *Le mes* est une véritable transposition de lettre pour *me les*; je la retrouve encore plusieurs fois (voy. le gloss.) *Mes* suffisait, puisqu'il représente *me les* (comme *des* est pour *de les*).— *Faire baiser un chapelet* était de la part d'une dame le symbole de l'accueil favorable fait à une déclaration. Cfr. *Paradis d'amour*, v. 1676 (p. 50). — 3532. Cette ballade est reprise au n° 12 du recueil des ballades. Variantes : v. 3542, *conforte* p. *nourist*; 3545-6. *Et si s'avance | A son pooir, et tire à devenir*. — 3532. Ms. 831 a ici par erreur *S'un* p. *D'un*.—3539. *Ignorance* exprime ici le manque d'aisance, la gaucherie dans le maintien.

192, 3550. Le *que* est inutile : il fallait ou *mieulx d'un*, ou *mieulx qu'un* (*regart*).—3551. Mettez deux-points à la fin du vers. — 3566. *Là et avant*, « assez et plus, » est une locution que je n'ai jamais rencontrée encore. Ne faudrait-il pas lire « l'A et avant »? Cfr. l'expression allemande « von A bis Z. » — 3567. *Par couve-*

nant, par situation, par expérience; me semble distinct de sens du *par couvent*, assurément, qui suit quatre vers plus bas.

194, 3643. Je ne saisis pas la valeur de *cointe*. « Mon compagnon nous fit connaître (fit connaître notre présence) à celles de la société qui étaient bien disposées pour moi. » Est-ce là le sens? — 3645. Les deux mss. ont *nulles*, contrairement à la grammaire.

195, 3660. *Acordan, destoursan*, voy. la note, v. 1546.

196, 3693. Ms. 830 *li Porsyen*.

198, 3756. Lisez *Car* p. *Cas*. — 3761. *Ou tel* est bizarre; il ne s'accorde pas avec le verbe *passer devant*, et d'ailleurs l'article défini (*ou* est=*en le*) ne se met jamais devant *tel*. — 3784. *Destrois* est un adverbe; la finale *s* ne peut pas être prise ici pour la caractéristique de certains adverbes, mais elle se trouve là pour satisfaire à la rime, pour l'œil.

199, 3794. *A painnes*, peu s'en faut, litt. « il y a peine ». Ceci explique le *que* qui suit cette expression. — 3801. Lisez *rampronner* p. *ramprouner*. — La leçon de Buchon *ramprouver* est fautive; ce mot n'existe pas. *Se rampronner*, c'est se railler, se jouer. — 3811. « Quand je réfléchis bien sur la chose. » Pour *reverser*, cfr. le latin *versare*, rouler dans sa pensée. — 3813. Ms. 831 a *baisant*, leçon peu probable. Le jeune homme étant assis (3806), la dame devait se *baissèr* pour le « prendre par le toupet. » — 3815. *Que tous s'en esprist* forme parenthèse : « Car il se pénétra fortement de cette idée. » — 3819. *En batue*, terme de vénerie, ici au fig. : « aux aguets. »

200, 3828. Cette ballade se représente dans le ms. au n° 4 du recueil des ballades, avec une var. au v. 3842 : *S'il n'est par un souvenir*. — 3841. *Bien avoir*, se trouver bien, se sentir heureux. — 201, 3859. *Vaillant*, ayant de la valeur, digne d'estime. — 3863-64. Construisez : « Que j'en ai tout le bien que je recoeil et que j'en sui en l'escueil. » *Estre en l'escueil de*, se porter vers, voy. gloss. — 3881. *S'art*=*si art*. « Et dans mon cœur brûle. »

202, 3909. Le lai qui suit revient dans la série des lais amoureus au n° 7, avec les variantes suivantes : vers 3916 *service* pour *guerredon*; 3936 *A vo voloir* p. *en v. v.*; 3971 *Ce qu'en* p. *Quanqu'en*; 3980 *nulle* p. *nul*; 4048 *n'avoie* p. *n'aroie*; 4073 *queroie* p. *cherchoie*. — 3909. *De li*, de soi. — 3919. « Maintenant il n'y a plus qu'à aller jusqu'au bout. »

204, 3980. La variante *nulle*, signalée ci-dessus, se rapporte à *femme;* tandis que notre masculin *nul* se rapporte à *cop* (coup d'œil), regard. — 3985. *Mains*, je demeure.

205, 3992. *Mon coer* est un génitif. — 3999. « Aussi ai-je bien choisi la meilleure part. » — 4008. Une virgule vaudrait mieux, car la période ne parait pas achevée avec la strophe.

206, 4044. Mieux vaudrait, semble-t-il, pour le sens, *pis sus mal*. — 4052. C'est sur l'épreuve qu'un examen plus attentif de la structure de la stance me fit apercevoir l'omission de ce vers dans le texte de Buchon qui m'a servi de base. Je n'ai pu collationner à ce sujet les mss. qu'après le tirage de la feuille, et voici ce qu'ils portent :

Mès en lamentant
Et en languissant,
J'ai bouté avant
Le temps qui noiant
M'a tenu de joie...

— 4057. Il faut une virgule après *veoie*. L'adverbe *errant* (=aussitôt) appartient au verbe *mettoie* qui suit.

207, 4084. *Dont*=donc.

208, 4097. *Dur oïr*, les paroles dures qu'il faut *oïr*. — 4098. *Nul* manque dans le ms. 830, et par conséquent aussi dans la copie de Lacurne et le texte de Buchon. — 4110. *Sus heure*=telle fois; *lancier* quelqu'un, le frapper (d'un trait). — 4125. Aucun verbe ne répond à ce datif *à qui;* l'auteur commet ici, comme souvent, une anacoluthie. Il faut sous-entendre : « Aurai-je recours? »

209, 4130. Il manque une virgule à la fin du vers — 4141. *Crissu*, forme de participe du verbe *croistre* négligée par les grammairiens. — Avant de clore, le poëte se sent d'humeur à lever le coin du voile qui cache le nom de sa *très-souveraine*. Il avait hésité d'abord, mais il a fini par trouver excusable que celui qui, sous l'étreinte irrésistible de Plaisir et de Desir, vise à révéler modestement l'objet de sa flamme. Il aura soin d'ailleurs de faire connaître *amant et amie* sans nommer *nom*, *sournom ne lettre*, de façon que celui qui les devinera (*qui assener y saura*) « assés bon sentement aura. » Les *letres* sont à trouver, dit-il, *en quatre lignes moult petites* dans un passage commençant par « nous fumes » et se terminant par « le

temps. » Évidemment, le passage indiqué doit être celui qui s'étend du v. 3332 au v. 3420, et les quatre lignes, les vv. 3380 à 3383. On y trouvera, en effet, sans grande difficulté, l'anagramme de *Marguerite* et de *Jehan Froissart*.

Je hantoie là tempre et tart
Dont frois, dont chaux navrés d'un dart
D'amours, et lors de flours petites,
Violetes et margherites...

Les lettres restantes doivent fournir en outre le *sournom*, c'est-à-dire le nom de famille, de la dame; mais ici le champ aux conjectures devient trop vaste pour s'y engager sérieusement. Je ne risquerai qu'un seul nom. Le recueil des *Ditiers faits et armoriés par Engherant le Franc, héraut d'armes de Valenciennes, pour des noces de nobles bourgeois de cette ville* (XV[e] siècle) (1) renferme deux fois le nom de Vrediau. Ce nom est synonyme du mot *vregier*, introduit assez brusquement dans le vers qui précède les quatre lignes, et pourrait donc bien être celui que nous cherchons; en tout cas, les lettres disponibles autorisent cette supposition (2).

Au v. 4174, il est dit qu'on ne nommera ni *nom*, ni *surnom*, ni *lettre*. Deux interprétations se présentent pour ce terme *lettre*. L'auteur ne donnera ni les noms mêmes, ni n'énumèrera les *lettres* dont ils sont composés. Ou bien *lettre* est une altération du texte, pour *l'estre*, le lieu de domicile. On pourrait objecter contre cette dernière interprétation une certaine irrégularité de la rime (*mettre : l'estre*); mais cette rime ne serait pas plus surprenante que celle de *arme* et *larme* (187, 3400), de *dame* et *esme* (193, 3603) et ce qui vaut plus, celle de *estre : lettre* (115, 965-6). Quoi qu'il en soit, il y a, dans nos quatre lignes, suffisamment de lettres inoccupées encore pour compléter l'anagramme *Jehan Froissart et Margherite Vrediau* par les mots *de Valenchienes*.

(1) Publication n° 18 de la Société des Bibliophiles de Mons.

(2) *Vrediau*, *Verdiel*, *Verdiel* est un nom très-fréquemment consigné dans les comptes de la ville de Valenciennes, relatifs à la seconde moitié du XIV[e] siècle.

IV

PRISON AMOUREUSE.

(pp. 211-347.)

Ms. 830, fol. 76. — Ms. 831. fol. 62. Le texte que je donne est celui du ms. 831. C'est la seule pièce que j'aie tirée de cette version ; elle fournit ainsi un échantillon de l'orthographe suivie par le copiste du ms. 831. Une ou deux lacunes ont été comblées au moyen du ms. 830, dont quelques légères variantes seront consignées dans ces notes.

Le fond de la *Prison amoureuse* est une correspondance nouée entre l'auteur et un ami, caché sous le nom de Rose, qui, sous l'empire de vives préoccupations amoureuses, invoque ses conseils. L'auteur donne suite à cet appel, et il en résulte un échange à la fois de lettres en prose, de petites pièces « de sentement » en vers et de grands poëmes allégoriques. Les pièces lyriques abondent ainsi dans le dittier; on y trouve un lai, six ballades, huit virelais et une complainte de moralité. Sauf cette dernière, toutes se retrouvent dans le recueil des lais, des ballades et des virelais amoureux. L'auteur, qui dans son commerce épistolaire avec Rose a pris le nom de Flos, a reçu de son ami sept lettres, et lui en a adressé lui-même cinq, ce qui fait en tout douze épitres en prose, interrompant successivement le récit poétique et formant autant de divisions naturelles du dittier.

211, 4. Ms. 830. *un notable* (p. *moult n.*), c'est-à-dire une parole digne d'attention. — 13-14. Traduisez : « Voici comment j'entends

« ces paroles, selon leur teneur : servir, pour moi c'est aimer. » *Glose*, j'interprète.

212, 43. Ms. *veinrent*; j'ai préféré la leçon *vodrent* du ms. 830. 47. *Parmi leurs mains*, par leur travail. *Parmi*, littér.=lat. *per-medium*, est ainsi synonyme de moyennant.

213, 61. Froissart veut parler de Jean l'Aveugle, roi de Bohême, qui mourut glorieusement à Crécy (v. 66). S'il lui donne ici le prénom de *Karle*, ce n'est pas le fait d'une erreur de mémoire. Dans ses Chroniques, au récit de la bataille de Crécy, notre auteur le désigne par le même prénom. On y lit (t. V, p. 53), dans le texte de la seconde rédaction : « Li vaillans et gentils rois « de Behagne qui s'appelloit messires *Charles* de Lussembourch, « car il fu fils à l'empereur Henri de Lussembourch.... » Cette version est ainsi modifiée dans le ms. de Rome (4e rédaction, t. V, p. 55) : « Li vaillans et nobles rois de Boesme et contes de Lucembourg, « sires de Ammeries et de Rainmes, qui se nomma Jehans (et li « aucun dient que il fu rebaptisiés à avoir nom Carles) et qui « fu fils à l'empereour Henri.... » Les historiens auront à vérifier l'exactitude de la remarque parenthétique du chroniqueur; je n'ai rien trouvé à cet égard dans le dernier biographe de Jean de Bohême, M. Schötter (Johann Graf von Luxemburg und König von Böhmen, Luxemburg, 1865, 2 vol in-8). — 64. Vers obscur, qui me semble devoir être traduit ainsi : « Il ne faut pas interpréter autrement mes paroles qu'avec la restriction : *selonc lor pooir et leur mise*. » J'aurai donc mieux fait de terminer le vers 63 par un point-virgule, et le vers 64 par un point. — 67. Comparez l'éloge du poëte Machaut (Testament du roi de Bohême) :

Il donnoit fiés, joyaux et terres,
Or, argent ; rien ne retenoit
Fors l'honneur ; à ce se tenoit
Et il en avoit plus que nus ;
Des bons fu li mieudres tenus.

214, 100. *Es plus drus*, s. e. ennemis. La mort héroïque du roi de Bohême est racontée par Froissart, au t. V. (pp. 53 et 65) de ses Chroniques.

215, 130. Notre ms. 831 porte par erreur *son effort*. — 133. *En*

aucun kas, de quelque manière. — 134. « Dans la manière d'être (dans l'état) que je poursuis. » — 146. « Que je reçoive la même épitaphe que l'amoureux Tibulle. » *Clause*, phrase, strophe.

216, 167. *Si*, et cependant. — Je ne sais où Froissart a été puiser cette fable de Bellorophus, qui n'a rien de commun avec celle de Bellerophon. — 184. « C'est pourquoi j'en ai tiré une leçon. » — 190. Remarquez cette accumulation d'*e* muets : *Ne que je ne-me*..

217, 215. « A beaucoup de personnes placées dans cette situation (*affaire*). »

219, 285. Ce vers se lie mal avec ce qui précède ; on s'attendrait plutôt à lire : *Mieuls en ont los en t. c.*

220, 293. Ce virelai est reproduit sous le n° 3 de la série des « virelais amoureux ». — 296. *Fors*, si ce n'est, de même v. 304.

221, 327. On retrouve ce proverbe dans les chroniques, t. IX, p. 440. — 330. Le ms. a *ose* ; j'ai préféré la leçon *s'ose* du ms. 830. — 336. Le sujet étant la *nouvelleté*, le mot *nouvelle* qui suit fait mauvais effet.

222, 387. Les deux ms. ont *Houes danses* ; ne sachant absolument que faire du mot *houes*, je l'ai hardiment corrigé par *bones*. — 363. *Caroler* fait opposition ici à *danser* (cfr. v. 385) ; c'est comme l'indique le terme *mains à tendre*, une danse en rond, accompagnée de chant. Voy. Diez, Etym. Wörterb. II, p. 238. — 370. Le poëte fait allusion au mariage de Lionel, duc de Clarence, avec Yolande (fille de Galéas de Milan et de Blanche de Savoie), qui eut lieu à Milan le lundi après la Trinité l'an 1368 (Chroniques, t. VII, p. 246). Le comte Amé de Savoie, oncle de la future, honora le prince anglais à son passage à Chambéry, par des fêtes brillantes, « par de très grans reviaus de danses, de caroles et de tous esbatemens. » On sait que Froissart faisait partie de la suite nombreuse de Lionel. — 376. Le comte Amé (ou Amédée) de Savoie dont il est ici question, vivait encore quand notre poëme fut composé ; l'imparfait *clamoit* n'annulle donc pas le *claime*, qui précède, mais il sert seulement à rectifier ce présent, dont l'emploi paraissait peu propre, puisqu'il s'agit d'un fait du passé. — 384. Les Chroniques disent *deux* jours.

223, 393. Le ms. 830 a *changans* p. *canjans*.

224, 429. Ce virelai figure au n° 10 des virelays amoureus. — 431. *Fort penser*, synonyme de *merancolyer*. — 443. Le ms. 830 a *muser* p. *juner*. — 452. *Qui*=si on.

225, 469. Lisez *moustrer*. La rime *outrer* et encore davantage celle de *oultre : moustre* (v. 2248-9) me confirment dans l'opinion que Froissart prononçait ainsi.

226, 504. Il ne faut pas se choquer chez Froissart de juxtapositions telles que celle de *serve* (subj.) et *ains* (indic.).

227, 538. On voit, par l'application qui en est faite ici, que cette formule *Diex li mire* (Dieu l'en récompense) ne se prenait plus à la lettre et signifiait tout simplement « Dieu merci ! » — 549. « Si je m'attachais à autre chose, si je pensais autrement. » — 557. *Peut* est une faute d'impression, pour *puet*. Je la signalo d'autant plus que *peut*, dans le ms. 831 est la forme usuelle pour le défini et correspond au *pot* du ms. 830.

228, 568. « Que je sois seul *(en enclostre)* ou en société *(en couvent)*. » — 586. Je pense que j'aurais dû rattacher les mots *pour le saison* à la phrase suivante.

229, 593. « D'où je pusse tirer avantage (*avancement*). » — 616. « Il n'en ont un pouce sur l'aune. » Le ms. 830 porte *manne* et *anne*.

230, 627. *Aventure*, la bonne chance.

231, 662. *Oubli*, moyen d'oublier, distraction. — 667. Le ms. 831 a *ens* p. *en*. — 681. « Qui me les pouvait adresser. » Pour *le mes= me les*, voy. 191, 3517. Si j'ai placé un accent sur *mes*, c'était pour indiquer le subst. *més*=messager, qui ne s'accordait pas mal avec le sens; mais le précédent du passage cité m'a fait revenir sur cette interprétation.

233, 713. Cette ballade forme le n° 10 des Ballades amoureuses. Le texte y offre deux variantes : v. 715 *Cil vers qui*, et v. 727 *je suis tous prês*.

234, 718. Lisez *moustrer*. — 727. *Je m'i voi* (vais) *prês*, je m'y attache, je fais des efforts. — 746. « Je n'ai guère tardé (*mis*) ni demeuré (*més*). »

235, l. 4. Suppléez devant *chiauls :* « celui de. » — 35. « Car à la modération (*atemprance*) et à la prudence (*discretion*) s'associe très-convenablement la hardiesse. »

236, 745. Lisez *vous* p. *yous*. — 746. *Terme*, fin de lettre, signature.

237, 747. Ms. *Rescripsise* p. *Rescripsi je*.—765. Ballade reproduite sous le n° 24 dans les Ballades amoureuses, avec la variante suivante au v. 777 : *Que souvent me sui asseulés*.

240, 858. *D'aprendre*, d'être enseigné. — 862. *Qui se taille*, qui soit convenable, voy. Gloss.

241, 882. « A cause de l'absence de rapport qu'il y a entre ces fleurs et ma condition, » tel paraît être le sens de ce vers. — 889. *Clos*, 1e pers. sing. du prétérit défini de *clore*, forme concurrente de *cloï* (v. 1043). — 909. « Selon mon propre désir. »

242, prose, ligne 12. *Ma grignour entente*, ma principale préoccupation, cfr. plus loin v. 2233.

243, l. 2. Lisez *sus* p. *sur*. — 17. Lisez *apoians*.

244, l. 2. « Qu'elle tenait toute prête pour me la donner. »

244, 934. Dans le recueil des virelais, celui-ci forme le n° 1; dans ce second texte, on trouve au deuxième vers *ce que j'ai* p. *quanque j'ai*.

245, 957. « Et je vise à rehausser à vos yeux mes humbles qualités (*à faire tant que de mon petit le grant*).

246, 966. Cet *a*, si choquant pour notre sens grammatical, est bien dans les deux mss.

247, 1007. Par *aviser* et *deviser* Froissart entend les opérations de la critique littéraire. Je pense que les noms *Adam* et *Rogier* ne renferment aucune allusion à des personnages existants, et ne veulent pas dire plus que ce que nous exprimerions par Pierre et Paul. — 1011. Cette pièce est la sixième du recueil intitulé « Virelays amoureus. » Dans ce deuxième texte on trouve au v. 1025 *Qu'onques* p. *Onques*, et au v. 1038 *mon bien* p. *ma joie*.

249, 1057. *Bon recouvrier*, bonne ressource.

251, 1115. *Raie*, de *ravoir*. — 1139. *Veus*, voulus.

252, 1171. *Parçonnier* signifie ici « qui divise »; il s'agissait de séparer avec précaution les chansons et les lettres auxquelles elles tenaient. — 1173. *Grever*, blesser, entamer. — 1178. *Tablier*, table pour jouer aux dames (*as tables*).

253, 1198. Lisez *quanqui*, tout ce qui. — 1201-2. Notez ces fins de vers masculines : *Et je* rimant avec *de ce*. Ailleurs *ce* (cfr. 79, 926) est employé pour des fins féminines. — 1215. Cette pièce est reproduite sous le n° 5 des Virelais amoureus. Variantes : 1232 *ceste* p. *tele*; 1237 *Par droit souhet desirier*.

255, 1249. *Proprement*, moi-même. — 1250. *Danemarce*, nom d'une espèce de bois; j'aurais dû l'écrire avec une minuscule.

257, 1297 (cfr. 277, 1991). Je cherche en vain dans Ovide l'his-

toire du savant poëte Pynoteüs et de son amie Neptisphelé, telle que l'auteur va nous l'exposer dans les pages suivantes, Toujours est-il qu'une partie de sa matière lui a été fournie par les récits des Métamorphoses relatifs à Pyramus et Thisbé et à Phaéton gouvernant le char de Phébus. — 1300. Lisez *parlans* et voyez ma note 6, 176. — 1305. *Nouvellement et viés escrips*. *Viés* est littéralement le latin *vetus*; cet adjectif est à prendre ici dans le sens adverbial, comme *bel*, *bon*, *fort*; cfr. v. 1347 *de viés*, anciennement.

258, 1308. *Se*=*si*, adverbe. — 1321. *Escripture* équivaut à ce que nous appelons les *lettres*; *cognoistre l'escripture*=être lettré, savant. — 1333. *Par certainne rente*, régulièrement. — 1339. *Où dedans* est un tour fréquent de l'ancienne langue; mais l'adjonction de *là* est du style négligé.

259, 1345. *El*, autre chose, est employé ici en adverbe,= autrement.

260, 1379. *Nourir*, habituellement : élever, ici=entretenir, fortifier. Le régime indirect de *nouris* précède au v. 1377. — 1380. *Lointain*, long. — 1393. Ms. *cretés*.

261, 1428. *Wide*, part, s'en va.

262, 1447. *Sauvegine* est un terme collectif (« les bêtes fauves »); cela explique le pluriel *emportent* (présent pour le passé). — 1448. *Outrage*, faute. — 1449. *D'outre age*, curieuse expression pour « d'un âge avancé ». Cfr. Pierre Michault, Pas de la Mort (p. 2) :

> Vert et jeune, sans estre *oultre aige*,
> Entreprins de faire ung voyaige.

— 1475. *D'autre part*, à mon tour. — 1476. Corrigez *l'olifant!* p. *l'ofant! li*. — 1478. Il faut une virgule à la fin du vers.

263, 1485. C'est ici le cas de ne pas prendre *trop* dans l'acception moderne du mot. — 1487. *Çainse*, p. *çainte*, est une frappante anomalie; d'autres verbes de la 3ᵉ conjugaison ont, il est vrai, deux formes de participe passé, l'une en *s*, l'autre en *t*; ainsi *tordre* à *tors* et *tort*, mais cela tient à un dualisme déjà existant sous la forme latine : *torsus* et *tortus*. — 1514. Le sens exige une virgule à la fin du vers.

265, 1554. Corrigez *oant* p. *oiant*. — 1581. *Avoer*, en accepter la responsabilité.

266, 1592. « Il reste encore un grand point (*membre*). » — 1611. *Piers* (perds); plus haut (1497) nous avions la forme non diphthonguée *pers*.

267, 1637. Cfr. Buisson de Jeunesse, 3165. — 1641. Ms. 830 *punaisie*.

269, 1705. Ms. 830 *commelture*.

270, 1730. Mon ms. 831 portait le pluriel *boudines*; j'ai corrigé d'après l'exigence du sens et d'après 830. — 1734. « De qui cela dépend. » Cp. 25, 816. — 1743. *Raison*, langage.

271, 1758. Ce vers est une simple cheville : « Toute chose présente ou passée »; le tour *à present* concorde mal avec le participe *venue*. — 1762. *Cote* n'est pas à prendre pour coude (cfr. *coute*, fém., 168, 2739), mais pour côte; *cote* p. *coste*, de même que le ms. avait (1393) *cretés* p. *crestés?* — 1763. *Leucote*, Leucothoé, voy. Ovide, Metam. IV, 190 et ss. Il est assez curieux de voir invoquer ici, pour la vivification de l'image de Neptisphelé, le même dieu qui avait vainement cherché à ressusciter sa chère Leucothoé. — 1784. Ovide, Métam. II, 45-46 :

.... Promissi testis adesto
Dis juranda *palus*, oculis incognita nostris.

— 1785. *En tesmoing*, j'en appelle à témoin. — 1787. *Peres*, de *parer*, préparer, ici=accorder.

272, 1798. Ovide, l. 1 (v. 153 et suiv.).

Interea volucres Pyroïs, Eous et Aethon,
Solis equi, quartusque Phlegon.

— 1800. Le sujet d'*atela* est Phébus. — 1805. *Sans cembel*, voy. le glossaire. — 1818. *Estrivières* désigne ici les rênes.

273, 1839. Otez la virgule. — 1860. *Se parer*, se faire gloire.

274, 1875. L'expression *par vainnes* ne m'est pas claire. Peut-être aurais-je dû la détacher du verbe *espardirent* et la lier à *ardirent* en y attachant le sens de « par zones, par bandes de terre. » Dans ses Chroniques, Froissart emploie quelque part (je n'ai malheureusement pas noté l'endroit) *de pleine veine* dans le sens de « avec ardeur »; je ne pense pas que notre terme puisse être interprété dans un sens analogue. — 1879. Ce pluriel *cascuns* (à chacun d'eux) est bizarre.

275, 1927. Ms. 830 a *dessus s. b.*

276, 1946-7. Pour ces fins de vers par *je* et *ce* accentués, cfr. plus haut vv. 1201-2.

277, 1966. *Par congié* semble vouloir dire « librement, franchement. » — 1987. *Cille*, forme insolite p. *celle*, amenée par la rime.

279, l. 18. *Haute* p. *haut* est probablement un lapsus de ma copie, car *afaire* est constamment masculin. — 27. *Par compagnie*, par simple causerie.

280, 2036. La première des trois ballades qui suivent se retrouve dans la série des *Ballades amoureuses* au nº 14 ; — la seconde, au nº 18 (variantes : 2074 *Ne sèvent se jà auront grasce ou non*, — 2077 *cremir* p. *servir* — 2079 *ces* p. *tels*, — 2081 *sans nule autre oquison*) ; — la troisième, au nº 17 (var. 2094 *court* p. *sourt*).

280, 2045. Ms. 831 *Se doient* (évidemment une erreur).

281, 2061. Le point à la fin de ce vers est une faute typographique. — 2064. *Dangier* est l'opposé de *don ;* il exprime la privation ou la satisfaction incomplète, précaire, tandis que *don* ou *otroi*, en langage d'amour, c'est l'obtention pleine ou entière de la faveur ou *grasce* qu'on sollicite. — 2067. « Si les choses allaient à souhait. » — 2074. Les deux mss. portent *se jà aront* ; cette leçon étant incompatible avec la mesure, j'ai dû la modifier. Par contre elle s'accorde très-bien avec le texte de la ballade tel qu'il se trouve dans le recueil spécial des ballades, où *merci* se trouve remplacé par *grasce*. Ce dernier texte doit donc représenter la première rédaction de l'auteur.

282, 2093. *S'est il entrés*=bien qu'il soit entré.

283, 2121. Construisez : *mettre la main sus*. — 2123. « Sans me soucier de son achèvement. » — 2124. *Tamps*, ici comme souvent, situation morale, disposition d'esprit.— 2125. Ici nous avons *sentans* (éprouvant) construit avec l'accusatif *(lequel)* ; plus haut, v. 2031, il s'est présenté avec le génitif *(douquel)*. — 2127. Le chiffre IX ne concorde pas trop bien avec la détermination qui suit ; il faudrait X pour le moins. — 2136. *Qu'il* est la leçon du ms. 830, préférable à *Qui* qui est celle de 831.

285, 2180. *En avoir acquis le marché* équivaut à « l'avoir payé, l'avoir en due rémunération. » — 2196. Les autres strophes (*ver*) viendront p. 330, v. 3515.

286, 2214. *A la value*, en substance. — Prose, l. 13. Pour *especiaus* p. *especial*, voy. la note 6, 176.

288, 2257. Lisez *maladieus* p. *malodieus*.

290, 2324. Lisez *fu* p. *fus*. — 2330. *Entieus* m'embarrasse, le mot ne peut avoir pour thème que *entil* ou *entif*; l'un et l'autre m'est inconnu.

291, 2361. *En lieu que*, en tel état, telle situation ou disposition, que de..., cfr. v. 2491. — 2375. *Fui* est une faute typographique p. *sui*. — 2377. *On n'use que de*, on ne fait que.

292, 2386. Mettez une virgule au bout du vers.

294, 2465. Il faut *où* au lieu de *ou*. — 2480. *Sur vous*, contre vous.

295, 2493. *Mettre en lui*, faire dépendre d'elle. — 2501. *Jeter en place*, mettre en avant. — 2507. *Moyens*, négociateurs. — 2514. *Toutes*; notre syntaxe exigerait ici le masculin. — 2515. *Se loyer* (lier), s'obliger, prendre l'engágement.

296, 2525. Suppléez un *qui* après *tels*. — 2527. *La saintime heure* revient à dire : le suprême arrêt. — 2553. On remarquera que les vertus personnifiées ici en guerriers sont, contrairement à leur genre grammatical, traitées du genre masculin, cfr. v. 2449.

297, 2557. *Recongnissances*, enseignes, signes distinctifs. Cfr. 2564 *d'une sorte*, et 2591 *d'une estofe*. — 2558. *Renom* manque dans l'énumération faite au v. 2432 et s. — 2565. *Mon corps* = moi. — 2589. *Reconforce*, forme de subjonctif concurrente avec *reconforte*. La désinence latine qui sert de base à la formation du subjonctif présent français est pour une foule de verbes, et surtout en ce qui concerne l'ancienne langue, la formule *iam* ou *eam*; de là les formes *tiegne* et *tienge*, *prenge*, *mence*, etc. La première conjugaison est moins affectée de ce mode de formation; les cas les plus communs sont *doigne* (de *donner*) et *aille* (de *aler*). C'est d'après la même formule que nous rencontrons ici *reconforce*, forme favorisée par la rime. — 2590. Otez le point à la fin du vers pour le placer à la fin du suivant.

298, 2592. *A mon frain*, autour de moi. — 2595. *Escolé* prend ici l'acception détournée de « aidé, assisté. »

299, 2629. *Hace* subj. de *haïr*. Le radical *hat*, combiné avec *iam* (voy. pl. h. 2589), produit correctement cette forme. — 2630. *Se regarder*, regarder autour de soi, cfr. l'all. *sich umsehen*.

300, 2665. *Conforté*, rassuré. — 2666. *Tant y a*, toujours est-il. —

2680. « Selon toute apparence pour explorer. » — 2681. Notre ms. 831 a *couvrir;* mieux vaut peut-être la leçon *ouvrir* du ms. 830; « ouvrir les rangs. » — 2684. *Si com*, à peu près.

301, 2697. *Outrer*, mettre à mort.

302, 2734. Notre ms. porte *Car ensi;* j'ai naturellement préféré la leçon de 830 : *Par ensi.* — 2735. *Banières* ici=compagnies ; au vers suivant la grammaire est encore une fois rudement traitée par le masc. *li un.* — 2756. Il est curieux de voir ici côte à côte les deux formes participiales du verbe *rompre : « rompu* et *rout.* » — 2753. Notez *as nos* p. *à nos.*

303, 2768. *En* est l'adverbe complétant l'idée de *partir;* ne le liez donc pas avec *errant* (aussitôt). On remarque fréquemment cet adverbe placé à la suite de son verbe. — 2773. *Part*=partie de troupe. — 2776. Il faudrait tout aussi bien un *s* à *plain*, qu'à *lassés* qui le précède, mais nous l'avons vu, Froissart n'est pas trop scrupuleux en matière de grammaire. — 2784. Il convient peut-être de lier les mots *au besoing* plutôt avec ce qui suit. — 2787. *Quant*=puisque. — 2793. Comme chroniqueur, notre poëte a traité cette bataille d'Auray (en 1364), en y mentionnant le détail qui l'intéresse ici, au t. VII, pp. 57-58 de ses Chroniques. — 2785. Comme toute la narration allégorique qui fait l'objet du dittier adressé par Rose à son ami Flos, a été inspirée par le souvenir de la bataille de Bastweiler perdue par le duc de Brabant et de ses conséquences, le détail de cette narration qui se rapporte à l'inaction de la réserve commandée par Désir, et qui occupe nos vv. 2785-2817, renferme des allusions historiques assez transparentes. La chronique rimée de Brabant dite Brabantsche geesten (6e livre) consacre tout un chapitre au rôle assez douteux qu'a joué dans cette fatale journée le comte Robert de Namur et aux explications auxquelles il a donné lieu en divers sens (Ch. LV. Op die murmuratien ende woirde, die men op her Robrecht van Namen seide ; t. II, p. 216).

304, 2830-31. *Veus*, je voulus; *seus*, je sus.

305, 2841. « *Force* (la faux) *pest le pré* », expression proverbiale pour : *rien ne résiste à la force*. Il y a là en même temps un jeu de mots entre les deux homonymes. — 2842. Suppléez *le* devant *obtint*. — 2844. Suppléez *contre* devant *les dames*. — 2856. On peut hésiter, ici et v. 2858, entre la leçon *à pris* (avoir à

prix=avoir cher, aimer) et la leçon *apris*, « je n'avais pas été enseigné, habitué. » — 2862. *Un corps* quelqu'un, on; cfr. 2966 *pour mon corps*, pour moi.

306, 2872. *Donner* est ici revêtu du sens de « déployer son activité, rendre service. » — 2881. La forme *loiers* est plutôt réclamée par la rime, que celle de *leuiers*. — 2889. *Qans* est une faute du compositeur pour *Oans*. On connaît ce participe *oant* (entendant) employé, ainsi que *veant*, dans le sens du latin *coram*. — 2894. *Or le troevent*, ils en ont maintenant le paiement.

309, 2978. *C'est chi consaus* me semble vouloir dire : « car en ce qui touche la prison, il y a de la ressource, y a moyen d'en sortir. » Un grand seigneur s'en tire (*fine*) toujours soit en promettant (*par promesses, par acroire*) ou en finançant (*par dons, par payer*).

310, 3010. *Complainte de moralité* signifie complainte allégorique. — 3012. « Le lion en agit de même de sa nature. » *Agir*, neutre, est traité ici en réfléchi, comme on trouve *se cesser*, *se dormir*. — 3020. *Aport* est un subjonctif. — 3020. *Crete*, sans *s* comme au v. 1393, où j'ai inutilement substitué *crestés* à *cretés*. — 3024. *Nourriture*, manière de vivre.

311, 3057. *A tous esplois*, à toute force. — 3067. Ce vers est sauté dans le ms. 831. — 3070. *Bonne*, s. e. bête. — Ms. 830 *n'ait* p. *n'a*. — 3074. Ms. 830 : *Car* p. *Ha*.

312, 3078. *Il* est incorrect p. *eles* (il s'agit des *bestes fieres*). — Lisez *fuirés* (furets) p. *fuires*. — 3083. *Rois*, rets.

312, 3094. Froissart ne tient plus compte de la distinction normale entre *mendre*, cas du sujet, et *meneur*, cas du régime. — 3097. *Par estavoir*, assurément.

313, 3116. *L'aigle*. Allusion à l'empire; le prince captif, que figure le lion et qui, dans la pensée de l'auteur, est le duc de Brabant, fait appel à l'intervention de l'empereur, son frère.

314, 3152. « Dans une relation plus proche que celle d'une simple connaissance. » — 3154 Ms. *plain*. — 3157. « Composé allégoriquement à la manière du bestiaire. »

315, 3193. *Especiaus cose* est une nouvelle confirmation du fait, que Froissart se sert de la finale *s* pour distinguer le féminin, aussi bien au régime qu'au sujet, voy. la note 6, 176.

316, 3230. Ce deuxième virelai est le huitième dans le recueil spécial des virelais; le premier n'y est pas.

318, 3283. Encore un cas saillant de l'emploi de formes nominatives où il n'en faut pas.

318, 3289. La circonstance, que l'auteur rappelle ici par l'organe de Souvenir, le gardien dévoué du prisonnier, pourrait facilement être vérifiée, s'il existe des annales détaillées du château de Niedeck où Wenceslas a été confiné. Il n'est pas improbable que Froissart en ait été informé par le duc de Brabant lui-même, et qu'il en ait pris l'occasion du nom de *Prison amoureuse* qu'il a choisi pour désigner le long dittier offert à son auguste patron. Quant au sire de Revel, je n'ai pas les moyens à la main de préciser le personnage dont il s'agit; Froissart (Chroniques X, 171) mentionne parmi les chevaliers français qui se sont distingués à la bataille de Roosebeke (1382) un « Floton de Reviel, fils au seigneur de Reviel. »

319, 3305. Le sens de cette maxime n'est pas clair. *Reprendre* aurait-il peut-être l'acception de prendre une seconde fois?

320, 3349-50. « Nous ne vous pourrons plus retenir ici, d'après les nouvelles qui nous arrivent. »

321, 3382. La captivité de Wenceslas a duré à peu près un an, depuis le 22 août 1371, jour de la bataille de Bastweiler, jusque vers la fin de juillet 1372.

323, 3445. Ms. 830 *Au rescrire.*

324, 3450. *Il est bons repris*, il est bon de le reprendre. — Prose, l. 2. *Deus paires de lettres*, au pied de la lettre, font quatre lettres; mais en réalité Rose n'a envoyé que deux lettres. Je ne m'explique pas l'application faite ici du mot *paire.*

327, l. 5. *Fors tant*, propr. « si ce n'est que », prend ici le sens de « cependant ».

329, 3492. « Je n'hésite pas à le dire », litt. je ne réclame aucune excuse pour le dire. — 3495. *Pourveüs*, prêt (pour le retour du messager). — 3498. « Maintenant je vais me remettre à vous en indiquer la contexture ». L'auteur avait déjà parlé des trois strophes achevées, à la suite de ces strophes, à la p. 285. Le point-virgule à la fin de ce vers doit être supprimé. — 3500 et ss. Un lai se composant de douze stances (*vers*), — « c'est d'un lay la certainne taille » — il n'en restait plus que neuf à composer. Il n'est pas sans intérêt de comparer les remarques de notre auteur sur la facture d'un lai avec le passage suivant de l'*Art de dittier* d'Eustache

Dechamps (Poésies, p. 278) : « Item quant est des lais, c'est une chose longue et malaisiée de faire et trouver, car il y fault avoir douze couples chascune partie en deux, qui font 24. Et est le couple aucune fois de 8 vers (qui font 16), aucune fois de 9 (qui font 18), aucune fois de 10 (qui font 20), aucune fois de 12 (qui font 24); de vers entiers ou de vers coppés. Et couvient que la taille de chascune couple à deux paragraphes, soient d'une rime toutes différens l'une couple à l'autre, excepté tant seulement que la derreniere couple des douze (qui font 24) et qui est et qui doit estre conclusion du lay, soit de pareille rime et d'autant de vers sans redite, comme la premiere couple. » La « façon des lais » telle qu'elle est prescrite ci-dessus est celle qu'a suivie Froissart; seulement son couplet est généralement quadruple, ou — selon l'expression d'un autre *rhétoricien* contemporain de Dechamps (voy. Wolf, Ueber die Lais, p. 141) — divisé en *quatre quartiers.*

329, 3511. *Matere* ne doit pas être pris pour « sujet traité », mais plutôt se rapporter aux éléments, aux matériaux de versification, c'est-à-dire au nombre des vers. La *vois* exprime le rhythme et la rime. — 3512. Le masculin *nul* m'a engagé à admettre la forme *reditté* au lieu de *reditte.*

330, 3533. Ce vers, sauté dans le ms. 831, est tiré de 830.

331, 3549. *Otroi* est ce qui est octroié; en amour, le succès auprès de celle dont on brigue les faveurs; *d'un octroi* signifiera donc « qui en sont au même point dans leur poursuite amoureuse. » — 3558. La virgule mise après *boi* est à supprimer. — 3562. *Li ploi* (les plis), les embarras. — 3563. *Employer* a ici le sens propre de son type latin *implicare.*

332, 3600. C'est en corrigeant l'épreuve, que je me suis aperçu que ma copie, comme le manuscrit lui-même, présentait ici une lacune et j'ai dû laisser tirer la feuille avant de pouvoir la combler. Voici le vers manquant : *De parfont;* ces mots se lient au verbe *font* qui précède, et après lequel il faut supprimer la virgule. — 3613. Le pronom *le* se rapporte à *dangier*, qui désigne ici le personnage qui est la cause des difficultés entre l'amant et sa maitresse.

334, 3655. Ms. 830 *S'uns* p. *Q'uns.*

335, 3687. Répétition inutile de ce qui a déjà été dit v. 3495. — 3700. *Finer*, c'est payer et faire payer; le vers exprime donc ceci :

« on eût difficilement obtenu de moi pour une somme quelconque » (que je m'abstinsse de décacheter la lettre) ». — 3706. *Veoir*, se rappeler.

336, l. 3. Bien que les deux manuscrits portent *materieusement*, ce mot, à cause de sa facture insolite et de la difficulté de lui trouver un sens convenable, m'est suspect : je crois que l'auteur a écrit *mestrieusement*, employé, dans une conjoncture tout à fait analogue, p. 323, l. 17.— Ligne 12 de la prose. *Par parties*, chaque pièce à part.

336, 3717. Ce singulier *issi* suivi du pluriel *parolles* comme sujet ne nous doit plus étonner de la part de Froissart. — 3719. Cette ballade est reproduite dans le recueil des ballades sous le nº 22. Dans cette reproduction, notre v. 3731 est ainsi modifié : « *A verité concevoir* » (formule affirmative).

337, 3724. « Mon cœur me commande (*juge*). » — 3735. Ce nominatif *il* est contraire aux règles de la syntaxe.

338, 3760. *Diex y ait part*, formule de consentement : bien, ainsi soit-il. — 3767. « M'en tirer honorablement. » — 3773. L'auteur dit ici que dans les pièces échangées entre lui et Rose et transmises par celui-ci pour être rassemblées avec ordre en un volume, il y en avait dont la cire était encore « entire » (intacte), donc nouvellement adressées. Cette observation ne peut s'appliquer qu'au virelai dont il est parlé plus loin, v. 3869-70, et qui ne figure pas, on ne sait trop pourquoi, dans l'ensemble des pièces dont se compose la Prison amoureuse. — 3774. *Rajouster*, rassembler.

339, 3796. *Grant avis*, expression brachylogique pour « grand besoin d'avis (de prudence). » — 3800. *Ert il aultre heure*, il se passera du temps. — 3801. Dicton d'un sens peu clair. — 3817-18. *Apriès ma plaisance*..., conformément à mon vœu, qui n'a pas été trop déraisonnable (*voiseus*).

340, 3823. *Et vous* est une méprise du compositeur, lisez *Evous* (voici). — 3829. Lisez en un mot *ensievant* (ci-après).

341, l. 1. *Li exposition de mon songe*. L'emploi du pronom *mon* (ainsi que celui de *vostre* dans la lettre de Flos, p. 244, l. 2) ne semble pas convenir, puisque la narration sur Pynoteüs et Neptisphelé est l'œuvre de Flos et non pas celle de Rose. Mais il faut considérer que les réflexions sur cette histoire présentées par

Flos, p. 327, faisaient corps avec celles qui se rapportent au songe composé par Rose.—3841. *Dou dire et l'oïr*, remarquez l'omission du *de* devant *l'oïr*.—3842. Ce virelai revient dans le recueil spécial sous le nº 2.

346, 3869. *Le virelay*, c'est-à-dire celui qui est arrivé avec la dernière lettre. Quant à *l'autre* (voy. la remarque v. 3773), le poëte n'en a pas gratifié ses lecteurs, mais paraît l'avoir réservé pour celui qui joue dans son imagination sous le nom de Rose, à qui il va transmettre, copié en belles *lettres de forme*, toute la collection de pièces qui composent la *Prison amoureuse*, et qui est, comme tout l'indique, son Mécène, le duc Wenceslas de Brabant. Si jamais le recueil offert par Froissart à ce prince venait à revoir le jour, on y trouverait, sans doute, un virelai de plus.

347, 3887. Froissart avoue sincèrement qu'il desire être rémunéré de ses peines à *faire et ditter l'amoureuse Prison* et espère que sa dame et Rose, pour lesquels il a composé cette oeuvre, la recevront en gré et que *tout ira par paie eiawireuse*. On ne peut être plus naïf. — 3897. « Pour le don actuel, comme pour les services antérieurs. »

V

LE BLEU CHEVALIER.

(pp. 348-362.)

Ms. 830, fol. 38; manque dans le ms. 831. — Poëme de 126 strophes de quatre vers (les trois premiers de huit et le quatrième de quatre syllabes). Les trois premiers vers riment entre eux et le quatrième fixe la rime des trois premiers de la strophe suivante.

349, 47. Notez ce *les* pléonastique après le relatif *lesquels*. — 48 et suiv. Ces formes du défini *despleut* (déplut), *eut*, *veult* (voulut), *meut* (mut) sont contraires à l'orthographe habituelle du ms. 830; celui-ci emploie la voyelle *o* pour *eu*; cfr. dans notre pièce même v. 167 *ot*, 215 *voc* (je voulus), 226 *soc* (je sus). Le son *eu*, par contre, domine dans le ms. 831.

352, 126. *Mon afaire*, ma manière d'agir (c'est-à-dire mon départ). — 134. « Il ne faut s'en émouvoir. »

353, 172. *Li aigue douce;* les larmes sont d'ordinaire censées être amères.

355, 234. Notez *ce là où*, p. *ce où*, cfr. 258, 1339. — 247. *Sans fer* semble signifier « sans appareil aucun. » *Fer*=instrument. — 249. Omission de *que* après le comparatif *mains*. — 260. *En pluisours cas*=dans différents sens, cfr. v. 504. — 261. *Devoir*, comporter, exiger.

356, 266. *Moult valoir*, avoir du succès, être heureux. — 294. Suppléez *que* au commencement du vers.

357, 332. *Solu vos mos*, justifié vos paroles (?).

359, 379. *Murdri* p. *murdris* (1re pers. sing. prés. de l'ind.) est incorrection provoquée par la rime. — 380. Ms. *Il n'est doubte.* — 397. *Mouvoir*, changer? ou projeter?

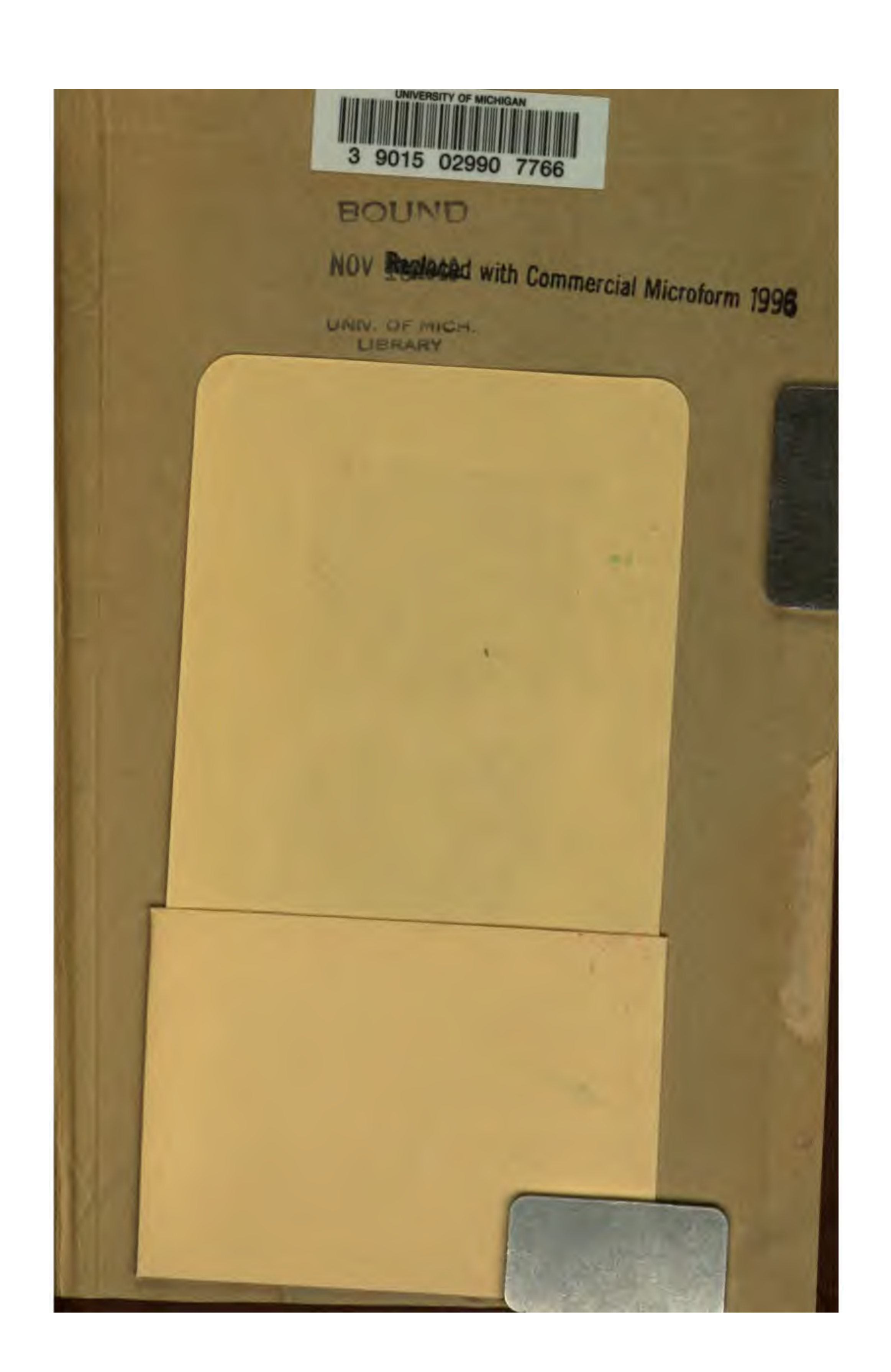
360, 408. Ma copie porte : *Et il vault mains.* Pressé par le sens, j'ai corrigé cette leçon sans consulter le ms. — 483. *Marc*, mars, du latin *martius* ; cfr. *tierc* p. *tiers*, de *tertius*.

361, 444. Ce *lors* exprime l'idée : dans l'une ou l'autre des réunions où le *ditier* sera *recordé*. — 467. *Celui* p. *celi*, celle.

362, 502. *Confortans* a sens d'adjectif ; c'est ce qui justifie la construction avec le datif *lor*.

TABLE.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02990 7766
BOUND
NOV Replaced with Commercial Microform 1998
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

